
U d'/of OTTAWA
39003002502341





Chez les mêmes Editeurs.

BIBLIOTHEQUE CONTEMPORAINE

Format in-18 Anglais.

1re Série à 2 francs le volume.

		vol.
LEX. DUMAS.	Le Vicomte de Bragelonne. .	6
—	Mém. d'un Médecin (Balsamo)	5
—	Les Quarante-Cinq	3
—	Le Comte de Monte-Cristo. .	6
—	Le Capitaine Paul.	1
—	Le Chev. d'Harmental. . . .	2
—	Les Trois Mousquetaires. . .	2
—	Vingt ans après	3
—	La Reine Margot.	2
—	La Dame de Monsoreau . . .	3
—	Jacques Ortis	1
—	Le Chev. de Maison-Rouge .	1
—	Georges	1
—	Fernande	1
—	Pauline et Pascal Bruno. . .	1
—	Souvenirs d'Antony.	1
—	Sylvandire.	1
—	Le Maître d'Armes	1
—	Une Fille du Régent.	1
—	La Guerre des Femmes . . .	2
—	Isabel de Bavière.	2
—	Amaury	1
—	Cécile	1
—	Les Frères Corses	1
—	Impressions de Voyage :	
—	— Suisse	3
—	— Le Corricolo . . .	2
—	— Midi de la France	2
—	Collier de la Reine (s. presse)	3
—	Souv. Dramatiq. (»)	
—	Théâtre nouveau. (»)	2
—	Ascanio. (»)	2
E. de GIRARDIN.	Etudes politiques. (Nouvelle édition)	1
—	Questions administratives et financières	1
—	Le Pour et le Contre. . . .	1
—	Bon Sens, bonne Foi	1
—	Le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée Nationale, avec une introduction	2
PAUL FÉVAL.	Le Fils du diable	4
—	Les Mystères de Londres . .	3
—	Les Amours de Paris	2
MICHEL MASSON.	Les Contes de l'Atelier . . .	2
LAMARTINE.	Trois mois au Pouvoir. . . .	1
LOUIS REYBAUD.	Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques	4
JULES SANDEAU.	Catherine	1
—	Nouvelles	1
—	Un Roman (sous presse). . .	1
ALPHONSE KARR.	Un Roman (sous presse). . .	2
—	Récits sur la Plage (sous presse)	2
JULES JANIN.	Un Roman nou. (s. presse). .	2
EUGÈNE SUE.	Les Sept Péchés Capitaux :	
—	l'Orgueil.	2
—	l'Envie, la Colère.	2
—	la Luxure, la Paresse . . .	1
—	la Gourmandise, l'Avarice	1
EM. SOUVESTRE.	Un Philosophe sous les Toits	1
—	Confessions d'un ouvrier . .	1
—	Derniers paysans (s. presse).	2
CHAMPFLEURY.	Contes.	1
FRÉD. SOULIÉ.	Le Veau d'Or (sous presse) .	4
F. LAMENNAIS.	De la Société première. . .	1
L.-P. d'ORLÉANS. ex-roi des Franç.	Mon Journal, Événements de 1815	2
L. VITET.	Les États d'Orléans.—Scènes historiques	1
BAB. LARIBIÈRE.	Histoire de l'Assemblée Nationale constituante. . . .	2
EUGÈNE SCRIBE.	Un Roman (sous presse). . .	1
EMILE THOMAS.	Hist. des Atel. nationaux . .	1
ERNEST ALBY.	Histoire des Prisonniers français en Afrique. . . .	2
ALBERT AUBERT.	Les Illusions de jeunesse. . .	1

2e Série à 3 francs le volume.

		vol.
GEORGE SAND.	La Petite Fadette	1
PONSARD	OEuvres compl. (sous presse).	1
OCT. FEUILLET.	Scènes et Proverb. («).	1
D'HAUSSONVILLE.	Histoire de la politique extérieure du gouvernement français, 1830-1848, avec notes, documents, pièces justificatives, entièrement inédits	2
HENRY MURGER.	Scènes de la Bohême. . . .	1
—	Scènes de la Vie de jeunesse	1
—	Le Pays latin (sous presse).	1
CUVILLIER-FLEURY.	Portraits politiques et révolutionnaires.	1
HENRI BLAZE.	Ecrivains et Poëtes de l'Allemagne.	1

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

SCÈNES

DE LA

VIE DE JEUNESSE

PAR

HENRY MURGER

Deuxième Édition.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 *bis.*

1851



LE

SOUPER DES FUNÉRAILLES.

I

C'était sous le dernier règne. Au sortir du bal de l'Opéra, dans un salon du café Foy, venaient d'entrer quatre jeunes gens accompagnés de quatre femmes vêtues de magnifiques dominos. Les hommes portaient de ces noms qui, prononcés dans un lieu public ou dans un salon du monde, font relever toutes les têtes. Ils s'appelaient le comte de Chabannes-Malaurie, le comte de Puyrassieux, le marquis de Sylvers, — et Tristan-Tristan tout court. Tous quatre étaient jeunes, riches, menant une belle vie semée d'aventures dont le récit défrayait hebdomadairement les *Courriers de Paris* et n'avaient à peu près d'autre profession que d'être heureux, ou de le

paraître. Quant aux femmes, qui étaient presque jeunes, elles n'avaient d'autre profession que d'être belles, et elles faisaient laborieusement leur métier.

La carte commandée d'avance aurait reçu l'approbation de tous les maîtres de la gourmandise.

En entrant dans le salon, les quatre femmes s'étaient démasquées. C'étaient à vrai dire de magnifiques créatures, formant un quatuor qui semblait chanter la symphonie de la forme et de la grâce.

— Avant de nous mettre à table, messieurs, dit Tristan, permettez-moi de faire dresser un couvert de plus.

— Vous attendez une femme ? dirent les jeunes gens.

— Un homme, reprirent les femmes.

— J'attends ici un de mes amis, qui fut de son vivant un charmant jeune homme, dit Tristan.

— Comment? de son vivant! exclama M. de Puyrassieux.

— Que voulez-vous dire ? ajouta M. de Sylvers.

— Je veux dire que mon ami est mort.

— Mort? firent en chœur les trois hommes.

— Mort ? reprirent les femmes en dressant la tête.

— Quel conte de fées!

— Mort et enterré, messieurs.

— Comme Marlborough ?

— Absolument.

— Ah ça, mais que signifie cela ? vous êtes hiéroglyphique comme une inscription louqsorienne, ce soir, mon cher Tristan, dit le comte de Chabannes.

— Écoutez, messieurs, répliqua Tristan. La personne que j'attends ne viendra pas avant une heure; j'aurai donc le temps de vous conter l'aventure qui est assez curieuse, et qui vous intéressera d'autant plus que vous allez voir le héros tout à l'heure.

— Une histoire, c'est charmant. Contez! contez! s'écria-t-on de toutes parts, à l'exception d'une des femmes qui était restée silencieuse depuis son entrée.

— Avant de commencer, dit Tristan, je crois qu'il serait bon d'absorber le premier service. Je fais cette proposition à cause de mon amour-propre de narrateur. Vous savez le proverbe...

— Non! non! dit Chabannes, l'histoire.

— Si! si! mangeons, cria-t-on d'un autre côté.

— Vous voyez bien, fit Tristan, il y a contradiction.

— Aux voix!— L'histoire!— Le déjeuner?—L'histoire!

— Il n'y a qu'un moyen de sortir de là, dit Tristan; c'est de voter.

— Eh bien, votons.

— Que ceux qui sont d'avis d'écouter l'histoire veuillent bien se lever, dit Tristan.

Les trois hommes se levèrent.

— Très-bien, fit Tristan; que ceux qui sont d'avis de déjeuner d'abord veuillent bien se lever.

Trois des femmes se levèrent, et parurent fort étonnées de voir leur compagne rester assise.

— Tiens, dit l'une d'elles, Fanny s'abstient.

— Pourquoi donc? dit une autre.

— Je n'ai pas faim, répondit Fanny.

— Eh bien, il fallait voter pour l'histoire, alors.

— Je ne suis pas curieuse, murmura Fanny avec indifférence.

— En attendant, reprit Tristan, l'épreuve n'a pas de résultat, et nous voilà aussi embarrassés qu'auparavant. Pour sortir de là, et pour contenter tout le monde, je vais vous faire une proposition ; c'est de raconter en mangeant.

— Adopté ! adopté !

— D'abord, dit le comte de Chabannes, le nom de votre ami ?

— Feu mon ami s'appelle Ulric-Stanislas de Rouvres.

— Ulric de Rouvres, dirent les convives, mais il est mort !

— Puisque je vous dis *feu* mon ami, répliqua tranquillement Tristan.

— Ah ça, demanda M. de Sylvers, — ce n'était donc pas une plaisanterie, ce que vous disiez ?

— En aucune façon. — Mais laissez-moi raconter maintenant, dit Tristan, et il commença.

— En ce temps-là, — il y a environ un an, — Ulric de Rouvres tomba subitement dans une grande tristesse et résolut d'en finir avec la vie.

— Il y a un an, je me rappelle parfaitement, interrompit le comte de Puyrassieux, — il avait déjà l'air d'un fantôme.

— Mais quelle était donc la cause de cette tristesse ?

demanda M. de Chabannes. Ulric avait dans le monde une position magnifique ; il était jeune, bien fait, assez riche pour satisfaire toutes ses fantaisies, quelles qu'elles fussent. Il n'avait aucune raison raisonnable pour se tuer.

— La raison qui vous fait faire une folie n'est jamais raisonnable, — dit entre ses dents M. de Sylvers.

— Folie ou raison, le motif qui détermina Ulric à mourir est la seule chose que je doive taire, continua Tristan. — Ulric s'était donc décidé à mourir, et passa en Angleterre pour mettre fin à ses jours.

— Pourquoi en Angleterre ? demanda un des convives.

— Parce que c'est la patrie du spleen, et que mon ami espérait qu'une fois atteint de cette maladie, il n'oserait plus hésiter au bord de sa résolution. Ulric passa donc la Manche, et, après avoir demeuré à Londres quelques jours, il alla habiter dans un petit village du comté de Sussex. Là il recueillit tous ses souvenirs ; il passa en revue tous ses jours passés, toutes ses heures de soleil et d'ombre. Il se répéta qu'il n'avait plus rien à faire dans la vie ; et après avoir mis ses affaires en ordre, il prit un pistolet et s'aventura dans la campagne, où il chercha longtemps un endroit convenable pour rendre son âme à Dieu. Au bout d'une heure de marche, il trouva un lieu qui réalisait parfaitement la mise en scène exigée pour un suicide. Il tira alors de sa poche son pistolet, qu'il arma résolûment et dont il posa le canon glacé sur son front brûlant. Il avait déjà le doigt appuyé sur la détente et

s'apprêtait à la lâcher, quand il s'aperçut qu'il n'était pas seul, et qu'à dix pas de lui il avait un compagnon s'apprêtant également à passer dans l'autre monde.

Ulric marcha vers ce malheureux qui avait déjà le col engagé dans le nœud d'une corde attachée à un arbre.

— Que faites-vous? lui demanda Ulric.

— Vous le voyez, dit l'autre, je vais me pendre. Seriez-vous assez bon pour m'aider un peu; je crains de me manquer tout seul, n'ayant pas ici les commodités nécessaires.

— Que désirez-vous de moi, et en quoi puis-je vous être utile, monsieur? demanda Ulric.

— Je vous serais infiniment obligé, répondit l'autre, si vous vouliez me tirer de dessous les pieds ce tronc d'arbre que je n'aurai peut-être pas la force de rouler loin de moi quand je serai suspendu en l'air. Je vous prierai aussi de vouloir bien ne pas quitter ces lieux avant d'être bien sûr que l'opération a complétement réussi.

Ulric regarda avec étonnement celui qui lui parlait ainsi tranquillement au moment de mourir. C'était un homme de vingt-huit à trente ans, et dont les traits, le costume, le langage attestaient une personne appartenant aux classes distinguées de la société.

— Pardon, lui demanda Ulric, je suis entièrement à vos ordres, prêt à vous rendre les petits services que vous réclamez de moi : il fant bien s'entr'aider dans ce monde; mais pourrai-je savoir le motif qui vous détermine à mourir si jeune? Vous pouvez me le confier sans craindre

d'indiscrétion de ma part, attendu que moi-même je me propose de me tuer sous l'ombrage de ce petit bois. Et Ulric montra son pistolet à l'Anglais.

— Ah ! ah ! dit celui-ci : — vous voulez vous brûler la cervelle, — c'est un bon moyen. On me l'avait recommandé ; — mais je préfère la corde, — c'est plus national.

— Serait-ce à cause d'un chagrin d'amour ? demanda Ulric en revenant à son interrogatoire.

— Oh ! non, dit l'Anglais, je ne suis pas amoureux.

— Une perte de fortune ?...

— Ah! non, je suis millionnaire.

— Peut-être quelques espérances d'ambition détruites ?

— Je ne suis pas ambitieux.

— Ah ! j'y suis, continua Ulric, — c'est à cause du spleen, l'ennui...

— Ah ! non, j'étais très-heureux, très-joyeux de vivre.

— Mais alors...

— Voici, monsieur, puisque cette confidence paraît vous intéresser, le motif de ma mort. — Il y a deux ans, au milieu d'un souper, j'ai parié avec un de mes amis que je mourrais avant lui. La somme engagée est très-considérable, et le pari est connu dans les trois royaumes. Et comme la mort n'a pas voulu venir à moi depuis ce temps, si je ne suis pas allé à elle dans une heure, j'aurai perdu mon pari... Et je veux le gagner... voilà pourquoi....

Ulric resta stupéfait.

— Maintenant, monsieur, que vous avez reçu ma confidence, je vous rappellerai la promesse que vous m'avez faite, dit l'Anglais, qui, monté sur le tronc d'arbre, venait de se remettre la corde au cou.

— Un instant, monsieur, de grâce, je n'aurai jamais le courage.

— Eh ! monsieur, dit l'autre, pourquoi donc m'avoir interrompu alors ? Je n'ai pas de temps à perdre si je veux gagner mon pari. Il est minuit moins dix minutes, et à minuit il faut absolument que je sois mort. En disant ces mots, voyant que l'aide d'Ulric allait lui faire défaut, l'Anglais chassa d'un coup de pied le tronc d'arbre qui l'attachait encore à la terre, et se trouva suspendu.

L'agonie commença sur-le-champ. Ulric ne put assister de sang-froid à cet horrible spectacle, et se sauva dans un champ voisin.

Au bout d'une demi-heure, il revint près de l'arbre changé en gibet, et trouva l'Anglais roide, immobile, parfaitement mort. Cette vue donna à penser à mon jeune ami. Il trouva la mort fort laide, et renonça soudainement à aller lui demander la consolation des maux que lui faisait souffrir la vie. Seulement, il se trouvait dans une situation fort embarrassée ; car il avait écrit la veille à un de ses amis qu'il avait mis fin à ses jours, et il considérait comme une lâcheté un retour sur cette résolution. Il s'effrayait du ridicule qui allait rejaillir sur lui quand on apprendrait ce suicide avorté, chose aussi pitoyable à ses yeux qu'un duel sans résultat.

Il en était là de ses hésitations, quand il aperçut à terre le portefeuille de l'Anglais pendu. Ulric l'ouvrit et y trouva une foule de papiers, et entre autres un passe-port d'une date récente et pris au nom de sir Arthur Sydney. Ces papiers étaient ceux du défunt; et ce nom d'Arthur était également le sien; et voici l'idée qui vint à l'esprit d'Ulric : il prit son portefeuille qui contenait les papiers attestant son identité à lui, et les glissa dans le portefeuille du mort, après en avoir retiré le passe-port et les autres papiers qu'il mit dans sa poche.

Grâce à ce stratagème, Ulric passa pour mort. Son suicide, annoncé par les feuilles anglaises, fut répété par les journaux français. Ulric assista à son convoi funèbre; et après s'être rendu lui-même les derniers honneurs, il partit pour le Mexique sous le nom de sir Arthur Sydney. Revenu à Londres il y a environ six semaines, il m'écrivait les détails que je viens de vous raconter.

— Tout cela est, en vérité, très-merveilleux, dit Chabannes; mais si M. Ulric de Rouvres revient à Paris, sa position y sera au moins singulière. Sous quel nom prétend-il exister maintenant? Reprendra-t-il le sien, ou conservera-t-il celui de Sydney?

— Je crois qu'il prendra un autre nom, répondit Tristan.

— Mais, fit observer M. de Chabannes, ce sera là un subterfuge inutile. Il ne tardera pas à être reconnu dans le monde.

— Il n'ira pas dans le monde, dit Tristan; je veux dire

par là qu'il ne fréquentera pas cette partie de la société parisienne qu'on appelle le monde.

— Il aura tort, fit le comte de Puyrassieux. Dans les premiers jours, son aventure pourra lui attirer quelques regards, on chuchotera peut-être sur son passage; mais au bout d'une semaine on n'y pensera pas, et on parlera d'autre chose. Sa position sera au contraire fort avantageuse. Toutes les femmes vont se l'arracher.

—Ulric ne retournera plus dans le monde, messieurs, dit Tristan.

— Mais pourquoi? demandèrent les jeunes gens.

— Pourquoi? dit tout à coup l'indifférente Fanny, en chassant du bout de ses doigts effilés les boucles de cheveux qui semblaient par instants faire à son visage un voile tramé de fils d'or. — Pourquoi? c'est bien simple. M. Ulric ne peut plus reparaître dans le monde, parce qu'il est ruiné.

— Ruiné! dirent les jeunes gens.

— Nécessairement, continua Fanny. Il n'est pas mort, c'est vrai; mais on l'a cru tel pendant six mois. Il y a eu un acte de décès; et comme M. Ulric de Rouvres n'avait d'autre parent que son oncle, le chevalier de Neuil, toute la fortune de son neveu a dû retourner entre les mains de celui-ci.

— Eh bien, dit M. de Puyrassieux, l'oncle fera une restitution d'héritage.

—Il ne le pourra plus, continua la blonde Fanny avec la même tranquillité. A l'heure où nous sommes, M. le chevalier de Neuil est aussi pauvre que les vieillards qui sont aux Petits-Ménages.

— Ah! la bonne plaisanterie, dit M. de Chabannes; mais songez donc, ma belle enfant, que ce vieillard, qui aurait remontré des ruses à tous les avares de la comédie classique, avait en propre au moins vingt mille livres de rente; et si, comme on peut le supposer, il a hérité de son neveu, celui-ci ayant cinquante mille livres de rente, M. de Neuil, qui joue la bouillotte à un liard la carre, et qui est plus mal vêtu que son portier, est actuellement plus que millionnaire.

— J'ai dit ce que j'ai dit, répéta Fanny. M. le chevalier de Neuil n'a plus le sou.

— Ah ça! mais il avait donc un vice secret, ce vieillard? demanda Chabannes.

— Il était l'ami de madame de Villerey, répondit Fanny; et, puisque vous paraissez l'ignorer, messieurs, je vous dirai que madame de Villerey avait pour habitude d'imposer à ses favoris l'obligation d'être les clients de son mari.

— Eh bien, la maison de banque de Villerey est une bonne maison, dit M. de Puyrassieux.

— La maison de Villerey a perdu 17 millions à la bourse, dans la quinzaine dernière, dit Fanny; si l'un de vous a des fonds dans cette maison, je lui conseille de mettre un crêpe à son portefeuille : M. de Villerey est en fuite.

— Il emporte vos regrets, n'est-il pas vrai, ma chère? fit M. de Puyrassieux avec un sourire qui était une allusion.

— Il m'emporte aussi 75 mille francs, c'est ce qui me rend un peu maussade ce soir; mais c'est une leçon, cela

m'apprendra à faire des économies, ajouta la jeune femme.

En ce moment un garçon du restaurant vint avertir Tristan qu'un monsieur le faisait demander.

— C'est Ulric sans doute, dit Tristan; et, se retournant vers Fanny, il lui dit tout bas à l'oreille :

— Ma chère enfant, vous vous êtes trompée, mon ami Ulric n'est pas ruiné.

— Eh bien, qu'est-ce que cela me fait à moi? dit Fanny.

— Remettez votre masque un instant, continua Tristan.

— Mais... pourquoi? demanda la jeune femme en rattachant néanmoins son loup de velours.

— Qui sait? dit Tristan, peut-être pour regagner les 75,000 fr. que vous avez perdus.

II

Trois jours auparavant, Ulric de Rouvres était à Plymouth, et, sous le nom d'Arthur Sydney, s'apprêtait à partir pour l'Inde anglaise, où il voulait aller faire la guerre sous les drapeaux de S. M. Britannique. Au moment de s'embarquer, il reçut de France une lettre dont la lecture changea soudainement ses projets; car il alla sur-le-champ faire une visite à l'Amirauté, et il en sortit pour prendre

ses passe-ports pour la France, où il était arrivé aussi promptement que si le paquebot et la chaise de poste qui l'avaient amené eussent eu des ailes.

Voici quel était le contenu de la lettre qui avait motivé cette arrivée si prompte :

« Mon cher Ulric,

« Vous savez si je suis votre ami. Je crois vous en avoir donné des preuves en maintes circonstances. Je vous ai vu, il y a un an, brisé par le coup de tonnerre d'un grand malheur. C'était votre première passion sérieuse. Vous avez faibli sous les coups de ces violents ouragans qui éclatent au début de la jeunesse, et vous avez roulé au fond de cet abîme où le désespoir vertigineux a plongé votre esprit dans de noirs tourbillons. Selon l'usage, vous avez voulu mourir, et pour accomplir ce projet vous êtes allé en Angleterre, la patrie du spleen. Là, vous avez mis fin à vos jours, et vous êtes maintenant convenablement enterré dans un cimetière du comté de Sussex. Selon vos vœux, on a mis sur votre tombe un saule en larmes, et on a planté de ces petites fleurs bleues qui étoilent les rives des fleuves allemands. Vous êtes on ne peut plus mort, et vos amis ne vous attendent plus qu'au jugement dernier. Ayez donc l'obligeance de ne point reparaître avant l'époque où les fanfares de l'Apocalypse convoqueront le monde à une résurrection officielle. Vous pouvez, du reste, dormir en paix. J'ai scrupuleusement accompli les ordres divers que vous avez bien voulu me donner dans votre testament. Je

dois, pour votre satisfaction, vous déclarer que vous avez été généralement regretté. Votre décès a fait couler des larmes des plus beaux yeux du monde. Vous étiez certainement le meilleur valseur qui ait jamais glissé sur un parquet ciré au milieu du tourbillon circulaire que dirige l'archet de Strauss. En apprenant votre décès, ce grand artiste a ressenti un chagrin profond; et au dernier bal, qui a eu lieu au Jardin-d'Hiver, il avait mis, pour témoigner de sa douleur, un crêpe à son bâton de chef d'orchestre.

» Ah! mon ami, si vous n'aviez pas eu d'aussi bonnes raisons, combien vous auriez eu tort de mourir! Si vous ne vous étiez pas tant pressé, peut-être seriez-vous resté parmi nous, car je sais plusieurs mains blanches qui se fussent tendues pour vous retenir dans la vie. Enfin, comme on dit, ce qui est fait est fait : vous êtes mort, et vous avez eu l'agrément d'assister à votre convoi, car je présume que vous vous étiez adressé une lettre d'invitation ; vous avez répandu des larmes sur votre tombe, et vous vous êtes regretté sincèrement. A ce propos, mon cher ami, puisque vous êtes un citoyen de l'autre monde, ne pourriez-vous pas me donner quelques détails sur la façon dont on s'y comporte. La mort est-elle une personne aimable, et fait-il bon à vivre sous son règne? Dans quelle zone souterraine est situé son royaume? Y a-t-il quatre saisons et diffèrent-elles des nôtres? Quels sont, je vous prie, les agréments dont jouissent les trépassés? Quel est le mode de gouvernement? quel est le code des lois d'outre-vie? Vous qui devez être,

à l'heure qu'il est, instruit de toutes ces choses, vous devriez bien me les communiquer. Au cas où je m'ennuierais par trop sous le vieux soleil, j'irais peut-être vous rejoindre là-bas, et je l'aurais déjà fait si je ne craignais de quitter le mal pour le pire.

» Vous avez eu l'obligeance de vous inquiéter de moi et de la façon dont je menais l'existence depuis que vous m'aviez quitté. Je suis resté le même, mon ami; ce qu'on appelle un excentrique, je crois. Mes goûts et mes habitudes n'ont aucunement varié : je dors le jour et je veille la nuit. A force de volonté et de persévérance, je suis parvenu à arrêter complétement le mouvement intellectuel de mon être, et je me trouve on ne peut mieux de cette inertie qui me permet d'entendre un sot parler trois heures, sans avoir comme autrefois le méchant désir de le jeter par la fenêtre. J'assiste avec indifférence au spectacle de la vie qui a ses quarts d'heure d'agrément. J'ai été, il y a quelques jours, forcé de recourir à ma plume pour conserver mon cheval, attendu qu'une dépêche télégraphique, arrivée je ne sais d'où, avait ruiné mon banquier qui m'avait fait collaborer à ses spéculations. Mais heureusement, le lendemain de ce désastre, un parent à moi mourut dans un duel sans témoins, avec un pâté de faisan; et comme, peu soigneux de son caractère, il avait oublié de me déshériter, la loi naturelle m'a forcé à recueillir son bien, qui égalait au moins la perte que m'avait causée la pantomine du télégraphe. Vous avez dû, au reste, rencontrer cet excellent homme, qui avait pour maxime que la vie est un festin.

» Maintenant que je vous ai, trop longuement peut-être, parlé de moi, je vais vous entretenir d'une circonstance très-bizarre qui est, à vrai dire, le motif sérieux de cette lettre.

» Il y a environ huit jours, dans un souper de jeunes gens où j'avais été convié, je suis resté foudroyé par l'étonnement en me trouvant en face d'une jeune femme qui est le fantôme vivant de cette pauvre Rosette, morte il y a un an à l'hôpital, et que vous avez voulu suivre dans la mort. Cette ressemblance était si merveilleusement frappante, si complète en tous points; cette créature enfin est tellement le sosie de votre pauvre amie, qu'un instant je suis resté tout étourdi, presque effrayé, et point éloigné de croire aux revenants. Mais le doute ne m'était pas permis : j'avais vu, comme vous, la pauvre Rose étendue sur le lit de marbre de l'amphithéâtre; avec vous, je l'avais vue clouer dans le cercueil, et descendre dans cette fosse que vous avez fait ombrager de rosiers blancs, comme pour faire à l'âme de la morte une oasis parfumée. J'ai alors interrogé cette créature, qu'un caprice de la nature a faite la jumelle de votre bien-aimée défunte; et supposant un instant qu'elle était peut-être la sœur de Rosette, je lui ai demandé si elle l'avait connue. Avec une voix qui avait les douces notes de la voix de votre amie, Fanny m'a répondu qu'elle ne l'avait point connue, et que d'ailleurs elle n'avait point de sœur. J'ai causé quelque temps avec cette fille, qui est fort recherchée dans le monde de la galanterie officielle, et je me suis convaincu que sa ressemblance avec Rosette s'arrêtait à la forme.

» Fanny est un être de perdition, une créature vierge de toute vertu. Appliquant à faire le mal une intelligence vraiment supérieure, cette fille, rouée comme un congrès de diplomates, grâce à ses relations qui sont nombreuses, exerce dans la société où elle vit une influence qui la rend presque redoutable. Et depuis qu'elle règne avec toute l'omnipotence de ses fatales perfections, elle a déjà causé la ruine de bien des avenirs et le désastre de bien des jeunesses, sans qu'une seule fois son cœur, immobilisé dans sa poitrine comme un glaçon dans une mer du pôle, ait fait une infidélité à sa raison. C'est parce que je sais de quel amour profond vous aimiez Rosette ; c'est parce que moi, sceptique et railleur à l'endroit des choses de sentiment, je suis convaincu que le souvenir de cette pauvre fille, qui s'est presque immolée pour vous, comme Marguerite pour Faust, vivra autant que vous vivrez, que je vous ai instruit de ma rencontre avec celle qui est sa copie. J'ai pensé que votre nature de poëte trouverait peut-être un certain charme mystérieux à revoir, ne fût-ce qu'un instant, parée de toutes les grâces de la vie et dans tous les rayonnements de la jeunesse, la douce figure qu'il y a un an nous avons pu voir ensemble disparaître sous le vêtement des trépassés. Au cas où, comme je le présume, les détails que je viens de vous raconter exciteraient votre curiosité et vous amèneraient à Paris, je vous ai d'avance préparé une entrevue avec Fanny. Vous nous trouverez samedi prochain, c'est-à-dire dans quatre jours, après la sortie du bal de l'Opéra, au café

de Foy, où vous rencontrerez d'anciennes connaissances.

» Pour ne pas effrayer l'assemblée, il serait peut-être convenable que vous ne vinssiez pas avec votre linceul. Quittez donc ce négligé mortuaire et mettez-vous à la mode des vivants. Pour des réunions du genre de celle où je vous convie, on s'habille volontiers de noir, avec des gants et un gilet blancs. Je vous rappelle ces détails au cas où vous les auriez oubliés dans l'autre monde, où les usages ne sont peut-être pas les mêmes que dans celui-ci.

» Tout à vous,

» TRISTAN. »

III

Pendant qu'Ulric de Rouvres se rend au rendez-vous que lui avait assigné Tristan, nous donnerons au lecteur quelques explications sur les événements qui avaient déterminé son suicide, si singulièrement avorté.

Entré de bonne heure dans la vie, car il avait été mis en possession de sa fortune avant d'avoir atteint sa majorité, Ulric, ébloui d'abord par le soleil levant de sa vingtième année, et étourdi par le bruit que faisait ce monde où il était appelé à vivre, hésita un moment ; et, comme un voyageur qui, mettant pour la première fois le pied sur un sol inconnu, craint de s'y égarer, il demanda un guide.

Il s'en présenta cinquante pour un ; car, ainsi qu'aux barrières des villes qui renferment des curiosités, on trouve aux portes du monde une foule de cicerone qui viennent bruyamment vous offrir leurs services.

Ulric, ivre de liberté, voulut tout voir et tout savoir ; nature ardente, curieuse et impatiente, il aurait désiré pouvoir, dans une seule coupe et d'un seul coup, boire toutes les jouissances et tous les plaisirs.

Il vit et il apprit rapidement ; et, à vingt-quatre ans, l'expérience lui avait signé son diplôme d'homme.

L'esprit plein d'une science amère, le cœur changé en un cercueil qui renfermait les cendres de sa jeunesse, et l'âme encore tourmentée par d'insatiables désirs, il quitta ce monde où, quatre années auparavant, il était entré l'œil souriant et le front levé, en lui jetant la malédiction désolée des fils d'Obermann et de René ; et, sinistre et lamentable, il s'en retourna grossir le nombre de ceux qui épanchent sur toutes choses leurs doutes amers ou leurs audacieuses négations.

La brutale disparition d'Ulric fut accueillie dans la société par une banale accusation de misanthropie ; — et au bout de huit jours, on n'en parlait plus.

De toutes ses anciennes connaissances d'autrefois, Tristan fut le seul avec qui Ulric conserva quelques relations. Un jour il vint le voir, et lui tint des discours qui ne laissèrent point de doute à Tristan sur les idées de suicide qui germaient déjà dans son esprit.

— A vingt-quatre ans, c'est bien tôt, répondit Tristan ;

en tout cas vous me permettez de ne pas vous accompagner. — Ah ! c'est donc vrai ce qu'on m'avait dit sur vous ? Vous êtes atteint du mal du siècle, vous aurez trop lu *Faust*, et les esprits chagrins qui sont venus à sa suite. C'est plutôt l'influence de ces gens-là que tout le reste qui vous amène au bord de ce moyen extrême. Vous vous croyez mort, vous n'êtes qu'engourdi, mon cher ! Quand on a trop couru on est fatigué, cela est naturel. Vous êtes dans une époque de repos ; mais demain ou après, vous jetterez par la fenêtre votre résolution funeste et vos pistolets anglais, ou vous en ferez cadeau à un pauvre diable de poëte incompris, qui n'aura pour se guérir des misères de ce monde que le moyen extrême de s'en aller dans l'autre.

J'ai été comme vous; — plus d'une fois j'ai mis la clef dans la serrure de cette porte qui donne sur l'inconnu ; mais je suis revenu sur mes pas, et j'espère que vous ferez comme moi. Vous me répondrez que vous n'avez plus ni cœur ni âme, et qu'il vous est impossible de croire à rien. D'abord, on a toujours un cœur ; et pourvu qu'il accomplisse sa fonction de balancier, on n'a pas besoin de lui en demander davantage. Quant à ce qui est de l'âme, c'est un mot pour l'explication duquel on a écrit dans toutes les langues un million de volumes, ce qui fait qu'on est moins fixé que jamais sur son existence et sa signification. — L'âme est une rime à flamme, voilà ce qu'il y a de plus évident jusqu'ici.

Pour ce qui touche les croyances, il en est de tellement

naturelles qu'on ne peut jamais les perdre ; on ne peut nier ce qu'on voit, ce qu'on touche et ce qu'on entend. A défaut de sentiments, on a toujours des sensations; et c'est n'être point mort que de posséder de bons yeux pour voir le soleil, des oreilles pour entendre la musique, et des mains pour les passer amoureusement dans la chevelure parfumée d'une femme qui, à défaut de ces vertus idéales que réclament les jeunes gens de l'école romantique allemande, a au moins les qualités positives et plastiques de sa beauté. Vous avez fini votre temps de poésie et perdu les ailes qui vous emportaient dans les olympes de l'imagination; mais il vous reste des pieds pour marcher encore un bon bout de temps dans dans une prose substantielle et nourrissante; et ce qui vous reste à faire est le meilleur du chemin.

Mais en voyant qne ces railleries, qui lui étaient familières, à lui poëte du matérialisme et apôtre du scepticisme, semblaient provoquer Ulric au lieu de le calmer, Tristan quitta subitement le ton qu'il avait pris d'abord, et le sermonna avec une éloquence onctueuse, persuasive et presque paternelle, qui eut, du moins un instant, pour résultat de le faire renoncer à son dessein de suicide.

Cependant, à compter de ce jour, Ulric ne revint plus voir Tristan, qui, malgré tous les soins qu'il prit pour le découvrir, fut longtemps sans savoir ce qu'il était devenu.

Un jour Tristan faisait, en compagnie de quelques amis, une partie de cheval dans une campagne des environs de

Paris. Ce fut là que le hasard lui fit rencontrer Ulric, après six mois de disparition. Ulric n'était pas seul; il donnait le bras à une jeune fille de dix-huit ou vingt ans, ayant le costume des ouvrières. Ulric aussi, Ulric, qui jadis avait donné dans le monde l'initiative de l'élégance; Ulric, qui avait été pendant un temps le thermomètre des variations de la mode, et dont les innovations, si audacieuses qu'elles fussent, étaient toujours acceptées; qui, s'il lui avait pris un jour l'idée de mettre des gants rouges, en aurait fait porter à tout le *Jockey-Club*, Ulric était vêtu d'habits coupés sur les modèles trouvés sans doute dans les Herculanums du mauvais goût. Il était méconnaissable. Cependant Tristan le reconnut au premier regard, et allait s'approcher de lui pour lui parler, quand Ulric lui fit signe de ne pas l'aborder.

— Quel est ce mystère ? murmura Tristan en s'éloignant.

En voici l'explication :

Dans les naïfs récits des romanciers et des poëtes du moyen âge, on rencontre beaucoup d'aventures de princes et de chevaliers mélancoliques qui, fuyant les cours et les châteaux, se mettent un jour à courir le pays, cachant leur naissance et leur fortune; et, déguisés en pauvres trouvères, s'en vont, la guitare en main, chanter l'amour, et, parmi toutes les femmes, en cherchent une qui *les aime pour eux-mêmes*. Ils donnent un soupir pour un sourire, et s'arrêtent aussi volontiers sous l'humble fenêtre des vassales que sous le balcon armorié des châtelaines.

Enfant de ce siècle, —Ulric de Rouvres, qui comptait peut-être des aïeux parmi ces héros, demi-poëtes, demi-paladins, dont sont peuplées les vieilles légendes, semblait vouloir continuer la tradition de ces temps barbares au milieu des mœurs civilisées de notre époque.

Voici ce qu'Ulric avait fait pour rompre complétement avec un monde où pendant quatre années les délicatesses trop exagérées de sa nature avaient été constamment froissées.

Après avoir réalisé toute sa fortune en rentes sur l'État, il en déposa l'inscription entre les mains d'un notaire qui fut chargé d'utiliser les intérêts comme il l'entendrait. Son mobilier qui était le dernier mot du luxe et de l'élégance modernes, ses équipages et ses chevaux, dont quelques-uns étaient cités dans l'aristocratie hippique, furent vendus aux enchères, et les sommes que produisirent ces ventes diverses déposées chez le notaire qui avait la gestion de sa fortune. Ulric garda deux cents francs seulement.

Huit jours après, les personnes qui vinrent le demander à son logement de la Chaussée-d'Antin apprirent qu'il était parti sans laisser d'adresse.

Sous le nom de Marc Gilbert, Ulric avait été se loger dans une des plus sombres rues du quartier Saint-Marceau. La maison où il habitait était une espèce de caserne populaire où du matin au soir retentissait le bruit de trois cents métiers.

Habitué au confortable recherché au milieu duquel il

avait toujours vécu, Ulric passa sans transition de l'extrême opulence au dénuement extrême. Sa chambre était un de ces taudis humides et obscurs dans lesquels le soleil n'ose pas aventurer un rayon, comme s'il craignait de rester prisonnier dans ces cachots aériens. Le mobilier qui garnissait cette chambre était celui du plus pauvre artisan.

Ce fut là qu'Ulric vint se réfugier, ce fut là qu'il essaya de se retremper dans une autre existence. En voyant ses voisins, les ouvriers, partir le matin pour l'atelier, la chanson aux lèvres, en les voyant rentrer le soir ployés en deux par la fatigue du labeur, mais ayant sur le visage, encore trempé de sueurs, ce reflet de contentement pacifique qu'imprime l'accomplissement d'un devoir, Ulric s'était dit :

— Ceci est le vrai peuple, le peuple honnête, qui travaille et pétrit de sa main laborieuse le pain qu'il mange le soir. C'est là, ou jamais, que je trouverai l'homme avec ses bons instincts. C'est là, ou jamais, que je pourrai guérir cette invincible tristesse qui m'a suivi dans cette mansarde, où j'ai retrouvé le spectre du dégoût assis au pied de mon lit.

Son plan était tout tracé et il le mit sur-le-champ à exécution. Huit jours après, Ulric, sous le nom de Marc Gilbert, avait revêtu le sarrau plébéien, et entrait comme apprenti dans un grand atelier du voisinage. Au bout de six mois, il savait assez son métier pour être employé comme ouvrier. A dessein il avait choisi dans l'industrie une des professions les plus fatigantes et exigeant plutôt

la force que l'intelligence. Il s'était fait mécanique vivante, outil de chair et d'os. Et, en voyant ses doigts glorieusement mutilés par les saintes cicatrices du travail, c'est à peine s'il se reconnaissait lui-même dans le robuste Marc Gilbert, lui, l'élégant Ulric de Rouvres, dont la main aristocratique aurait jadis pu mettre, sans le rompre, le gant de la princesse Borghèse.

Cependant, malgré le rude labeur quotidien auquel il s'était voué, au milieu même de son atelier, et si bruyantes qu'elles fussent, les clameurs qui l'environnaient ne pouvaient assourdir le chœur de voix désolées qui parlaient incessamment à son esprit.

Lorsqu'il rentrait le soir dans sa chambre, après une laborieuse journée, Ulric ne pouvait même pas trouver ce lourd sommeil qui habite les grabats des prolétaires. L'insomnie descendait à son chevet; et, quoi qu'il fît pour l'en détourner, son esprit descendait au fond d'une rêverie dont l'abîme se creusait chaque jour plus profondément, et d'où il ressortait toujours avec une amertume de plus et une espérance de moins.

Ulric avait au cœur cette lèpre mortelle qui est l'amour du bien et du bon, la haine du faux et de l'injuste; mais une étrange fatalité, qui semblait marcher dans ses pas, avait toujours donné un démenti à ses instincts et raillé la poésie de ses aspirations. Tout ce qu'il avait touché lui avait laissé quelque fange aux mains, tout ce qu'il avait connu lui avait gravé un mépris ou un dégoût dans l'esprit, et, comme ces soldats qui comptent chaque com-

bat par une blessure, chacun de ses amours se comptait par une trahison.

Aussi, pendant ses heures de solitude, et quand il dévoilait devant sa pensée le panorama de sa vie passée, ne pouvait-il s'empêcher de pousser des plaintes sinistres.

On est majeur à tout âge pour les passions, mais le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme est sans contredit une majorité précoce. Celui qui vit trop jeune vit généralement trop vite; et les privilégiés sont ceux-là qui, pareils aux écoliers, peuvent prendre le long chemin et n'arriver que le plus tard possible au but où la raison enseigne la science de la vie. Mais chacun porte en soi son destin. Il est des êtres chez qui les facultés se développent avant l'heure, et qui, se hâtant d'aller demander à la réalité ses logiques démentis, toujours pleins de désenchantements, se déchirent aux épines de la vérité, à l'âge où l'on commence à peine à respirer l'enivrant parfum des mensonges.

Lorsqu'on rencontre quelques-uns de ces malheureux mutilés par l'expérience, il faut les accueillir avec une pitié secourable; on ne peut interdire la plainte aux blessés, et l'ironie et le blasphème d'un sceptique de vingt ans ne sont bien souvent que le râle de sa dernière illusion.

Le motif qui avait amené Ulric à quitter le monde pour venir se réfugier dans la vie des prolétaires, était moins une excentricité romanesque qu'une tentative très-

sérieusement méditée, et sans doute inspirée par une espèce de philosophie mystique particulière aux esprits tourmentés par les fièvres de l'inconnu.

Spectateur épouvanté et victime souffrante de la corruption et de la fausseté qui règnent dans les relations du monde; trompé à chaque pas qu'il y faisait, comme ce voyageur qui, en traversant une contrée maudite, sentait se transformer, sous sa dent, en cendre infecte ou en fiel amer, les fruits magnifiques qui avaient tenté son regard et excité son envie, Ulric voyait, dans cette corruption et cette fausseté mêmes, un fait providentiel.

« Il est juste, pensait-il, que ceux qui, en arrivant dans la vie, y sont accueillis par le sourire doré de la fortune, et trouvent dans leurs langes, brodés par la main des fées protectrices, les talismans enchantés qui leur assurent d'avance toutes les jouissances et toutes les félicités qu'on peut échanger contre l'or; il est peut-être juste que ces privilégiés, fatalement condamnés au plaisir, soient déshérités du bonheur, la seule chose qui ne s'achète pas et ne soit point héréditaire.

» Leur destin leur a dit en naissant : Toi tu vivras parmi les puissants, dans cette moitié du monde qui fait l'éternelle envie de l'autre moitié. Tu auras la fortune et le rang. Enfant, tous tes caprices seront des lois; jeune homme, tous les plaisirs feront cortége à ta jeunesse, et chacune de tes fantaisies viendra s'épanouir en fleur au premier appel de ton désir; homme, toutes les routes seront ouvertes à ton ambition. Tu seras enfin ce qu'on appelle

un heureux du monde. — Mais ton bonheur n'aura que des apparences, et chacune de tes joies sera doublée d'une déception ; car tu vas vivre dans une société où la corruption est presque une nécessité d'existence, et la perfidie une arme de défense personnelle qu'on doit toujours avoir à la main comme un soldat son épée. »

C'est ainsi qu'Ulric avait raisonné intérieurement, et cette singulière philosophie l'avait conduit à rêver cette singulière espérance.

« En revanche, ajoutait-il, ceux-là qui naissent abandonnés de la fortune, les malheureux qui n'ont d'autre protection qu'eux-mêmes et traversent la vie, attelés à la glèbe du travail, ceux-là du moins, au milieu de la dure existence que leur impose leur destin, doivent conserver les bons instincts dont ils sont doués nativement. La bonne foi, la reconnaissance, toutes les nobles qualités humaines doivent croître dans les sillons qu'arrose la sueur du travail. L'ouvrier doit pratiquer avec la rudesse de ses mœurs la fraternité ; ne possédant rien, il ne connaît point les haines que déterminent les rivalités d'intérêt ; ses sympathies et ses amitiés sont spontanées et sincères, et comme celles du monde, n'ont pas seulement la durée d'une paire de gants ou d'un bouquet de bal. Ses amours ignorent les honteux alliages dont sont composés les amours du monde, amours faits d'ambition, d'orgueil, de haine même quelquefois, mais jamais d'amour. L'ignorance du peuple est une sauvegarde contre le mal, car le mal est un résultat du savoir. On fait le bien avec le cœur seu-

lement; le mal exige la collaboration de l'esprit et de la raison. »

Mais cette suprême espérance à laquelle Ulric s'était obstinément attaché ne survécut pas à sa tentative. Après avoir pendant six mois vécu au milieu des hommes de labeur, l'étude et le contact des mœurs de ce monde nouveau pour lui laissa Ulric encore plus désolé; et son expérience l'amena à cette conclusion absolue que le bien et le bon n'existaient pas, ou n'existaient qu'à l'état d'instincts dont l'application et le développement n'étaient pas possibles.

Dans les classes élevées de la société, parmi le monde des cravates blanches et des habits noirs, il avait rencontré toute la hideuse famille des vices humains, mais ils étaient du moins correctement vêtus, parlaient le beau langage promulgué par décrets académiques, et n'agissaient point une seule fois sans consulter le code des convenances. Il avait souvent, dans un salon, serré avec joie la main droite d'un homme qui le trahissait de la main gauche, mais cette main était irréprochablement gantée. Souvent il avait cru au sourire de ces trahisons vivantes qu'on appelle des femmes; il s'était laissé émouvoir par les solos de sensibilité qu'elles exécutent en public après les avoir longuement étudiés, comme on fait d'une sonate de piano ou d'un air d'opéra, et il avait été dupe. Mais du moins, ces femmes qui le trompaient étaient vêtues de soie et de velours; les perles et les diamants, arrachés au mystérieux écrin de la nature, luttaient de feux et d'éclairs avec les

flammes de leurs regards et resplendissaient sur leur front comme une constellation d'étoiles terrestres. Ces femmes étaient les reines du monde ; elles portaient des noms qui avaient eu déjà l'apothéose de l'histoire, et quand elles traversaient un bal, laissant derrière elles un sillage de parfums et de grâces, tous les hommes faisaient sur leur passage une haie d'admirations génuflexes. — Ulric ne tarda pas à se convaincre que les mœurs de l'atelier ne valaient pas mieux que celles du salon.

En venant pour la première fois à son travail, l'apparence chétive de sa personne, la pâleur distinguée de son visage, la blancheur de ses mains, jusque-là restées oisives, lui valurent, de la part de ses nouveaux compagnons, un accueil plein d'ironie et d'insultes. Résigné d'abord aux humbles fonctions d'apprenti, Ulric subit patiemment sans y répondre toutes les oppressions et toutes les injures dont on l'accablait à cause de sa faiblesse apparente, à cause de sa façon de parler, qui n'avait rien de commun avec le vocabulaire du cabaret. Plus tard, lorsque la pratique de son état eut développé sa force, quand la rouille du travail eut rendu ses mains calleuses et bruni son visage empreint d'un cachet de mâle virilité, ceux qui en d'autres temps avaient abusé de leur force pour l'opprimer, changèrent subitement de langage et de manières avec lui dès qu'ils s'aperçurent que son bras frêle soulevait les plus lourds fardeaux aussi facilement que le souffle d'orage enlève une plume du sol.

Au bout d'un an de séjour dans l'atelier, Ulric, dont

l'intelligence avait été remarquée par ses chefs, fut nommé contre-maître. Cette nomination excita parmi tous ses compagnons un concert de récriminations honteuses et jalouses, et le jour où Ulric se présenta pour la première fois à l'atelier avec son nouveau titre, la conspiration éclata d'une façon assez menaçante pour nécessiter l'intervention des chefs.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'un d'eux en s'avançant au milieu des ouvriers en révolte.

— Il y a, dit un des ouvriers, que nous ne voulons pas de monsieur pour contre-maître, et il désignait Ulric.

— Pourquoi n'en voulez-vous pas? demanda le patron.

— Parce que c'est humiliant pour nous d'être commandés par quelqu'un qui, il y a un an, était encore notre apprenti.

— Eh bien, répondit le maître, qu'est-ce que cela prouve?

— Ça prouve, continua l'ouvrier, qui commençait à balbutier, ça prouve que nous sommes tous égaux et qu'on ne doit pas faire d'injustice. Il y a des gens qui travaillent depuis dix ans dans la maison, et ça les vexe de voir un étranger entrer comme ça *tout de go* dans la première bonne place qui se trouve vacante.

— Oui, c'est injuste ! murmurèrent tous les ouvriers, comme pour encourager l'orateur qui discutait leurs intérêts.

— A bas Marc Gilbert ! s'écrièrent quelques voix, à bas le *monsieur !*

— D'ailleurs, continua l'ouvrier qui avait déjà parlé, pourquoi avez-vous renvoyé Pierre ? C'était un brave homme... qui faisait vivre sa femme et ses enfants avec sa place.

— Silence ! dit le maître d'une voix impérative, et qu'on n'ajoute plus un mot. Je n'ai pas de compte à vous rendre, et je fais ce que je veux. Si Pierre a perdu sa place, il est d'autant plus coupable de s'être exposé à la perdre qu'il a une femme et des enfants. Pierre était un paresseux qui encourageait la paresse ; c'était un brave homme pour vous, un bon enfant, et vous le regrettez parce qu'il vous comptait des heures de travail que vous passiez au cabaret. Pour moi, Pierre était un voleur...

Un murmure, aussitôt comprimé par un geste du maître, s'éleva parmi les ouvriers.

— J'ai dit un voleur, et je le répète, et tous ceux qui reçoivent de l'argent qu'ils n'ont pas gagné sont de malhonnêtes gens. Pierre a abusé de ma confiance ; pourtant j'ai été patient, j'ai eu égard à sa position de père de famille. Mais plus j'étais indulgent, et plus il s'est montré incorrigible. A mon tour, j'eusse été coupable envers mes associés en conservant chez moi un homme qui compromettait leurs intérêts. L'honnêteté est dans le devoir ; j'ai fait le mien, donc j'ai été juste en renvoyant Pierre, et juste encore en le remplaçant par un homme honnête, laborieux, intelligent. Est-ce ma faute si, parmi tous les ouvriers qui travaillent ici depuis dix ans, je n'en ai pas trouvé un réunissant les qualités et les capacités nécessaires pour

remplir l'emploi vacant ? Est-ce ma faute, si c'est justement l'apprenti, à qui tout l'atelier commandait il y a un an, qui se trouve être le seul aujourd'hui digne de commander à tout l'atelier ? Vous parliez d'égalité tout à l'heure ; eh bien, non, vous tous qui parlez, vous n'êtes pas les égaux de Marc Gilbert. Vous n'êtes pas égaux les uns aux autres, puisqu'il y en a parmi vous dont le salaire est différent, et ceux-là qui vous prêchent cette égalité sont des fous ; et vous savez bien vous-mêmes, quand vous venez recevoir votre *paye*, que celui qui travaille le plus et le mieux doit être payé davantage que ceux dont le travail et l'habileté sont moindres.

Ainsi donc, à compter d'aujourd'hui, Marc Gilbert est votre contre-maître. C'est un autre moi-même, et j'entends qu'on le respecte et qu'on lui obéisse comme à moi-même. Et maintenant, ceux qui ne sont pas contents peuvent s'en aller.

Pendant ce discours, tous les ouvriers étaient silencieusement retournés à leur travail.

— Cet homme est juste, pensa Ulric en regardant son patron.

— Monsieur Marc Gilbert, lui dit celui-ci, il y a un an vous êtes entré dans la maison en qualité d'apprenti ; aujourd'hui, après moi, vous aller y occuper la première place. Ce n'est pas une faveur que je vous accorde, comme je le disais tout à l'heure, c'est une justice. J'espère que vous êtes content, et qu'en une année vous aurez fait du chemin. — Seulement, comme vous êtes un peu jeune,

et que vous n'auriez pas peut-être toute l'expérience nécessaire, nous ne vous donnerons d'abord que les deux tiers des appointements que nous donnions à votre prédécesseur. — Néanmoins, la part est encore belle, avouez-le.

Ulric resta profondément étonné par cette contradiction.

— Singulière justice, murmura-t-il quand il fut seul. — On remplace un homme paresseux, sans intelligence et sans probité, par un homme qu'on sait être intelligent, probe et dévoué, et sans tenir compte du bénéfice que sa gestion loyale procurera à la maison, on paye l'honnête homme moins cher qu'on ne payait le voleur.

Au bout de huit jours, les nouvelles fonctions et l'autorité dont elles investissaient Ulric lui avaient attiré déjà une foule de courtisans, et ceux-là qui se montraient les plus humbles et les plus empressés autour de lui étaient les mêmes qui jadis s'étaient montrés les plus durs et les moins indulgents à son égard, les mêmes qui s'étaient le plus ouvertement déclarés hostiles à sa nomination. Il expérimenta alors sur le vif ces *nobles qualités* qui, disait-il autrefois, devaient croître dans les sillons arrosés par les sueurs du travail, et son cœur s'emplit d'un nouveau dégoût en voyant ces hommes qui, devant être pourtant liés par une commune solidarité, essayaient de se nuire les uns aux autres, en venant dénoncer les infractions qui se commettaient dans l'atelier, espérant sans doute qu'Ulric leur payerait en tolérant les leurs, la dénonciation des fautes commises par ceux de leurs compagnons dont ils se faisaient les espions.

— O fraternité ! murmurait Ulric, — fantôme chimérique, mot sonore qu'on fait retentir comme un tocsin pour ameuter les révoltes. On peut facilement t'inscrire sur les étendards et sur le fronton des monuments ; mais les siècles futurs ajoutés aux siècles passés auront bien de la peine à te graver dans le cœur de l'homme.

Ainsi donc, dans les classes inférieures de la société, dans le monde des blouses, Ulric avait retrouvé la même corruption, le même esprit de mensonge, la même fureur d'oppression du fort contre le faible. Là, comme ailleurs, tous les vices régnaient sous la présidence de l'égoïsme, maître souverain ; tous les nobles instincts étaient crucifiés sur les croix de l'intérêt ; là aussi, toute vertu avait son Judas et son Pilate. Là aussi, comme ailleurs et plus qu'ailleurs, Ulric put se convaincre par sa propre expérience que l'ingratitude, celle qui de toutes les plantes humaines a le moins besoin de culture, croissait en plein cœur.

En haut, il avait trouvé le mal hypocrite, rusé ; mais intelligent et presque séducteur.

En bas, il le trouva de même, mais cynique, brutal, et presque repoussant.

Un soir Ulric était seul dans sa chambre ; plongé dans une misanthropie qui devenait chaque jour plus aiguë, la tête posée entre ses mains, ses yeux erraient machinalement sur un livre ouvert qui se trouvait sur une table : c'était *l'Émile* de Rousseau, et un signe marginal semblait annoter ce passage :

« Il faut être heureux ! c'est la fin de tout être sensible ;

c'est le premier désir que nous imprima la nature et le seul qui ne nous quitte jamais. Mais où est le bonheur? Chacun le cherche et nul le trouve; on use sa vie à le poursuivre et on meurt sans l'avoir atteint. »

Pour la millième fois au moins Ulric faisait en réflexion le tour de cette phrase, dont la conclusion est si désespérée, lorsque des cris perçants qui retentissaient au dehors vinrent brusquement l'arracher à sa rêverie.

Ulric courut à sa fenêtre.

Des cris: Au secours! au secours! continuaient plus pressés et plus inquiets. Ils paraissaient sortir d'une croisée faisant face au corps de logis habité par Ulric, qui reconnut la voix d'une femme.

Il descendit en toute hâte l'escalier, et en quelques secondes il était arrivé sur le palier de l'étage supérieur, où les cris avaient atteint le diapason de l'épouvante.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Ulric à quelques voisins assemblés sur le carré.

— Ah ! dit une commère avec un accent de fausse pitié, c'est la mère Durand qui vient de trépasser, et c'est sa petite qui crie.

— Que c'est un enfer dans la maison depuis quinze jours, que la vieille tousse son âme par petits morceaux du matin au soir; qu'on ne peut pas fermer l'œil; que c'est bien malheureux pour de pauvres gens qui ont si besoin de repos; que la vieille n'a pas voulu aller à l'hôpital, qu'elle était trop fière; qu'elle a mieux aimé voir sa pauvre enfant s'abîmer le tempérament à la veiller; qu'elle

lui disait encore des sottises par-dessus le marché; qu'enfin nous en voilà débarrassés, et que nous allons pouvoir dormir.

Ce speach avait été prononcé d'un seul trait par une horrible femme, dont la figure ignoble et la voix enrouée étaient ravagées par l'ivrognerie.

Ulric entra dans la chambre, où les sanglots avaient succédé aux cris. C'était un taudis sinistre, désolé, obscur, humide, et dont l'atmosphère étreignait la gorge. Dans un coin, sur un grabat, mal caché par de misérables loques servant de rideaux, était étendue la morte, cadavre jaune et long, dont les membres roidis paraissaient encore lutter contre les attaques de l'agonie, et dont la bouche horriblement ouverte semblait vomir des blasphèmes posthumes.

Au pied du lit, tenant dans ses mains une des mains de la trépassée, une jeune fille en désordre était accroupie dans l'abrutissement de la douleur et du désespoir. Une femme du voisinage essayait de lui donner de banales consolations. A l'entrée d'Ulric, la jeune fille avait à peine levé la tête, et était aussitôt retombée dans son insensibilité.

— Madame, dit Ulric à la voisine, vous devriez emmener cette jeune fille de cette chambre, ce spectacle la tue.

— C'est ce que je lui disais, mon cher monsieur, mais elle ne m'entend pas.

— Il faudrait pourtant prendre auprès d'elle quelques informations, dit Ulric, pour savoir le nom de ses parents, de ses amis, afin de les avertir.

— Ah ! la pauvre fille ! je la crois bien abandonnée, répondit la voisine en essayant de faire revenir l'orpheline au sentiment de la réalité. Enfin elle rouvrit les yeux qu'elle baissa aussitôt en apercevant un étranger, et murmura quelques paroles confuses. Puis les sanglots la reprirent, et elle tomba de nouveau à genoux au pied du lit.

— Allons, ma petite, dit la voisine, ne vous désolez donc pas comme ça ! à quoi que ça sert ? — Nous sommes tous mortels d'ailleurs; et puis, après tout, c'est un bien pour un mal. Elle n'était pas bonne, la défunte ; méchante, hargneuse et dépensière ; — on ne pouvait pas la souffrir dans la maison d'abord; demandez un peu aux voisins, vous verrez ce qu'ils vous diront.

— Madame !... dit Ulric en jetant à la voisine un regard sévère.

— Eh ! c'est la vérité du bon Dieu, ce que je dis là, reprit-elle. Vous ne vous figurez pas, mon cher monsieur, quelle méchante créature c'était que la mère Durand, et combien elle a fait souffrir la pauvre Rosette, qui est bien un véritable ange de patience ; qu'elle la battait comme plâtre, et lui prenait tout l'argent qu'elle gagnait, pour aller boire toute seule des liqueurs qui l'ont conduite insensiblement au tombeau ; que le médecin l'avait bien dit, là ! Aussi, moi je dis que ça ne vaut pas la peine de tant se chagriner, et que c'est un bon débarras, comme dit cet autre...

— Silence ! madame ! s'écria Ulric indigné de pareils

propos. Dans un tel moment, devant ce lit, c'est odieux.

Et comme la voisine continuait, Ulric, ne pouvant davantage contenir sa colère, la prit par le bras et la mit dehors.

Peu à peu Rosette sortit de son abattement, et lorsque, revenue presque entièrement à elle, elle aperçut un jeune homme dans cette chambre où elle se croyait seule, elle ne put retenir un cri d'étonnement.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit Ulric très-doucement, si j'ai pris la liberté d'entrer chez vous...

— Je.... ne.... vous connais pas..... Je ne sais, monsieur.... répondit la jeune fille en balbutiant.

— Tout à l'heure, reprit Ulric, j'ai entendu appeler au secours, et je suis monté ; voilà comment vous me trouvez ici. Veuillez m'excuser si j'ai pris la liberté de rester ; dans les circonstances douloureuses où vous vous trouvez, et vous voyant seule, j'ai cru devoir rester pour me mettre à votre disposition...

— Merci, monsieur, dit Rosette. Je....

— La mort de votre mère nécessite des démarches à faire ; il y a une foule de détails dont vous ne pouvez vous occuper vous-même. Il faut prévenir vos parents, vos amis, pour qu'ils viennent vous assister... Toutes ces courses, je les ferai. Ce sont là de légers services qui se proposent et qui s'acceptent entre voisins, car je suis le vôtre ; je m'appelle Marc Gilbert ; je suis ouvrier et je travaille dans la fabrique de M. Vincent....

— Je n'ai ni parents ni amis ; je n'avais que ma mère

— Ah ! mon Dieu ! comment faire? qu'est-ce que je vais devenir ? s'écria Rosette en pleurant.

Ce cri, qui révélait un abandon et une misère si profonde, émut Ulric.

— S'il en est ainsi, mademoiselle, dit-il à Rosette, par amour même pour votre mère, vous devriez accepter mes propositions, et me laisser le soin de veiller aux tristes devoirs qu'il reste à accomplir.

Après une longue hésitation, Rosette se laissa convaincre et accepta les offres de service que lui faisait Ulric.

Le lendemain, un modeste corbillard emmenait à l'église le corps de la mère Durand, et de là au cimetière, où Ulric avait acquis une fosse particulière, pour que l'orpheline pût y agenouiller son souvenir filial.

Deux jours après l'enterrement de sa mère, Rosette vint chez Ulric pour le remercier de ce qu'il avait fait pour elle. Elle exprima sa reconnaissance avec une franchise et une sincérité telles qu'Ulric resta encore plus ému après cette seconde entrevue qu'il ne l'avait été lors de sa première rencontre avec la jeune fille.

Quelque temps après, comme il rentrait chez lui le soir, son portier lui remit une lettre. Ulric, inquiet de savoir qui pouvait lui écrire, courut d'abord à la signature, il y trouva celle de Rosette. La lettre contenait ces mots :

« Monsieur Marc,

» Excusez-moi si je prends la liberté de vous écrire ; c'est que j'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre, et je

ne puis pas aller chez vous pour vous les dire. Il y a des méchantes gens dans la maison, et on dit de vilaines choses sur nous deux à cause du service que vous m'avez rendu. J'ai beaucoup de chagrin, et je voudrais vous voir un moment. Ce soir, en revenant de mon ouvrage, je passerai par la grande allée du Jardin des Plantes.

« Votre servante bien reconnaissante,

« ROSETTE DURAND. »

Ulric courut au rendez-vous que lui donnait l'orpheline. Elle venait seulement d'arriver. Sans parler, elle prit le bras d'Ulric, et le jeune homme s'aperçut que son cœur battait avec violence. Son visage était pâle, fatigué, et laissait voir des traces d'une rosée de larmes.— Il la conduisit dans une allée peu fréquentée, et la fit asseoir auprès de lui sur un banc désert.

— Qu'est-il arrivé, Rosette ? demanda Ulric.

— Ne l'avez-vous pas deviné en lisant ma lettre? répondit la jeune fille en baissant les yeux. — Oh ! c'est horrible, ce qu'on a dit ! ajouta-t-elle précipitamment, — et une rougeur d'indignation empourpra son visage.

— Eh bien, dit Ulric, — qu'a-t-on pu dire? — que j'étais votre amant, — n'est-ce pas?

— Si on n'avait dit que cela, je ne souffrirais pas tant, continua Rosette, — car ce serait seulement ma vertu qu'on attaquerait; — mais c'est plus horrible. On a dit que nous avions joué tous les deux une comédie, le jour même où ma mère est morte. Ce service que vous m'avez

si généreusement rendu sans me connaître, on dit que c'était une spéculation, un marché... conclu et payé... devant le corps de ma mère...

— C'est odieux ! On a dit cela ? fit Ulric.

— Et depuis quelques jours tout le monde le répète dans la maison, dit Rosette.

—Eh bien, ma pauvre enfant, que voulez-vous y faire? Ce que vous m'apprenez ne m'étonne pas. Je comprends que vous, vous soyez indignée de cette monstrueuse calomnie ; mais, à vrai dire, j'ensse été surpris davantage si elle n'avait pas été faite. Il y a des gens qui ne peuvent pas comprendre qu'on fasse le bien seulement pour le bien : nous avons affaire à ces gens-là, et quoique nous disions, quoi que nous fassions, l'honêteté de nos relations sera toujours criminelle à leurs yeux.

En ce moment une ombre passa rapidement devant le banc sur lequel ils étaient assis, et une voix leur jeta ces mots en passant : Bonsoir, les amoureux.

Rosette tressaillit et se serra auprès d'Ulric.

Tous deux venaient de reconnaître la voix d'une de leurs voisines.

IV

Peu de jours après leur entrevue au Jardin des Plantes,

Ulric et Rosette quittaient ensemble la maison où ils s'étaient connus, et emménageaient dans un logement commun, situé dans une des rues désertes et tranquilles qui avoisinent le Luxembourg.

Sa liaison avec Rosette n'avait été dans le principe pour Ulric que le résultat d'une affection tranquille et presque protectrice que la jeune orpheline lui avait tout d'abord inspirée. Mais peu à peu, à sa grande surprise, et à sa grande joie, comme un homme qui recouvre tout à coup un sens perdu, il comprit qu'il aimait Rosette.

Alors une nouvelle existence commença pour lui. Cette misanthropie amère, ce dégoût obstiné des hommes et des choses qui, auparavant, se trahissaient dans toutes ses réflexions et dans ses moindres paroles, s'adoucirent graduellement, et son esprit retrouva le chemin qui conduit aux bonnes pensées.

Cependant, quelquefois, par une brusque transition, il lui arrivait de retomber dans les ombres de l'incertitude, un souvenir importun des jours passés apparaissait tout à coup devant lui, comme une fatale prophétie de l'avenir. Il voyait alors se dresser devant lui le fantôme jaloux des femmes qu'il avait aimées jadis, et toutes lui criaient : Souviens-toi de nos leçons ! Comme toutes celles qui ont tenté de faire battre ton cœur si bien pétrifié, ta nouvelle idole te prépare une déception : fuis-la donc aussi, celle-là qui est notre sœur à nous toutes qui t'avons trompé. D'ailleurs, tu te trompes toi-même en croyant l'aimer, — les cadavres remuent quelquefois dans leur tombe. — Tu as pris un

tressaillement de ton cœur pour une résurrection, ton cœur est bien mort...

Mais, en relevant la tête, Ulric apercevait devant lui Rosette, heureuse et belle, Rosette, dont le cœur, gonflé d'amour et de juvénile gaieté, semblait, comme un vase trop plein, déborder par ses lèvres en flots de sourires. Alors, en regardant ce doux visage, en écoutant cette voix vibrante d'une douceur sonore, Ulric croyait voir dans sa maîtresse la fée souriante de sa vingtième année, et il l'entendait lui dire :

— C'est moi qui suis ta jeunesse, ta jeunesse dont tu t'es si mal servi. Tu m'a renvoyée avant l'heure, et pourtant je reviens vers toi. J'ai de grands trésors à prodiguer, et quand tu les auras dépensés, j'en aurai encore d'autres. Laisse-toi conduire où je veux te mener : c'est à l'amour. Tu t'es trompé, et l'on t'a trompé, toutes les fois que tu as cru aimer ; cette fois ne repousse pas l'amour sincère. Celle qui te l'apporte a les mains pleines de bonheur, et elle veut partager avec toi. Laisse-toi rendre heureux ; il est bien temps.

Alors Ulric, couvrant de baisers insensés le visage et les mains de sa petite Rosette, entrait dans une exaltation dont la jeune fille s'étonnait et s'effrayait presque. Il lui parlait avec un langage dont le lyrisme, souvent incompréhensible pour elle, faisait craindre à Rosette que son amant ne fût devenu fou.

— Merci ! mon Dieu ! s'écriait Ulric, vous êtes bon ! La vie a longtemps été pour moi un lourd fardeau,— vous

le savez. Il est arrivé un moment où nulle force humaine n'aurait pu le supporter ; j'ai failli fléchir et m'en débarrasser par un crime. — Vous l'avez vu. J'ai douté un instant de votre justice souveraine; puis, au bord de l'abîme où j'étais penché déjà, j'ai crié vers vous du fond de mon âme : Ayez pitié de moi! Vous m'avez entendu, vous avez envoyé cette femme à mon côté, et vous m'avez sauvé par elle. — Merci! mon Dieu! vous êtes bon !

— Comme tu m'as aimé à temps, ma pauvre Rosette! et comme tu as bien fait de m'aimer ! si tu savais.... Maintenant, je ne suis plus le même qu'autrefois. Le bain de Jouvence de ton amour m'a métamorphosé. Dans moi, hors moi, tout est changé. J'ai laissé au fond de mon passé ténébreux tout ce que j'avais de flétri : passions mauvaises, instincts haineux, mépris des hommes. Je renais à la lumière du jour, pur comme un enfant : je salue la vie comme une bonne chose que j'ai longtemps maudite, dédaignée; et cela, je le dis en vérité, parce que je t'aime, et parce que tu m'aimes.

Rosette, dont l'esprit n'avait pas fréquenté le dictionnaire familier aux passions exaltées, comme l'était devenue celle d'Uric, ne comprenait peut-être pas bien les mots dont il se servait, mais sous l'obscurité du langage elle devinait le sens, et à défaut de paroles, elle répondait par des caresses.

Pendant près d'un an ce fut une belle vie.

Ulric et Rosette continuaient à travailler chacun de son côté; et comme ils menaient l'existence régulière et tran-

quille des ménages d'ouvriers laborieux et honnêtes, on les croyait mariés, et plus d'une fois leurs voisins leur firent des avances pour établir entre eux des relations de voisinage.

Mais l'un et l'autre avaient préféré rester dans la solitude de leur amour, et s'étaient obstinément efforcés à vivre en dehors de toute relation avec les étrangers.

Uu jour, pendant l'absence de Rosette, Ulric reçut la visite d'un jeune homme qui lui apportait une lettre.

Cette lettre était adressée à M. le comte Ulric de Rouvres.

En lisant cette suscription, Ulric ne put s'empêcher de pâlir.

—Vous vous trompez, dit-il au jeune homme qui lui avait apporté le billet; cette lettre n'est pas pour moi... Je m'appelle Marc Gilbert.

— Pardon, monsieur le comte, répondit le jeune homme en souriant. Ne craignez point d'indiscrétion de ma part. Je suis envoyé par maître Morin, votre notaire. Des motifs très-sérieux l'ont mis dans l'obligation de vous rechercher, et ce n'est qu'après bien des peines et des démarches que nous avons pu parvenir à vous découvrir... Cette lettre, qui est bien pour vous, car, ayant eu l'honneur de vous voir dans l'étude de mon patron, je puis vous reconnaître, cette lettre vous apprendra, monsieur le comte, les raisons qui ont forcé maître Morin à troubler votre incognito.

Ulric comprit qu'il était inutile de feindre plus long-

temps, et prit lecture du billet que lui adressait son notaire.

Il ne contenait que ces quelques lignes :

« Monsieur le comte,

» Étant sur le point de vendre mon étude, je désirerais vivement avoir avec vous un entretien pour vous rendre compte des fonds dont vous avez bien voulu me confier le dépôt il y a dix-huit mois. Depuis cette époque, les neuf cent mille francs déposés par vous entre mes mains se sont presque augmentés d'un tiers, grâce à des placements avantageux, et dont je puis garantir la sûreté pour l'avenir; toute cette comptabilité est parfaitement en ordre, et je voudrais vous la soumettre avant de résigner mes fonctions. C'est pourquoi je vous prie, monsieur le comte, de vouloir bien m'assigner un rendez-vous. Selon qu'il vous plaira le mieux, j'aurai l'honneur de recevoir chez moi M. le comte Ulric de Rouvres, ou je me rendrai chez M. Marc Gilbert. »

» Recevez, etc. « MORIN. »

—Veuillez répondre à monsieur Morin que j'irai le voir demain, dit Ulric au clerc de son notaire quand il eut achevé la lettre dont le contenu venait brutalement lui rappeler un passé, une fortune et un nom qu'il avait complétement oubliés. Aussi la lecture de cette lettre le jeta-t-elle dans un courant d'idées qui amenèrent sur son front un nuage de tristesse et d'inquiétude, dont Rosette s'aperçut le soir en rentrant.

Aux interrogations de sa maîtresse, Ulric répondit par un banal prétexte d'indisposition. Le lendemain il alla voir son notaire ; et, après avoir écouté très-indifféremment les explications que M. Morin lui donna sur l'administration de sa fortune, Ulric le pria de transmettre à son successeur tous les pouvoirs qu'il lui avait donnés ; il insista surtout pour qu'à l'avenir, et sous aucun prétexte, on ne vînt déranger son incognito, qu'il voulait encore conserver.

— Ne désirez-vous pas que je vous remette quelque argent? demanda M. Morin à son client singulier.

—De l'argent ? dit Ulric; non, j'en gagne...

Il rentra chez lui l'esprit plus libre, le front rasséréné, et retrouva auprès de Rosette la tranquille et charmante familiarité que l'incident de la veille avait vaguement refroidie. Mais le malheur avait fait brèche dans le ménage.

Peu de temps après, la fabrique dans laquelle Ulric était employé comme contre-maître fut ruinée par un incendie. Ulric chercha de l'occupation dans d'autres établissements ; il essaya de se placer seulement en qualité d'ouvrier ; mais on était alors au milieu d'une crise commerciale et un grand relâche s'était opéré dans les travaux de son industrie. Les patrons avaient été dans la nécessité de mettre à pied une partie de leurs ouvriers. Ulric se trouva les bras libres, — la sinistre liberté de la misère ; et lui, *ultrà*-millionnaire, il comprit l'épouvante du père de famille, pour qui la saison du chômage est aussi l'époque de la famine.

— Pourtant, pensait-il au retour de ses courses infructueuses, je n'aurais qu'un mot à dire...

Quant à Rosette, jamais peut-être elle n'avait été plus gaie, jamais ses dix-huit ans en fleurs n'avaient embaumé la maison d'un plus doux parfum de jeunesse et d'amour. Seulement elle travaillait deux heures de plus soir et matin ; — et le petit ménage vécut heureux encore un mois, malgré les privations imposées par la nécessité.

A la nécessité succéda la misère. Plusieurs fois, le soir, à la nuit tombante, choisissant les rues désertes, Rosette s'aventura dans ces comptoirs d'usure patentés vers lesquels les premiers vents de l'hiver poussent une foule de misères frissonnantes, qui viennent, timides et honteuses, demander au prêt le maigre repas du soir, ou le petit cottret de bois vert qui doit pour une heure enfumer la mansarde humide.

Peu à peu tous les tiroirs se vidèrent dans les magasins du Mont-de-Piété. Et cependant durant cette lutte avec la misère, Ulric éprouvait la volupté singulière qui, chez quelques natures, résulte d'un sentiment inconnu, fût-il même douloureux. Son amour souffrait en voyant la pauvre Rosette sortir le matin par le brouillard et le froid, vêtue d'une pauvre robe bleue à petits pois blancs, reléguée jadis pour cause de vétusté, et devenue maintenant son unique vêtement. Mais l'esprit d'analyse l'emportait sur le cœur. La manie de l'expérience étouffait la voix de l'humanité, — et il voulait savoir jusqu'à combien de degrés pourrait atteindre le dévouement de Rosette.

Un soir, comme il rentrait avec Rosette, qu'il allait chercher tous les soirs dans la maison où elle travaillait, Ulric entendit deux femmes marchant derrière lui, mises avec le somptueux mauvais goût des lorettes bourgeoises, railler la toilette de Rosette, qui faisait effectivement une antithèse avec la rigueur de la saison.

— Tiens, vois donc, disait l'une, une robe d'indienne; c'est original.

— Et un chapeau de paille, ajoutait l'autre, en novembre; c'est un peu tôt ou un peu tard.

Rosette avait entendu, mais elle ne le fit point paraître. Quant à Ulric, il lança aux deux femmes un coup d'œil chargé de colère et de mépris.

Quand ils furent rentrés chez eux, Ulric fut pris d'une crise violente dont l'exaltation effraya Rosette, pourtant accoutumée à ces explosions d'amour. Il se jeta aux pieds de sa maîtresse, et embrassant à pleines lèvres la petite robe bleue dont elle était vêtue, il s'écria ;

— Ma pauvre fille, tu es malheureuse avec moi, tu souffres ; hier et aujourd'hui tu as eu froid, demain tu auras faim peut-être. Si tu voulais, ta jeunesse pourrait s'épanouir au milieu d'une existence de joie et de plaisir, au lieu de rester emprisonnée dans la misère. Mais patience, les bons jours viendront. Toi aussi, tu seras belle, élégante, parée ; tu auras de la soie, du velours, de la dentelle, tout ce que tu voudras, ma chère. — Ah ! quels trésors pourraient payer ton sourire? — Tu ne travailleras plus... Tes pauvres mains mordues tout le jour par l'aiguille,

elles ne feront plus rien que se laisser embrasser par mes lèvres. Oh ! ma chère Rosette, ma pauvre fille !... patience, tu verras.

En cet instant, Ulric était bien décidé à aller le lendemain chercher de l'argent chez son notaire.

Le lendemain, en effet, il se présenta chez le successeur de M. Morin, qui, prévenu d'avance sur les excentricités de son client, ne parut point surpris du costume délabré sous lequel il voyait le comte de Rouvres.

— Monsieur, dit Ulric, je viens vous prier de me remettre quelque argent.

— Je suis à votre disposition ; quelle somme désirez-vous, monsieur le comte ? demanda le notaire.

— J'ai besoin de cinq cents francs, répondit Ulric.

Le notaire entendit cinq mille francs. — Il ouvrit sa caisse et en tira cinq billets de banque, qu'il posa sur son bureau en face d'Ulric.

— Pardon, monsieur, dit celui-ci, vous me donnez trop ; c'est seulement cinq cents francs que j'ai eu l'honneur de vous demander.

Le notaire resserra les billets, et compta vingt-cinq louis à Ulric, qui les mit dans sa poche après avoir signé la quittance.

Mais en entendant le bruit de cet or, qui sonnait joyeusement, Ulric fut pris de réflexions qui lui firent regretter la démarche qu'il venait de faire. Par quelles raisons pourrait-il expliquer à Rosette la possession de cette somme, qui aurait, pour la pauvre fille, l'apparence d'une fortune ?

Ulric lui avait trop souvent répété qu'il n'avait aucune connaissance, aucun ami, aucune protection, pour qu'il pût prétexter un emprunt fait à quelque personne. Mais ce n'était pas encore là le vrai motif qui inquiétait Ulric : le motif réel avait sa cause dans l'égoïsme dont était pétri l'amour violent qu'il éprouvait pour Rosette. Ulric se savait, plus que tout autre, habile à se créer des tourments imaginaires. Enclin à faire ce qu'on pourrait appeler de la chimie morale, il ne pouvait s'empêcher de soumettre tous ses sentiments, toutes ses sensations aux expérimentations d'une logique impitoyable. Il avait remarqué que son amour pour Rosette, amour né d'ailleurs dans des conditions particulières, avait acquis une violence nouvelle depuis qu'une misère, chaque jour plus agressive, avait assailli le ménage.

A ce dénûment Rosette avait toujours opposé non une résignation muette, tristement placide et faisant la moue, mais, au contraire, une indifféreoce en apparence si vraie, un oubli si complet, un si profond dédain du lendemain, qu'Ulric éprouvait un charme étrange à voir cette créature si insolente avec le malheur.

Quelquefois cependant, ayant remarqué la pâleur maaladive qui peu à peu avait envahi le visage maigri de la jeune fille, en écoutant cette voix dont la fraîche sérénité était souvent altérée par des éclats métalliques, Ulric se demandait avec inquiétude si ces fanfares de gaieté immodérée, ces fusées de rires fous qui s'échappaient sans motifs des lèvres de sa maîtresse, n'était point semblables

aux lumières fantastiques des lampes mourantes, dont les flammes qui s'élancent par bonds capricieux et inégaux ne répandent jamais une clarté plus vive que lorsqu'elles vont s'éteindre.

Alors son cœur se fendait de pitié. Il s'épouvantait lui-même de ce déplorable égoïsme qui s'obstinait à prolonger une situation misérable uniquement à cause d'un sentiment qui caressait son amour-propre, plus encore que son amour.

Dans ces instants où il était sous l'impression d'un esprit de justice, il s'emportait contre lui-même en de violentes accusations.

— Ce que je fais est lâche, pensait-il, je joue avec cette malheureuse fille une comédie d'autant plus horrible qu'elle court le danger d'en rester victime. J'en fais froidement un holocauste à ma vanité. Pour moi, sa jeunesse s'épuise, sa santé s'altère. J'assiste tranquillement à ce martyre quotidien, et tandis qu'elle tremble sous les frissons de la fièvre, je me réchauffe à la chaleur de son sourire. — Qu'ai-je besoin d'attendre plus longtemps? ajoutait Ulric; suis-je pas sûr qu'elle m'aime comme je voulais être aimé ? Cet amour n'a-il pas subi le contrôle de toutes les expériences, et de toutes les épreuves n'a-t-il pas traversé sans s'altérer la plus dangereuse,— la misère? Que me faut il de plus? — Et si Marc Gilbert a trouvé sa perle, pourquoi Ulric de Rouvres ne s'en parerait-il pas ? — Comme Lindor, errant sous le manteau d'un pauvre bachelier, j'ai rencontré ma Rosine; pourquoi ne

ferais-je pas comme lui ? Pourquoi à la fin de la comédie n'écarterais-je pas le manteau qui cache le comte Almaviva ? Rosette n'en sera-t-elle pas moins Rosette ? Non, sans doute..... Et pourtant j'hésite ; pourtant je perpétue volontairement une existence dangereuse et presque mortelle pour cette pauvre fille... Et pour mon châtiment, si Dieu voulait qu'elle mourût, je l'aurais tuée moi-même avec préméditation ! Et pourtant j'hésite... — pourquoi ?...

Alors une voix qui sortait de lui-même lui répondait :

— Tu hésites, parce que tu sais bien qu'aussitôt après avoir révélé qui tu es réellement à ta maîtresse, ton amour sera empoisonné par les méchantes pensées que te soufflera l'esprit de doute. Ton cœur n'a pas pu se soustraire à la tutelle de ta raison, et ta raison trouvera une éloquence pleine de sophismes cruels pour te prouver que Rosette ne t'aime plus qu'à cause de ton nom, de ta fortune ; tu te laisseras persuader qu'elle était lasse de toi, et qu'elle t'aurait quitté, si tu ne t'étais pas fait connaître ; bien plus, tu arriveras à croire qu'elle ne t'a jamais aimé, qu'elle jouait la comédie de l'amour, comme tu jouais la comédie de la misère, parce qu'elle savait qui tu étais avant même que tu la connusses. Voilà pourquoi tu hésites.

En écoutant cette voix qui l'expliquait si bien lui-même, Ulric ne pouvait s'empêcher de répondre :

— C'est vrai !

Alors il concluait de cette façon laconiquement égoïste :

— L'amour de Rosette est la seule chose qui me rattache à la vie; je l'aime, et je crois à son amour, parce que je ne suis pour elle qu'un ouvrier, — que son dévouement me paraît sincère. — Mais si je lui révèle mon nom, mon amour sera frappé de mort, parce que je ne croirai plus à celui de Rosette. — Et je ne veux pas que mon amour meure; — car c'est mon amour que j'aime.

Telles étaient les réflexions d'Ulric en revenant de chez son notaire.

Comme il passait sur un pont, une neige épaisse commença à tomber, dispersée par un vent glacé.

Une pauvre femme qui mendiait lui tendit la main en disant :

— Mon bon Monsieur, la charité; j'ai ma fille malade, elle a froid et j'ai faim.

— Pauvre Rosette ! murmura Ulric, elle aussi elle a froid...

Et il mit dans la main de la mendiante le rouleau qui contenait les vingt-cinq louis.

Deux jours après, les craintes d'Ulric se trouvaient réalisées. Rosette tomba sérieusement malade. Aux premières atteintes du mal, Ulric la fit conduire dans un hôpital.

Qnand il revint à la maison, et qu'il se trouva seul dans la chambre déserte, Ulric tomba dans une prostration dans laquelle son être tout entier demeura anéanti.

Ce fut son cœur qui sortit le premier de cet anéantissement.

Au milieu de cette chambre qui avait pendant si longtemps été un paradis, il entendit s'éveiller le chœur des souvenirs qui chantaient la joie des jours passés. Comme un tableau fantasmagorique, il vit bientôt se dérouler devant lui tous les épisodes du poëme de son amour. Il vit Rosette, pétulante et gaie, tournant, chantant dans la chambre, donnant ses soins au ménage, ou préparant le repas du soir qu'on prenait en commun, assis au coin du feu, l'un auprès de l'autre, et toujours à portée de lèvres.

Chaque meuble, chaque objet, lui venait rappeler la la grande fête domestique dont son acquisition avait été la cause. Toutes ces choses muettes semblaient prendre une voix pour parler et lui dire avec un doux accent de reproche :

— Où donc est-elle — celle-là qui avait un si grand soin de nous ? Et qu'as-tu fait de ta jeune amie?

— Ne reviendra-t-elle plus? — disait la petite glace entourée d'un humble cadre de bois de sapin verni, ne reviendra-t-elle plus celle-là qui, coquette pour toi seule, venait me demander des conseils? J'étais l'innocent complice de sa beauté modeste, et quand elle ondulait devant moi se cheveux blonds, j'aimais à lui dire : — Tu es belle, ma pauvre fille du peuple ; le printemps de la jeunesse sourit dans tes yeux bleus comme le ciel d'une aube de mai, et l'amour qui bat dans ton cœur fait monter à ton front une pourpre charmante. Tu regardes tes mains, et tu fais une petite moue en voyant tes doigts mutilés par l'aiguille et les

travaux du ménage. Ah ! ne les cache pas ces marques de ton labeur diligent, sois-en fière et montre-les ; pour celui qni t'aime elles te parent plus que les bijoux les plus chers. — Hélas! ne reviendra-t-elle pas, et ne réfléchirai-je plus son image ?

— Où donc est-elle, demandait la commode, où donc est-elle l'enfant soigneuse et économe, qui jadis était si heureuse en rangeant les frêles trésors de sa coquetterie ? Il fut un temps où mes tiroirs étaient pleins, et sa joie était grande à cette époque de prospérité et d'abondance, où elle avait peine à me faire contenir toutes ces petites choses qui la rendaient si heureuse. Mais tour à tour sont partis, et le beau châle d'hiver, et la chaude robe de laine, et l'écharpe aux couleurs vives qui semblait un arc-en-ciel flottant, et les petits peignoirs d'été qu'elle mettait le dimanche pour aller cueillir les roses dans les plaines fleuries de Fontenay. Puis un jour mes tiroirs se sont trouvés vides, et ne contenaient plus que les papiers gris du Mont-de-Piété, contre lesquels toutes ces pauvres richesses avaient été échangées. Hélas ! où donc est-elle, et ne reviendra-t-elle plus, la fille sage et économe qui avait si soin de nous ?

Et comme Ulric, pour fuir ces voix qui l'emplissaient de tristesse, s'était réfugié sur la terrasse, il aperçut, au milieu du petit jardin planté par son amie, un oranger en caisse dont il lui avait fait cadeau le jour de sa fête, et il entendit le frêle arbuste qui disait : — Où donc est-elle, celle à qui tu m'as donné par un beau jour de fête ? Il faut qu'elle soit

malade ou morte, pour m'avoir oublié tout une nuit sur cette terrasse, où la neige glaciale m'a vêtu de blanc comme d'un linceul. Hier au matin, je l'ai vue encore ; elle m'avait mis là parce qu'il faisait un peu de soleil, et que j'avais froid dans la chambre où l'on ne faisait plus de feu. Où donc est-elle, pour m'avoir oublié, elle qui m'aimait tant et que j'ai rendue si heureuse à l'époque de ma floraison ? Hélas ! le froid de la nuit m'a tué, et je ne refleurirai plus, et quand reviendra le printemps, ses premières brises trouveront mes rameaux morts et mes feuilles fanées. Hélas ! où donc est-elle celle à qui tu m'as donné par un beau jour de fête ?

Sous l'impression des sentiments qu'il éprouvait en ce moment, Ulric s'épouvanta lui-même en voyant, dégagé de tout raisonnement sophistique, le monstrueux égoïsme qui lui servait de mobile.

— Je suis fou, s'écria-t-il ; ma conduite avec cette pauvre fille est plus que stupide, elle est odieuse... Je vais la perdre, et avec elle tout le bonheur, toute la jeunesse qu'elle avait su me rendre par cet amour dévoué qui ne s'est pas démenti jusqu'au dernier moment. Oh ! non ! non ! ma pauvre Rosette, tu ne mourras pas.

Ulric courut tout d'une haleine chez son notaire, et le rencontra au moment même où celui-ci se disposait à aller en soirée.

— Monsieur, lui dit Ulric, les raisons pour lesquelles j'avais quitté le monde n'existent plus ; je quitte mon incognito et je rentre dans la société ; je reprends possession

de ma fortune ; je vous prie donc, dans le plus court délai qui vous sera possible, de réunir les fonds que j'ai déposés chez vous. En attendant, et pour l'heure présente, de quelle somme pouvez-vous disposer ?

— Monsieur le comte, répondit le notaire, je puis sur-le-champ vous remettre vingt-cinq mille francs.

— C'est bien, dit Ulric ; je vais vous en signer la quittance. Mais ce n'est pas tout, j'ai un autre service à vous demander.

— Je suis entièrement à vos ordres.

— Il faut, dit Ulric, que d'ici à deux jours vous m'ayez procuré un appartement habitable pour deux personnes. Comme je n'ai pas le temps de m'occuper de tous ces détails, je vous prierai également de me trouver un homme d'affaires intelligent, qui s'occupera de l'ameublement. Je veux que tout y soit sur le pied le plus confortable, qu'on n'épargne rien. Je ne puis pas accorder plus de deux jours.

— Je prends l'engagement de ne point dépasser ce délai d'une heure, répondit le notaire ; dans deux jours, j'aurai l'honneur de vous faire prévenir.

Le lendemain matin, Ulric courut à l'hôpital pour voir sa maîtresse, et lui avouer qui il était. Elle était hors d'état de le comprendre ; la fièvre cérébrale s'était déclarée pendant la nuit, et elle avait le délire.

Ulric voulait l'emmener, mais les médecins s'opposèrent au transport ; néanmoins, ils donnèrent quelque espérance.

Au jour fixé, l'appartement du comte Ulric de Rouvres

était préparé. Ulric y donna rendez-vous pour le soir même à trois des plus célèbres médecins de Paris. Puis il courut chercher Rosette.

Elle venait de mourir depuis une heure.

Ulric revint à son nouveau logement, où il trouva son ancien ami Tristan, qu'il avait fait appeler, et qui l'attendait avec les trois médecins.

— Vous pouvez vous retirer, messieurs, dit Ulric à ceux-ci. La personne pour laquelle je désirais vous consulter n'existe plus.

Tristan, resté seul avec le comte Ulric, n'essaya pas de calmer sa douleur, mais il s'y associa fraternellement. Ce fut lui qui dirigea les splendides obsèques qu'on fit à Rosette, au grand étonnement de tout l'hôpital. Il racheta les objets que la jeune fille avait emportés avec elle, et qui, après sa mort, étaient devenus la propriété de l'administration. Parmi ces objets se trouvait la petite robe bleue, la seule qui restât à la pauvre défunte. Par ses soins aussi, l'ancien mobilier d'Ulric, quand il demeurait avec Rosette, fut transporté dans une pièce de son nouvel appartement.

Ce fut peu de jours après qu'Ulric, décidé à mourir, partait pour l'Angleterre.

Tels étaient les antécédents de ce personnage au moment où il entrait dans les salons du café de Foy.

L'arrivée d'Ulric causa un grand mouvement dans l'assemblée. Les hommes se levèrent et lui adressèrent le salut courtois des gens du monde. Quant aux femmes, elles tinrent effrontément pendant cinq minutes le comte

de Rouvres presque embarrassé sous la batterie de leurs regards curieux jusqu'à l'indiscrétion.

— Allons, mon cher trépassé, dit Tristan en faisant asseoir Ulric à la place qui lui avait été réservée auprès de Fanny ; signalez par un toast votre rentrée dans le monde des vivants. Madame, ajouta Tristan en désignant Fanny immobile sous son masque, Madame vous fera raison. Et vous, dit-il tout bas à l'oreille de la jeune femme, n'oubliez pas ce que je vous ai recommandé.

— Ulric prit un grand verre, rempli jusqu'au bord, et s'écria :

— Je bois....

— N'oubliez pas que les toasts politiques sont interdits, lui cria Tristan.

— Je bois à la Mort, dit Ulric en portant le verre à ses lèvres, après avoir salué sa voisine masquée.

— Et moi, répondit Fanny en buvant à son tour... je bois à la jeunesse, à l'amour.

Et comme un éclair qui déchire un nuage, un sourire de flamme s'alluma sous son masque de velours.

En entendant cette voix, Ulric tressaillit sur sa chaise, et, prenant dans sa main la main que Fanny lui abandonna, il lui dit :

—Répétez, répétez, madame...

Fanny reprit son verre, qu'elle n'avait achevé qu'à demi, et répéta avec un accent d'enthousiasme juvénile :

— Je bois à la jeunesse, je bois à l'amour !

— C'est impossible... Cette voix, d'où vient-elle ? Ce n'est

pas cette femme qui a parlé. De quelle tombe est sortie cette voix? Quelle est cette femme ? murmura Ulric en interrogeant du regard Tristan, qui se borna à lui répondre : — Vous avais-je menti ?

Mais tout à coup, sur un geste de Tristan, Fanny laissa tomber le capuchon de son domino en même temps qu'elle détachait son masque, et avec une grâce adorable elle se retourna vers Ulric, et lui dit en lui parlant de si près qu'il sentit la fraîcheur de son haleine :

— Me ferez-vous raison, monsieur le comte ?

En voyant le visage de Fanny, Ulric resta muet, foudroyé, presque épouvanté.

Fanny était admirablement belle ce soir-là.

Une couronne de petites roses naturelles était posée sur son front comme une auréole printannière, et les brins de son feuillage faisaient une alliance charmante avec ses beaux cheveux blonds, dont les crêspelures avaient l'éclat lumineux de l'or en fusion. C'était, comme idéalisée par un poëte mystique, une de ces adorables figures qui sourient si doucement dans les toiles de Greuze.

— Rosette ! ma Rosette !... C'est Rosette !... s'écria Ulric à demi fou.

— Pour tout le monde, je m'appelle Fanny, dit la jeune femme en inoculant à Ulric une exaltation qui croissait à chaque coup de son regard bleu, — je m'appelle Fanny; j'ai dix-huit ans, et je suis une des dix femmes de Paris pour qui les hommes les plus considérables marcheraient à deux pieds sur tous les articles du Code pénal. La porte

par où l'on sort de mon boudoir ouvre sur le bagne ou sur le cimetière, et pour y pénétrer, il y a des pères qui ont vendu leurs filles, il y a des fils qui ont ruiné leur père. Si je voulais, je pourrais marcher pendant cent pas sur un chemin de cadavres, et pendant une lieue sur un chemin pavé d'or; pour l'instant où je vous parle, je suis presque ruinée à cause d'un accès de confiance que j'ai eu dans un moment d'ennui. Aussi, pendant un mois, vais-je coûter très-cher. Voilà quelle femme je suis, monsieur le comte, ajouta Fanny en terminant son cynique programme, et, par un dernier coup d'œil provocateur, elle sembla dire à Ulric.

— Maintenant, monsieur, que je désirez-vous de moi?

Mais celui-ci avait à peine écouté ce qu'elle avait dit; il n'avait entendu que le son de la voix sans prêter d'attention aux paroles, il regardait fixement Fanny, comme on regarde un phénomène, et n'interrompait sa contemplation que pour murmurer de temps en temps :

— Rosette! Rosette!

— Eh bien ! vint lui demander tout bas son ami Tristan, — ce que vous avez vu vaut-il pas la peine du voyage que je vous ai fait faire?

— Mais, maintenant que je suis venu, je ne pourrai plus repartir, dit Ulric en montrant Fanny, qui feignait d'être indifférente à la conversation des deux hommes, bien qu'elle n'en perdît pas un mot.

— Enfin, dit Tristan en tirant Ulric à l'écart, que voulez-vous faire?

Ulric parla longuement, en baissant la voix, à l'oreille de Tristan, et quand il eut achevé, Fanny, qui redoublait d'attention, entendit Tristan qui répondait à son ami :

— Je vous assure qu'elle acceptera.

— Que d'affaires pour une chose si simple! murmura la créature en elle-même ; mais elle ne put dissimuler une certaine inquiétude en voyant que le comte de Rouvres se disposait à se retirer. En effet, Ulric, ne pouvant pas contenir l'émotion qu'il avait éprouvée en se trouvant en face du fantôme vivant de sa maîtresse morte, avait rapidement salué tous les convives, et venait de sortir, reconduit jusqu'au dehors par son ami Tristan.

— Eh bien! ma chère, dirent les autres femmes en voyant la mine dépitée de Fanny, voilà une conquête manquée.

— Je sais bien pourquoi, répondit celle-ci. Je l'ai mis au pied du mur. Il est ruiné.

— Encore une fois, vous êtes dans l'erreur, ma belle, dit Tristan, qui venait de rentrer dans le salon.

— Eh bien! alors, je ne vous fais pas compliment, mon cher, répliqua Fanny. Malgré toute la mise en scène et la bonne volonté que j'y ai mise pour ma part, votre plan me paraît complétement manqué. Votre ami ne m'a pas même fait l'honneur de demander à être reçu chez moi.

— Mon ami est un homme bien élevé et un homme de sens! il ne s'amuse pas à faire des demandes inutiles. Vous n'êtes pour lui qu'une curiosité, un objet d'art, un portrait, et rien de plus, ma chère, répondit insolemment

Tristan. Il m'a chargé d'être son homme d'affaires, et voilà ce qu'il vous propose par mon entremise.

— Ah! voyons un peu.

— Je vous préviens d'avance qu'on ne vous a jamais fait de proposition semblable.

— Mais parlez donc, dirent les femmes; nous sommes sur le gril de l'impatience.

— Nous y voici. Écoutez, dit Tristan en s'adressant particulièrement à Fanny. Le comte Ulric de Rouvres — renouvelle votre mobilier.

— Le mien a six mois. Soit, dit Fanny.

— C'est presque séculaire, ajouta un des hommes.

— Le comte Ulric vous loue, dans une rue qu'il a choisie lui-même, une chambre de 160 francs. — Ne m'interrompez pas. — Dans cette chambre, il fait disposer un charmant ménage d'occasion, qu'il tient caché en quelque endroit. Les meubles seront garnis de tous les objets de toilette qui vous seront nécessaires; mais je vous préviens que toute cette garderobe est d'occasion comme les meubles, et la robe la plus chère ne vaut pas vingt francs.

— Après? dit Fanny.

— Après, continua Tristan, le comte Ulric vous trouvera, dans une maison à lui connue, une occupation qui vous rapportera quarante sous par jour.

— Quelle occupation? demanda Fanny.

—Je n'en sais rien. Au reste, vous ne travaillerez qu'autant que cela pourra vous amuser; seulement, vous aurez

soin de vous faire sur le bout des doigts des piqûres d'aiguille. Vous irez dans cette maison depuis le matin jusqu'au soir. Mon ami, M. le comte de Rouvres, ira vous chercher pour vous reconduire au sortir de votre besogne, et vous ramènera à votre chambre, où vous passerez la soirée avec lui. A dix heures, vous serez libre de votre personne; mais le lendemain, dès sept heures, vous serez à la disposition de M. de Rouvres, qui vous conduira à votre travail. Le dimanche, quand le temps sera beau, vous irez avec lui à la campagne manger du lait et cueillir des fraises. En outre, vous appellerez M. de Rouvres *Marc*, et vous apprendrez, pour les lui chanter, quelques chansons qu'il aime à entendre. Vous lui préparerez aussi vous-même certaine cuisine dont il vous indiquera le menu.

— Est-ce tout? demanda Fanny, qui ne savait pas si Tristan se moquait d'elle.

— Ce n'est pas tout, reprit celui-ci. — Pendant deux mois de l'hiver, vous irez travailler, — ou du moins dans la maison où vous serez censée travailler, — vêtue seulement d'une vieille petite robe d'indienne bleue semée de pois blancs.

— Mais j'aurai froid.

— Certainement, d'autant plus que, pendant ces deux mois d'hiver, vous ne ferez pas de feu dans votre chambre.

— Ah! dit Fanny, j'ai connu des gens singuliers, mais votre ami les surpasse; le comte de Rouvres me paraît un être ridicule. Pourquoi ne me propose-t-il pas tout de suite

de me couper la tête pour la faire encadrer comme étant le portrait de sa maîtresse?

— Il y a pensé, dit tranquillement Tristan.

— Et après? reprit Fanny — Est-ce là tout?

— C'est tout, dit Tristan.

— Voilà ce qu'il exige? Et moi, que puis-je exiger en échange de cette comédie, si je consens à la jouer?

— Le comte de Rouvres vous offre le traitement d'un ministre : cent mille francs par an !

— C'est sérieux? s'écria Fanny.

— Très-sérieux. — On passera, si vous l'exigez, un acte notarié.

— Mais il est donc décidément bien riche?

— Il a plus d'un million de fortune.

— Et combien de temps durera cette fantaisie?

— Tant que vous le voudrez. Ah ! j'oubliais de vous dire qu'en acceptant ces conditions, vous changez de nom, comme mon ami. Il s'appellera Marc Gilbert, et vous vous nommerez Rosette.

— Eh bien! Fanny, demanda à celle-ci une de ses compagnes, qu'en dis-tu.

— Mesdames, répondit Fanny, je ne vous connais plus. Je m'appelle Rosette, et je suis la maîtresse vertueuse de M. Marc Gilbert.

Le lendemain soir, dans l'ancienne chambre de la rue de l'Ouest, où Ulric avait habité pendant un an avec Rosette, Fanny, vêtue de la petite robe bleue à pois blancs, attendait la première visite du comte de Rouvres, qui

ne tarda pas à arriver, revêtu de son ancien costume d'ouvrier.

Pendant la première heure, et pour mieux faire comprendre à Fanny l'esprit du personnage dont elle devait jouer le rôle, Ulric raconta à Fanny ses amours avec Rosette.

— Ce que je vous demande avant tout, dit-il, c'est de ne jamais me parler de ma fortune, et, le plus que vous pourrez feindre de l'ignorer vous-même sera le mieux.

— Alors, monsieur, répondit Fanny en tirant de la poche de sa petite robe bleue un papier qu'elle présenta à Ulric, reprenez cette lettre qui vous appartient ; car en la trouvant sous mes yeux, je ne pourrais pas m'empêcher de me rappeler que vous n'êtes pas M. Marc Gilbert, mais bien M. le comte de Rouvres.

Ulric, étonné et ne comprenant pas, prit la lettre et l'ouvrit.

C'était la lettre qu'il avait reçue de son ancien notaire, M. Morin, quand celui-ci, prêt à vendre son étude, lui demandait s'il voulait rentrer dans la possession de sa fortune, dont les chiffres se trouvaient établis dans cette lettre.

— Vous avez trouvé cette lettre dans la poche de cette robe ? demanda Ulric en pâlissant.

— Oui, répondit-elle, et voyant qu'elle vous était adressée, j'ai cru devoir vous la remettre.

— Mais continua Ulric, cette robe appartenait à Rosette, et pour que ma lettre s'y trouvât, il fallait bien qu'elle en eût pris connaissance.

— Fanny répondit par un sourire.

— Alors, continua Ulric, Rosette savait qui j'étais, — elle savait que j'étais riche, — et son amour... Ah! malheureux!

Et il tomba anéanti sur le carreau.

. . . .

Environ un mois après, comme Fanny, revenue dans son appartement, s'apprêtait à aller au bal masqué, elle vit entrer chez elle Tristan qui tenait à la main un petit paquet.

— Que m'apportez-vous là, — un cadeau?

— C'est un legs que vous a fait avant de mourir mon ami le comte de Rouvres.

— Voyons, dit Fanny.

Mais elle devint furieuse en apercevant la petite robe bleue.

— Votre ami est un être ridicule, mort ou vivant; il m'a fait banqueroute de cent mille francs.

— Ne vous pressez pas de le calomnier, dit Tristan, et il tira de la poche de la robe un portefeuille qui contenait cent billets de banque.



LA

MAITRESSE AUX MAINS ROUGES.

Depuis quelque temps, Théodore était beaucoup plus assidu chez sa tante la lingère qu'aux cours de l'école de Médecine ; on ne le voyait plus au café et il n'allait plus au bal.

Quel était ce mystère ?

Théodore était tout simplement amoureux d'une ouvrière, entrée depuis peu dans l'atelier de sa tante. Jolie, douce, laborieuse et ne manquant point d'un certain esprit naturel, — telle était Clémence. Elle arrivait de sa province, où elle avait été élevée fort rigoureusement par une parente vieille et dévote. — Et la première fois qu'il vit cette jeune fille, Théodore, qui en amour était un garçon très-improvisateur, en était tombé subitement épris. Mais Clémence n'était pas une fille à ranger au nombre

des conquêtes faciles, comme il s'en fait tant les soirs de bal, à l'aide de deux ou trois lieux communs madrigalisés et d'une bouteille d'Aï frappée. Aussi Théodore comprit qu'il devait cette fois laisser de côté la devise *Veni, vidi, vici*, qu'il avait coutume d'arborer dans ses campagues galantes.

Voici donc notre amoureux forcé d'étudier la géographie du pays de Tendre, qu'il avait jusque-là fort peu parcouru. Néanmoins, Théodore ne se désespéra pas... et tous les jours il venait passer de longues heures chez sa tante. Et, de ses yeux chargés d'une mitraille d'amour, il assiégeait le cœur de la petite provinciale... qui tâchait de se défendre de son mieux.

Cependant la situation commençait à devenir critique. Clémence avait dix-huit ans, âge où les rêves des jeunes filles ont ordinairement des moustaches — brunes ou blondes. Cémence jura de se défendre. Mais, d'avance, elle sentait qu'elle était vaincue. Elle avait beau baisser les yeux devant Théodore, elle le voyait mieux, et le jeune homme de se dire tout bas : Voici qui va bien. A bientôt l'assaut définitif ! En effet, le moment était venu où il ne pouvait être tenté qu'avec succès.

Malgré toutes les précautions qu'elle prenait pour le fermer, Clémence oublia un jour la clef sur la porte de son cœur, — et l'amour entra.

Quelque temps plus loin, Clémence oubliait une autre clef sur une porte, — celle de sa chambre, et un matin on en vit sortir Théodore.

Théodore fut pendant trois mois très-enthousiasmé de sa maîtresse ; mais au bout de ce temps, son amour tomba à quelques degrés au-dessous de l'estime sincère,—point qui, au thermomètre de la passion, équivaut à l'indifférence.

Pourtant, Clémence était toujours la même. Soumise, aimante, fidèle et coquette, juste ce qu'il fallait pour plaire à Théodore, qui, de son côté, devenait de plus en plus insensible à ses coquetteries.

Enfin, résolu d'en finir avec cet amour, Théodore fit un soir à sa maîtresse un de ces outrages que toute autre femme n'eût jamais pardonné. Au milieu d'une conversation paradoxale d'art et d'amour comparés, et devant une nombreuse compagnie, Théodore déclara qu'il lui était impossible d'aimer une femme qui n'aurait pas les mains blanches et les ongles opalisés. Cette brutale épigramme, adressée aux mains rouges et meutries de la pauvre Clémence, lui entra plus avant et plus douloureusement dans le cœur que ne l'eût fait un coup de poignard; car cette méchanceté aiguë atteignait plus encore son amour que son amour-propre.

Cependant, comme elle avait beaucoup d'orgueil, son parti fut pris sur-le-champ. Elle résolut de quitter l'étudiant avant qu'il lui eût fait comprendre d'une manière plus significative que leur liaison devait avoir une fin.

Le lendemain, pendant que Théodore était au cours, Clémence réunit en un paquet tous les objets qui lui appartenaient et les fit transporter dans un hôtel des environs, où elle avait choisi une chambre. Cependant, comme

elle ne se sentait pas le courage de quitter Théodore avant de l'avoir revu, la jeune fille attendit son retour. Peut-être espérait-elle qu'il essayerait de lui faire oublier l'offense de la veille; et si banale qu'eût été l'excuse, la pauvre enfant était toute prête à l'accueillir par un pardon.

A minuit, Théodore fit prévenir qu'il ne rentrerait pas. — Il voulait en effet éviter d'avoir avec sa maîtresse une de ces explications qui, sans qu'on le veuille, vous acheminent si souvent à un raccommodement.

Clémence comprit que tout était fini. — Elle écrivit à la hâte un mot d'adieu, et sortit de sa chambre en jetant au portrait de Théodore, qui au moins avait l'air de lui sourire, — un long regard humide de larmes.

Le matin, en rentrant, Théodore trouva le billet de sa maîtresse.

— Vive la liberté ! s'écria-t-il quand il l'eût achevé, et il courut dans un café rejoindre ses amis et leur raconter de quelle façon ferme et brillante il venait de rompre sa chaîne.

Cependant, les premiers jours qui suivirent sa séparation d'avec Clémence, Théodore trouva que sa petite chambre était bien grande. Et les premières nuits il lui sembla que son lit était bien large. — Mais au bout de deux semaines, la lacune était comblée.

Cependant, Clémence n'avait pas de nouvel amour et se souvenait encore de Théodore. Elle avait du reste, conservé l'espérance que son amant reviendrait à elle ; et

pour un pas qu'il eût fait, elle était toute disposée à en faire dix. Dans cet espoir d'un rapprochement prochain, la pauvre délaissée s'était surtout attachée à corriger, autant qu'il lui serait possible, le défaut physique que Théodore lui avait si brutalement reproché. Elle tenait à montrer à l'ingrat qu'elle pouvait avoir les mains aussi blanches que n'importe quelle lionne de n'importe quelle aristocratie. Elle commença donc à prendre des soins qu'elle avait négligés jusqu'alors. Elle eut des savons, des poudres, des eaux qui lui coûtaient le plus clair de son gain modique. — Enfin, elle alla même jusqu'à mettre des gants la nuit, — elle qui en mettait à peine le jour.

Chaque matin, en se levant, elle regardait avec inquiétude le progrès de ses *remèdes*. — Hélas! ils n'opéraient pas vite. Les soins du ménage, qu'elle tenait sur un point de propreté flamande ; les travaux de couture surtout, tout cela neutralisait l'action de ses soins coquets ; et si ses mains avaient gagné quelque délicatesse comme forme, elle étaient restées comme devant — rouges, ainsi que des cerises.

La pauvre Clémence ignorait que la meilleure pâte pour blanchir les mains s'appelle l'oisiveté,— et l'eût-elle su d'ailleurs, elle n'eût point pu en faire usage. C'était là un remède qui lui eût coûté trop cher.

Elle resta donc avec ses mains rouges.

Un soir Clémence se rappela que, dans le beau temps de leur amour, elle avait promis à Théodore de lui broder une bourse pour le jour de sa fête — et ce jour n'était pas éloi-

gné. — Ah ! pensa la jeune fille en recueillant avec bonheur ce souvenir, j'aurai encore le temps ; — en recevant mon cadeau, il verra que je ne l'ai pas oublié ; et il reviendra peut-être. — Dès le lendemain, elle se mit à l'œuvre.

Il lui restait presque toute une semaine devant elle pour ce travail — c'était plus qu'il ne fallait, si elle avait pu disposer de tout son temps. Mais comme ses journées ne lui appartenaient point, huit jours devaient à peine suffire. — Clémence travailla la nuit.

On était dans l'hiver — il faisait grand froid — et le budget de la jeune ouvrière ne lui permettait pas de faire grand feu. — Souvent même n'en faisait-elle point du tout. — C'est alors que ses pauvres mains devenaient rouges, grand Dieu ! Mais quand au matin elle avait avancé sa bourse de quelques mailles, elle oubliait froid et fatigue, et trouvait dans l'espérance qu'elle avait d'une réconciliation prochaine, de nouvelles forces pour aller à son travail du jour. Cependant, ses veilles prolongées, dans une chambre humide et mal close, les émotions qui l'avaient agitée depuis quelque temps, altéraient visiblement la santé de la jeune fille, qui n'y apportait aucune attention.

Enfin le petit chef-d'œuvre de patience et de bon goût sortit achevé de ses mains — hélas ! toujours aussi rouges que les mains de l'aurore quand elle ouvre les portes d'un ciel d'hiver. En admirant cette bourse, dans laquelle elle avait mis tant de superstitieuses espérances, Clémence eut un bon moment de joie. Elle jeta un coup d'œil sur les

murs tristes de cette chambre où elle vivait dolente et solitaire, et elle ne put s'empêcher de dire :

—Avant peu, je n'y serai plus—ou je n'y serai pas seule !

La veille de la Saint-Théodore, Clémence enveloppa soigneusement sa bourse dans une boîte garnie de coton et alla chez une bouquetière prendre un bouquet, où elle fit entrer toutes les fleurs qu'elle savait préférées par Théodore ; elle fit ajouter aussi toutes celles dont le langage emblématique pouvait éveiller le souvenir. — Hélas ! réveille-t-on les morts ?

Au coin d'une rue, Clémence confia son cadeau à un commissionnaire.

— Y a-t-il une réponse ? demanda celui-ci.

— Non, répondit la jeune fille. — Théodore viendra lui-même, pensait-elle.

Comme elle rentrait chez elle, elle rencontra en chemin un jeune homme qu'elle avait vu quelquefois chez son amant.

— Tiens, vous voilà Clémence, lui dit l'étudiant ; que devenez-vous donc ?

— Vous savez bien ce qui est arrivé ? répondit-elle.

— Ah oui, c'est vrai ! vous êtes fâchée avec Théodore.

— Fâchée ? dit Clémence, oh ! fâchée !

— Ah ! c'est égal... il vous regrette, allez.

— Il me regrette ? fit la jeune fille, en rougissant de plaisir. Il vous l'a dit ?

— Non, pas précisément — mais je le devine. — Nous

allons ce soir au bal de l'Opéra, ajouta l'étudiant. — Théodore y sera. — Viendrez-vous ?

— Oh ! dit Clémence. — Je ne crois pas... Adieu.

— Adieu, dit l'étudiant, qui continua son chemin en sifflant.

— Il me regrette! murmura Clémence quand elle fut rentrée, j'en étais bien sûre, moi! — Quand il verra que je me souviens encore de lui, il reviendra ; — c'est l'amour-propre qui l'aura empêché de revenir plus tôt... il ne voulait point faire le premier pas... tous les hommes sont orgueilleux... Et Clémence se mit à chanter d'une voix souvent interrompue par une toux douloureuse, la jolie chanson :

« Rosine à moi revient fidèle. »

Seulement, sans s'inquiéter de la mutilation qu'elle faisait subir au vers, elle y substitua le nom de Théodore.

— Vers le milieu de la journée, — heure à laquelle elle savait l'étudiant libre, — Clémence fit une jolie toilette. Elle soigna surtout ses mains, qu'elle avait du moins su préserver des engelures.

— Ah ! disait-elle, en les regardant, — elles ne sont pas trop rouges aujourd'hui.

Et elle attendit.

Or, pendant qu'elle attendait, la nouvelle maîtresse de Théodore, qui en ce moment était seule chez l'étudiant, recevait l'envoi de Clémence. Mademoiselle Coralie, qui était une personne rusée, devina de suite que ces cadeaux venaient d'une femme, et en voyant le C qui était brodé sur

la bourse avec un T, elle pensa que cette femme devait être Clémence, — qu'elle avait du reste connue. — Elle veut revenir? — C'est bon, dit Coralie. Je sais ce que j'ai à faire. — Et elle se mit à machiner tout bas une de ces vengeances doublées de fourberie, — comme savent en trouver les femmes qui ont une rivale en face de leur amour ou de leur vanité.

Une heure après, Théodore entra.

En l'entendant monter, Coralie s'était cachée derrière les rideaux de l'alcôve, après avoir eu soin de laisser en évidence le bouquet et la bourse, pour qu'ils tombassent d'abord sous les yeux de Théodore, — ce qui arriva. — Tiens, fit le jeune homme étonné, qu'est-ce que c'est que ça?

—Quoi, tu ne le devines pas? s'écria Coralie en venant lui sauter au cou; —quel jour sommes-nous aujourd'hui?

Théodore songea à sa fête.

—Comment, c'est toi ?... tu t'es souvenue, dit-il en regardant sa maîtresse qui ne baissa pas les yeux.

— Et qui donc veux-tu que ce soit? fit-elle.

—Allons, se dit Théodore en lui-même, je ne pouvais pas manquer d'avoir une bourse, —cette pauvre Clémence m'en avait promis une. Mais, demanda-t-il à Coralie, quand donc as-tu fait cela ?

— Eh bien donc, et ma surprise ? répondit Coralie.— J'ai fait la bourse pendant la nuit—quand tu dormais. J'ai eu joliment froid va,... regarde donc... il y a un C et un T... nos deux noms...

—Pauvre chérie... dit Théodore... Elle est charmante, ta bourse... Je veux que tu l'étrennes ce soir au bal... Tiens, voilà pour la garnir... Et comme il venait de recevoir sa pension, Théodore donna à Coralie une belle pièce d'or...

— Ah ! pensa celle-ci en prenant les vingt francs, j'ai une fière idée... En effet, le cerveau de cette fille, qui était une fine mécanique à perfidie, venait d'inventer quelque chose de bien noir sans doute, car les yeux de Coralie brillèrent d'un éclat extraordinaire... Oh ! la bonne idée, fit-elle encore tout bas. — La vipère se réjouissait de son abondance de venin.

Cependant Clémence attendait toujours... à minuit elle attendait encore... A une heure du matin, n'y pouvant plus tenir, elle se décida à aller au bal de l'Opéra — où on lui avait dit qu'elle trouverait Théodore. Elle voulait le voir... il fallait qu'elle le vît...

Elle prit un peu d'argent — le reste de ses économies — et sortit pour aller louer un domino. Comme elle passait devant la loge du portier, celui-ci l'appela.

— Mademoiselle, j'ai quelque chose à vous remettre. — Clémence était déjà dans la rue.

A deux heures elle entrait au bal de l'Opéra ; le visage soigneusement caché par un loup de velours. Comme elle traversait la salle, elle aperçut d'abord à quelques pas d'elle deux masques qui s'apprêtaient à se mêler à un quadrille... c'étaient Théodore et Coralie , et Clémence avait reconnu son amant. Elle poussa un cri sourd et s'appuya contre

une banquette pour ne point tomber. Mais elle fit tant d'efforts qu'elle parvint à comprimer la souffrance atroce qui venait de se mettre à crier au fond de son cœur, et seule elle en entendit le bruit...

Théodore avait donné la bourse et le bouquet qu'elle lui avait envoyés, à sa maîtresse nouvelle... En effet, lá bourse pendait à la ceinture de Coralie, et le bouquet fleurissait sa main gantée de blanc.

Clémence resta cinq minutes à regarder Coralie et Théodore danser devant elle. — A chaque figure du quadrile, ils s'embrassaient. — Au moment de s'élancer pour le galop, Coralie laissa tomber le bouquet à terre. Elle voulut se baisser pour le ramasser, mais Thèodore l'enleva dans ses bras.

— Il était tout fané, lui dit-il, je t'en achèterai un un peu plus beau... et ils s'envolèrent dans le tourbillon.

Clémence vit son bouquet foulé sous les mille pieds du gigantesque galop.

Elle sortit du bal avec précipitation — la tête perdue, le cœur brisé, ne sachant pas d'où elle sortait, ignorant où elle allait... Au bout de deux heures de marche par une neige abondante et glacée, le hasard ramena Clémence dans sa rue et devant sa porte.

— Tiens! vous voilà, mademoiselle, lui dit le portier; j'ai quelque chose pour vous depuis hier. Je voulais vous le remettre quand vous êtes partie pour le bal, mais vous ne m'avez pas répondu.... C'est un commissionnaire qui m'a apporté cela, de la part de M. Théodore.

— Théodore! dit Clémence; donnez vite, et elle arracha une petite boîte des mains du portier.

A peine arrivée dans sa chambre, elle ouvrit la boîte et y trouva un papier dans lequel était enveloppée une pièce d'or toute neuve qui s'en alla rouler à terre avec un bruit sonore. — Sur le papier, ces mots avaient été écrits au crayon: — *J'ai reçu votre bourse, — voici pour vos peines.*

C'était la belle idée de mademoiselle Coralie.

Clémence tomba à terre en poussant un gémissement. Une voisine l'entendit et vint lui porter secours. Elle eut toutes les peines du monde à retenir la jeune fille qui, prise du délire, voulait se jeter par la fenêtre.

Le soir, un médecin fut appelé.— En voyant Clémence, il secoua la tête : — Ceci est grave, dit-il, mais il est encore temps.

Le lendemain, Clémence se réveillait dans un hôpital.

Pendant huit jours, on eut des espérances. Mais le matin du neuvième, en faisant sa visite, le médecin se pencha à l'oreille de la sœur de charité, qui s'approcha tristement du lit de Clémence.

— Je sais ce que vous voulez me dire, ma sœur... murmura la malade. Et elle demanda les sacrements.

Le soir, comme la religieuse s'apprêtait à quitter la salle, Clémence la fit appeler.

— Tenez, ma sœur, lui dit-elle en lui mettant dans la main une pièce d'or qui était cachée sous son oreiller, vous mettrez ceci dans le tronc des pauvres malades. — C'est toute ma fortune. Adieu.

— Couvrez-vous, mon enfant, lui dit la sœur, en voyant qu'elle gardait ses bras hors du lit. Vous allez avoir froid.

— Oh! qu'est-ce que cela fait maintenant ? dit Clémence. Et elle se prit à sourire en regardant ses mains que la maladie avait rendues pâles et transparentes. — Si Théodore me voyait! murmura-t-elle. Puis elle s'endormit et fit son dernier rêve.

Vers le milieu de la nuit, elle se réveilla pour mourir, L'agonie fut brève. On avait, comme d'habitude, envoyé chercher l'interne de garde pour y assister. Quand l'infirmier vint le demander, il achevait une partie avec un de ses camarades.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

— C'est la jeune fille du n° 15 qui se meurt.

— C'est bon, j'y vais... Théodore, prends donc ma partie.

Dix minutes après, l'interne remontait.

— Eh bien lui dit Théodore, qui était venu passer cette nuit avec ses amis les carabins : et le n° 15?

— La petite est morte, dit l'interne en reprenant son jeu : *le roi !...* c'est dommage, elle était bien jolie ; — *valet...* dix-huit ans ; — *passe trèfle...* ; des yeux noirs et des mains blanches... oh ! mais blanches... Tiens, à propos, elle s'appelait Clémence comme ton ancienne maîtresse, je crois, Théodore.

— Ah! reprit celui-ci, Clémence! celle qui avait les mains rouges. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.—*Atout*, *atout* et *atout*. Mon petit, ça me fait la *vole* et le point.



LE BONHOMME JADIS.

A l'époque du terme d'avril, un jeune homme appelé Octave vint prendre possession d'une chambre qu'il avait quelques jours auparavant arrêtée dans une maison de la rue de la Tour d'Auvergne. Il avait l'air si honnête, que le portier n'avait point voulu se déranger pour aller aux renseignements, comme c'est l'usage, et lui avait loué de confiance.

Le logement d'Octave était situé au quatrième et dernier étage. C'était une petite chambre si basse de plafond, qu'un homme d'une taille un peu élevée n'aurait pas pu y garder son chapeau. Elle était éclairée d'un côté par une petite fenêtre donnant sur la cour, et d'où l'on apercevait les hauteurs de Montmartre. Un autre jour était pratiqué au fond, c'était un châssis mobile ouvrant sur les jardins

d'un pensionnat de jeunes demoiselles. De là, on apercevait une partie du panorama de Paris.

Octave passa la journée à mettre ses affaires en ordre. Ce n'était pourtant pas une longue besogne, car il n'avait bien juste que le nécessaire ; et à la vue de son mobilier de modeste apparence, le portier de la maison avait fait une grimace, et s'était presque repenti de lui avoir loué sans aller aux informations.

Son installation terminée, Octave se mit machinalement à sa fenêtre pour juger ce que serait la vue. En levant les yeux, il aperçut à la croisée qui faisait face à la sienne un petit vieillard, occupé à couper les branches mortes de quelques arbustes plantés dans des caisses, et formant un jardin suspendu. Le vieux voisin, qui venait d'apercevoir Octave, s'interrompit dans sa besogne ; puis, après l'avoir examiné quelques instants, il souleva le bonnet de laine qui couvrait ses cheveux déjà blancs; et, faisant au jeune homme un geste amical, il lui dit en souriant :

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer. Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue dans cette maison.

Octave, un peu étonné, salua le vieillard, et répondit à sa politesse. Puis, comme le voisin s'était remis à son jardinage, Octave ferma sa fenêtre et descendit pour aller dîner.

Comme il déposait sa clef chez le portier, celui-ci le prévint qu'il était d'habitude dans la maison de ne point rentrer après minuit, et que, passé cette heure, on payait une amende.

Octave répondit qu'il ne se trouverait jamais dans ce cas-là, et que, d'ailleurs, il sortait fort rarement le soir.

Avec une foule de précautions oratoires, qui rendirent son avertissement très-difficile à comprendre, le portier informa en outre Octave qu'il était libre de recevoir des femmes chez lui, à la condition que ce seraient des personnes décentes qui ne troubleraient jamais la tranquillité de la maison, habitée par des petits rentiers et des ouvriers en famille.

Octave répondit qu'il recevrait peu de visites; mais que, sûrement, il ne recevrait jamais de femme chez lui.

Le portier conclut en lui demandant s'il désirait que son épouse prît soin de son ménage, comme elle faisait pour quelques célibataires. Mais Octave le remercia, en disant que son ménage était trop peu de chose, et qu'il avait l'habitude de le faire lui-même.

Octave rentra de très-bonne heure. — Il lut toute la soirée et se coucha à minuit. Le lendemain, il sortit à dix heures le matin, rentra à quatre, ressortit à six heures et revint à sept. Il lut toute la soirée comme il avait fait la veille, et se coucha à la même heure.

Tous les jours il faisait ainsi de même avec la plus parfaite régularité. Chaque matin, il apercevait son vieux voisin qui jardinait à la fenêtre; ils se saluaient et échangeaient quelques paroles sur l'état du temps.

Depuis un mois, Octave habitait la maison, et on n'avait pu remarquer aucun dérangement dans son existence. Non-seulement il ne s'était présenté aucune visite pour lui,

mais encore il n'avait reçu aucune lettre. On causait de lui quelquefois dans la loge du portier, et on s'étonnait un peu de l'isolement dans lequel il vivait.

Octave avait vingt ans. Son histoire était fort courte. Son père était un petit négociant qu'une mauvaise spéculation avait ruiné. Il était mort foudroyé par ce désastre. La mère d'Octave, ne pouvant plus payer sa pension au collége, l'en retira avant qu'il eût achevé ses études. — Ils vécurent dans un grand dénûment l'un et l'autre pendant une année. Au bout de ce temps, la mère, qui traînait en langueur depuis la mort de son mari, tomba malade, et mourut elle-même après quinze jours de maladie. Quand Octave eut fait enterrer sa mère avec le produit de la vente du peu qu'il possédait, à peine lui restait-il assez pour entourer son chapeau d'un crêpe. — Il était orphelin à seize ans, et n'avait au monde aucun parent, aucun ami qui pût le secourir, même d'un conseil. Il alla au hasard chez un notaire, qui jadis avait fait les affaires de son père.— C'était un homme honnête et charitable. Il eut compassion d'Octave, lui prêta un peu d'argent, et promit de s'intéresser à lui. En effet, il ne tarda pas à le placer en qualité de secrétaire chez un de ses clients. — Depuis quatre ans, Octave occupait cette place qui lui rapportait 1,200 francs par an. C'était peu ; mais Octave était sobre, économe, et sut encore mettre de côté quelques centaines de francs, qui devaient lui servir quand il commencerait l'étude du droit,—car il voulait réaliser le désir que son père avait eu de le destiner au barreau. En attendant, il se préparait à

passer son examen de bachelier, et travaillait dans ce but avec une grande assiduité. Depuis la mort de sa mère, il n'avait fait aucune connaissance. Il n'allait jamais ni au spectacle, ni au bal, ni au café. Ses distractions se bornaient à quelques promenades faites le dimanche dans les environs de Paris.

Un dimanche soir, — Octave lisait auprès de sa fenêtre, quand il aperçut son vieux voisin, dont la tête blanche s'encadrait dans un berceau de chèvrefeuille et de plantes grimpantes. — Ils se saluèrent l'un l'autre par une inclination de tête. C'était au commencement de mai. La soirée était magnifique ; l'air doux promenait des odeurs de feuilles vertes et de lilas, et des refrains joyeux que chantaient des ouvriers se rendant par bandes aux barrières. De temps en temps, et suivant les variations du vent, on entendait, tantôt distinctement, et tantôt comme des rumeurs confuses, les orchestres des guinguettes qui peuplent les boulevards extérieurs.

— Eh ! jeune homme — s'écria tout à coup le vieux voisin dont le visage venait de se fendre pour un large sourire — entendez-vous ?

Octave leva les yeux de dessus son livre et regarda le vieillard.

— Entendez-vous, continua celui-ci, entendez-vous les violons ? et en avant deux, allez donc ! ajouta-t-il en se dandinant.

Et comme une bouffée de musique, apportée par le vent, venait précisément de lui secouer une gamme dans

les oreilles, Octave répondit qu'il entendait en effet.

— Eh bien, — continua le voisin — est-ce que cela ne vous donne pas envie de fermer votre livre?

Octave sourit, et détourna la tête en signe négatif.

A cette réponse, le sourire du vieillard s'éteignit sur sa figure.

— Vraiment, reprit-il, ça ne vous fait rien?

— Rien! dit Octave.

— Quel âge avez-vous donc?

— J'ai vingt ans...

— Vingt ans... et ça ne vous fait rien, — prodigieux! — Ah jeune homme, si pouviez me prêter vos jambes, comme je les prendrais à mon cou, pour courir où sont les violons. — Et vous avez vingt ans? dit le voisin avec un accent étonné.

— Je les ai eus précisément aujourd'hui, répondit Octave — qui se rappelait que ce jour était son anniversaire de naissance.

— Aujourd'hui! dit le vieillard en frappant dans ses deux mains. — Aujourd'hui! — prodigieux! étrange en vérité! — Vingt ans; eh bien, moi, jeune homme, moi, qui vous parle — aujourd'hui — ce matin — j'ai eu soixante-cinq ans.

— On ne vous les donnerait pas, dit Octave — pour répondre.

— Oui, mais le bon Dieu me les a donnés, lui — et je ne le tiens pas quitte. — Il voudrait m'en donner encore autant, que ça ne serait pas de refus. — Au reste, quand

il lui plaira d'arrêter les frais, je suis tout prêt; — au moins, je n'aurai pas loin à aller, Montmartre est à deux pas — ce sera commode — j'entendrai les violons de plus près.

Octave avait fermé son livre et regardait son voisin avec plus de curiosité qu'il n'avait fait jusque-là. C'était un petit homme d'une physionomie à la fois douce et fière. Son front, à demi couvert de cheveux parfaitement blancs, n'avait pas une seule ride; sa bouche était spirituelle et fine; et l'éclat de ses yeux vifs jetait sur tout son visage une clarté gaie qui lui enlevait, à première vue, au moins un tiers de son âge.

— Monsieur, dit-il tout à coup pendant qu'Octave l'examinait, — permettez-moi de vous faire une proposition; — vous la trouverez peut-être indiscrète, mais je me risque; après cela vous êtes libre de ne la point accepter... ce qui me ferait de la peine, je vous l'avoue... Voilà, monsieur, ce que je voulais vous proposer — fit le vieillard avec un charmant sourire. — Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez vingt ans aujourd'hui même. — Par un singulier rapport — il se trouve que ce jour est aussi l'anniversaire de ma naissance; — ordinairement à cette occasion, j'ai toujours eu un convive ou deux — des jeunes gens toujours. — Ah ! la jeunesse ! dit le vieillard en se frappant le front avec un geste et un accent indescriptibles, la jeunesse ! — Enfin, monsieur, toutes les autres années, j'ai eu un visage ami à ma table. — On riait, on causait; — au dessert on chantait des chansons, les

nouvelles et celles de jadis, et on arrosait les chansons avec un vieux vin qui est de mon âge et que j'ai goûté quand il était raisin dans un petit clos bourguignon. On l'a mis en bouteille le jour où on m'a mis en culotte. J'en ai encore une quarantaine de flacons dans ma cave, et je n'en bois qu'aux jours de fête, comme aujourd'hui par exemple. — Eh bien, dit le bonhomme, je suis sûr que j'userai la provision. Mais je reviens à ma proposition monsieur, car je vous ennuie en bavardant là : — c'était pour vous dire qu'aujourd'hui je suis tout seul à dîner, tout à fait seul. L'année dernière j'avais un voisin, un jeune homme qui logeait précisément dans la chambre où vous êtes, et sa femme, jolie fille ; quand je dis sa femme, non ce ne l'était pas : le pauvre garçon, puisqu'il s'est marié avec une autre. La petite était drôle, gaie comme pinson et chantait du matin au soir. Je passais ma vie à regarder ce joli ménage. Le jeune homme s'est marié, comme je vous le disais, et la petite est partie d'un autre côté. — Elle doit être par là-bas à danser, ajouta le vieillard en étendant la main du côté d'où venait la musique du bal. — Enfin, monsieur, j'ai été tout triste quand j'ai vu la chambre vide. — Qu'est-ce qui va venir loger là ? me demandai-je tous les jours avec inquiétude. — Une vieille femme peut-être ? — Ah voyez-vous, cette idée-là me faisait trembler. Moi qui suis vieux, je ne peux pas regarder ce qui me ressemble. C'est prodigieux, monsieur ; mais les vieilles femmes et les enterrements, je ne peux pas voir ça. — Ça m'empêche de boire pendant huit jours.

C'est pourquoi je me suis logé sur le derrière. Sur le devant, j'aurais trop été exposé à voir les corbillards qui passent dans cette rue du matin au soir, parce que c'est le chemin pour aller au cimetière. — Je n'aurais pu me mettre à la fenêtre. A chaque voiture qui serait passée, j'aurais eu peur d'entendre le cocher m'appeler pour m'emmener. — Merci, je ne suis pas pressé, — c'est moi qui enterrerai les autres. — Enfin, monsieur, quand vous êtes emménagé, j'ai été ravi. — Un jeune homme ! bon, voilà un jeune homme, me suis-je dit ; je ferai sa connaissance, et je me suis intéressé à vous du premier jour où je vous ai vu. — C'est pourquoi, monsieur, je vous invite à dîner avec moi — pour célébrer mon jour de naissance, qui est aussi le vôtre, — à moins que vous n'ayez disposé de votre temps.

Sans savoir pourquoi, Octave fut ému de ce bavardage plein de franchise, de bonne humeur et de gaîté. Le vieux bonhomme paraissait attendre avec anxiété sa réponse, — et il poussa un véritable cri de joie quand Octave lui eut répondu qu'il acceptait.

Octave descendit de chez lui et monta chez son voisin, qui lui avait indiqué par où il devait passer.

Le portier ayant aperçu Octave qui montait l'escalier du devant lui demanda où il allait.

— Je vais chez mon voisin d'en face, dit Octave.

— C'est drôle, fit le portier à sa femme, voilà M. Octave qui va chez le bonhomme Jadis. Et cet événement fut toute la soirée un thème de causerie dans la loge.

Quand Octave entra chez le vieillard, celui-ci l'accueillit avec une cordialité toute juvénile qui semblait vouloir abréger tout préambule de politesse et les mettre sur-le-champ dans l'intimité.

— Attendez-moi un instant, dit le voisin en faisant asseoir Octave, je vais faire un bout de toilette.

— Je vous en supplie, monsieur, dit Octave en se levant, ne faites point de *cérémonies* à cause de moi.

— Eh ! monsieur, s'écria le vieillard avec un sourire, c'est aujourd'hui fête; on sort la croix et la bannière, comme on dit ; je ne puis point rester comme je suis là. Ne voyez vous pas que je suis en cuisinier ? ajouta-t-il en montrant un tablier qui était serré autour de son corps ; depuis ce matin, je suis auprès de mes fourneaux à préparer ma petite *noce* ; nous avons un joli petit dîner ; je suis gourmand, fils de *gueulards*, comme nous disions dans le temps jadis. Enfin, vous verrez. J'avais bien peur de le manger tout seul, mon pauvre dîner; mais j'ai eu la bonne idée de vous inviter. Attendez-moi, je suis à vous dans un instant; je vous ménage une surprise, je parie que vous ne me reconnaîtrez pas tout à l'heure. — Ah ! bah. — Vous direz que je suis un vieux fou ; mais c'est égal, je n'ai pas de perruque et je ne porte pas lunettes. Mon vin est bon, mes verres sont grands, et nous allons rire.

Et il passa dans une chambre voisine, laissant Octave tout stupéfait.

En attendant le retour de son hôte, Octave examina la pièce où il se trouvait. C'était un petit salon tendu de

papier de couleur gaie et garni de meubles d'un autre âge. Les fauteuils, dont les housses étaient enlevées, racontaient de galantes histoires et des bergeries dans le style de Boucher et de Watteau : bergers et bergères, chaumières fleuries, troupeaux enrubanés, Collins et Collettes, tout le monde charmant de la pastorale. Au-dessus d'une petite glace au cadre historié, qui se trouvait posée sur la cheminée, on voyait dans un autre cadre un parchemin jauni sur lequel était apposé le grand sceau de l'empire : c'était un brevet de chevalier de la légion d'Honneur. Au-dessous étincelait la croix attachée à un bout de ruban. A côté de la croix, des épaulettes de laine noircies par la fumée de la poudre; et pour compléter ce trophée, un sabre d'honneur dont la lame avait brillé au soleil des grandes batailles impériales. Aux murailles étaient accrochés quelques tableaux ou plutôt de simples lithographies coloriées, dont les sujets étaient empruntés à des histoires d'amour d'une littérature qui florissait jadis au bruit du canon. Le parquet de ce petit salon était recouvert d'une assez belle tapisserie, représentant l'enlèvement d'Hélène.

Au bout d'un quart d'heure d'absence, — et comme Octave avait achevé son examen, — le vieux voisin entra dans le salon. — Comme il en avait prévenu Octave, celui-ci ne le reconnut pas sur-le-champ, — tant il était changé.

Le vieux voisin avait un costume d'il y a soixante ans : c'était un habit complet de paysan endimanché.

La veste en surcot marron, culotte en velours olive, gilet de basin, — laissait voir une chemise à petits plis, agrafée au col par un anneau d'argent; cravate à pointes brodées, des breloques en graines d'Amérique, battant sur le ventre, des bas chinés et des souliers à boucles; — un gros bouquet, comme en ont les mariés de campagne, était attaché à la veste.

Il s'avança en souriant et d'un air leste vers Octave qui était au comble de l'étonnement.

— Ah! ah! fit-il, vous ne me reconnaissez pas. Je vous l'avais bien dit; ça me fait plaisir tout de même. C'est l'habit de ma jeunesse, voyez-vous. — Je ne le mets plus qu'une fois par an, — au jour de ma naissance; — ça vous fait rire!... Ah! jeune homme... quand je mets cet habit-là, voyez-vous, il me semble que je change de peau... et que mes cheveux redeviennent blonds.

Et comme il disait ces paroles, ses gestes, son accent, son regard, — tout cela n'avait que vingt ans.

Octave ne comprenait rien à cette métamorphose subite.

— Allons, dit le vieillard... passons dans la salle à manger: — tout est prêt, — la table est mise, et nous n'aurons point à nous déranger. — Je me sers moi-même, mon jeune ami. — Autrefois, j'avais une servante — jeune et jolie; c'était la fille d'une pauvre femme; — mais on jasait dans la maison, et quand on rencontrait ma domestique, on lui chantait sur l'escalier.

« Allons, Babet, un peu de complaisance. »

J'ai entendu ça un jour — et ça m'a fâché. — La pauvre fille était innocente. — Je lui ai payé un an de gages et je l'ai renvoyée; j'ai préféré rester seul, plutôt que d'avoir une servante vieille.

— Allons, dit le vieux voisin en faisant entrer Octave dans une petite salle à manger, — où un appétissant dîner était préparé, — allons, jeune homme, asseyez-vous là, — en face de moi; et pour commencer, buvons, — buvons à nos vingt ans!

Et, faisant sauter le bouchon d'une bouteille de vieux vin, contemporain de son enfance, le voisin en versa deux verres et trinqua avec Octave, qui se plaça en face de lui.

— Comment vous nommez-vous ? demanda tout à coup le voisin.

— Je m'appelle Octave, dit celui-ci.

— Et moi, dit le voisin... Au fait, ajouta-t-il en riant, appelez-moi comme tout le monde... le bonhomme Jadis... Et votre maîtresse, comment se nomme-t-elle? — dites,— que nous buvions à sa santé.

— Je n'ai pas de maîtresse! dit Octave en rougissant presque.

— Ah! ciel! — fit le bonhomme Jadis. Vous êtes sûr...

Ordinairement, l'approche de la jeunesse a toutes les douceurs souriantes d'une aube d'été; et, comme l'oiseau qui va tenter sa première volée et se penche au bord du nid pour saluer d'un chant joyeux le rayon matinal, le cœur de ceux qui arrivent à l'âge juvénile s'emplit de mur-

mures : mille voix pleines de charmantes promesses s'éveillent dans leur âme, et leurs lèvres, où fleurit un beau sourire, saluent d'un cri d'espérance le soleil levant de leur vingtième année.

Il n'en était pas de même pour Octave, qui avait trouvé le malheur assis au seuil de son adolescence. Aussi, la jeunesse lui apparaissait-elle à travers une brumeuse tristesse; et il aurait voulu pouvoir franchir d'un seul pas, et dans un seul jour, cet âge qui sépare l'époque où l'on rêve de l'époque où l'on se souvient.

A vingt ans, il ne savait donc rien d'exact et de précis sur les choses de la vie. C'était une de ces natures tardives qui atteignent quelquefois le milieu de la jeunesse, sans que rien ait tressailli dans leur cœur recouvert d'une cuirasse de placidité.

Aussi avait-il paru étonné et presque effrayé quand son vieux voisin lui avait demandé le nom de sa maîtresse.

Mais le vieillard parut encore surpris davantage lorsque Octave lui répondit qu'il n'était pas amoureux. — Un sourire d'incrédulité courut sur ses lèvres, et il fit un petit geste qui voulait dire :

— Allons donc !

Mais Octave répéta sa réponse, et, en quelques mots, raconta son passé et sa situation présente.

Le vieillard l'avait écouté, les coudes sur la table et la tête appuyée dans ses mains.

— Pas de maîtresse ! C'est prodigieux ! murmurait-il.

— Mais alors, jeune homme, qu'est-ce que vous faites donc de vos vingt ans ?

— Je suis pauvre, j'ai mon mon avenir à assurer, et, pour moi, le travail est un devoir, dit Octave.

— Le premier devoir de la jeunesse, c'est le plaisir, et l'amour en est le première vertu, dit le bonhomme Jadis, en vidant son verre. — Moi, j'ai été vertueux. — Ma conscience est en repos, ajouta-t-il avec un large rire.

Ces maximes d'une philosophie avancée, inconnue à Octave, l'effarouchèrent au point qu'il se leva de dessus sa chaise, comme s'il s'apprêtait à sortir.

— Eh ! la la, dit en souriant le bonhomme Jadis, n'ayez point peur mon jeune ami, je ne suis point le diable, rassurez-vous. — Ah ! dit le vieillard, voilà qui est certainement bien étrange. D'après ce que vous m'avez dit, vous vivez dans l'isolement, fuyant exprès toute société dans la crainte qu'elle vous induise à mal. Je suis, sans doute, la seule personne avec laquelle vous ayez consenti à avoir des relations, et c'est probablement mon âge qui m'a valu cette préférence. Vous m'aurez pris pour un marchand de morale, un bon *père sermon* bien radoteur, et vous vous serez dit : Voilà mon affaire. De même que moi, lorsque je vous ai vu arriver ici pour la première fois, je me suis dit de mon côté : Mon nouveau voisin est jeune, ça doit faire un gaillard; il amènera un régiment de colombes dans son pigeonnier, ajouta le bonhomme en indiquant du doigt la chambre d'Octave, ça me réjouira la vue; et ce soir, quand je vous ai vu à votre fenêtre, et

que j'ai eu l'idée de vous inviter à partager mon dîner pour célébrer ensemble notre jour de naissance, je me suis dit encore : Bon, ça va être très-gai ; nous nous conterons nos fredaines. Et puis... pas du tout, voilà que nous nous sommes trompés tous deux : c'est moi qui suis le jeune homme, et c'est vous qui avez des cheveux blancs. C'est prodigieux, n'est-ce pas ? acheva le vieux bonhomme, en regardant Octave qui ne put s'empêcher de sourire.

— Voyons, dit le bonhomme Jadis en frappant sur l'épaule d'Octave, avouez que je vous fais peur, que vous me prenez pour un libertin, pour un fou tout au moins. Ah ! fit le vieillard avec un autre accent et en levant les yeux vers le ciel, fou... oui, je le suis peut-être, et Dieu me la conserve cette chère et douce folie qui ne fait de mal à personne et qui me fait du bien à moi. Eh ! mais, dit-il en relevant la tête après un court silence, nous boudons les bouteilles, à ce que je crois, jeune homme ; — et débouchant un second flacon, il versa du vin dans les verres.

Octave avait d'abord eu l'idée de chercher une excuse pour se retirer, mais un vague instinct de curiosité le retint près de ce singulier vieillard ; il but le verre que le bonhomme venait de remplir.

— Ah ! bon vin de mon pays, disait celui-ci en buvant lentement, tu as baptisé mon premier amour ; et quand tu coules dans ma poitrine, il me semble que mon cœur prend un bain de jeunesse, bon vin de mon pays. Comme ça, dit tout à coup le vieillard en regardant son convive

dans les yeux, vous n'aurez rien à me conter. Au fait, qu'est-ce que vous me pourriez dire ? vous ne savez rien, puisque vous vivez dans un trou.

Ah ! c'est bien triste, autant vaudrait avoir pour voisin un séminariste. Quel funèbre compagnon vous faites ! Dieu vous punira, jeune homme.

Octave releva la tête et regarda son hôte dont le visage s'animait de plus en plus.

— Dieu me punira ! dit Octave, qu'est-ce que je fais donc de mal, pourquoi ?

— A quoi bon vous le dire ? reprit le vieillard, vous ne me comprendriez pas. Vous ne croyez pas à mon évangile ; c'est pourtant un livre honnête, car il conseille le bonheur, qui est la santé de l'âme. Après tout, continua le bonhomme, vous n'avez que vingt ans ; vous êtes en retard, c'est vrai, mais vous pouvez vous convertir. Cependant, vous aurez perdu le meilleur temps. Pour moi, je vais déménager ; cette maison m'attriste maintenant. Je ne peux plus mettre le nez à la fenêtre sans apercevoir une vieille figure. Je comptais sur votre voisinage; mais... Bah ! n'en parlons plus. J'irai loger de l'autre côté de l'eau, dans le quartier latin, c'est plein de jeunes gens ; quelquefois je vais m'y promener. Je monte dans les maisons sous le prétexte de louer un logement, j'entre partout, je regarde, j'écoute. Quelles jolies filles, quelle bonne humeur ! comme tout ce monde-là est heureux ! Seulement, ils ont le tort de boire trop de bière ; c'est mauvais, ça glace le sang. Parlez-moi du vin, à la bonne heure, et il se versa une nouvelle rasade.

En ce moment, le vent qui soufflait des hauteurs de Montmartre secouait à la fenêtre de la salle à manger les lambeaux d'une vieille ronde populaire nouvellement arrangée en quadrille; et un musicien d'alentour, qui faisait à sa croisée des exercices de hautbois, se mit à répéter comme un écho l'air exécuté par l'orchestre de la barrière.

Le bonhomme Jadis, qui s'était subitement tu quand il avait entendu les sons lointains de cette musique, tressaillit et se leva précipitamment lorsque le hautbois du voisinage répéta l'air dont pas une note n'était perdue.

Comme Octave faisait quelque bruit en se remuant sur sa chaise, le vieillard, qui avait l'oreille tendue dans la direction où l'on entendait l'instrument, se retourna vers le jeune homme et lui dit presque brutalement :

— Chut ! taisez-vous donc. Mais le hautbois avait cessé. Il s'était mis à jouer des fragments de musique empruntés aux opéras nouveaux.

— Il faudra que je découvre ce musicien, dit le bonhomme Jadis; et il allait verser à boire, quand le hautbois capricieux laissa de côté la musique moderne et recommença le vieil air populaire.

— Ah ! le bon musicien, fit le bonhomme Jadis en se levant tout à fait et en se mettant à danser dans la chambre; le bon musicien ! comme c'est bien ça. — Ça vous étonne, jeune homme, dit-il à Octave, qui paraissait de plus en plus surpris.

— Je vais vous dire, j'ai beaucoup aimé sur cet air-là autrefois, au temps où cette culotte, que vous me voyez,

était neuve, l'habit aussi, et mes mollets aussi, dit en riant le bonhomme en frappant sur ses jambes grêles. Ah! les pauvres quilles; elles se sont joliment trémoussées sur cet air-là. Et pourtant, si j'avais ma pauvre Jacqueline et que nous fussions sous le marronnier avec le gros Blaise, monté sur son tonneau et raclant sur son violon ce vieil air, je ne m'en tirerais pas encore trop mal. Ah! Jacqueline, voilà une fille; on l'appelait *la belle aux cent amoureux*. Et ce n'était pas assez dire, tout le pays en tenait pour elle; il y avait à l'armée une compagnie de gens qui s'étaient faits soldats à cause d'elle; j'en ai fait partie à mon tour.

Pour cette fois, Octave ne douta plus que son vieux voisin était fou.

Une nouvelle bouffée de vent apporta les sons de l'orchestre de la guinguette où l'on dansait encore le vieux quadrille, dont le principal motif avait été répété par le hautbois.

Le bonhomme Jadis ne put pas y résister cette fois.

— Encore un coup, dit-il en vidant la bouteille, buvons et en route!

— En route! dit Octave, pendant que son voisin mettait son chapeau. Où allons-nous?

— Eh! parbleu, — nous allons à la danse. — Ces diables de violons qui s'avisent de jouer cet air-là justement aujourd'hui — quand je suis dans mes idées, — il me semble que c'est Jacqueline qui m'appelle. — Allons, jeune homme, en avant!

Octave hésitait, mais la curiosité l'emporta. — Je vous accompagnerai, dit-il.

— Encore un coup, fit le vieillard en montrant les verres, — ça donnera des jambes.

— Encore un coup, donc, — dit Octave en trinquant avec le bonhomme Jadis.

— Et en route ! fit celui-ci. — Vous voyez que je marche droit et sans canne, dit-il à Octave.

Au bout d'une demi-heure, le vieillard et le jeune homme couraient toutes les guinguettes de la barrière. Dans chaque bal où il entrait suivi de son compagnon, le costume singulier du bonhomme Jadis lui attirait de bruyantes ovations mêlées de rires et de quolibets ; mais le vieillard ne se fâchait pas, et savait toujours répondre, à ceux qui l'agaçaient, quelque répartie qui mettait les rieurs de son côté.

— C'est bien fâcheux, disait le bonhomme à Octave, — je n'entends plus mon air, j'aurais volontiers dansé.

— Vous oseriez... devant tout le monde ! fit Octave avec inquiétude.

— Et pourquoi non ? J'ai bien osé d'autres choses sur cet air-là. — Tenez, quand je me suis fait soldat, à cause de Jacqueline, vous savez, j'avais à peu près votre âge, et je n'étais certainement pas la valeur en personne. — La première fois que je me suis trouvé en face des Autrichiens dans les plaines de la Lombardie, j'ai joliment regretté ma Bourgogne et le violon du gros Blaise ; et si on m'avait offert mon congé, je l'aurais bien accepté. Quand j'ai en-

tendu le premier coup de canon — c'était un tapage horrible, de la fumée, des cris de morts, — je n'étais pas à mon aise. — Notre commandant nous crie : Braves soldats, c'est notre tour ! — en avant ! en avant ! C'était justement du côté des canons. — Tous mes camarades partent, comme s'ils couraient à la fête ; moi, je manquais d'enthousiasme. — Mais voilà que la musique d'un régiment qui était en position s'avise justement de jouer mon air... *Tra deri dera, deri dera* ; moi, si doux et si paisible, j'avais à peine entendu la ritournelle, que je me métamorphosai en héros, je devins un vrai lion, — il me poussait une crinière, et me voilà en avant de mon escadron engagé dans une charge avec les cuirassiers autrichiens. — Le sabre au poing, jurant, tapant comme un sourd, et fredonnant mon petit air *Tra deri dera, deri dera, la la,*—jallais comme le diable. — Tout à coup je rencontre sur mon chemin un grand gaillard tout doré qui tenait un drapeau. *Tra deri*, ça ferait une jolie robe pour Jacqueline, que je me dis, et je lui tombe dessus, *deri dera*.— Je le coupe en deux, — *tra deri* ; — je lui enlève son drapeau, *deri deri*. — Le général m'embrasse, on met mon nom à l'ordre du jour de l'armée... et la République me fait cadeau d'un sabre d'honneur. *Tra deri dera, la la deri*. — En 1812, un aide de camp de Murat vient nous prier très-poliment de nous donner la peine d'entrer dans la redoute de la Moskowa. — Notre colonel salue l'aide de camp et lui répond : on y va. — En arrivant sous les murs de la redoute, nous n'étions plus que quarante de notre escadron, et le canon

tonnait... l'on aurait dit un tremblement de terre. — C'est pour le coup que je regrettais le violon du gros Blaise. — Mes camarades et moi nous hésitions un peu, et je me disais à moi-même en regardant la terrible redoute : — Bien sûr, c'est imprudent d'entrer là-dedans. Mais voilà-t-il pas qu'une musique éloignée se met à jouer mon air *tra deri...* Je pars en avant, les miens me suivent, et nous tombons dans la redoute, terribles et rapides comme des boulets vivants... Un régiment presque entier nous suit, puis deux, puis trois. — On fait un hachis de Russes, et j'attrape la croix d'honneur, toujours sur mon air *Tra deri deri dera*, — et après ça, comment diable voulez-vous que j'aie peur de danser dans un bal ?

Comme le bonhomme achevait son récit, l'orchestre commença précisément le quadrille en vogue, dans lequel se trouvait l'air sur lequel le vieux soldat avait accompli ses exploits guerriers.

—Ah ! enfin, dit le vieillard, nous y voilà... Et, quittant le bras d'Octave, qui ne put le retenir, il fit le tour du bal pour aller inviter une danseuse. Il s'arrêta devant une jeune fille de dix-huit ou vingt ans, vêtue d'une toilette de couleur claire. Elle avait de jolis yeux gris bleu, des cheveux cendrés chastement arrangés en bandeau et un grand air d'honnêteté sur son visage.

— Elle est charmante, dit le vieillard. Et, s'approchant de la jeune fille, qui paraissait être venue seule au bal, le bonhomme Jadis ôta son petit chapeau rond, se ploya en deux comme un arc, et enchâssa son invitation dans un

compliment qui avait une tournure tout à fait galante.

La jeune fille leva les yeux sur ce cavalier singulier, et ne put s'empêcher de sourire en voyant le costume du vieux bonhomme, qui ressemblait à un Colin d'opéra-comique.

— Mais, monsieur, répondit-elle d'une voix douce, je ne sais pas danser.

— Vous ne savez pas danser !... fit le bonhomme. Ah ! ciel ! c'est prodigieux... mais moi, j'ai su danser avant de savoir lire.

— Du moins, je ne sais pas danser comme on danse aujourd'hui, répondit la jeune fille.

— Oh ! ni moi... répliqua le vieillard, ni moi... On va un peu plus loin, en effet, aujourd'hui... c'est presque des tours de force... Cependant, je n'ai pas oublié les figures... dit-il ; et sur cet air qu'on joue en ce moment, je suis sûr de me tirer d'affaire... Si vous voulez que nous essayions... fit le bonhomme Jadis en revenant à la charge.

— Oh ! non merci, monsieur... dit la demoiselle. Je ne suis pas venue dans l'intention de danser. Je suis entrée ici par curiosité... un moment... parce que c'était sur mon chemin... Je n'ai pas l'habitude d'aller au bal... Merci...

— Cependant... fit le bonhomme en insistant, sur cet air-là, qui est si joli... Écoutez-donc... *Tra deri*, *derí dera*. Hein ! comme c'est gai... *deri*, *dera*... Ça ne vous donne pas envie ? ajouta-t-il en battant fort prestement un entrechat.

— Merci, monsieur, merci, répondit la jeune fille en se cachant la figure pour ne pas rire. — D'ailleurs, il va pleuvoir, dit-elle. — En effet, le ciel s'était chargé, l'air était lourd, le ciel se coupait d'éclairs par intervalles ; et le quadrille était à peine commencé, qu'une grosse pluie vint disperser les danseurs, qui se réfugièrent dans le café, où il n'y eut bientôt plus assez de place.

Pendant le dialogue de son vieux voisin avec la jeune fille, Octave s'était tenu à quelque distance. Mais quand l'orage avait éclaté, il s'approcha du bonhomme Jadis et lui dit :

— Il faut nous retirer. Il est tard, d'ailleurs.

— Où diable voulez-vous que nous allions, dit le vieillard, par ce temps affreux ? un vrai déluge ! Il faut entrer quelque part... prendre quelque chose. Nous ne pouvons pas rester là. Voilà déjà que je ressemble à une éponge... — Ah ! mon Dieu ! fit-il en se retournant vers la jeune fille... Mais vous, mademoiselle, vous ne pouvez pas rester dehors... Vous allez gâter votre jolie toilette. — Venez avec nous vous mettre un instant à l'abri.

— Merci, monsieur, dit-elle, je vais m'en aller... je prendrai une voiture... je ne demeure pas loin d'ailleurs, — rue Rochechouart... c'est à côté...

Et, mal abritée sous un petit acacia faisant dôme, elle regardait tristement la pluie qui commençait à mouiller sa robe.

— Rue Rochechouart dit le bonhomme Jadis — mais, alors, nous sommes voisins, mademoiselle. — Monsieur,

fit-il en montrant Octave, qui ne levait pas les yeux, — et moi, nous habitons rue de la Tour-d'Auvergne, numéro...

— Tiens, fit la jeune fille, nos maisons se touchent... moi j'habite le pensionnat de demoiselles...

— Ah ! fit Octave en levant les yeux. — J'ai une fenêtre qui donne sur le jardin.

— Eh bien, c'est ça ! — fit le bonhomme Jadis, — nous sommes tous voisins... Alors, mademoiselle n'a plus de raisons pour refuser de se mettre avec nous à l'abri ; — nous attendrons la fin du mauvais temps, — et nous reconduirons mademoiselle, — il sera un peu tard... comme elle est seule...

— En effet... ce serait plus prudent... dit Octave. La jeune fille garda le silence. Le bonhomme Jadis regarda les deux jeunes gens ; un jeune sourire courut sur ses lèvres, et il chantonna tout bas le refrain de son vieil air : *Tra deri, dera, dera.*

— Allons, dit-il, voilà qui est entendu... entrons là dedans.

Et il se dirigea vers le café du jardin champêtre, laissant derrière lui la jeune fille et Octave, très-embarrassés tous les deux.

— Eh bien, venez-vous ? — s'écria le vieillard, sur la porte du café.

— Nous voici , dit Octave, qui après une courte hésitation se décida à offrir la main à sa compagne pour l'aider à franchir une petite mare d'eau.

Ce fut seulement bien après minuit que l'on put songer

à se retirer. L'orage n'avait point cessé, et la pluie avait tombé à torrents.

— Nous allons être à l'amende, — disait le bonhomme Jadis à Octave, en entendant sonner une heure du matin comme ils passaient à la barrière.

— Une heure... déjà... mon Dieu! fit la jeune fille avec épouvante. — Si on n'allait pas m'ouvrir...

— Hi! hi! hi! — fit le bonhomme Jadis en lui-même. — Ça serait drôle... *tra deri*, — très-drôle.., *deri dera*...

— Rassurez-vous, mademoiselle, — disait Octave à sa compagne, dont il sentait le cœur battre sur son bras — nous voici arrivés; dans un moment, nous serons à votre porte...

Et il pressait le pas, tandis que le vieux voisin ralentissait exprès sa marche, en murmurant des mots décousus, — comme:

— Il sera trop tard... pauvre fille... rester à la porte... à la belle étoile... — Ah! bah! *tra deri* ... si mon jeune ami savait s'y prendre... l'hospitalité... de mon temps... *deri dera*... je sais bien ce que j'aurais fait... pas de maîtresse... à vingt ans... *tra deri*... c'est prodigieux, *deri dera*...

— Tiens! tiens! on n'ouvre pas, dit-il en s'arrêtant tout à fait à quelque distance des deux jeunes gens qui étaient arrêtés devant une maison de la rue Rochechouart, faisant angle avec celle de la rue de la Tour-d'Auvergne.

Trois ou quatre coups de marteau retentirent violemment

dans le silence et furent répétés par tous les échos de la rue déserte.

— C'est qu'on n'ouvre pas... tout de même, continuait le bonhomme Jadis en se rapprochant. Comment vont-ils se tirer de là ?

Trois nouveaux coups ébranlèrent la porte qui resta close.

— Eh bien, fit le vieillard en s'approchant, ils sont donc sourds ?

— Ah ! mon Dieu, disait la jeune fille qui paraissait en proie à une grande agitation, qu'est-ce que madame va dire ? Et le portier qui n'entend pas !

— Madame, qui ça madame ? demanda le bonhomme.

— La directrice de la pension où je suis sous-maîtresse ; je devais être de retour à dix heures. Mon Dieu ! je vous en prie, ajouta-t-elle en parlant à Octave, frappez plus fort, on entendra peut-être.

Octave frappa, mais plus doucement qu'il n'avait fait, et tout en frappant il regardait la jeune fille dont l'inquiétude était à son comble, et il aperçut une larme qui roulait sur sa joue. Ces pleurs dans ses yeux bleus causèrent au jeune homme une telle impression qu'il n'avait plus la force de frapper.

— On n'entend pas, dit-il, c'est inutile. Comment faire ? Et il regarda sa compagne.

— Ah ! mon Dieu, reprit le bonhomme Jadis d'une voix ironiquement dolente, comment faire ?

— Comment faire ? dit doucement la jeune fille. — Ah !

s'écria-t-elle en relevant la tête, j'entends du bruit... on a entendu.

— C'est impossible, s'écria Octave, tout le monde dort.

— Mais on s'est réveillé... Vous avez frappé trop fort, jeune homme, lui dit à l'oreille le bonhomme Jadis. C'est égal, la partie est bien engagée, mes compliments.

— Je ne vous comprends pas, fit Octave.

— *Tra deri dera*, chantonna le vieillard.

Pendant ce temps-là une petite fenêtre en œil-de-bœuf venait de s'ouvrir au-dessus de la porte cochère.

— Qui est là ? dit une voix.

— C'est moi, répondit presque à voix basse la jeune fille.

— Qui vous ? demanda la voix; ça n'est pas un nom ça.

— Mademoiselle Clarisse, de chez madame Hubert, la maîtresse de pension; ouvrez.

— Ah ! c'est vous, répliqua la voix. C'est vous qui rentrez à des heures pareilles... C'est du joli ! excusez...

— Mais ouvrez donc, s'écria Octave avec vivacité; voilà une heure que nous sommes à la porte.

— Chut ! dit doucement Clarisse en mettant sa main sur la bouche du jeune homme, ne le fâchez pas, il est méchant et serait capable de ne pas m'ouvrir.

— Ouvrirez-vous, à la fin? cria Octave d'une voix de tonnerre.

Le bonhomme Jadis avait entendu la recommandation faite tout bas par la jeune fille ; et voyant de quelle

façon le jeune homme lui avait obéi, il s'approcha d'Octave et lui glissa à l'oreille :

— Très-bien! je vous les réitère mes compliments.

— Puisque c'est comme ça qu'on me parle, reprit la voix du portier, je n'ouvrirai pas; à cette heure-ci les honnêtes gens sont couchés, il n'y a que les vagabonds qui sont dehors.

— Vous voyez, fit Clarisse à Octave... Je vous l'avais bien dit, il est fâché ; j'en étais bien sûre, on va me laisser à la porte, et demain madame Hubert ne voudra plus me recevoir. Qu'est-ce que je deviendrai? Et elle se mit à fondre en larmes.

— Voyons, mon brave homme, dit le bonhomme Jadis au portier... vous ne laisserez pas cette pauvre petite à la porte. Vous avez la voix grosse... mais vous êtes sensible, le cœur est bon... Allons! ajouta le bonhomme, le cordon s'il vous plaît.

Le portier crut qu'on se raillait de lui; et il s'apprêtait à refermer la fenêtre, quand il entendit les pas d'une patrouille qui s'avançait dans la rue; il craignit qu'on ne l'appelât, et, sans répondre , il tira le cordon.

Au moment où elle s'y attendait le moins, Clarisse, qui était appuyée contre la porte, la sentir fléchir sous elle...

— Il a ouvert! il a ouvert. Merci, messieurs, je rentre bien vite.... Ah! j'ai eu bien peur, ajouta-t-elle en regardant Octave, qui paraissait tout stupéfait. Adieu! dit elle; et elle disparut, fermant la porte derrière elle.

— Eh bien, dit le bonhomme Jadis à Octave, qui ne bougeait pas, est-ce que nous allons coucher là, mon jeune ami?

— Non, non, répondit machinalement Octave en regardant toujours la porte; le portier avait pourtant dit qu'il n'ouvrirait pas, ajouta-t-il.

— Oui, mais il a ouvert; c'est égal, dit le vieillard, vous êtes en bon chemin maintenant. C'est toujours tout droit; et comme vous allez d'un assez bon pas, à ce que j'ai pu voir, vous arriverez. Et maintenant, allons nous coucher.

Arrivés à leur porte, Octave et le bonhomme Jadis recommencèrent le même manége qu'ils venaient de faire à la porte de mademoiselle Clarisse. Ce ne fut qu'au bout d'un grand quart d'heure que le portier consentit à leur ouvrir.

Octave se jeta sur son lit et ne dormit presque pas.

Le lendemain, dès le matin — il était installé à la petite fenêtre donnant sur le jardin de l'institution de demoiselles.

A l'heure de la récréation des élèves, Octave aperçut enfin mademoiselle Clarisse. Elle était assise sur un petit banc appuyé au mur, et justement situé dans une perpendiculaire directe au-dessous de la fenêtre du jeune homme.

Tout à coup un petit papier attaché à un petit morceau de bois tomba sur le livre qu'elle tenait à la main.

La jeune fille releva la tête et aperçut Octave ;— elle lui sourit en mettant un doigt sur sa bouche, ramassa le petit papier et le mit dans sa poche ; puis, la cloche ayant sonné

pour la rentrée en classe, elle disparut avec ses élèves.

Octave sauta en bas de la fenêtre et exécuta une danse folle.

— Bravo!... bravo! cria une voix qui venait d'une fenêtre de la cour.

Octave courut à sa croisée — qui était resté ouverte — et il aperçut le bonhomme Jadis qui jardinait comme de coutume.

— Eh bien, nous savons donc danser maintenant ? dit le vieillard.

Octave lui répondit par un sourire accompagné d'un geste amical.

Le soir du même jour, le portier monta tout essoufflé et tout effaré...

— Monsieur Octave, dit-il... c'est extraordinaire... ce qui arrive...

— Quoi donc? demanda le jeune homme avec inquiétude.

— Une lettre... une lettre pour vous !.... C'est une dame qui l'a apportée... Nous en avons été saisis ma femme et moi...

— Donnez donc vite, s'écria Octave en prenant la lettre des mains du portier sur qui il referma sa porte.

Quelques jours après, — le matin, — comme le bonhomme Jadis arrosait ses fleurs il entendit un duo d'éclats de rire qui s'échappait de la chambre d'Octave.

— Ah ! dit le bonhomme en se frottant les mains, je n'ai plus besoin de déménager ; — j'ai mon affaire en face de

moi — ça me rappellera Jacqueline. — Vingt ans! et pas d'amourettes! — c'était trop fort aussi.... A la bonne heure, maintenant. — Il faut bien se ranger. — *Tra deri deri dera.*

LES

AMOURS D'OLIVIER.

I

Olivier avait vingt ans. La poésie n'avait d'abord été chez lui qu'une maladie de la première jeunesse, qu'un premier amour avait fort envenimée, et que, plus tard, la fréquentation de jeunes gens voués à l'art avait rendue chronique. Le père d'Olivier, homme très-rigide et très-positif, voulait faire suivre à son fils la carrière du commerce, et dans cette intention il avait envoyé Olivier prendre des leçons de tenue de livres chez un professeur du quartier. C'était un homme déjà vieux, ayant mené longtemps la vie des joueurs et des débauchés, et le moins habile physionomiste aurait lu facilement sur sa figure la carte de tous les mauvais penchants. A quarante-cinq ans, cet homme, qui

7.

s'appelait M. Duchampy, avait épousé une jeune fille qu'il avait séduite. A l'époque où Olivier vint prendre des leçons chez lui M. Duchampy était marié depuis quelques années, sa femme avait vingt-quatre ans. C'était une femme de cette race frêle et maladive, où les poëtes de l'école poitrinaire vont ordinairement chercher leur idéal. Madame Duchampy possédait toutes les grâces langoureuses et attractives de ces sortes de tempéraments, hypocrites quelquefois, et qui, sous une apparence de faiblesse, cachent de grandes provisions de force et d'ardeur. Ses yeux d'un bleu indécis s'allumaient parfois d'un éclair fugace aux lueurs duquel son visage, ordinairement calme et pâle, s'animait et se colorait à la fois. Mais ce n'étaient là que de rares accidents, de passagères éruptions de vie, résultant peut-être d'un flux de jeunesse et de passion comprimées. Sans être précisément un appel à la pitié, son sourire excitait l'intérêt, et paraissait accuser confusément une vie de souffrances ignorées, dont la confidence, faite de sa voix lente et douce, pouvait être souhaitée par un jeune homme enclin à l'élégie. Madame Duchampy restait souvent le soir dans la salle d'étude où Olivier venait prendre sa leçon quotidienne. Elle travaillait à quelque ouvrage de tapisserie, ou donnait ses soins à une petite fille de deux ans, qui, dans les bras de sa mère semblait une fleur mourante attachée à un arbrisseau malade. Pendant que son professeur s'occcupait auprès de ses autres élèves. Olivier détournait les yeux de ses cahiers noirs de chiffres, et regardait madame Duchampy, qui s'arrangeait toujours de façon à

être surprise dans quelque attitude de coquetterie maternelle.

Il arriva une chose bien simple :— c'est qu'Olivier n'apprit aucunement la tenue des livres, et qu'il devint parfaitement amoureux de la femme de son professeur. Un soir, madame Duchampy se trouvant seule avec Olivier, elle lui fit ses confidences. C'était quelques jours après la mort de sa petite fille. — Olivier tomba à ses genoux, et laissa couler sur ses mains ces larmes toutes chaudes de sincérité qui gonflent les cœurs naïfs. Il eut toute l'éloquence de l'inexpérience.— Il exprima la passion réelle avec l'accent vrai; et il fut écouté d'autant plus qu'il était attendu. A compter de ce jour-là, madame Duchampy s'apela Marie pour Olivier.

Cependant, quoi qu'il eût fait pour enrayer ses progrès,—afin d'avoir un prétexte pour venir dans la maison, au bout de six mois de leçons, Olivier en savait assez pour entrer dans n'importe quel comptoir commercial. — Son professeur le lui déclara un jour, mais il ajouta : —J'espère néanmoins que cela ne vous empêchera pas de venir nous voir, et le plus souvent que vous pourrez sera le mieux.— Olivier vint hardiment tous les jours.

Le professeur ne paraissait aucunement s'inquiéter de cette assiduité.— Il en connaissait parfaitement le motif, mais il savait à quoi s'en tenir sur les relations de ce jeune homme avec sa femme, et se tenait rassuré sur l'innocence de cette passion qui vivait dans l'outre-mer du platonisme le plus pur. Un jour, M. Duchampy surprit

une lettre que le poëte écrivait à Marie. Cette épître, que le pudique Joseph lui-même aurait signée sans difficulté, commençait par ces mots ; « Ma sœur ! » — M. Duchampy poussa un grossier éclat de rire.

—Et vous, demanda-t-il à sa femme, — le nommez-vous mon frère ? Cela serait curieux. Mais en vous appelant ainsi de ces noms fraternels, ne savez-vous point que vous semez tout simplement de la graine d'inceste dans le terrain de l'adultère ?

—Olivier est un enfant, dit Marie ; — c'est de l'amitié qu'il a pour moi ; c'est de la pitié que j'ai pour lui. — Voilà tout, vraiment ; — mais, si vous le désirez, — je le renverrai.

— Non pas ! répliqua le mari. — A moins qu'il ne vous ennuie trop avec son amour bleu de ciel. — Gardez-le, cela m'est égal.

Au fond, M. Duchampy était réellement fort indifférent. — Il n'aimait sa femme que comme un être docile et silencieux — sur lequel il pouvait à loisir épancher ses colères — quand il avait perdu au jeu. — D'un autre côté, l'assiduité d'Olivier lui servait de prétexte pour s'échapper de son ménage et courir de honteux guilledous.

Les amours de Marie avec Olivier durèrent dix-huit mois, pendant lesquels ils ne s'écartèrent point des pures régions du sentiment. Au bout de ce temps, des pertes successives faites au jeu engagèrent M. Duchampy dans d'assez méchantes affaires, compliquées de faux. Il fut forcé de fuir en Angleterre pour éviter des poursuites. Sa

femme resta à Paris, sans ressources. Olivier, qui jusqu'alors n'était resté avec Marie que du matin jusqu'au soir, y resta une fois du soir jusqu'au matin :— c'était une nuit d'hiver — une de ces longues nuits, si longues et si dures pour les pauvres, si courtes et si douces pour ceux qui les passent, les bras au cou d'une femme aimée. — Mais le réveil de cette nuit fut terrible. Madame Duchampy était avertie qu'elle allait être poursuivie comme complice de son mari, affilié à une société de gens suspects. — Voyant la liberté de sa maîtresse menacée, — et sans réfléchir un seul moment qu'il pouvait se compromettre en la dérobant aux poursuites dont elle était l'objet, — Olivier voulut sauver celle qui n'avait désormais d'autre appui que lui. — Comme il ne pouvait l'emmener dans la maison de son père où il logait, Olivier pensa à un jeune peintre de ses amis — qui, outre l'atelier où il travaillait, possédait dans un quatier voisin une chambre qui lui servait seulement pour coucher. — Urbain consentit à céder cette chambre à Olivier, qui vint y cacher sa maîtresse. — Urbain venait quelquefois passer la soirée avec les deux jeunes gens à qui il donnait l'hospitalité. — Après plusieurs visites, il revint un jour, pendant l'absence d'Olivier, et passa beaucoup de temps avec Marie ; — le lendemain, il revint de nouveau, et aussi le surlendemain. — Le troisième jour, en rentrant le soir, Olivier ne trouva plus personne dansla chambre :—Marie était partie, laissant pour Olivier une lettre très-laconique.

Elle lui apprenait qu'ayant reçu avis qu'on avait décou-

vert son refuge, elle avait dû en chercher un autre chez une parente. — Olivier ne lui en connaissait pas. — Dans sa lettre, Marie conseillait à son amant de ne point compromettre sa sûreté en cherchant à la voir, et lui ajournait à huit jours de là une entrevue, le soir, place Saint-Sulpice.

Olivier courut à l'atelier d'Urbain, pour lui apprendre ce qui lui arrivait.

Le peintre le reçut avec un air embarrassé.

— J'étais allé dans ma chambre tantôt pour prendre quelque chose dont j'avais besoin, dit Urbain. J'ai trouvé Marie en émoi : elle venait de recevoir l'avis dont elle parle dans la lettre ; — elle est partie sur-le-champ... — Je l'ai accompagnée, ajouta-t-il maladroitement.

— Alors, tu sais où elle est dit Olivier avec vivacité.

— A peu près, répondit le peintre, — mais ce secret n'est point le mien, et je ne puis rien te dire. — Qu'il te suffise de savoir que Marie est en sûreté ; et comprends bien que, pour un certain temps, toi, qui es peut-être surveillé aussi, suivi sans doute, il importe, et la prudence l'exige, que tu cesses de voir Marie. — Au reste, ajouta Urbain, je suis tout à toi, — et je ferai auprès de ta maîtresse toutes les commissions dont tu me chargeras.

Olivier n'eut aucun soupçon. — Au jour que lui avait indiqué Marie, il se trouva le soir place Saint-Sulpice ; — l'heure désignée avait déjà sonné et Marie n'était pas encore arrivée. Au moment où il commençait à perdre patience — il aperçut venir Urbain.

— Marie est malade et ne peut sortir ce soir, dit le peintre.

— Malade ! fit Olivier, pâle d'angoisse. — Conduis-moi vers elle.

— Non, reprit Urbain, — elle me l'a défendu.

Olivier regarda son ami, — qui, malgré, lui baissa les yeux.

— Je veux voir Marie absolument, dit Olivier, entends-tu cela ? — ce soir, tout de suite, sans retard. — Arrange-toi comme tu voudras ; qu'elle vienne ou que j'aille la trouver. — Choisis, il faut que je la voie.

— C'est bien, dit Urbain qui paraissait inquiet. — Je vais aller dire à Marie, — malade, brûlée par fièvre, — qu'elle quitte son lit, — pour courir la rue, sous les frissons d'un ciel noir ; — je lui dirai que, dût-elle arriver en rampant sur le pavé et tomber morte sur cette place, il faut qu'elle vienne.

— Pourquoi ne veux-tu pas me conduire chez elle ? — dit Olivier doucement.

— Parce qu'elle ne peut point te recevoir là où elle est, — ce n'est pas chez elle.

— Mais elle te reçoit bien, toi.

— Je ne suis pas son amant, moi, — je ne suis que son ami à peine, et le tien ; — le trait d'union qui vous unit, — voilà tout ce que je suis. — Que décides-tu ? — demain.... après.... dans quelques jours Marie pourra sortir sans danger pour sa santé et pour sa liberté. — Attends.

— Je n'attendrai pas une minute, — dit Olivier ; — va chercher Marie.

— C'est bien, — répondit Urbain, — j'y vais.

Une idée terrible traversa l'esprit d'Olivier. — Marie est chez Urbain, — lui cria un instinct prophétique ; et il s'élança sur les traces du peintre, — le rejoignit, et sans avoir été aperçu, — le vit entrer chez lui. Olivier se cacha dans un angle obscur du voisinage pour surprendre Urbain au moment où il sortirait. — Au bout de quelques instants, le peintre sortit de la maison où était son atelier, — il n'était point seul, — quelqu'un l'accompagnait, — c'était un jeune homme.

Olivier respira plus librement, — seulement son inquiétude n'avait pas cessé.

— Comment Urbain qui l'avait quitté pour aller chercher Marie revenait-il avec un jeune homme, et non avec Marie? — et si ç'avait été elle, comment et pourquoi se serait-elle trouvée chez Urbain? Olivier se posait toutes ces questions en rejoignant à la hâte la place Saint-Sulpice par un chemin plus abrégé que celui pris par Urbain. — Aussi arriva-t-il quelques secondes avant lui.

— Et Marie ?— cria Olivier en voyant Urbain s'avancer sur la place, — où est-elle, Marie?

— Me voilà, répondit une voix, — la voix du compagnon d'Urbain, qui n'était autre que Marie sous des habits d'homme.

— Ah ! fit Olivier... C'était donc toi, tout à l'heure!— Mais le cri de sa maîtresse, — la révélation subite de la

trahison d'Urbain, avaient frappé Olivier au cœur ; — il chancela comme un homme qui vient de recevoir une balle, et sans l'appui d'un arbre qui se trouvait derrière lui, il serait tombé sur le pavé.

— Le malheureux ! s'écria Marie, en se précipitant vers Olivier.

— Allons, bon ! dit Urbain avec impatience, allons-nous faire des scènes en public, à présent ? — Pourquoi êtes-vous venue ? — Laissez-moi seul avec Olivier, — nous nous expliquerons, — c'est impossible devant vous ; allez... retournez à la maison.

Jamais les plus orageuses colères de son mari n'avaient autant épouvanté la jeune femme, que cette brutalité froide. — L'attitude cruelle d'Urbain la trouva sans résistance, — et sous son regard impératif, elle ploya comme un saule sous l'ouragan. — Après une courte hésitation, elle se retira lentement, laissant Urbain et Olivier seuls sur la place déjà déserte.

La fraîcheur de l'air tira un instant Olivier de son presque évanouissement. — Il regarda autour de lui.

— Où est Marie ? demanda-t-il.

— Elle est retournée chez elle, — chez moi, répondit Urbain brièvement.

— Chez elle... chez toi... murmura machinalement Olivier .... C'est donc vrai... chez elle.... chez toi...

—Eh bien, oui — puisque nous demeurons ensemble — Après ?... Est-ce tout ce que tu as à me dire ?

Olivier parut chercher une réponse — mais sa pensée

était pour ainsi dire asphyxiée par sa douleur, et sa parole noyée dans les larmes n'arrivait pas jusqu'à sa bouche.

— Que dire à cela ? murmura Urbain — j'aimerais mieux une querelle. Mais des pleurs ici, — des pleurs là-bas sans doute ; — que le diable les emporte tous les deux ! — Si ce qui arrive est arrivé, c'est autant la faute de Marie que la mienne ; — d'ailleurs — *c'était dans ma chambre.* Voyons, dit-il en secouant Olivier, parle-moi, accuse-moi... Je me défendrai si je veux... Marie est ma maîtresse, eh bien, oui ! — c'est vrai— elle était bien la tienne.

Olivier n'entendait pas, — il avait un millier de cloches dans la tête, qui toutes lui sonnaient ce nom — MARIE. Sa bouche se contractait horriblement, et il paraissait souffrir comme s'il eût mâché des charbons ardents. — C'était une espèce d'apoplexie du désespoir.

— Mais parle-moi donc ! s'écria Urbain.

— Oh ! oh ! fit Olivier... en tombant aux genoux du peintre... je t'en supplie... mène-moi voir Marie ; — et il retomba dans son insensibilité.

— Allons, dit Urbain, il n'y a rien à faire.

Un cabriolet passait. Urbain appela le cocher, lui paya sa course d'avance, lui donna l'adresse d'Olivier qui sanglotait comme une fille, et fit monter celui-ci dans la voiture.

— Il est malade le bourgeois, — dit le cocher, — il pleure.

— Il est ivre, dit Urbain.

—Ah! oui, — il sue son boire par les yeux, — moi j'ai pas le vin tendre. — Hue la Blonde ! — ajouta le cocher, en allongeant un coup de fouet à sa rosse.

II

Pendant la course, Olivier retrouva graduellement un peu de calme. En arrivant chez lui, il alla dire bonsoir à son père qui le reçut fort mal. Puis il monta dans sa chambre. Sans même songer à fermer la fenêtre, par où soufflait une bise aiguë dont les baisers, qui pouvaient être des caresses mortelles, glissaient sur son front humide d'une sueur brûlante, Olivier s'assit près d'une table, la tête posée entre ses mains.

Avez-vous vu dans un hôpital faire à un homme l'amputation d'un membre ? On étend le malade sur une haute table recouverte d'un drap blanc. Tout autour se rangent le chirurgien et les élèves qui, en les tirant de la trousse, font cliqueter l'arsenal des instruments de chirurgie. A ce bruit sinistre, le sujet détourne la tête, épouvanté, comme un cerf qui entend l'aboi des chiens prêts à le déchirer. — Sur le seuil de la salle, les autres malades de l'hôpital viennent voir *comme cela se joue*. Le chirurgien

retrousse le parement de son habit, choisit un joli instrument à manche d'ivoire ou de nacre, et, s'il est habile, fend d'un seul coup l'épiderme. — Une rosée pourpre vient tacher le drap. — L'opération est commencée. — Le patient crie ; — ce n'est rien encore. — Voici tous les bistouris, tous les couteaux et les scalpels ; toute la meute de fer et d'acier qui se précipite à la curée, — et ouvre dans la chair une brèche sanglante au passage de la scie qui s'en va mordre l'os. — Le chirurgien continue son exécution ; et, si c'est un jour de clinique, tâche de se distinguer, comme un musicien qui joue un solo dans un concert à son bénéfice. — Le patient hurle plus fort, — la scie a entamé l'os. Pendant ce temps-là, et tout en préparant les ligatures et les tampons pour étancher le sang, — les élèves rient et causent entre eux de l'actrice en vogue et de la pièce sifflée. Cependant le patient pousse un cri suprême : — la scie a donné son dernier coup de dents ; et le membre, détaché du tronc, tombe dans une mare de sang.

Le chirurgien essuie ses outils, lave ses mains, rabat les manches de son habit, et dit au malade :

— Adieu, mon brave homme. — Vous n'aurez plus la goutte à cette jambe-là ; — ou — vous n'aurez plus d'engelures à cette main-là, — si c'est un bras qu'on vient de couper, — car il y a une plaisanterie spéciale et appropriée à chaque genre d'opération.

Quant au malade, on le transporte dans son lit : — il meurt, ou il guérit. Mais, dans ce dernier cas, il est bien

sûr que sa jambre ou son bras coupé ne lui repousseront pas — et qu'il n'aura plus à subir le martyre d'une nouvelle amputation.

Mais si, au lieu d'un membre, — il s'agit d'un sentiment, — d'une passion, d'une amitié rompue, d'un amour trahi ; si c'est surtout la première de nos illusions qu'il s'agit d'amputer, c'est autre chose de bien plus terrible, ma foi. — D'ailleurs, tout n'est pas fini — et l'opération n'a pas le résultat brutal de l'acier du chirurgien, — qui coupe et retranche à jamais. A cette amitié rompue succédera une amitié nouvelle ; — à cet amour trahi — un amour nouveau, qui doivent, l'une se rompre encore et l'autre être encore trahi. Et de nouveau, l'expérience viendra vous dire : — Je t'avais pourtant prévenu, pourquoi n'es-tu pas encore guéri ? et elle recommencera ses terribles opérations : mais à peine partie, — arrivera derrière elle, — l'espérance, cette éternelle persécutrice, qui déchirera l'appareil posé par l'expérience et détruira son ouvrage ; — et ainsi toujours — jusqu'à la fin — de la fin.

Il est des natures qui ne survivent pas à la mort de leur première illusion : — ce sont les natures privilégiées. — Il en est d'autres chez qui l'espérance perpétue la douleur.

Olivier avait dix-huit ans. — Son premier amour et sa première amitié gisaient flétris sur le champ de sa jeunesse un peu plus tôt, un peu plus tard, — qu'importe ? son heure était venue. — Subissant le sort commun, il allait à son tour s'étendre sur le sinistre chevalet de torture où, venant lui porter son premier coup de griffe et lui donner

sa première leçon, l'expérience allait le mutiler avec tous ses scalpels et tous ses couteaux

A cette heure même, dans une chambre voisine de la sienne, une compagnie de jeunes gens et de jeunes femmes, buvant à plein verre le vin, qui est le jus du plaisir, chantaient ce refrain connu :

Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans !

Méchant mensonge qu'on croirait écrit par un propriétaire pour faire une réclame à ses mansardes! Triste paradoxe qui montre les coudes comme un habit usé ! Mauvais vers, au milieu des vers de ce poëte qui, pour avoir trop consommé de lauriers pendant sa vie, n'en aura peut-être plus assez pour indiquer sa tombe.

Toute la moitié de la nuit, Olivier resta immobile à la même place, se crucifiant sur la croix des souvenirs, et buvant la douleur à pleine coupe, jusqu'à ce que son cœur lui criât : Assez!

Pareilles aux corbeaux qui flairent les cadavres, — les sinistres pensées qui rôdent autour du désespoir — voltigeaient autour d'Olivier, et lui soufflaient au cœur la haine de la vie et l'amour de cette haine; son cerveau ébranlé battait sous son crâne comme le marteau d'une cloche : — c'était le tocsin qui sonnait la mort prochaine de sa jeunesse.

On chantait toujours dans la chambre voisine, — et chaque vers de ces joyeux couplets, comme une flèche

de gaieté acérée, s'enfonçait dans le cœur moribond du jeune homme.

Enfin, sortant de cette muette immobilité, il prit du papier et écrivit rapidement jusqu'au jour levant.

Il écrivit deux longues lettres, l'une à Urbain, l'autre à Marie. — Ces lettres terminées, il réunit dans un seul paquet toutes les petites choses que sa maîtresse lui avait données *au temps de l'autrefois*. — Il ferma ce paquet en répétant une strophe d'un des poëmes les plus lamentables d'Alfred de Musset.

> Je rassemblais des lettres de la veille,
> Des cheveux, des débris d'amour;
> Tout ce passé me criait à l'oreille
> Ses éternels serments d'un jour.
> Je contemplais ces reliques sacrées
> Qui me faisaient trembler la main,
> Larmes du cœur par le cœur dévorées,
> Et que les yeux qui les avaient pleurées,
> Ne reconnaîtront plus demain.

— Au matin, la servante de son père monta pour faire le ménage.

— Où est mon père? demanda Olivier.

— Il est sorti pour toute la journée, répondit la bonne femme.

Olivier profita de cette absence pour envoyer la servante chez le pharmacien de la maison avec une ordonnance qu'il avait fait lui-même.— Il la chargea aussi de mettre à la poste les deux lettres pour Urbain et Marie.

—Monsieur, dit la servante en rapportant un demi-rou-

leau de sirop de pavots, vous prendrez bien garde : — le pharmacien m'a bien recommandé de vous dire de ne boire ça, — que par cuillerées,— de deux heures en deux heures. Il paraît que c'est *de la poison* tout de même. — C'est pour faire dormir pas vrai?

— Oui, dit Olivier, — pour faire dormir, — et il renvoya sa bonne.

En moins d'une heure, il avait bu entièrement le sirop de pavots.

III

Depuis près de deux jours, le père d'Olivier ne l'avait pas vu. Pris de quelque inquiétude, il monta à la chambre de son fils pour savoir ce que celui-ci pouvait faire. Ne trouvant point, comme d'habitude, la clef sur la porte, qui était intérieurement fermée au double tour, il frappa violemment, et appela plusieurs fois à haute voix. On ne lui répondit pas. — Ce silence obstiné augmenta son inquiétude, et l'effraya presque. Il alla chercher de l'aide dans la maison, et revint enfoncer la porte, qui céda à la fin. Suivi de deux ou trois voisins, il se précipita dans la chambre. — Olivier se réveilla à tout ce bruit; il avait dormi 30 heures. L'énorme dose de soporifique qu'il avait pris, mortel, pour des natures moins robustes que la sienne — ne

l'avait point tué — et le premier mot qui vint caresser sa lèvre à son réveil fut le nom de Marie.

En apercevant son père, — Olivier avait essayé de se lever du lit où il s'était couché tout habillé, — mais il ne put faire un pas.

Sa tête était de plomb, — et il avait un enfer dans l'estomac.

— Qu'est-ce que tu as? lui demanda son père, resté seul avec lui.

— J'ai mal à la tête, — dit Olivier. — Et comme ses yeux venaient de rencontrer le rouleau de sirop, — il murmura : — Il n'y en avait pas assez! — Il y en avait trop, au contraire, — et c'était cela qui l'avait sauvé.

Ce fut seulement en voyant cette fiole, que le père d'Olivier comprit sa tentative de suicide. Il allait commencer un interrogatoire. — lorsqu'on entendit marcher dans le corridor. —Olivier tressaillit : il avait reconnu le pas qui s'approchait.

— Mon père, dit-il, laissez-moi seul avec la personne qui va entrer.

— Mais tu souffres, lui dit son père; — il faut envoyer chercher un médecin.

— Non, fit Olivier avec vivacité. — N'ayez point de crainte; — je me suis bien manqué. Et d'ailleurs, j'ai l'idée que la personne qui vient m'apporte le meilleur des contre-poisons.—Je vous en prie, laissez-moi seul... après, tantôt... plus tard, nous causerons... je vous dirai tout ce que vous voudrez. — En ce moment on frappa à la porte.

— Entrez, dit Olivier. — La porte s'ouvrit, — Urbain

entra. — Le père d'Olivier sortit. — Les deux rivaux restèrent seuls.

— Et Marie ? s'écria Olivier, en essayant de se soulever sur son lit.

— Et toi ? répondit Urbain.

— Ne me parle pas de moi, — répliqua Olivier, — parle-moi de Marie. — Lui as-tu remis ma lettre seulement ? — tiens, ajouta-t-il en montrant la fiole de sirop, — je ne mentais pas, va... j'ai bu... Puis il répéta encore :... Mais il n'y en avait pas assez. — Qu'a-t-elle dit, Marie ?

— Marie n'a point reçu ta lettre ; — mais au moment où tu lui écrivais elle *nous* écrivait aussi ; — au moment où tu voulais mourir, — comme toi, — elle tentait le suicide... et comme toi elle n'est point morte, ajouta Urbain avec vivacité.

— Oh ! dit Olivier dans un mouvement de joie égoïste, — Marie a voulu mourir — parce qu'elle me croyait mort... elle n'avait pas cessé de m'aimer alors... et tu as menti. — O Marie ! ma pauvre Marie ! Je lui pardonne,... je l'embrasserai encore,... je la reverrai,... je l'entendrai. As-tu remarqué, Urbain, as-tu remarqué avec quelle douceur elle dit certains mots... *mon ami*, par exemple,... et *vois-tu !*... C'est bien peu de chose ces deux mots-là... pourtant, *mon ami, vois-tu !*... ô douce musique de la voix aimée !... ô Marie ! ma pauvre Marie !...

— Je t'ai dit, reprit tranquillement Urbain, que Marie n'avait point reçu ta lettre.

— Mais pourquoi ne la lui as-tu pas remise, toi ?...

— Parce que je n'ai point revu Marie depuis le moment où je t'ai quitté, avant-hier soir, place Saint-Sulpice.

— Comment cela ? demanda Olivier. — Elle n'est donc point rentrée chez toi ?

— Elle y est rentrée, dit Urbain. — J'avais loué sur le même carré où était mon atelier une chambre toute meublée, — c'est là qu'elle habitait.

— Seule ? dit Olivier.

— C'est là qu'elle habitait, continua Urbain. — C'est là qu'on est venu l'arrêter au moment où elle rentrait après nous avoir quittés tous les deux sur la place Saint-Sulpice. Je te disais bien, Olivier, qu'il était dangereux pour elle de sortir... Malgré la précaution que j'avais eue de la vêtir en homme, elle a été reconnue sans doute par les gens qui l'épiaient.

— Enfin, quand je suis rentré, j'ai trouvé la chanbre vide — et sur la table cette lettre qu'on lui avait permis d'écrire avant de l'emmener. — La voici, — et Urbain tendit à Olivier la lettre de Marie. — Elle était écrite sur du papier et avec du crayon à dessin.

« Monsieur Urbain, je vous remercie de vos bontés pour » moi ; votre hospitalité a prolongé ma liberté de quel- » ques jours. Au moment où je vous écris, on vient m'ar- » rêter sur un mandat du juge d'instruction. — Je ne sais » pas de quoi l'on peut m'accuser, je vous assure. — » J'ignorais les affaires de mon mari. — Mais, quoi qu'il » arrive, j'ai pris mes précautions pour ne point paraître » devant la justice... — Dans la crainte d'être arrêtée un

» jour ou l'autre, j'avais sur moi un petit flacon plein de
» cette eau bleue qui vous servait pour graver...

— De l'acide sulfurique, dit Urbain. — Heureusement il était éventé.

Olivier continua à lire la lettre de Marie : « Je boirai cette
» eau qui est du poison, et ça sera fini. — Je n'ai pas eu le
» temps de vous aimer, Urbain, parce que je n'avais pas eu
» le temps d'oublier Olivier. » — En cet endroit de la lettre, il y avait quelques mots raturés avec de l'encre, et non point du crayon, comme l'écriture de la lettre. Cette suppression avait été faite par Urbain ; — mais Olivier n'en déchiffra pas moins l'alinéa supprimé. Il continua : —
« que j'ai aimé pendant si longtemps. — Vous lui don-
» nerez mes cheveux que j'ai coupés le jour où vous m'aviez
» fait déguiser en homme. — Marie. » — Urbain resta confondu en voyant son ami lire presque couramment ce passage malgré la rature qui le recouvrait.

— Pourquoi as-tu rayé cela? demanda Olivier.

— Je voulais garder les cheveux de Marie, répondit Urbain ; — je te les donnerai.

— Écoute, dit Olivier, si tu veux me donner cette lettre, — nous partagerons les cheveux.

— Oui répondit Urbain. — Écoute le reste... Le lendemain du jour où Marie a été arrêtée, j'ai couru au palais de justice, — où je connais quelqu'un ; — c'est là que j'ai appris que Marie avait, en effet, tenté de se suicider. — Mais, comme je te l'ai dit, l'acide qu'elle avait employé était éventé : elle ne mourra pas... Maintenant, je vais te dire

adieu; après ce qui est arrivé, il est probable que nous ne pouvons plus avoir de relations. J'ai aimé Marie malgré moi, — et pour une maîtresse de huit jours, — je perds un ami de longue date; j'ai du malheur.

— Pourquoi ne plus nous revoir? — dit Olivier avec un sourire mélancolique? et, tendant la main à Urbain, il ajouta :... Il faut bien que je te revoie... à qui donc veux-tu que je parle D'ELLE ?

Comme Urbain sortait de chez Olivier, le père de celui-ci y rentrait. Resté sur le carré, l'oreille collée à la porte, il avait entendu tout l'entretien des deux jeunes gens. Il se doutait bien que la tentative de suicide faite par son fils avait sa source dans quelque amourette contrariée. Mais en apprenant que sa maîtresse était en état d'arrestation, il craignit que les relations d'Olivier avec cette femme n'eussent des suites compromettantes. Sans aucun préambule conciliateur, il aborda la discussion avec une violente colère, que le calme d'Olivier ne fit qu'irriter. Il fut impitoyable pour son fils, et plus impitoyable encore pour la maîtresse de celui-ci, qu'il traita de femme perdue.

Trahi par cette femme, pour laquelle il avait frappé aux portes de la mort, Olivier ne put l'entendre injurier par son père; — celui-ci avait été sans pitié, Olivier fut sans respect. — Cette scène horrible se prolongea deux heures. Elle se termina par cette épouvantable accusation que le fils en délire jeta au visage du père en courroux :

— Vous avez été le bourreau de ma mère, morte lentement sous vos colères.

— Malheureux! s'écria son père, — en levant sa main qu'il laissa aussitôt retomber.

— Si je suis sacrilége, — que Dieu vous venge! répondit Olivier.

— Retire les affreuses paroles que tu viens de dire, reprit son père.

— Retirez les injures que vous avez jetées à Marie, à une femme malheureuse, mourante peut-être en ce moment.

— Cette femme est une misérable, — elle te perdra.

— Ma mère est morte de chagrin, dit Olivier, — avec un regard sinistre. Encore une fois, — si j'ai menti, qu'elle me maudisse, — et si je dis vrai qu'elle vous pardonne!

Le père était blanc de fureur; et comme il venait d'apercevoir sur la cheminée parmi les souvenirs que Marie avait donnés à Olivier — un portrait d'elle au daguerréotype —il le prit et s'écria :

— La voilà donc la créature pour qui tu m'insultes — malheureux!

Et jetant le portrait à terre, il l'écrasa sous son pied.

— Mon père, — dit Olivier en se dressant sur son lit, et en étendant sa main vers la porte, — pas un mot de plus,... sortez.

— Pourquoi n'est-ce pas elle que j'ai là sous mon pied,

continuait le père en écrasant les morceaux déjà brisés du portrait.

Il n'avait pas achevé, que son fils était debout devant lui, terrible, l'œil hagard, la voix étranglée.

— Mon père, murmura-t-il en paroles hachées par le claquement de ses dents... vous voyez bien cette arme,... et il montrait un petit pistolet, dit *coup de poing*, qu'il venait de décrocher du mur, — vous voyez cette arme,... je n'ai pas osé m'en servir hier quand je voulais mourir,... j'ai préféré le poison qui ne fait pas bruit...

— Après ? lui dit son père froidement en portant la main sur les autres souvenirs de Marie.

— Après? continua Olivier... qui armait son pistolet... Si vous dites un mot de plus sur Marie... si vous touchez à ces choses qui lui ont appartenu, — eh bien mon père, je me brûle la cervelle devant vous... et ceux qui vous connaissent diront ceci : — Il avait mis vingt ans à tuer la mère... mais il a tué le fils d'un seul coup.

Son père le regarda un moment... et saisissant rapidement parmi les souvenirs, — un petit bouquet de fleurs fanées, il le jeta à terre...

Comme il mettait le pied dessus, — Olivier porta le pistolet à son front et lâcha la détente.

On entendit le bruit sec, causé par la chute du chien sur la cheminée.

— Oh ! malheur, s'écria Olivier — en retombant sur son lit la tête entre ses mains... La mort ne veut pas de moi.

Dans une visite domiciliaire faite dans la chambre huit jours auparavant, le pistolet avait été trouvé par son père, qui l'avait déchargé.

Olivier était resté seul. Cinq minutes après sa sortie, son père lui envoyait la servante avec une lettre et un petit rouleau d'argent.

La lettre contenait seulement ces mots — « Voilà cent francs. — sois parti demain. »

— Dites à mon père que je serai parti ce soir, répondit Olivier, et allez me chercher une voiture.

— Il jeta — au hasard — dans une malle, ses habits, son linge, tous ses papiers ; il ramassa tous les souvenirs de Marie, éparpillés par l'ouragan de la colère paternelle, les enveloppa soigneusement, et ayant fait monter le cocher, il lui fit transporter sa malle dans la voiture.

En descendant l'escalier, bien lentement, car il était faible et brisé par toutes ces émotions, il rencontra son père.

Ils s'arrêtèrent en face l'un de l'autre, et échangèrent cet adieu plein de vœux qui durent épouvanter le ciel :

— Va-t'en, dit le père... Je t'abandonne et te laisse à la honte, à la misère.

— Je sors encore vivant de cette maison, d'où ma mère est sortie morte. Adieu, mon père, dit Olivier, je vous laisse à vos remords.

Olivier monta dans la voiture, et se fit conduire chez Urbain. Il était onze heures du soir. Le peintre était seul dans son atelier.

— Qu'y a-t-il donc? s'écria-t-il en voyant Olivier suivi du cocher qui portait sa malle.

— Il y a, répondit Olivier quand ils furent seuls, que mon père m'a chassé, — et pour la seconde fois je viens te demander l'hospitalité.

Urbain n'avait plus cette chambre du voisinage, qu'autrefois il avait prêtée à Olivier pour cacher Marie. — Le lendemain du jour où la maîtresse du poëte était devenue la sienne, il avait quitté son second logement et vendu les meubles pour faire vivre Marie.

— Mais, à propos, demanda Olivier, — où couches-tu donc? je ne vois pas de lit.

— Je suis pauvre, répondit Urbain: — et montrant derrière une grande toile qui séparait l'atelier en deux, — une paillasse jetée à terre, et recouverte d'un lambeau de laine, il ajouta : — Je couche là-dessus et j'y dors.

— J'ai des meubles chez moi. — Si tu veux que je demeure avec toi, — je les ferai transporter ici, dit Olivier. — Et si mon père me les refuse, nous achèterons un lit, au moins. — J'ai cent francs.

— Pouquoi faire acheter un lit? — Pour le revendre dans huit jours la moitié de ce qu'il nous aura coûté? O mon ami! ne sois donc pas si fier pour une pile d'écus que tu as dans ta poche... Cent francs... c'est bien joli. Mais ce n'est pas éternel, et ton pauvre magot sera bien vite fondu, quoiqu'il ne fasse pas chaud ici, ajouta Urbain. — Au reste, ton argent est à toi; — et si tu es si délicat, qu'un grabat de paille t'effraye, — il y a la chambre d'en

face, la chambre garnie où logeait Marie... Le lit est doux ; — mais moi je n'aime pas les douceurs, et c'est seulement à cause de Marie que j'avais loué cette chambre... Tu peux la prendre, si tu veux ; j'ai encore la clef. Demain, tu t'arrangeras avec le propriétaire qui la loue.

— Je la prendrai, dit Olivier ; viens m'y conduire.

Urbain le mena dans une petite chambre assez propre, — et qui n'avait pas été rangée. — Tout y était dans le même état où Marie l'avait laissé.

— Bonsoir, dit Urbain, en laissant Olivier seul. — Les regards du jeune homme tombèrent d'abord sur le lit où se trouvaient deux oreillers. Sur l'un d'eux, se détachait un petit bonnet de femme, oublié sans doute par Marie.

Sur l'autre, une sorte de calotte, de forme dite *grecque*, qn'Olivier avait vue plusieurs fois sur la tête d'Urbain. Cette vue porta un coup terrible au cœur d'Olivier : son dernier doute venait de s'évanouir.

Il ferma précipitamment les rideaux pour ne plus voir.

IV

Autant Olivier avait d'abord souhaité être dans cette

chambre où Marie avait habité, autant il souhaita en être dehors lorsqu'au premier regard qu'il y jeta ce lieu vint lui rappeler la trahison de sa maîtresse.

Mais où aller à une heure du matin — par cette froide nuit d'hiver ? D'ailleurs Olivier était dans un état horrible. — La terrible journée qu'il avait passée succédant à la lutte terrible qu'il avait soutenue contre le poison avait anéanti toutes ses forces. Chauffé à outrance par la fièvre ardente à laquelle il était en proie depuis deux jours, son sang était presque en ébullition et grondait dans ses veines, tellement gonflées, que celles du front s'accusaient en relief comme des coutures bleuâtres. Au fond de sa poitrine, et flottant dans un océan de larmes, son cœur, assassiné par la souffrance, se débattait en criant au secours.

Espérant qu'à défaut de l'oubli, — il trouverait peut-être, pour une heure ou deux, l'inertie du sommeil, qui est encore l'oubli, il se jeta habillé sur une chaise après avoir éteint la lumière. Mais le sommeil ne vint pas. Les ténèbres appelées par Olivier se mirent à flamboyer ; il eut beau mettre ses mains sur ses yeux, — et sur ses yeux abattre ses paupières, — il voyait, comme en plein jour. — Les rideaux du lit qu'il venait de fermer, s'entr'ouvrirent d'eux-mêmes ; et sur les deux oreillers, il aperçut deux têtes, toutes deux jeunes, belles, souriantes, — toutes deux, les regards humides, éblouis, perdus, et les lèvres unies par un incessant baiser ; — c'étaient les deux têtes de Marie et d'Urbain.

Olivier se traîna en rampant vers la cheminée et ralluma la chandelle. La clarté chassa les fantômes. — Olivier se rassit sur la chaise; mais ô terreur ! — voici que derrière les rideaux de ce lit, qui étaient pourtant bien fermés, Olivier entendit deux voix qui parlaient, deux voix jeunes, tremblantes, enivrées, murmurant le dialogue éternel que l'humanité répète depuis sa création, et dont le moindre mot est une mélodie, même dans les langues les plus barbares. Les échos de la chambre redisaient, l'un après l'autre, ces étranges paroles qui sont les clefs du ciel. — Ces deux jeunes voix jumelles étaient la voix de Marie et la voix d'Urbain.

Il y a, je crois, un dicton proverbial qui compare le mal d'amour au mal de dents. La comparaison est peut-être vulgaire, mais elle est vraie, du moins par beaucoup de côtés. Cette souffrance aiguë, que les bonnes gens appellent *des peines de cœur*, — agit sur la partie morale de l'être avec une violence insupportable, comme l'affection à laquelle on la compare agit sur la partie physique. L'un et l'autre de ces maux, si différents et pourtant si semblables, vous plongent dans les braises d'un enfer, où l'on se rougit les lèvres à lancer des blasphèmes qui forment le répertoire des damnés. On se roule par terre avec des torsions d'enragé, on s'ouvre le front aux angles des murs, — et si l'une ou l'autre de ces douleurs n'avaient point leurs intermittences et se prolongeaient trop longtemps, — elles achemineraient à la folie.

Ce qui justifie en outre la comparaison établie entre ces

deux affections, — de nature si opposée : — c'est l'indifférent intérêt, les consolations banales, que rencontrent et recueillent ceux-là qui les éprouvent. On s'inquiétera beaucoup autour d'un homme qui aura une fluxion de poitrine, ou qui aura eu le malheur de perdre son père ou sa mère, — mais s'il a perdu sa maîtresse, ou s'il a mal aux dents, on haussera les épaules en disant : Bon, ce n'est que cela, — on n'en meurt pas ! — Où la comparaison cesse d'être possible, — c'est à l'application du remède. — Le mal de dents mène chez le dentiste, — qui vous arrache quelquefois la douleur avec la dent. — Mais le mal d'amour ? — On n'a pas encore inventé de chirurgie morale pour arracher la douleur ; et c'est tant pis. Ce serait une industrie très-productive, car celui qui la pratiquerait aurait toute l'humanité pour clientèle.

— Ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à présent pour guérir des peines d'amour — et bien longtemps avant l'homœopathie, — c'est l'amour lui-même. — Il y a bien encore la poésie. — Mais alors le remède est pis que le mal, car c'est le mal lui-même devenu chronique, — passé dans le sang, — passé dans l'âme; — on meurt avec.

Comme il s'était bouché les yeux pour ne point voir, — Olivier se boucha les oreilles pour ne point entendre. — Mais le son des voix lui arrivait toujours, comme si elles eussent parlé en lui-même. Il se roula sur le carreau froid, en se mordant les poings, et il entendait toujours ces mêmes mots, dont les syllabes lui perçaient le cœur, comme les dards d'une couvée de serpents. — Il se heurta le front

au mur... et il entendit encore. — Alors il se précipita vers la fenêtre de la chambre, — l'ouvrit, et se jeta la tête dans la neige épaissie qui couvrait le rebord. — Sous le poids de son front, — la neige fondit et fuma, ainsi que l'eau dans laquelle on plonge un fer rouge.

C'était là de quoi mourir. — Pourtant, ce bain glacial eut, pour un moment, un résultat salutaire. Il détermina une réaction dans la crise désespérée qu'Olivier venait de subir. L'hallucination cessa subitement, — les fantômes s'envolèrent, les bruits de voix s'éteignirent. — Il était seul, dans l'isolement de la nuit, — accoudé au bord de la fenêtre ; et regardant autour de lui — la ville silencieuse endormie sous la neige, qui tombait toujours lente et molle comme le duvet des colombes. Aucun bruit ne troublait le calme de cette nuit polaire, — ni le pas assourdi d'un passant attardé, ni l'aboi vague et lointain d'un chien errant, indéfiniment répété par de lamentables échos ; le vol des bises, paralysé par le froid, ne tourmentait pas les girouettes des toits voisins, recouverts d'une fourrure d'hermine; et aucune lumière ne brillait aux fenêtres des maisons. Après avoir contemplé quelques instants ce repos de toutes choses, qui avait autant l'aspect de la mort que celui du sommeil, — Olivier referma sa croisée, — aux carreaux de laquelle le givre avait buriné les étranges caprices d'une mosaïque irisée.

— Tout dort, murmura-t-il avec l'accent de regret et d'envie dont Macbeth s'écrie : « J'ai perdu le sommeil, » le doux baume ! » Puis, l'esprit traversé soudainement

par une idée singulière, — il sortit de sa chambre, sans faire de bruit, et, se collant l'oreille à la porte de l'atelier d'Urbain, — il écouta attentivement. — Il ne put rien entendre d'abord ; — mais, peu à peu, — il distingua une respiration lente et régulière. — Urbain dormait sur sa paille.

— Il dort, — dit Olivier avec un sourire ironique. O Marie, il dort, et il dit qu'il t'a aimée !

Olivier rentra dans sa chambre ; — il se sentait si fatigué, — il avait la tête si lourde, les yeux si brûlants, qu'il espéra de nouveau pouvoir, lui aussi, dormir un instant. — Après avoir encore une fois éteint la chandelle, — il entr'ouvrit les rideaux du lit, et se jeta dessus tout habillé. — Mais sa tête n'était point depuis deux minutes sur l'oreiller, — qu'un vague parfum vint l'étourdir, — et il sentit son cœur, un moment immobilisé, qui se remettait à trembler. — Ce parfum était celui que Marie employait ordinairement pour ses cheveux, — un vague arome était resté sur cet oreiller où elle avait dormi, et sur lequel Olivier venait de poser sa tête.

V

— Je ne puis rester ici, s'écria Olivier ; et se jetant hors du lit, il s'enveloppa dans un manteau, descendit l'esca-

lier d'un seul trait, et se trouva dans la rue. — Sans savoir où il allait, il marcha au hasard devant lui. Il s'asseyait sur les bornes, — comptait les becs de gaz, — et pétrissait des boules de neige qu'il lançait contre les murs. Après ces grandes crises, les distractions les plus puériles suffisent quelquefois pour détourner l'esprit de la pensée qui alimente la douleur, et pour amener, au moins momentanément, une trève durant laquelle l'être tout entier se plonge pour ainsi dire dans un bain d'insensibilité. — Ce n'est point l'absence de la douleur, — c'en est le sommeil, — mais un sommeil furtif qui s'enfuit dès que le moindre accident effleure l'esprit engourdi et le remet en face de la pensée qui fait son tourment. —Alors tout est fini. — L'esprit réveillé s'en va réveiller le cœur, — et la souffrance renaît plus active et plus aiguë.

Olivier était donc dans cet état de quasi-idiotisme qui suit les prostrations. — Il était parvenu à s'isoler de lui-même, et, au bout d'une heure, sa course sans but l'avait couduit à la Halle ; trois heures du matin sonnaient à l'église Saint-Eustache.

Comme il était arrêté sur la place des Innocents, examinant l'aspect fantastique de la fontaine de Jean-Goujon, — que la neige amoncelée avait revêtue d'une housse blanche, — Olivier fut distrait de son attention par un grand bruit de voix qui s'élevait auprès de lui ; — il détourna la tête, et voyant à deux pas un groupe d'où s'élevaient des cris et des rires, il s'en approcha : — un incident bien vulgaire était la cause de toutes ces rumeurs,

c'était un grand chien de chasse, à robe noire et aux pattes blanches, qui venait d'engager un duel terrible avec un énorme matou, — appartenant à une marchande dont l'étalage était voisin. — L'objet de la querelle était un morceau de viande avariée. — Aux miaulements de son chat, la marchande était arrivée, — tombant à coups de balai sur le chien qui ne voulait pas lâcher prise.

— Gredin, filou, assassin, tu seras donc toujours le même, criait la marchande, en faisant pleuvoir une grêle de coups sur le chien qui ne s'émouvait non plus que si on l'eût caressé avec des marabouts.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? dit une voix — en dehors du groupe qui faisait galerie.

A cette voix, Olivier, — qui examinait le chien comme s'il eût cherché à le reconnaître, leva les yeux pour voir qui avait parlé.

— C'est encore votre bête féroce de chien qui veut meutrir mon pauvre mouton, dit la marchande.

— Allons, — ici Diane, dit le jeune homme ; ici tout de suite. — A l'appel de son maître, le chien lâcha prise et reçut un dernier coup de balai de la marchande, qui l'appela Lacenaire !

— Je ne me trompe pas, murmura Olivier à lui-même, en regardant plus attentivement le maître du chien, — c'est Lazare, — et s'approchant du jeune homme au moment où il allait se retirer, il lui frappa sur l'épaule.

— Olivier ! dit Lazare en se retournant et en rougissant

beaucoup; vous ici, la nuit, par cet horrible temps, — continua-t-il avec un accent embarrassé; — quel singulier hasard!.. Est-ce qu'il y a longtemps... que vous m'avez vu... ici, acheva-t-il avec une certaine inquiétude.

— A l'instant même, — répondit Olivier. Mais, vous-même, comment se fait-il que je vous rencontre ici?

— Oh! moi, répondit Lazare, — qui paraissait plus rassuré... c'est par curiosité. Vous savez mon tableau de Samson dont je vous ai parlé, — je l'achève pour le prochain salon, et parmi les gens qui travaillent ici le matin, — les *forts*, j'ai pensé que je trouverais peut-être mon type. — Mais vous, reprit Lazare, — vous qui êtes si délicat, — qu'est-ce que vous faites ici? Ne seriez-vous pas en aventure galante?.... et comme Olivier, en mettant la main dans sa poche, venait de faire sonner une pile d'écus, Lazare ajouta en riant:

— Diable... vous avez de la pluie — pour les Danaés... Mais, dit-il, je vous croyais en ménage... à ce que nous avait conté Urbain...

Comme Lazare disait ces mots, — une marchande de marée, qui préparait son étalage, regardait Olivier avec admiration.

— Regarde donc, s'écria-t-elle, en parlant à une commère, sa voisine, — à qui elle désignait Olivier du doigt, — regarde donc ce joli chérubin, Marie...

— Ah! quel amour!... répondit sa voisine en élevant sa lanterne...

Dans tout ce dialogue dont il était l'objet, Olivier ne

distingua qu'un mot : — Marie ! et ce nom seul, arrivant juste au même instant où Lazare lui parlait de sa maîtresse, le rendit au sentiment de la réalité.

— Eh bien? dit Lazare..., en le voyant tressaillir, — qu'est-ce qui vous prend ?

— Il est gelé, le pauvre enfant, fit la marchande de poisson... — Eh! la Barbiche, ajouta-t-elle, en faisant signe à Lazare qu'elle voulait désigner... Amène-le un peu ici — ton ami... Sa mère est donc folle, à ce pauvre cœur, de le laisser courir comme ça la nuit, — ça fait pitié, quoi... Amène-le, Barbiche... Marie... va lui donner un peu de bouillon, ça le réchauffera, — pauvre petit, va! il a une figure de cire... Eh! Marie, fais chauffer un bol.

— Oh !... murmurait Olivier, Marie... elle est donc ici. — Lazare, mon ami... je vous en prie... laissez-moi la chercher... on vient de l'appeler... je la trouverai bien... Laissez-moi...

— Bon, murmura Lazare... en lui-même et dans son langage pittoresque, je comprends, j'ai fait un beau coup, *j'aurai marché sur ses cors.*

— Eh bien, viens-tu donc, — s'écria la marchande, — qui tenait à la main une tasse de bouillon tout fumant.

— Merci, la mère, dit Lazare, en emmenant Olivier, c'est autre chose qu'il lui faut.

— C'est de bon cœur, tout de même, fit la brave femme... il a tort s'il fait le fier... pas vrai, Marie!

— Eh ! oui donc, répondit la voisine — et du bouillon que le roi n'en a pas de meilleur encore !

Cinq minutes après, Olivier était assis en face de Lazare dans le cabinet d'un petit cabaret. Entre eux, sur la table, se trouvait une bouteille à demi-pleine d'eau-de-vie.

— Voyons, dit Lazare, contez-moi un peu vos chagrins.

Dire à un amoureux de raconter ses amours, c'est inviter un auteur tragique à vous lire sa tragédie.

— Olivier raconta toute son histoire à Lazare... Lorsqu'il arriva à la trahison d'Urbain, Lazare frappa sur la table et fit une grimace de dégoût. — Toujours le même ! murmura-t-il. — A la fin de l'histoire... la bouteille d'eau-de-vie était vide, Olivier était ivre — et récitait des lambeaux de vers qu'il avait jadis faits pour Marie.

— En ce moment trois ou quatre *déchargeurs* entrèrent dans le cabinet et échangèrent des poignées de mains avec Lazare.

— Tiens ! Barbiche, dit l'un d'eux, — voilà ta paie que tu m'as dit de prendre pour toi, et tirant une grande bourse de cuir, il en sortit quatre pièces de cent sous qu'il remit à Lazare...

Lazare, robuste gaillard, taillé en Hercule, — s'était fait déchargeur à la halle au beurre, afin de gagner quelque argent pour procurer aux membres d'une société d'artistes dont il faisait partie — les moyens de travailler pour la prochaine exposition. — La société *des Buveurs d'eau*. — (*Voir les scènes de la Bohême.*) — Seulement, comme il n'avait pas de médaille, il travaillait en rem-

plaçant, — quand un des forts du marché était malade. On l'appelait Barbiche, à cause d'un bouquet de poils roux qui lui cachait le menton. Olivier l'avait rencontré plusieurs fois à l'atelier de son ami Urbain, qu'on n'avait pas voulu admettre dans la société dont Lazare était le président.

A six heures du matin, Lazare fit monter Olivier dans un fiacre et le reconduisit à l'adresse d'Urbain, que le poëte avait su lui indiquer au milieu de son ivresse.

En entrant dans la chambre où Lazare l'avait accompagné, car il n'était pas en état de se soutenir lui-même, Olivier, abruti par l'ivresse, tomba sur le lit comme une masse inerte, et cette fois s'endormit profondément.

— Hélas! murmurait Lazare en fermant les rideaux : — moi aussi j'ai eu ma Marie, et mon cœur, si pétrifié qu'il soit, garde encore la trace des clous qui l'ont crucifié... Ah bah ! ajouta-t-il en faisant claquer ses doigts, — tout ça, c'est l'histoire ancienne d'un beau temps tombé dans le puits. — Et, après cette oraison funèbre et philosophique de sa jeunesse, Lazare sortit de la chambre. — Trouvant la clef sur la porte de l'atelier d'Urbain, il y entra.

— Qu'est-ce qui t'amène si matin, dit le peintre à moitié endormi en voyant Lazare? Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau?

— Non, — répondit Lazare brutalement, les mauvais temps ne sont pas devenus meilleurs, ni toi non plus. Et, sans laisser à Urbain le temps de l'interrompre, — il

ajouta : — Je connais ton histoire avec Olivier et Marie, — ça ne m'étonne pas de ta part, tu as une triste et incorrigible nature.

— Qui est-ce qui t'a dit... fit Urbain.

— C'est Olivier, — ou plutôt c'est son ivresse, répondit Lazare, — et il raconta à Urbain sa rencontre nocturne avec le poëte.

Comme Urbain cherchait à s'excuser à propos de l'aventure avec Marie, Lazare lui ferma la bouche par cette rude sortie :

— Mon cher, lui dit-il, je ne suis pas un puritain. Je ne mourrai pas d'une indigestion de vertu, — mais il y a des choses qui me soulèvent le cœur. — Bien que j'y sois personnellement étranger; il y a des actes qui m'indignent jusqu'à la colère, et me donnent des envies de me laver les mains si elles ont touché la main de ceux qui les ont commis. — Ton cas est du nombre.

— Mais au moins, interrompit Urbain, — laisse-moi me justifier; — tu ne sais pas comment les choses se sont passées.

— Si tu avais pour toi l'excuse d'une passion sincère, — j'aurais pu, jusqu'à un certain point, comprendre que dans un moment d'oubli, d'exaltation, — tu aies pu tenter d'enlever Marie à Olivier; — mais la lui prendre chez toi, en abusant de l'hospitalité que tu lui avais offerte, pour satisfaire une méchante fantaisie, — c'est là un acte qui ne peut pas se justifier. — Ça s'appelle lâcheté dans toutes les langues d'honnêtes gens. Si tu m'avais joué un tour

semblable, je t'aurais simplement cassé les reins avec la première chose venue; voilà mon opinion. Maintenant, ça ne m'étonne pas qu'Olivier ait passé là-dessus aussi tranquillement: — c'est une de ces natures faibles et pacifiques qui n'ont ni haine, ni colère, ni aucun des sentiments virils de résistance à l'oppression, — des élégies et non des hommes. — Je l'ai trouvé cette nuit sur le carreau de la Halle, pleurant comme une fontaine, — c'était pitoyable. — J'ai cautérisé son désespoir avec l'ivresse. Il dort maintenant, — mais quand il va se réveiller, ça sera pis. Je suis venu pour te prévenir, et te dire de le surveiller; —j'ai peur qu'il ne fasse un mauvais coup.

— Il a déjà essayé, — mais il s'est manqué, dit Urbain.

— J'ignorais cela, reprit Lazare... il s'est manqué, — tant pis. — Si la mort n'en a pas voulu, c'est que le malheur a des vues sur lui. — Il est mûr de bonne heure.

— Marie aussi a tenté le suicide, — fit Urbain que le dur langage de Lazare pénétrait malgré lui, — mais elle s'est manquée aussi.

— Qu'est-ce que tu aurais fait entre ces deux tombes-là? dit Lazare en regardant Urbain en face.

— Qui sait, répondit celui-ci; — j'aurais creusé la mienne, peut-être.

— Ceci est un mot de mélodrame, fit Lazare avec ironie. — Ta mauvaise nature n'a pas même la franchise qui est la vertu de certains vices. — Ce n'est pas toi qu'un

remords empêcherait de digérer la vie. — Allons donc! — Entre ces deux tombes de deux êtres morts pour toi, tu aurais roulé ton lit chaud de nouvelles amours. A la bonne heure, — dis-moi cela, — et je te croirai. — Maintenant, bonjour, je n'ai plus rien à te dire. — Et Lazare sortit sans tendre sa main à celle que lui offrait Urbain.

— Ah bah! fit celui-ci, quand il se trouva seul, — il est toujours le même, celui-là. Et il se rendormit tranquillement — pour ne se lever qu'à deux heures de l'après midi.

Olivier dormit toute la journée et s'éveilla seulement le soir. D'abord, il ne put se rendre un compte bien exact de ce qui était arrivé. Peu à peu, cependant, les souvenirs lui revinrent; il se rappela son horrible nuit d'angoisses, sa rencontre avec Lazare, et le moyen employé par celui-ci pour le faire *oublier*, — Olivier se leva, — la tête encore lourde, et alla trouver Urbain, qui s'apprêtait à venir chez lui.

— Où vas-tu? lui demanda-t-il.

— Il est six heures — c'est l'angelus de l'appétit; — je vais dîner, répondit le peintre.

— Où cela?

— Par là, — à droite ou à gauche; je te le dirai en revenant. — A propos, tu as vu Lazare?

— Oui, en effet, répondit Olivier, je l'ai rencontré à la Halle — cette nuit.

— Qu'est-ce que tu allais faire à la Halle cette nuit?

— Je ne sais pas. — J'étais sorti parce que je me trouvais malade... Je ne pouvais pas dormir dans cette chambre... Tu comprends... malgré moi.— Je pensais...

— Oui, je comprends en effet, dit Urbain. — C'est pourquoi je te répéterai encore qu'il faut cesser de nous voir, pour ton repos, pour le mien. — Nous avons à oublier l'un et l'autre, et ce n'est point en demeurant ensemble que nous pourrions y parvenir. Séparons-nous. Va-t'en !

— Mais où veux-tu que j'aille? répondit Olivier avec une vivacité croissante.

— C'est dans cette chambre que Marie a vécu avec moi pendant une semaine. — En y restant, — tu te rappelleras toujours que Marie a été ma maîtresse, continua Urbain.

— Je le sais bien, — s'écria Olivier, — mais n'importe, je veux rester dans cette chambre, toute peuplée de souvenirs. — Je la préfère à une autre dont les murs seraient muets et ne me comprendraient pas, quand je parlerai *d'elle.* — Si cette chambre t'ennuie, tu n'y viendras pas, toi, — ce ne sera pas difficile de n'y pas venir... Oh! l'isolement! — la solitude... Mais je deviendrais fou, — et la folie, c'est l'oubli. — Elle a été ta maîtresse, c'est vrai... Mais quand cela est arrivé, elle avait perdu la tête. Son cœur dormait quand elle m'a trompé; — tu sais bien ce qu'elle écrivait : « Je n'ai pas eu le temps de vous aimer, — « parce que je n'avais pas eu le temps d'oublier Olivier; » et puis elle a voulu mourir pour moi... — Qu'est-

ce que cela me fait; une infidélité? elle a été ta maîtresse huit jours, — mais auparavant, pendant les dix-huit mois que je l'ai aimée, — elle était bien la femme de son mari. — Ah ! vois-tu, la jalousie, — ne sert à rien, — quand elle ne tue pas l'amour ; — et le plus souvent c'est une blessure qui le rend éternel. — Ah! ma pauvre Marie... Non, Urbain, je ne m'en irai pas, — je resterai dans cette chambre.

Malgré l'égoïsme dont il était cuirassé, Urbain fut ému un moment par l'explosion de cette passion exaltée. — Mais, dit-il, en pressant dans ses mains celles d'Olivier, — c'est absurde de rester ici, encore une fois, songes-y, — c'est perpétuer ton chagrin.

—Mais je ne veux pas oublier, — encore une fois ! s'écria Olivier. Comprends donc cela, je veux me souvenir, et longtemps, et toujours.

—Alors, si tu te décides à rester ici, c'est moi qui m'en irai, reprit Urbain.

— Je te gêne donc, pourquoi veux-tu t'en aller?

— Parce que je ne veux pas rester avec toi. — Cette malheureuse affaire — va fournir des cancans sur mon compte pendant six mois. Lazare et ses amis ne m'aiment guère. — Je les crois jaloux de moi, parce que j'ai eu plus de chance qu'eux. — Lazare m'a déjà fait une scène terrible ce matin. — Si tu restais avec moi, comme ils savent que tu as un peu d'argent, ils diront et feront redire que je t'exploite après t'avoir trompé. — Je ne veux pas. J'en ai assez de ces amitiés-là. D'ailleurs, malgré toi, tu finirais par penser comme eux.

— Je leur dirai qu'ils se trompent, — reprit Olivier, qui tremblait à la seule idée de voir Urbain le laisser seul; — ne t'en va pas. — Qu'est-ce que cela te fait de rester? Je ne t'en veux pas, moi, ajouta-t-il en prenant les mains d'Urbain. Reste, nous parlerons de Marie, — je te dirai les choses qu'elle me disait. — Je n'ai pas pu tout te dire encore... car elle m'aimait bien, va. — Toi aussi, tu me raconteras ce qu'elle te disait, et tu verras que ce n'étaient plus les mêmes choses qu'à moi. — Ah! je serais trop malheureux tout seul. Je n'avais au monde qu'elle et toi.

— C'est bien, — dit Urbain. — Puisque tu le veux, je resterai.

— Ah! merci! fit Olivier. — Et il força le peintre à venir dîner avec lui.

VI

Ils allèrent dans un restaurant du quartier latin, où ils firent un robuste repas largement arrosé. Olivier, qui n'avait presque rien pris depuis trois jours, — mangea, non pas comme un amant désolé, — mais comme un portefaix mis à la diète. — Quant à Urbain, qui, dans l'état normal, avait toujours l'appétit d'un moine à la fin du carême, — il mangea de façon à se faire faire des com-

pliments par Gargantua. — Seulement lorsqu'on apporta la carte qui montait à une quinzaine de francs, il poussa un cri terrible, — et recommença plusieurs fois l'addition, ne pouvant jamais croire qu'il fût possible d'atteindre ce chiffre fabuleux — pour un seul repas.

Les deux amis quittèrent la table dans la situation de gens qui se sont attardés avec les bouteilles.

En mettant le pied dans la rue, bien qu'il fût soigneusement enveloppé dans son manteau, Olivier se plaignit du froid; Urbain le sentait en effet frissonner sous son bras, et, de temps en temps, il entendait claquer ses dents :

— Es-tu malade? demanda le peintre; il faudrait rentrer et te coucher.

— Non, non, dit Olivier... pas encore... Je voudrais que tu vinsses avec moi.

— Où cela? fit Urbain.

— C'est un peu loin, — dit Olivier, — mais il fait beau temps, cela nous promènera.

— Allons où tu voudras. — Et il se laissa guider par le poëte, qui le mena jusqu'à la barrière de l'Étoile.

— Mais, demanda Urbain étonné, quand ils furent au bout des Champs-Élysées, — où diable me mènes-tu, — chez qui allons-nous, si loin, à la campagne?

—Tu vas voir; nous arrivons, ce n'est plus bien loin, murmurait Olivier, qui tremblait de plus en plus.

En ce moment ils avaient laissé l'Arc de Triomphe derrière eux, —et s'engageaient dans l'avenue de Saint-Cloud,

qui conduit au bois de Boulogne. — La neige glacée criait sous leurs pas, et un vent glacial courait des bordées dans ces lieux déserts et dégarnis de maisons.

— Ah! ça, dit Urbain un peu inquiet, — où allons-nous, encore une fois ? — Nous allons nous faire égorger par ici; — chez qui me mènes-tu?... je ne vois pas de maison...

Et le peintre s'arrêta un instant, comme s'il hésitait à aller plus loin.

Ils étaient alors dans une espèce de rond-point où viennent aboutir l'avenue de Saint-Cloud, celles de Passy, — de Chaillot et deux ou trois autres routes. Au milieu de ce rond-point se trouve une petite fontaine entourée d'un grillage circulaire en bois, et, en face, une habitation de fantaisie, moitié renaissance et moitié gothique.

— Est-ce que c'est là que nous allons? — dit Urbain, en montrant la maison, — dont la lune éclairait tous les détails : — Qui diable peut loger dans ce joujou ? — N'importe entrons, — j'ai hâte de voir du feu, — il me semble que je nage dans la Bérézina.

— Je ne connais personne dans cette maison, fit Olivier tranquillement.

— Mais alors, fit Urbain—impatienté,—où me mènes-tu ? — il n'y a point d'autres maisons. — Cette fois je ne vais pas plus loin.

— C'est inutile, dit Olivier, — nous sommes arrivés.

— Arrivés... où?

— A la fontaine, dit le poëte, — tu vas l'entendre chanter...

— Sacrebleu! dit Urbain, — te moques-tu de moi? — Me faire faire deux lieues, à dix heures du soir, — pour me montrer une fontaine gelée, au risque de me faire assassiner avec toi...

— C'est ici que je venais avec Marie, dit doucement Olivier, — dans les beaux jours. Et, étendant sa main vers un immense espace, il ajouta : Voilà les champs et les arbres! — Vois-tu, dit-il à Urbain, j'ai regardé de cette place de très-beaux soleils couchants; — le ciel était en feu derrière le Calvaire, — on eût dit une copie de Marilhat. — Souvent nous allions jusqu'au bois de Boulogne en prenant par ce chemin bordé d'une haie; — il y a aussi des acacias blancs, le chemin était tout blanc de fleurs tombées des arbres. C'était pendant l'été alors, — maintenant c'est la neige qui blanchit le chemin. Ma pauvre plaine! je l'aie vue si gaie au mois d'août dernier, — il n'y a pas très-longtemps, tu vois. — C'était un dimanche, un jour de fête aux environs, — j'étais couché dans l'herbe, — près de ces peupliers, — les blés venaient d'être fauchés, — on entendait les cigales, — et au loin les tambours et les violons de la fête, — la fontaine coulait en chantant, et de bonnes odeurs couraient dans l'air comme des fumées d'encens. Marie est venue par ce chemin où il y a un grand noyer, — je l'ai aperçue de loin; elle avait une robe blanche et une ombrelle bleue, et son voile flottait au vent; quand elle est arrivée, ses cheveux

étaient défaits, elle avait déchiré sa robe aux buissons. Nous sommes restés ensemble jusqu'au soir. Ah! la belle journée! J'ai été bien heureux ce jour-là. — Pourquoi me l'as-tu prise? — acheva Olivier, qui, pendant ses ressouvenirs, avait oublié Urbain et le trouvait tout à coup devant lui. — Non, — reprit-il aussitôt, ne te fâche pas, — ne parlons plus de cela... Je ne veux me rappeler du passé que les bonnes choses. — J'ai voulu revoir cet endroit. — C'est bien triste, — c'est comme un linceul, — les cigales sont mortes — et la fontaine est gelée. — Mais c'est égal... je suis content d'être venu. — Maintenant, nous nous en irons, si tu veux.

— *Si tu veux* est joli, pensa Urbain, — qui n'eut cependant pas le courage de railler tout haut.

Ils rentrèrent chez eux fort tard. — Le tremblement d'Olivier avait redoublé. — Urbain fit grand feu dans la cheminée, et, comme son ami ne parvenait pas à se réchauffer, le peintre lui proposa de prendre un peu de punch chaud.

— Ah! oui, — dit Olivier... oui je veux bien. — Fais vite! — comme cela je dormirai cette nuit, ajouta-t-il, pendant qu'Urbain était allé chercher de l'eau-de-vie.

Ainsi qu'il l'avait espéré, — Olivier dormit cette nuit-là. Mais le lendemain il se réveillait avec une fièvre cérébrale. Urbain, effrayé, alla chez le père d'Olivier qui le reçut très-froidement, et se borna à lui donner l'adresse de son médecin. Urbain y courut aussitôt, — et l'ayant heureusement trouvé le ramena auprès d'Olivier. — Le

médecin fit un mauvais signe de tête, écrivit une prescription, ordonna les plus grands soins, — et alla redire au père d'Olivier que son fils était en péril. — Laissez-moi son adresse, dit le père au médecin. — J'irai le voir. — Il se mit en route en effet, — mais à moitié du chemin, il revint sur ses pas, — et envoya seulement savoir de ses nouvelles par la bonne.

— Monsieur Olivier est très-mal, vint lui redire la servante. — On a été obligé de l'attacher sur son lit; — il passe son temps à mordre une grosse poignée de cheveux — et crie à faire peur : — Marie ! — Marie !...

— Ah! dit le père, — Marie, — c'est le nom de cette femme. — Mal d'amour... ça n'est pas mortel. — Qu'est-ce qui le soigne?

— Un de ses amis, — répondit la servante, — celui qui est venu ici, — il est très-inquiet...

Au bout de huit jours, Olivier n'allait pas mieux. — Urbain vint trouver le père et lui demanda de l'argent. — Celui-ci lui en remit un peu, mais avec un air si maussade, qu'Urbain lui dit très-sèchement :

— Le médecin ne répond pas de votre fils. — En cas de malheur, devrai-je vous prévenir pour l'enterrement, monsieur ?

— Sans doute, répondit tranquillement le père.

Lazare et les autres artistes ayant appris la maladie d'Olivier étaient accourus, et se relayaient pour venir auprès de lui la nuit. Urbain était désespéré; il avait raconté au médecin l'histoire d'Olivier et de Marie, la part

qu'il y avait eue, et le long désespoir dont son ami avait été atteint quand il s'était trouvé séparé de sa maîtresse.

— Dès qu'il sera un peu mieux, dit le médecin, il faudra le retirer de cette chambre et l'éloigner de tout ce qui pourrait lui rappeler cette femme. Au bout d'une dizaine de jours, le délire devint moins fréquent. On transporta Olivier au logement de Lazare, situé près de la maison d'Urbain. Les buveurs d'eau mirent leur habitation sens dessus dessous pour laisser une chambre libre au malade. Enfin le médecin commença à donner des espérances. D'après les conseils de Lazare, Urbain avait cessé de venir dès l'époque où Olivier avait commencé à retrouver un peu de raison. Quand Olivier, hors de danger, demanda après lui, Lazare répondit qu'Urbain était en voyage. Cependant, avec la vie, le souvenir de Marie commençait à renaître dans le cœur d'Olivier ; mais ce souvenir n'était plus déjà la douleur ni le désespoir, c'était la mélancolie, muse rêveuse et caressante. La convalescence d'Olivier, hâtée par les soins fraternels de ses amis, fut entourée de toutes les distractions qui pouvaient éloigner son cœur d'une rechute. Enfin, le jour de la première sortie arriva. C'était au commencement de mars; Lazare et Valentin conduisirent Olivier dans le jardin du Luxembourg. Des chœurs d'oiseaux, perchés dans les arbres verdissants récitaient le prologue de la saison nouvelle, dont ce beau jour était comme le premier sourire.

En ce moment, à quelques pas du banc où ils étaient assis, un jeune homme passait avec une jeune femme, se

tenant par le bras et riant tout haut. — Leurs éclats de rire firent tourner la tête à Olivier. Avant que Lazare et Valentin eussent eu le temps de le retenir, il s'était levé de son banc, et avait couru après Urbain.

— Olivier! s'écria Urbain, en reconnaissant son ancien ami, — et sur un signe que lui fit Lazare, — il ajouta : Je suis arrivé de voyage seulement hier : — je devais aller te voir... mais je savais de tes nouvelles.

La compagne d'Urbain s'était retirée un peu à l'écart.

— Et Marie? demanda Olivier, — dont le cœur avait tout d'abord tremblé en rencontrant le peintre son ami avec une femme.

— Mais, dit Urbain, j'ai été absent de Paris. D'ailleurs je ne m'en suis point inquiété. J'ai l'oubli prompt. — Voici qui doit te le prouver, ajouta Urbain, en montrant du doigt la jeune femme qui était avec lui.

— Oh! fit Olivier avec un éclair de regard, qui trahissait la joie intérieure, j'étais bien sûr que tu ne l'aimais pas.

— Celle-là aussi s'appelle Marie, — dit Urbain en indiquant sa nouvelle maîtresse, et je l'aime beaucoup depuis hier. — Marie est morte, — vive Marie.

— J'irai vous voir, — dit Olivier en quittant Urbain.

Cette rencontre le laissa calme, et il rentra à la maison presque gai. Le lendemain, accompagné de Lazare, Olivier alla pour voir son père et lui demander de l'argent qui lui revenait. — Son père était absent, mais il trouva la servante.

— Ah ! monsieur, lui dit-elle, je suis bien contente de vous revoir.— Voici une lettre pour vous. C'est une dame qui l'a apportée pendant que votre père n'y était pas, heureusement ! car il l'aurait déchirée comme il a fait des autres. — Il était bien en colère après cette dame, et il m'a menacé de me renvoyer si je lui donnais votre adresse.

Olivier avait déjà ouvert la lettre. — Elle était de Marie et ne contenait que ces mots :

« Depuis quinze jours que je suis libre, je vous ai écrit
» trois fois : — vous ne m'avez pas répondu, Olivier ! —
» Vous avez cru comme tant d'autres, sans doute, en me
» voyant arrêtée, — que j'étais coupable. — Pourtant on
» ne voulait de moi que des renseignements sur mon mari.
» — Je ne savais rien, je n'ai pu rien dire. — On m'a re-
» mise en liberté. Voilà quinze jours que je vous attends.
» — Vous ne m'avez pas pardonné sans doute. — Je vous
» attendrai encore deux jours — à mon ancien logement.
» — Si je ne vous vois pas, je quitterai Paris. Mon départ
» est arrêté : j'ai vendu mes meubles. — Je voudrais seu-
» lement vous dire adieu, — et après vous resterez libre.
» Je vous jure que je n'ai pas revu Urbain — et que je ne
» l'ai jamais aimé. — J'ai souvent attendu, bien avant dans
» la nuit, devant la maison de votre père, comptant vous
» voir rentrer... Mais vous ne rentriez pas... C'est la der-
» nière fois que je vous écris, et dans deux jours je serai
» partie. — Au revoir, — ou pour toujours, adieu.—

— Quand vous a-t-on remis cette lettre ? demanda Olivier à la servante.

— Il y a cinq ou six jours, répondit celle-ci.

— Il est trop tard ! s'écria Olivier. — Oh ! mon père ! — Cependant il força Lazare à l'accompagner à l'ancienne demeure de Marie.

— Madame Duchampy est partie depuis quatre jours, dit le portier.

— J'aime mieux ça ! — murmura Lazare, et il emmena Olivier.

— Au moins Urbain ne l'a pas revue, — pensa Olivier, dont l'amour commençait à tourner à la poésie.

UN POÈTE DE GOUTTIÈRES.

Il y a maintenant à Paris plus de poëtes que de becs de gaz. Et si la police n'y met ordre, le nombre ira encore en croissant de jour en jour. Peu de maisons de la capitale sont privées d'un *vates* quelconque. Perché dans les mansardes, il empêche ses voisins de dormir par les convulsions et les coliques d'un lyrisme nocturne. C'est dans le nid d'un de ces oiseaux de gouttière qui pondent, bon an, mal an, deux ou trois milliers de vers que nous introduirons le lecteur.

Melchior (il s'appelait Melchior) habitait rue de la Tour-d'Auvergne une chambre de cent francs dans laquelle il faisait de la poésie lyrique. Cette chambre était meublée d'un de ces mobiliers qui sont la terreur des propriétaires, — aux approches du terme surtout. Melchior avait dans

un bureau une place qui lui rapportait 40 fr. par mois, et ne lui prenait que trois heures par jour. Ce fut à la suite d'un premier amour très-fécond en orages qu'il s'était décidé à prendre la lyre.

Ses amis encouragèrent sa déplorable manie en le comparant à Lamartine, et, dans le tête-à-tête, avec sa modestie, qui, comme celle de tant d'autres, n'était que l'hypocrisie de l'orgueil, Melchior s'avouait, à part lui, qu'il pourrait bien un jour justifier la comparaison. Il avait, du reste, une foi inébranlable en lui-même, et croyait entièrement au *nascuntur poetæ* de l'orateur romain. Si parfois il lui venait quelques doutes sur sa vocation, il se hâtait de les dissiper par la lecture d'un de ses poëmes, et devant cette œuvre de son cœur il entrait en des ravissements infinis. Il pleurait, il sanglottait, il battait des mains, il allait se regarder dans la glace pour voir s'il n'avait pas une auréole au front, et il en voyait une. Dans ses moments-là, Melchior aurait voulu pouvoir se dédoubler, afin qu'une moitié de lui-même s'inclinât devant l'autre. Et tout cela de bonne foi, sincèrement, réellement, croyant bien qu'il ne se rendait pas la moitié des honneurs qui lui étaient dus.

Au reste, ces ridicules n'étaient pas inhérents à la nature de Melchior. Ils lui avaient été inoculés par les amis au milieu desquels il vivait, et qui lui assuraient chaque jour qu'il était appelé à de hautes destinées poétiques. Si les personnes sensées qui s'intéressaient à lui essayaient de lui montrer dans quelle voie fausse il s'engageait aussi gratuitement, Melchior se récriait. Il répondait qu'il avait une

mission à remplir, que les poëtes sont les prêtres de l'humanité, et que, dût-il mourir en route, il ne renierait pas son culte, etc. Melchior avait d'ailleurs une idée fixe. Il voulait élever à la mémoire de son premier amour un superbe monument poétique au front duquel il placerait le nom de sa maîtresse, pour le faire passer à la postérité, à côté des noms de Laure et de Béatrix. Depuis deux ans, il travaillait à ce poëme, et n'écrivait pas une strophe où il ne plantât deux saules et n'allumât une auréole. Chaque fois qu'il avait ajouté une centaine de nouveaux vers à son poëme d'amour, il réunissait ses amis dans des soirées où l'on buvait de l'eau non filtrée, et il leur lisait ses nouvelles élégies qu'on applaudissait avec fureur.

Ces lectures étaient ordinairement accompagnées d'une mise en scène dont les ridicules étaient peut-être excusables à cause du sentiment profond et sincère où ils avaient leur source. Ainsi, Melchior lisait les fragments de son poëme d'amour sur une table où il avait d'avance disposé symétriquement toutes les reliques qui lui étaient restées de cette grande passion. Des vieux gants blancs, des rubans sales, un masque de bal, des bouquets fanés, etc., tout cet attirail sentimental était ordinairement accroché au fond de son alcôve. Au milieu se détachait son masque à lui, moulé en plâtre et entouré d'un lambeau d'étoffe noire qui le mettait plus en saillie. Ces puérilités étaient du reste gravement acceptées par les amis de Melchior, qui, pendant plus de deux ans, pratiqua avec une scrupuleuse fidélité la religion du souvenir. Une des

autres manies de ce singulier garçon était celle-ci. Il achetait tous les volumes de vers à couvertures multicolores qui, deux fois l'an, au printemps et à l'automne, viennent s'abattre sur les rampes des quais. — Il ne se publiait pas un seul hémistiche qu'il n'en eût connaissance; un de ses amis, garçon de bon sens, qui appelait ce genre de recueil les *Punaises de la librairie*, lui ayant demandé pourquoi il dépensait son argent à d'aussi bêtes acquisitions, Melchior lui répondit qu'il fallait bien se tenir au courant des progrès de l'art. Le fait est qu'il voulait simplement juger s'il était de la force des auteurs des *Soupirs nocturnes*, *Matutina* et autres *Brises de Mai*. Chaque fois qu'il paraissait un de ces abominables recueils, Melchior se le procurait et assemblait tout le clan des poéteraux de sa connaissance pour leur donner lecture du poëme nouveau, et lorsque de son avis et de celui de ses admirateurs la comparaison tournait à son avantage, il était content et acceptait sans conteste la supériorité qu'on lui accordait. C'était un spectacle vraiment bien curieux que ces réunions où un tas de gueux, paresseux comme des lazarones, jouaient sans rire avec les plus graves questions d'art et se drapaient prétentieusement dans le manteau de leur *sainte Misère* : ces soirées se terminaient ordinairement par une lecture à haute voix du *Chatterton*, de M. Alfred de Vigny. — C'est avec ce livre que Melchior avait achevé de se griser l'esprit ; et combien de jeunes gens comme lui ont bu le poison de l'amour-propre dans ces pages brûlantes.

Le drame de *Chatterton* est certainement une belle œuvre, — mais son succès a dû souvent peser lourd comme un remords sur la conscience de son auteur, qui aurait pourtant dû prévoir la dangereuse influence que ce drame pourrait exercer sur les esprits faibles et les vanités ambitieuses. *Chatterton* est une de ces créations qui ont tout l'attrait de l'abîme, et cette pièce, qui n'est après tout, sous forme dramatique, que l'apothéose de l'orgueil et de la médiocrité, avec le suicide pour conclusion, a peut-être ouvert bien des tombes. Mais à coup sûr les représentations de *Chatterton* ont créé cette lamentable école de poëtes pleurards et fatalistes, contre laquelle la critique n'a pas sévi avec assez de violence. Je l'ai dit déjà, Melchior et ses amis faisaient partie de cette bande, et ils avaient inventé pour leur usage cette maxime singulière « que la misère est l'engrais du talent. » Bien que plusieurs occasions se fussent présentées qui auraient aidé Melchior à sortir de sa mauvaise situation, il s'obstinait à y demeurer ; cette misère, disait-il, était une ombre où rayonnaient mieux ces deux pures étoiles : la poésie et le souvenir de son premier amour. Et puis la misère ! la misère, cela prête si bien à l'élégie et au dithyrambe ! cela fournit naturellement de si glorieux parallèles ! — Melchior, lui, ne trouvait même pas la sienne assez complète. Martyr, à sa couronne il manquait une épine comme il le chantait quelquefois, en implorant la fatalité qui se montrait si clémente à son égard, après avoir été si rigoureuse pour ses frères. — Enfin, le croirait-on, Melchior ambitionnait

l'hôpital, et ne désirait rien tant qu'une bonne maladie qui lui permettrait d'aller à son tour chanter un hymne à la douleur sur un grabat de l'Hôtel-Dieu. Mais cette satisfaction lui était refusée par le sort, et malgré les privations de toute nature qu'il subissait, et s'imposait même parfois, sa robuste santé donnait un rubicond démenti à ses allures de poëte élégiaque. Mais Melchior était obstiné, et voyant que le sort lui refusait la *gloire d'aller souffrir dans le lit de Gilbert*, il imagina une combinaison aussi ridicule que périlleuse pour s'ouvrir la porte de *l'asile des douleurs*. Il se mit pendant quinze jours à un régime qui aurait rendu Atlas pulmonique. Et ayant pris un livre de médecine, il étudia pour les simuler autant que possible les symptômes d'une maladie qui, à son début, ne se manifeste que par un affaiblissement général accompagné d'une toux légère et fréquente. Lorsqu'il crut savoir assez convenablement son rôle de phthisique pour affronter l'examen de la science, Melchior résolut d'aller se présenter à la consultation de l'Hôtel-Dieu. La veille du jour qu'il avait choisi, il fit par un temps affreux une course d'environ dix lieues dans les environs de Paris, et lorsqu'il arriva à l'hôpital, la fatigue l'avait si bien grimé et le froid l'avait si bien enrhumé, qu'il avait l'air d'un poitrinaire authentique... Quand son tour fut venu de passer à la visite, Melchior aurait bien donné cent de ses plus beaux vers pour cracher un peu le sang. Mais il avait une mine si épouvantable, et la peur de voir sa ruse découverte lui avait procuré une si belle fièvre, que le

médecin lui signa sur-le-champ un bulletin d'admission.

— Quelle est votre profession ? lui demanda-t-il à titre de renseignement.

— Je suis poëte, monsieur, répondit Melchior en prenant une pose fatale; c'est-à-dire un de ces malheureux que la brutalité du siècle abandonne sans pitié à toutes les misères, et que...

— C'est bon ! c'est bon ! Allez vous coucher, mon ami ; vous n'en mourrez pas cette fois-ci.

Un candidat académique qui vient d'être élu n'est pas plus heureux, en s'asseyant pour la première fois dans son fauteuil, que ne le fut Melchior lorsqu'il entra dans la salle de l'hôpital.

— Enfin, se disait-il en se couchant dans un lit bien blanc, me voilà donc sur cet affreux grabat des misères humaines, et sur-le-champ il commença une ode *A l'hôpital.* Voici quel était son but : une fois cette ode achevée, — et il était bien convenu qu'elle serait sublime, — Melchior la datait du *Lieu des douleurs*, et il l'adressait à la *Revue des Deux-Mondes*, qui s'empressait de l'imprimer, — cela était encore convenu. L'ode imprimée excitait l'admiration générale. La presse, le public, tout le monde s'inquiétait de ce poëte martyr, de cet autre Gilbert, de ce frère de Moreau qui agonisait sur un *infâme grabat*, etc., etc.... Et alors, — cela était toujours bien convenu, on venait voir Melchior sur son *lit de souffrance.* Les femmes du monde arrivaient en équipage, et voulaient jeter sur les blessures de son âme le baume de leurs consolations. La chambre des députés elle-même

s'émouvait ; le ministre était interpellé, et donnait une pension à Melchior pour faire taire les criailleries des journaux libéraux qui hurleraient : *Encore un grand poëte qui se meurt de misère !* Les éditeurs accouraient en foule et se disputaient l'honneur d'imprimer les vers de Melchior. La célébrité chantait son nom dans tous les carrefours de l'univers, et il faisait renchérir le laurier. Tel était sérieusement le plan combiné par Melchior. Pendant huit jours, il travailla donc à son ode, qui, lorsqu'elle fut terminée, ne comptait pas moins de trois cents vers. C'était un ramassis de vulgarités et de prétentions, une élégie dithyrambique encadrée dans une forme poncive et écrite dans un style médiocre ; le poëte l'adressa à une grande revue, — et s'endormit, sûr de son affaire.

Mais les choses ne se passèrent point comme le poëte l'avait espéré. La grande revue n'imprima point son ode. L'univers entier ignora qu'il était à l'hôpital, les femmes du monde allèrent au bois, à l'opéra et au bal ; les journaux ne publièrent aucun premier-Paris sur le nouveau Gilbert, et le ministère ne lui accorda aucune pension. Seulement, comme on était alors en hiver, époque où les malades sont plus nombreux et les lits d'hôpitaux plus recherchés, le médecin, voyant que la maladie de Melchior n'avait rien de sérieux, lui donna à entendre qu'il eût à demander son *exeat*, s'il ne préférait pas qu'on le lui offrît. Il retourna donc chez lui ; mais, durant son séjour à l'hôpital, l'ennui, les drogues et les tisanes qu'il avait été forcé de prendre pour faire croire à cette fausse maladie,

en avaient déterminée une vraie, et cette leçon le fit un peu revenir sur le bonheur qu'on éprouve à *souffrir dans le lit de Gilbert.* Lorsqu'il fut guéri, il alla à la *Revue* savoir ce qu'on pensait de son ode et à quelle époque on l'imprimerait. On lui répondit qu'on ne l'imprimerait pas, et il parut étonné.

Cependant cette mésaventure ne fit point renoncer Melchior à son système : il commença de nouveau à se *monter des coups,* comme on dit, et il ne se passait guère de jours où il ne s'ouvrît en rêve de radieux chemins qui le conduisaient aux astres, et plus que jamais surtout il caressait son idée fixe, qui était, comme on le sait, d'élever un monument poétique à celle qui avait eu les prémices de son cœur. Il ne lui manquait plus que cinq cents francs pour réaliser ce beau rêve, en faisant imprimer son volume d'élégies. Un beau matin, il ne lui manqua plus rien : un oncle qu'il avait en Bourgogne mourut subitement, — et une somme de douze cent francs dégringola avec un grand fracas, du testament de l'oncle jusqu'au milieu de la misère du neveu, qui, sans faire ni une ni deux, courut chez un imprimeur s'entendre pour l'impression de son livre.

Le jour où il devait recevoir l'épreuve de la première feuille de son livre, Melchior convoqua ses amis à une grande soirée littéraire, et les pria d'amener leurs maîtresses. Il avait, disait-il, besoin surtout d'un auditoire de femmes. Les amis ne se firent pas prier, et, au jour et à l'heure convenus, ils arrivaient chacun suivi de sa cha-

cune. Melchior était en habit noir, et en cravate blanche, à nœud mélancolique; il allait commencer, après une petite allocution aux dames, la lecture du poëme, déjà lu tant de fois, lorsqu'un nouveau couple retardataire entra subitement au milieu de l'assemblée. C'était un ami de Melchior accompagné de sa maîtresse de la veille.

En voyant cette femme, Melchior poussa un grand cri : — il venait de reconnaître son idole, sa première maîtresse qu'il croyait morte depuis deux ans en Angleterre, où l'avait entraînée un mari barbare et jaloux. La dame, en réalité, avait bien été en Angleterre, mais elle n'avait point tardé à jeter son contrat de mariage par-dessus tous les moulins ; et, après deux années de séjour parmi les brouillards de Londres, elle était depuis trois mois revenue faire de la bohême galante sous le soleil de Paris. Pour le moment, elle n'était pas très-heureuse, et donna clairement à entendre à son ancien amant, avec qui elle était restée seule, qu'elle préférait une robe et des bottines à tous les poëmes du monde.

Le lendemain, Melchior alla retirer son manuscrit de chez l'imprimeur...

— Comment, mon pauvre chéri, tu as écrit tout cela pour moi... pendant... que... ah! ah! c'est bien drôle, fit la dame.

— Oui, dit Melchior, — je t'ai aimée en vers pendant deux ans; maintenant je vais t'aimer en prose. — Il l'aima ainsi pendant six semaines, après quoi il em-

ploya le reste de son argent à apprendre la tenue des livres, afin de pouvoir entrer comme commis chez un agent de change, — où il est actuellement, aussi possédé de la fièvre des chiffres qu'il le fut jadis de la fièvre des rimes.



ENTRE QUATRE MURS.

Armand habitait, dans un des corps de bâtiment de l'hôtel de Sens, une petite tourelle gothique très-haut perchée, à laquelle, à moins d'être hirondelle, on n'arrivait pas en moins de dix minutes, car l'escalier qui y conduisait avait été bâti par un architecte ivre de perpendiculaire. Pour tenter sûrement l'ascension de cette *Jung-Frau* de l'architecture du moyen âge, il fallait avoir, comme Auriol, le génie de l'équilibre. Armand avait choisi ce domicile escarpé pour des raisons où le bon sens se mêlait à la fantaisie.

Habitant des frontières célestes, il échappait d'abord aux poursuites de ses créanciers, car aucun n'avait pu franchir au delà du quatrième étage. Un Allemand, nature obstinée et tailleur, s'était seul acharné après Ar-

mand; et ne pouvant arriver jusqu'à lui, il avait dressé un pigeon qui allait porter au jeune homme des mémoires de fournitures avec requête de payement, le tout proprement attaché à son cou par une faveur.

A la troisième visite, qui eut lieu dans la saison des petits pois, Armand retint l'intelligent messager de son créancier et en fit hommage à sa propre gourmandise.

En outre, grâce à sa position aérienne, Armand se trouvait préservé de la visite des amis importuns; et dans les plates-bandes de la solitude, il pouvait, tout à son aise, cultiver cette fleur de la poésie qu'on nomme le sonnet, et qu'il aimait comme un Hollandais ses tulipes.

Peu de jours avant son emménagement à l'hôtel de Sens, Armand avait ébauché une aventure avec une jeune fille qui se nommait Rose, et était première demoiselle dans un magasin de fleurs de la rue Richelieu. Cette profession presque artistique avait séduit Armand à cause des nombreux prétextes à sonnets printaniers qu'elle devait lui fournir. Mademoiselle Rose avait consenti à se laisser prendre au langage d'Armand, dont les discours étaient toujours pleins de phrases traînant après elles une queue de métaphores qui les faisaient ressembler à des comètes de style. C'était, du reste, la manie d'Armand, qui, pour se perfectionner dans son métier, habillait les plus vulgaires conversations en grand costume de rhétorique. Ce qui avait fait dire de lui par un de ses amis :

« Il a toujours l'air de descendre du Parnasse, et, jus-

» qu'à : — le cordon s'il vous plaît, — il demande toutes
» choses avec des phrases dont la moindre aurait jadis
» suffi pour ouvrir à son auteur les portes de l'Académie
« française. »

Mademoiselle Rose n'avait pas été longtemps néanmoins sans s'apercevoir que son adorateur était beaucoup moins riche que les rimes d'un sonnet dans lequel il comparait ses mains au mois de mai, à cause de leur habileté dans l'art de faire naître les fleurs. — Le dernier tercet renfermait des concetti capables de faire tressaillir les œuvres de Dorat dans toutes les bibliothèques :

O fille du printemps ! quand donc suivrez-vous, Rose,
L'ordre doux et charmant que vous dicte l'amour, —
Ce fleuriste divin qui vous a mise au jour ?

Mademoiselle Rose trouvait certainement cela fort galant, mais elle pensait aussi que la plus habile couturière n'aurait pas pu en faire une robe de soie :

Une autre fois, dans un autre sonnet. Armand commit l'imprudence d'écrire cet alexandrin :

Je veux orner ton front d'une blanche auréole !

— Oui, répondit Rose avec une ingénuité de haute comédie, le blanc me va bien. Et le lendemain, comme elle passait avec lui devant un magasin de modes, elle montra à Armand un joli chapeau de velours blanc.

— Voilà une *machine* comme celle que vous me promettiez dans vos vers, dit-elle.

— Cette artiste printanière ignore la valeur des mots, pensa Armand, il faudra que je la mette en rapport avec le dictionnaire.

Quelques jours après, il s'installait à l'hôtel de Sens. Il invita pour cette circonstance mademoiselle Rose à venir pendre avec lui une petite crémaillère sentimentale. La jeune fille, qui n'avait jamais été chez Armand, imagina une petite chambrette bien close, un divan profond fait pour les duos de rêverie, un joli souper, dînette amoureuse, composé de friandises, et servi auprès d'un bon feu flambant clair. — Enfin, elle se livra à une grande dépense d'imagination.

Mais une fois arrivée à l'hôtel de Sens, et au fur et à mesure qu'elle montait l'escalier d'Armand, toutes ses petites imaginations redescendaient degré par degré l'escalier de l'espérance. Enfin, arrivée au quatrième étage qui formait à peine la moitié du chemin, mademoiselle Rose était incertaine, craintive, fatiguée surtout. Elle avait froid dans cet escalier humide et obscur, où le vent soufflait lugubrement. Elle eut peur, et voulut continuer sa route; mais la force lui manqua réellement. Elle s'appuya à la muraille glacée, sentit ses jambes fléchir, poussa un petit cri, tomba à terre et s'évanouit.

Au cri qu'elle avait poussé, et au bruit de sa chute sur l'escalier, une porte s'ouvrit, laissant échapper une bouffée de bruits joyeux, — indices sonores qui trahissaient l'aimable existence qu'on menait à l'intérieur de la chambre. C'étaient, en effet, des jeunes gens qui, emmé-

nagés de la veille, donnaient, ce soir même, une petite fête d'inauguration. L'un de ces jeunes gens recueillit mademoiselle Rose, et la fit entrer dans sa chambre, toujours évanouie.

Cet évanouissement dura trois mois.

Lorsqu'elle revint à elle, mademoiselle Rose ne se souvenait aucunement d'Armand, qui, de son côté, ne pensait plus du tout à la fleuriste.

L'un et l'autre, ils avaient, du reste, une excuse à leur oubli réciproque.

L'excuse de Rose, c'était le même jeune homme qui l'avait recueillie le soir où elle allait chez Armand, et le cœur de la jeune fille était resté suspendu aux crocs des blondes moustaches de ce personnage hospitalier.

L'excuse d'Armand, c'était une figure aristocratique qu'il béatrisait tout à son aise, et qu'il avait rencontrée — dans ses rêves.

L'amour sur la mousse, au clair des étoiles, au chant des cigales; l'amour dans une petite chambre visité du soleil, et de la bise aussi! l'amour qui s'attache à un couvert frugal, et boit dans le même verre; l'amour en petit bonnet de tulle, en robe de guingamp, en souliers de peau de chèvre et en gants de fil d'Écosse; l'amour enfin qui s'allume par un caprice et s'éteint par un autre; cet amour-là est quelque chose de charmant, surtout quand on est encore sous le soleil levant de la première jeunesse. Mais il arrive un jour où l'orgueil de l'esprit commence à disputer au cœur la liberté de ses sympathies et de ses

enthousiasmes. Alors tout change : le naïf vous paraît vulgaire, le caquetage d'une jolie bouche rose vous semble monotone; le refrain burlesque d'une chanson populaire dont s'égaie votre amie vous impatiente, et vous commencez à trouver tiède le baiser de sa lèvre ardente.

C'est alors qu'on rêve un autre amour. Celui qui marche sur les tapis, se drape dans la soie ou le velours, se panache de plumes, se constelle de diamants, — habite, comme disent les poëtes classiques, — sous de fastueux lambris, va au bois, à l'Opéra, parle un langage pur, écrit sur vélin couronné de vignettes héraldiques, et s'appelle d'un nom qui a ses entrées dans l'histoire.

C'est ce qui arrivait pour Armand. — Il refaisait en rêve la vieille histoire du jeune homme pauvre et obscur, amoureux de la grande dame, éternelle histoire qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin, à moins que nous n'arrivions à cette égalité de positions rêvée par l'école humanitaire.

Il avait ainsi trouvé une femme qui comprenait son langage, un être qu'il habillait de nuages et couronnait d'étoiles, une idole qui posait à son gré sur l'autel qu'il lui avait édifié, créature malléable à loisir pour tous ses caprices d'amant, et pour toutes ses fantaisies de poëte, enfin, une maîtresse chef-d'œuvre, exacte, venant toujours au premier appel du désir, fidèle à l'exagération, et ne faisant jamais quitter à son amant les olympes de l'imagination pour le faire descendre brutalement au terre

à terre de la réalité par une demande de robe nouvelle ou de bottines neuves.

Amour charmant, poétique, économique — et platonique, mais au régime duquel ne sauraient se faire longtemps les charmantes créatures qui étouffent lorsqu'on veut les enlever trop avant au milieu de l'éther poétique; pour qui l'économie est une vertu de nécessité, et le platonisme un substantif sauvage, dont elles aiment à rire en croquant, tant qu'il leur reste des dents, les fruits qui pendent à l'arbre de la Genèse.

Depuis le jour de sa rencontre avec cet être imaginaire, Armand s'était résolu à mener la vie de Stylite. Il ne quittait absolument plus son paradis escarpé, devenu pour lui la banlieue de l'idéal. Il ne tenait plus à la vie réelle que par un fil, — c'est-à-dire par une corde glissant sur une poulie, et à laquelle était attachée une corbeille qu'il descendait, chaque matin, de sa fenêtre dans la cour, — et qu'il remontait ensuite chargée des provisions quotidiennes, que lui procurait son portier.

Afin de n'être même pas troublé par les visites d'un ou deux amis courageux qui, de temps en temps montaient jusqu'à son aire pour lui serrer la main, il avait arboré en permanence à sa fenêtre un drapeau. — Ce qui était un signal convenu entre lui et ses amis, pour indiquer son absence.

Armand se trouvait on ne peut mieux de cette vie solitaire. Paresseux comme un lazzarone, l'activité physique lui avait toujours fait horreur, — et l'immobilité lui

paraissait le seul bien désirable en ce monde. Il croyait à la métempsycose, et voulait passer sa vie à faire de très-beaux sonnets, — dans l'espérance qu'après sa mort, Dieu, pour le récompenser, le changerait en ligne horizontale.

Il passait donc ses jours étendu sur son lit, pêchant, dans le dictionnaire des rimes, toutes sortes de merveilleux joyaux poétiques qu'il étalait aux pieds de son idole, — aux heures où il l'appelait devant lui, en faisant *toc-toc* à la porte de son imagination.

Cette divinité fantastique pour laquelle il avait un amour véritable lui apparaissait sous la forme d'une grande dame; il avait arrangé le roman de sa rencontre avec elle, et son cœur avait fini par croire à la réalité de toutes les chimères sorties de son cerveau.

Un soir, pendant le carnaval, Armand, enfoncé dans son fauteuil et les pieds devant son âtre, s'imaginait qu'il avait rendez-vous avec sa fabuleuse comtesse, et en attendant l'heure, songeait aux mystérieuses voluptés qui l'attendaient au bal masqué de l'Opéra, où il devait rejoindre son idole. Trois coups frappés à sa porte l'arrachèrent à son hallucination éveillée. Il alla ouvrir.

C'était un de ses amis qui, ayant vu dehors la fenêtre d'Armand éclairée, avait forcé la consigne donnée au portier. — Quelle visite importune ! — pensa Armand, — et la comtesse qui m'attend !

Sans dire un mot, — l'ami tira de sa poche deux bouteilles enveloppées dans du papier et les posa en face

d'Armand, après les avoir débouchées : — l'arôme d'un vin d'Espagne monta aux narines d'Armand.

— Xérès et Porto, dit l'ami Raymond — versant à petits flots chanteurs la liqueur divine dans des verres en cristal. — C'est du soleil en flacon, — nous allons boire ça en causant littérature et femmes charmantes ; et d'abord, qu'est-ce que tu fais depuis trois mois qu'on ne te voit plus ?

Armand était sorti de son rêve pendant dix minutes, mais trois verres de Xérès l'y firent rentrer précipitamment.

— Mon cher, répondit-il à Raymond, je suis l'amant d'une personne considérable; et il raconta ses amours fantastiques avec un tel accent de sincérité, une si grande abondance de détails, que Raymond s'y laissa prendre, et sortit à deux heures du matin pour laisser à son ami la liberté d'aller rejoindre sa comtesse à l'Opéra.

En descendant l'escalier, Raymond rencontra précisément une jeune femme en domino noir. Il pensa que c'était la maîtresse d'Armand qui, impatientée de ne pas le voir arriver, venait le chercher.

— Madame dit Raymond, en passant auprès du domino, n'en veuillez pas à mon ami Armand, c'est moi qui suis la cause de ce retard, et je vous prie de m'excuser.

Ce masque et ce domino cachaient mademoiselle Rose. La fleuriste arrivait toute courroucée du bal de l'Opéra, où elle avait surpris les moustaches blondes de son amant à portée de baiser de la barbe d'un domino blanc. — Rose

avait demandé des explications à M. Léon, — lequel lui avait expliqué poliment qu'il était très-amoureux de la femme en domino blanc.

— Eh bien et moi? avait dit Rose.

— On ne peut pas faire deux besognes à la fois répondit le jeune homme.

— Nous verrons bien s'il a l'audace d'amener une autre femme chez lui, moi y étant, murmura entre ses dents Rose furieuse.

Mais en arivant à l'hôtel de Sens, et comme elle demandait au portier la clef de la chambre de son amant, le portier répondit que M. Léon l'avait emportée, contre son habitude.

— Bïen, avait répondu Rose — C'est un oubli de la part de M. Léon. — Je vais l'attendre sur le carré.

C'est au moment où elle attendait, que Raymond, qui descendait de chez Armand, l'avait trouvée sur l'escalier, et l'avait prise pour la grande dame dont son ami lui avait parlé.

— Armand ! dit Rose, qui n'avait compris que ce nom dans les excuses que Raymond lui avait adressées. Mon ancien adorateur... Il est mon voisin ;... c'est vrai, je l'avais oublié; voilà ma vengeance. — Et d'un pas rapide elle monta jusqu'à la chambre du poëte, poussa sa porte qu'elle trouva entre-bâillée, et, sans être entendue, arriva jusqu'auprès d'Armand. Le coude appuyé sur une table où brûlait une bougie mourante, Armand était — en rêve — à l'Opéra avec sa comtesse. Mais cette fois, au lieu de

mettre une auréole au front de sa Béatrix, le poëte semblait vouloir éteindre celles qu'il y avait allumées. Rose était fort étonnée de voir que sa présence n'étonnait point Armand, qui ne dormait pas pourtant, puisqu'il avait encore les yeux ouverts.

— Est-ce qu'il m'attendrait encore depuis trois mois, pensa Rose, pendant qu'Armand couvrait ses mains de baisers.

Un violent coup de marteau, frappé à la porte, ébranla toute la maison. — C'était M. Léon qui rentrait avec le domino blanc.

— Voilà l'heure de la vengeance qui sonne murmura Rose. Et elle abrégea d'un souffle l'agonie de la bougie.



MADAME OLYMPE.

I

Il est midi. — Un grêle rayon de soleil, perçant à grand'-peine la brumeuse atmosphère d'un jour de pluie, jette, à travers les amples rideaux de damas discrètement drapés, une pâle et douteuse lumière, terne comme une lueur funèbre. Au milieu de cette obscurité diurne, qui laisse plutôt deviner qu'apercevoir les objets, dans une angle de la chambre si prudemment close aux inquisitions de l'extérieur, on distingue, d'abord confusément et plus clairement ensuite, une silhouette de femme assise au fond d'un grand fauteuil, et dans la pose que prend la méditation intime.

Cette femme est notre héroïne, madame la comtesse Olympe, que nous avons l'honneur de présenter à nos

lecteurs. Et peut-être en est-il quelques-uns pour qui cette présentation ne sera pas une première entrevue, car madame Olympe n'est pas une création de fantaisie, un portrait dont l'original n'existe pas : c'est une figure du monde réel. Madame Olympe est patronnesse dans toutes les fêtes de bienfaisance ; on la voit en grande loge à toutes les premières représentations. Elle était hier au bal de l'ambassade d'Autriche, elle sera demain au raout de l'ambassade anglaise. Madame Olympe est en outre une des trente femmes de Paris qui donnent le ton à la mode, inaugurent les excentricités, et marchent en avant de toutes les novations, en matière de chapeaux comme en matière de sentiment. En vérité, oui, madame Olympe est très-connue. Vous, monsieur, qui occupez un rang dans l'art ou dans l'aristocratie, vous l'avez rencontrée ; et malgré vous, peut-être, vous aurez subi, ne fût-ce qu'un moment, la fascination qui s'exhale toujours d'une louange féminine, et vous aurez été séduit par le solo de flatterie qu'elle vous aura coulé en l'oreille. Vous, madame, qui portez avec tant de grâce la fraîche couronne de vos vingt ans, vous devez connaître aussi madame Olympe. Votre voiture a rencontré la sienne dans une allée du bois, un jour que vous n'étiez pas seule, et vous avez senti s'arrêter sur vous deux regards froids, prophétiques éclairs qui troublent comme une menace, et dans lesquels vous avez lu l'éclat prochain d'un orage prêt à fondre sur votre bonheur, innocent peut-être, mais qu'on croira coupable ; car vous avez été devinée par madame Olympe, et c'est une des plus habiles ouvrières

en scandale, qui soient dans le monde, à ce point qu'on l'a surnommée le *Benvenuto de la calomnie.* Sa réputation en ce genre est faite, au reste, depuis longtemps; et aux yeux des gens qui confondent la méchanceté avec l'esprit, l'aiguillon qui effleure avec le poignard qui déchire, madame Olympe passe pour une femme spirituelle. Ceci est une erreur, mais comme tant d'autres, elle a, en vieillissant, acquis la valeur d'une vérité. Au reste, dans le courant de cette étude, et pour l'instruction de ceux de nos lecteurs qui connaîtraient notre héroïne, nous nous proposons de dénouer un à un les cordons de tous ses masques. Et, pour commencer, nous vous rendrons les témoins d'une scène qui se renouvelle quotidiennement, de dix heures à midi, dans cette chambre intime où nous venons de trouver madame Olympe, entourée de tout le mystère habituel aux conspirateurs. Et en effet madame Olympe conspire en ce moment; recueillie dans le silence, elle médite quelque plan de destruction : il y a sans doute dans le monde quelque réputation immaculée à laquelle elle rêve une tache. Peut-être, parmi les hommes que sa parole ou son sourire inclinent comme la brise fait des roseaux, s'en est-il trouvé un qui n'a pas voulu accepter le commun servage, et aura conservé devant elle une indifférente immobilité. Foudre et tempête à celui-là, jusqu'à ce qu'il ploie ou jusqu'à ce qu'il rompe. Après avoir longuement réfléchi et combiné le plan de l'attaque qu'elle méditait, madame Olympe songea à se mettre sous les armes ; car, après avoir consulté sa pendule, elle vit que

l'heure s'approchait où elle devait se trouver en face de l'ennemi.

Alors qu'elle eut fait deux ou trois tours dans sa chambre, elle s'avança près de son miroir, et, pendant cinq minutes, elle resta devant, immobile, debout et presque atterrée. Jamais cet inflexible confident n'avait répondu par une plus brutale réponse à l'inquiète interrogation que venait lui adresser madame Olympe.

— Oh! murmura-t-elle à voix basse en reculant épouvantée devant cette image d'elle-même; oh ! s'*il* me voyait ainsi!

Une sonnerie de la pendule répondit à cette interrogation. Madame Olympe jeta un nouveau coup d'œil sur le cadran, et ne put s'empêcher de tressaillir en voyant le rapide chemin qu'avait fait l'aiguille pendant qu'elle s'était livrée à ses méditations : — Allons, dit-elle, il me reste encore près de deux heures.

Et madame Olympe commença sa toilette avec une adresse et un soin qui attestaient une longue pratique. Elle mit d'abord en usage une foule de substances chimiques, étiquetées de noms bizarres : elle rangea dans un ordre pour ainsi dire hiérarchique une douzaine de flacons pleins de liqueurs puisées aux fontaines de Jouvence de l'industrie. Elle sortit d'un tiroir doublement fermé une multitude d'instruments connus seulement des femmes qui s'obstinent à reculer les limites où le temps les a poussées, et veulent, à l'exemple de certaines actrices, perpétuer un rôle de jeune première, quand leur acte de naissance

est devenu depuis longtemps un brevet de *mère noble.*

Quand elle eut tout préparé, tout mis à portée de sa main, madame Olympe commença cette difficile opération qui lui prenait quotidiennement une matinée; à l'aide de parfums, d'eaux lustrales, de fards, de pommades, elle effaça progressivement la date injurieuse inscrite à son front. Une à une elle combla les rides qui donnaient à son visage l'aspect d'une peinture dont le temps a fait craqueler le vernis. Un à un elle arracha les fils d'argent assez nombreux pour faire une insolente antithèse avec l'ébène de sa chevelure, qui, de rare qu'elle était, devint subitement et par d'ingénieuses additions, volumineuse au point de lutter avec les opulentes tresses qui descendent comme un manteau d'or sur les épaules splendides de la maîtresse du Titien. Poursuivant ce travail qui rentrait absolument dans le domaine de l'art, elle employa tout son arsenal de subterfuges et se décida même, tant la circonstance était grave, à recourir à des moyens extrêmes, énergiquement repoussés par l'hygiène.

Cependant, de même qu'un sculpteur adoucit avec l'ébauchoir les contours de sa figure, et en polit l'épiderme sous les caresses de la gradine, de même madame Olympe après ces préparatifs se crut arrivée à un degré d'exécution assez complet, car elle s'en témoigna sa satisfaction par un sourire que lui renvoya son miroir, qui, en devenant son complice, commençait à remplacer les épigrammes par des madrigaux.

Il y avait déjà beaucoup de fait, mais il restait encore

à faire, et l'heure impérative commandait la hâte ; madame Olympe songea donc à commencer la seconde partie de sa toilette. Mais si la première exigeait un mystère absolu qui repoussait toute confidence, l'autre, offrant moins de dangers et ayant moins à redouter les indiscrétions, réclamait d'ailleurs un aide. Après avoir fait rentrer dans le tiroir secret tous les objets dont elle venait de se servir, madame Olympe alla tirer le verrou qui la garantissait de toute surprise, et revint agiter une sonnette qui appelait sa femme de chambre.

Un instant après, celle-ci se présenta.

— Madame a sonné ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit madame Olympe, je veux m'habiller, dépêchez-vous, je dois être sortie à deux heures.

— Madame sera prête, répondit Mariette. — Quelle toilette faut-il préparer ?

— Celle que j'avais hier. — Non, non, Mariette, reprit madame Olympe en jetant un coup d'œil sur la glace — Donnez-moi ma robe de velours, mon chapeau blanc et mon mantelet de dentelle noire.

Et ici, lecteur, permettez-nous une courte digression, et veuillez accepter comme très-sérieuses et très-sincères les réflexions qui vont suivre, et qu'une expérience personnelle nous a fait concevoir.

Ne vous est-il jamais arrivé d'avoir été distrait dans une de vos courses ou dans une de vos promenades par l'apparition subite de quelque forme féminine, svelte, juvénile charmante, et marchant ou plutôt glissant devant vous,

les pieds ailés, la taille ceinte d'une écharpe lutinée par les caprices du vent, le front couronné d'un frais chapeau fleuri d'un printemps artificiel? Soudainement et comme malgré vous, vous vous êtes attaché aux pas de cette inconnue. Sérieux ou frivole, vous oubliez le motif de votre sortie, vous vous dérangez de votre itinéraire, et en ébauchant tout bas une aventure, vous suivez à courte distance, en rendant grâces au hasard, une femme que vous ne connaissez aucunement, dont vous ignorez la position, le nom, mais qu'une toilette élégante ou somptueuse, une démarche distinguée, un vague parfum de bonne compagnie qu'elle laisse derrière elle, vous font sur-le-champ imaginer riche, jeune et belle ; et, sur ces simples et gratuites prévisions, vous pressez le pas en cherchant un moyen honnête d'entamer le premier chapitre du roman que vous improvisez si bénévolement. Tout cela parce que vous êtes jeune, aventureux et toujours prêt à vous jeter à tout propos et même sans propos dans le premier sentier venu qui pourra vous éloigner de la route commune où marchent les gens qui savent où ils vont, et dont l'existence est réglée par le programme de la nécessité. Cependant, après de longs détours, après de nombreuses stations, vous éprouvez le désir bien naturel de savoir si votre science d'artiste ou d'observateur a eu tort ou raison dans ses suppositions ; et, profitant d'un encombrement de voitures ou de tout autre incident de voie publique, qui aura pour un instant arrêté la marche de votre héroïne, vous pressez le pas pour la joindre, vous l'atteignez enfin au moment où elle va

reprendre sa course légère, et au premier regard que vous hasardez, vous tombez du cinquième étage de votre rêve, en vous trouvant en face d'une douairière dont le visage est historié de pattes d'oie, et vous vous demandez stupéfait comment vous avez pu prendre pour une femme jeune ce demi-siècle qui marchait devant vous sans béquilles. Ou bien il peut se faire aussi que celle que vous aurez suivie pendant deux heures n'ait pas encore atteint l'âge où les femmes devraient prendre leur retraite; mais la chute n'en sera pas moins affreuse, car vous vous trouverez en face d'une laide. Or, si la vieillesse est un péché dont on se rend toujours coupable avec le temps, la laideur est un crime originel pour lequel nous n'admettons point d'excuse.

A Paris surtout, les femmes laides ou vieilles courent les rues, et dans une seule journée un jeune homme honnête et bien né peut tomber dix fois dans les piéges que tendent celles qui sont coupables de l'un ou l'autre de ces délits qui se ressemblent souvent, car il est à remarquer que ce sont précisément les femmes vieilles ou laides qui sont les plus friandes des galantes poursuites des jeunes gens, et aiment le plus à causer des mystifications pareilles à celles que nous venons de signaler. Eh bien ! cela est tout simplement un attentat au sentiment et à la sincérité de ceux qui marchent dans la rue par le chemin de la flânerie, et font la chasse aux aventures. Et une preuve que c'est de la part des femmes laides ou vieilles une conspiration organisée sur une grande échelle, c'est que jamais l'une

d'elles ne se détournera pour démentir la poétique et galante supposition de ceux qui la suivent : au contraire, grand Dieu ! elles mettent à profit les profondes études qu'elles ont faites de la théorie de la démarche. De là cette agilité, cette *desinvoltura* qui charme, séduit, entraîne, irrite la curiosité et entretient une erreur dont elles jouissent intérieurement et qu'elles s'efforcent de prolonger, en évitant, par toutes sortes de ruses et de mines plus provocantes que réservées, l'examen de ceux qu'elles abusent.

Dans une civilisation qui se dit bien organisée, de pareilles choses devraient être sévèrement défendues. On ne saurait calculer les graves résultats que peuvent causer ces erreurs auxquelles nous sommes tous exposés. Et d'abord en suivant une femme vieille ou laide, nous évitons peut-être d'en rencontrer une jeune et belle, nous allons nous piquer à une ortie, tandis que nous aurions pu trouver une rose. Cela est certainement un dommage très-réel et très-sérieux. D'un autre côté, il est prouvé que la rencontre d'une femme laide ou vieille est fatale pour celui qui la fait. C'est un accident de mauvais augure et dont l'influence peut se prolonger longtemps. Le ciel vous paraît moins clair, votre esprit demeure alourdi, vous perdez l'appétit, l'ennui se mêle à vos plaisirs comme le ver au fruit. Le doute et la lassitude se glissent dans vos amours ; si vous êtes poëte, vous éprouvez le vague besoin de composer une tragédie. Enfin pendant toute une journée vous n'êtes plus vous-même : l'aspect d'une figure séculaire ou d'un vilain visage vous a ainsi bouleversé, vous pensez à la

mort. — Il vaut mieux rencontrer deux enterrements qu'une vieille femme, et trois créanciers qu'une femme laide.

Mais ce qui aggrave encore le crime et constitue la préméditation, c'est le soin extrême que les femmes laides ou vieilles apportent à dissimuler leur âge et leurs défauts physiques, en appelant à leur aide toutes les ressources de la coquetterie, et en s'armant de toutes les ruses les plus subtiles de l'élégance et de la toilette.

Ce sont ces sexagénaires qui inventent les coupes de vêtements les plus juvéniles et les plus gracieuses; ce sont les femmes laides qui emploient les plus charmantes créations de la mode : à elles les diamants, l'or, la pourpre, la soie aux plis harmonieux, le velours aux nuances superbes, la dentelle brodée par des artisans fées; à elles les trésors les plus mystérieux de la nature : perles, fleurs, parfums. Tout ce qui a été de droit créé pour la jeunesse et pour la beauté, est en plus grande partie le partage des femmes laides et vieilles. Eh bien ! c'est une usurpation illégale et tout à fait contre nature. A l'aide d'un morceau de velours, d'une aune de dentelle, d'une pierre étincelante ou d'un bouquet de fleurs, une femme laide et vieille pourra descendre dans la rue et attenter à la crédulité de ceux qui la suivent, surtout s'ils ont la vue basse; et tous les jeunes gens sont myopes aujourd'hui ; et chacun de ces attentats peut occasionner les malheurs graves plus haut mentionnés.

Il en résulte qu'on n'est plus en sûreté dans Paris, et tous les gens mus par l'amour du bien, qui est aussi le

désir du beau, doivent protester contre un pareil état de choses, et s'efforcer surtout d'y apporter un remède.

Comme nous ne sommes pas de ceux qui se contentent d'indiquer le mal, nous donnerons, aux spécialistes qui voudraient étudier la question, un moyen que nous avons imaginé depuis longtemps.

Les femmes laides devraient être strictement revêtues d'un uniforme qui pût les faire reconnaître de loin. Une robe grise en laine, un bonnet de veuve, duquel tomberait un voile épais comme un brouillard, une chaussure grossière et des bas de laine noire. Les bas blancs et les bottines seraient sévèrement interdits : cela donne du relief à la jambe, et il est prouvé que les femmes laides ont généralement la jambe très-bien faite.

Quant aux femmes vieilles, elles devraient être strictement vêtues de jaune des pieds à la tête ; aucune fleur, pas un diamant, nul de ces ornements qui appartiennent à un autre âge.

En outre, femmes laides et vieilles ne pourraient à aucun titre pénétrer dans les bals, spectacles et autres lieux de plaisir public. Elles auraient les bals et les soirées particulières; mais alors personne n'irait et elles mourraient d'ennui.

Nous n'y voyons aucun inconvénient.

Une cour spéciale serait établie pour juger les délinquantes, d'après un code dont la rédaction serait confiée aux jeunes gens et aux belles femmes.

Et voilà comment tout irait pour le mieux, et comment

madame la comtesse Olympe, qui s'est habillée et a dissimulé son âge véritable dans un étui de velours et de soïe, ne serait pas lorgnée par un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui vient de l'apercevoir monter en voiture, ce qui, pendant cinq minutes au moins, lui fait oublier une printanière créature qui l'attend en comptant les heures et en serrant son corset de façon à rompre le lacet.

II

Une demi-heure après un wagon emportait madame Olympe sur la route ferrée qui joint Paris à Saint-Germain. Bien qu'elle ne fût pas encore arrivée sur le théâtre où elle accourait jouer un rôle pour lequel nous avons pu la voir se préparer avec tant de soins mystérieux à l'exemple de certaines actrices qui, avant le rideau levé, s'efforcent de faire prendre à leur visage le masque de la passion et du caractère dont elles doivent être les interprètes, de même madame Olympe, avant d'entrer en scène, essayait les attitudes, les jeux de regards, les cadences de phrases, les intonations de voix qu'elle comptait mettre en usage; et précisément le hasard lui avait donné pour compagnon un personnage qu'elle jugea, du premier coup d'œil, capable de lui donner la réplique dans la répétition générale

qu'elle voulait faire en se rendant au théâtre, c'est-à-dire au château de madame Delarue. Cet inconnu, qui, de son côté, avait tout d'abord remarqué madame Olympe, et s'était galamment reculé pour lui céder la place du coin qu'il occupait dans le wagon, avait de la botte au chapeau, les allures d'un jeune premier du répertoire Scribe, le teint rosé, les cheveux bouclés et luisants, le regard vaguement bête, qui assimile certains hommes à certains animaux de la classe ruminante, cravaté avec luxe, ganté avec art, habillé d'après les prescriptions du dernier bulletin de la mode, dont il était un des rois ou un des esclaves. Ce personnage odoriférant réalisait à merveille le type d'élégance et de belles manières, rêvé par les petites bourgeoises de Paris et les dames de la province. Dans une sous-préfecture de second ordre, ce monsieur aurait obtenu les succès qu'obtiennent dans un bal de grisettes les commis voyageurs à cravate de satin rouge et en pantalon de casimir bleu clair. Mais, pour madame Olympe, cet inconnu ne fut que ce qu'il était réellement, un bellâtre insignifiant, mal frotté d'un faux vernis d'aristocratie. Et après cinq minutes d'entretien avec son compagnon de voyage, la comtesse avait pu, comme on dit, en prendre la mesure, et une femme moins habile qu'elle, qui eut fait dans sa vie trois tours dans un salon de gens véritablement distingués, aurait pu aussi facilement juger ce monsieur pour ce qu'il était : — un volume de lieux communs, de fatuités et d'outrecuidance, — relié dans un habit de Dusautoy ou de Barde.

Cependant, pour si nul qu'il fût, cet inconnu n'en était pas moins un jeune homme, et, sous ce rapport, pouvait servir de double au personnage avec qui madame Olympe devait se rencontrer dans la maison de son amie ; et tout le long de la route la comtesse put se convaincre, grâce au chapelet de madrigaux et de fadeurs tendres que lui débita son compagnon, audacieusement agréé, qu'elle avait encore conservé ce que les anciens appelaient le don de plaire, et qu'il ne manquait pas un point sur tous les *i* de sa beauté, dont nous savons le secret. Aussi madame Olympe vit-elle arriver sans crainte le moment où elle allait quitter la coulisse pour entrer en scène.

Une heure après son départ de Paris, on annonçait madame Olympe dans le salon de madame Delarue, qui, ce jour-là, donnait une fête à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de sa fille. En entrant dans le salon, la comtesse, avant même d'aller saluer la maîtresse de la maison, jeta un rapide coup d'œil sur la compagnie déjà assez nombreuse et disposée en groupes divers. Madame Delarue, à qui ce regard n'avait pas échappé, réprima un sourire, et, quittant le cercle d'hommes qui l'entourait, se leva pour aller au devant de son amie. Après un échange de câlineries d'une sincérité douteuse pour l'observateur, les deux femmes s'en allèrent causer à voix basse dans l'embrasure d'une croisée. Au même instant, deux jeunes gens se détachaient d'un groupe composé d'hommes plus ou moins connus dans les arts et dans les lettres, et se

dirigèrent dans un angle isolé du salon, où leur conversation ne pouvait pas être entendue.

— Avez-vous de la mémoire, mon cher Armand ? dit l'un des jeunes gens.

— Pourquoi cette question, mon cher Eugène?

— C'est que je voudrais vous rappeler certaine conversation d'art et d'amour comparés, qui eut lieu il y a huit jours chez madame Delarue, entre cette dame, vous, la comtesse Olympe et moi.

— Je me rappelle cela parfaitement, répondit Armand; cette conversation eut lieu le premier soir où vous m'avez présenté chez madame Delarue ; j'ai même craint d'avoir risqué ce soir-là, bien que nous fussions alors en petit comité, des opinions qu'on peut émettre en toute liberté dans un atelier ou dans un bureau de petit journal, mais qu'il est peut-être inconvenant de dire dans un salon, et surtout en présence de deux femmes ; mais, je vous ai averti, j'ignore complétement le *langage des cours*. Je ne sais pas marcher sur un tapis ni sur un parquet ciré, je suis malade pendant trois jours, quand je suis resté deux heures dans la garrotte d'une cravate blanche roide d'*empois;* et il me paraît impossible de rester, comme vous le faites, sept fois par semaine, prisonnier au carcan des usages ; cependant, avec le temps et l'habitude, je m'y ferai, je deviendrai peut-être, comme un autre, un membre remarquable de la *gentry* parisienne. Mais j'ai probablement bien des écoles à subir, bien des chuchottements à entendre s'élever autour des attentats que je commettrai

par ignorance et quelquefois peut-être avec préméditation, car il est des circonstances où, malgré tous les efforts de ma volonté, le naturel rompt chez moi les brides de la retenue. J'oublie le lieu où je me trouve, je ne fais aucune différence du salon avec l'estaminet, et quand on invoque mon opinion sur un cas qui m'intéresse, je m'exprime comme je sens, j'évite les subtils détours de la circonlocution, et j'arrive à la vérité par le plus court chemin, sans qu'il me soit possible de mettre une sourdine à mes expressions. Aussi, mon cher ami, j'accepte d'avance, comme mérités, les reproches que vous vouliez sans doute m'adresser en me rappelant cette conversation de l'autre jour, et dans laquelle j'ai dû, en effet, passer pour un lourdaud, un brutal excentrique, indigne de l'attention de deux femmes habituées par leur position à entendre un langage ouvragé ou doucereusement puritain, que j'ignore à l'égal du Malais ou du Syriaque. Et maintenant, pour ma gouverne, rappelez-moi franchement quels sont les propos malsonnants à propos desquels on m'incrimine.

— Là ! là ! mon cher Armand, répondit Eugène, ne vous effrayez pas, je n'ai aucune semonce à vous faire, vous n'avez aucunement mérité le blâme de personne, et encore moins de ces dames, qui vous trouvent de très-bon goût. De même que certains gourmets qui ne jugent pas une liqueur sur l'étiquette ou le bouchon, il est des femmes distinguées qui ne jugent pas les hommes sur un nœud de cravate ou un brodequin verni, et madame Delarue est de ce nombre. Elle est habituée au langage maniéré de quel-

ques Clitandres que des relations lui imposent de recevoir chez elle, mais elle les entend plutôt qu'elle ne les écoute, et, une fois dans son salon, elle ne leur adresse la parole que pour leur offrir du thé ou leur demander des nouvelles de leur mère ou de leur sœur. Vous avez été distingué par madame Delarue, et admis du premier coup à sa causerie praticulière, et c'est là où j'en voulais venir pour vous apprendre que vous avez eu beaucoup de succès, et si vous en voulez acquérir la preuve, regardez, je vous prie, là-bas, dans l'angle de la croisée, cette dame qui vient d'entrer tout à l'heure ; la reconnaissez-vous ?

Le plus discrètement qu'il put, Armand, qui avait la vue basse, braqua son lorgnon vers l'endroit indiqué par son ami.

— Eh ! mon cher, dit celui ci, prenez donc garde. Il est dit, article premier du code des belles manières : On ne lorgne pas les femmes dans un salon. Cette dame, qui cause avec la maîtresse de la maison, est madame la comtesse Olympe. Ne la reconnaissez-vous pas ? regardez bien.

— Je crois me rappeler cette dame, en effet, fit Armand. N'est-ce pas l'amie intime de madame Delarue ?

— Oh ! amie, reprit Eugène... il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Mais, dites-moi, mon cher Armand, ne remarquez-vous rien de particulier dans le costume de madame la comtesse Olympe ?

— Vraiment, non, dit Armand en regardant encore du côté de la comtesse.

— Vous ne trouvez pas que sa riche toilette tranche un

peu avec la mise simplement élégante des autres femmes qui chuchottent entre elles, et trouvent bien un peu extraordinaires les resplendissants atours de ce costume d'apparat au milieu d'une réunion que la comtesse savait devoir être toute sans façon. Savez-vous que cela va droit à l'encontre des usages reçus, et que vous êtes, vous, mon cher, qui paraissez l'ignorer, la cause et le prétexte de cette excentricité de toilette qui a lieu de surprendre chez une femme citée parmi celles qui sont le plus savantes en matière d'étiquette.

— Ah çà ! dit Armand très-étonné, que voulez-vous dire, et quel est cet hiéroglyphe que vous me donnez à déchiffrer ?

— Rappelez-vous un peu la conversation que vous avez eue, il y a huit jours avec madame Olympe, madame Delarue et moi, et le mystère s'éclaircira.

— Mais, fit Armand, cette conversation a été très-capricieuse, et on y a parlé de trop de choses, Eugène, pour que je puisse me rappeler d'aucune en particulier.

— Vraiment, vous ne vous rappelez point ? fit Eugène avec un signe de doute.

— Aucunement, reprit Armand.... Mais où voulez-vous en venir, au fait, et qu'est-ce que cette conversation peut avoir de commun avec le costume de cette dame que vous semblez vouloir blâmer ?

— Écoutez donc, je me souviens pour vous, moi, et vais vous citer quelques fragments de votre conversation ;

après quoi vous regarderez encore la comtesse; et si vous ne comprenez pas, — c'est que vous y mettrez certainement de la mauvaise volonté. — Il y a huit jours, vous parliez de la beauté et des auxiliaires que les femmes emploient pour donner du relief à la leur. Vous disiez que la beauté était souvent une affaire de costume, et que la science du costume était un art qui devrait être réglé d'après certains principes absolus dont la réunion constituerait une espèce d'évangile de l'élégance, qui devait être sérieusement et constamment étudié par toutes les femmes. Vous ajoutiez qu'il existait certaines femmes dont le genre de beauté réclamait un costume particulier, de même que certains tableaux exigent une distribution de lumière spéciale qui accuse leurs qualités et dissimule leurs défauts. Parmi les nombreux exemples cités à l'appui des idées que vous avez émises, je vous en rappellerai un seul. Vous disiez que, tout en restant dans les limites de la mode moderne, souvent heureuse, quelquefois absurde, une femme brune, dont les traits se rapprochent de cette régularité un peu froide qui est le caractère particulier de la statuaire antique, de taille moyenne, et de proportion plutôt svelte qu'opulente, devait adopter la robe de velours.

— C'est aussi mon avis, dit Armand : au point de vue de l'art, le velours est par excellence le tissu noble et royal; les plis du velours ont une ample et solide harmonie, dont l'aspect sculptural est à la fois élégant et sévère.

— C'est bien là, en effet, ce que vous avez dit, reprit Eugène.

— Eh bien! où voulez-vous en venir, encore une fois? Prétendez-vous me railler parce que je me suis laissé aller à causer chiffons avec des dames?

— Je ne raille aucunement, dit Eugène; je vous ai rappelé ce détail pour montrer qu'on en a tenu compte. Regardez madame Olympe. Ne remarquez-vous pas qu'elle a pris vos paroles pour un programme, et que, se plaçant dans les conditions de beauté dont vous vous occupiez, elle a, des pieds à la tête, dans tous les détails de son costume, suivi les indications que vous aviez données, et qu'elle n'a pas craint de venir assister à un dîner de famille dans un costume de grand apparat?

— Vous voulez dire alors que cette dame m'a pris pour un journal de modes? fit Armand.

— Je ne veux rien vous dire, mon cher ami, sinon que depuis huit jours, madame Olympe s'occupe beaucoup de vous; qu'elle en parle davantage; qu'elle a été dix fois sur le point de vous envoyer son album pour y mettre des vers; et qu'enfin, — si vous voulez la mettre à profit, — vous aurez avant peu l'occasion de faire une curieuse étude de femme, car madame Olympe est un sujet qui...

— Oh! oh! dit Armand en regardant la comtesse... je ne m'occupe pas d'ostéologie.

— Voilà un mot terrible, dit Eugène. Il a déjà été dit une fois, du reste; mais madame Olympe s'est cruellement vengée de l'auteur.

— Comment? demanda Armand.

— Vous le saurez peut-être un jour, mon cher; mais, chut! voici la comtesse qui approche avec madame Delarue... Mettez votre cuirasse, sinon je ne réponds pas de vous.

— Oh! que vous ne me connaissez guère, dit Armand en jetant un regard sur madame Olympe.

— Ecoutez, dit Eugène. Il existe certaines femmes auprès desquelles le triomphe est considéré comme une grande victoire, — un Austerlitz de galanterie; — et il en est d'autres envers qui c'est également triompher que de les éviter : madame Olympe est du nombre, et jusqu'à présent on n'a point cité un seul vainqueur dans cette partie à qui perd gagne. Je ne vous donne pas un mois avant que vous ne soyez un des visiteurs les plus assidus à qui elle ouvre son salon, qui n'est, dit-on, que l'antichambre de son boudoir, et une antichambre dans laquelle on n'attend pas longtemps.

— Vous en savez donc quelque chose? demanda Armand en riant.

— Hélas! reprit Eugène, la jeunesse est imprudente et confiante, et j'étais bien jeune quand j'ai été présenté chez madame Olympe, il y a cinq ans. Je vous conterai ça un de ces jours. Silence, voici ces dames.

En effet, après avoir lentement traversé le salon et s'être arrêtée pour échanger quelques paroles avec les dames de la compagnie, madame Olympe, au bras de son amie, s'avança près des deux jeunes gens; mais, avant de pro-

noncer une seule parole, elle lança à Eugène un de ces regards pleins d'autorité et dont l'expression menaçante n'échappa point à Armand. Après cinq minutes d'une causerie banale, madame Delarue annonça qu'avant le dîner, qui ne devait avoir lieu que dans deux heures, on irait faire une promenade dans le parc. La société, composée d'une vingtaine de personnes adopta la proposition à l'unanimité, et se dispersa par groupes et par couples dans un très-beau jardin, au milieu duquel s'élevait la propriété de madame Delarue.

III

Avant de faire connaître au lecteur le résultat de la seconde entrevue de la comtesse avec Armand, nous croyons utile d'ébaucher plus complétement le portrait physique de madame Olympe en même temps que nous essaierons d'accuser plus vigoureusement les faces originales de son caractère. Et, d'abord, signalons ce fait entre parenthèses, madame Olympe était, depuis longtemps déjà, sur le bord d'un âge qui est, pour certaines femmes, une limite suprême qu'elles ne se décident à franchir que lorsqu'il le faut absolument et qu'elles ont épuisé vingt recours en grâce. Et, de fait, on comprend l'énorme cou-

rage qu'il faut pour hasarder ce pas, sur lequel on ne peut plus revenir, et qui vous confine à jamais dans les étroits horizons d'une existence qui, pour les femmes habituées à la bruyante vie parisienne, est une tombe anticipée. Aussi, pour si peu indulgent qu'il soit, le monde tolère à quelques femmes les retardements sans nombre qu'elles apportent à accomplir cet acte qui est toute une abdication. Ce serait une curieuse étude à faire, que celle de suivre, dans sa retraite toujours militante, une de ces femmes courageusement obstinée à rester sur la scène du monde et de la passion, lorsque l'heure est venue de rentrer dans la coulisse, et qu'elles ont déjà reçu certains avertissements ironiques ou subi tels échecs qui leur font comprendre qu'on aperçoit leurs rides sans lorgnettes.

A l'aide d'une grande habileté, doublée d'une forte volonté, quelques femmes savent épargner un échec à leur amour-propre. Avant de renoncer à toutes les joies, à tous les plaisirs légitimes ou extra-légaux, aux enivrements des fêtes, aux luttes hypocritement courtoises ou franchement hostiles qui se livrent dans les salons, ces arènes où tant de passions fauves se déchirent au soleil des lustres; en approchant enfin de cette limite fatale où elles devront se résigner à vêtir la douillette soie puce des douairières et à quitter l'éventail pour la tabatière, elles préparent de longue main le dernier chapitre de leur roman. Pour la dernière fois elles entrent en campagne escortéees d'une armée de ruses; elles appellent à leur aide le

génie stratégique de la galanterie. Unissant les artifices traditionnels à ceux qu'elles inventent, elles retrouvent pour huit jours l'énergique et provoquante éloquence de leur beauté passée. Et pour cette fois, dédaignant la première loi de l'intrigue, qui est le mystère, elles appellent à force d'indiscrétions l'attention sur elles; et c'est au plein soleil de la publicité qu'elles closent la série de leurs triomphes par une dernière victoire saluée d'une de ces scandaleuses ovations que les femmes préfèrent souvent à de certaines satisfactions d'amour-propre, qui resteraient ignorées. Après quoi elles se retirent. Les unes s'occupent à rédiger leurs mémoires, si elles portent un nom historique ; les autres se font dévotes et agenouillent leur passé contrit devant la grille d'un confessionnal; celles-ci prennent leurs invalides dans les salons parisiens ; et, vieux grognards de la galanterie, se laissent volontiers aller à raconter leurs campagnes à la jeune génération dont elles avaient vu les pères à leurs pieds. D'autres deviennent les tyrans de leur famille et sont les esclaves d'un griffon, d'un kings-charles ou de telles autres bêtes à griffes et à dents. Il en est aussi qui restent d'excellentes femmes, dont le cœur est toujours jeune, et dont l'esprit est devenu plus vif. Lenr expérience est pleine d'enseignements utiles, et conserve aux fautes et aux erreurs des autres l'indulgence qu'on eût jadis pour leurs erreurs et pour leurs fautes. Et, maintenant, revenons à madame Olympe.

A l'époque du congrès de Vienne, la comtesse, alors

nouvellement mariée à un comte hongrois, était citée comme une des plus charmantes femmes qui parurent aux fêtes de la Sainte-Alliance. Elle eut l'honneur d'être remarquée par les deux hommes les plus éminents qui figurassent au congrès. M. de Talleyrand, qui connaissait les antécédents de la comtesse avant son mariage, lui adressa deux ou trois épigrammes dont l'épine se cachait sous un bouquet de galanteries; et M. le prince de Ligne lui fit souvent des compliments qui ressemblaient à des madrigaux de Dorat, germanisés. S'il fut jamais mariage moralement disproportionné, c'était celuidu comte et dela comtesse; et il ne fallait pas grande malice et grand talent prophétique pour prédire les résultats que produirait l'union de ces deux antithèses. Du premier coup, madame Olympe avait jugé son mari, qui était plus âgé qu'elle, et dont le cœur avait depuis longtemps déjà dit son dernier mot. Le comte était au reste un excellent homme, aimant peu les agitations du monde, préférant les horizons restreints et le silence d'un cabinet d'étude, où il se livrait à des travaux scientifiques et historiques. Avec un sens très-clairvoyant, il n'avait pas tardé, de son côté, à comprendre que sa tranquillité serait à jamais perdue, s'il voulait entrer en lutte avec sa femme : aussi fit-il d'avance bon marché des propos qu'on pourrait tenir à son sujet; il résolut d'adopter un système d'ignorance absolue en ce qui touchait la comtesse, et se promit d'en user avec elle avec une placidité extrême. Et de fait, pendant les deux premières années de leur union, il ne s'écarta

pas de cette ligne de conduite, et vécut presque constamment au milieu des poudreuses annales du Saint-Empire, dont il voulait se faire le nouvel historien. Ce n'était pas un homme, c'était un bénédictin.

Madame Olympe avait été élevée par une des femmes de sa mère, dame de petite noblesse, qui avait vécu quelque temps à la cour de Marie-Antoinette, et avait la mémoire meublée des souvenirs de cette époque encore galante. Madame Olympe avait en outre reçu de cette gouvernante une éducation qui avait singulièrement modifié le caractère naïf et rêveur que tous les poëtes d'outre-Rhin donnent aux héroïnes de leurs légendes ; et, toute jeune fille, la comtesse n'avait rien de commun avec les figures sentimentales, types de mélancolie, dont les grands regards azurés errent alternativement du ciel à l'onde, qui passent les nuits à compter les étoiles, et les jours à cueillir des myosotis. Madame Olympe n'était Allemande que de naissance, et l'ardeur d'un sang vénitien, qu'elle tenait de sa mère, l'attirait vers une pensée plus substantielle. Elle préférait les clameurs de l'orchestre aux chansons de la brise dans les arbres, les diamants aux fleurs, les magiques illuminations des fêtes aux doux rayons de la lune. Enfin, à l'époque où elle se maria, madame Olympe n'était pas plus blonde au moral qu'au physique. Elle avait épousé le premier homme qui l'avait recherchée, pour trouver dans le mariage une indépendance après laquelle elle aspirait depuis longtemps. Cependant, durant la première année, elle usa avec une certaine discrétion de

la liberté que lui laissait son mari; mais il arriva un jour que, s'étant rencontrée en rivalité avec une femme qui jouissait d'une grande influence à la cour impériale, madame Olympe fut forcée, pour amortir le bruit d'un scandale dont on la menaçait, de quitter Vienne: seulement, ceux qui la condamnaient à cet exil voulurent bien consentir à donner à cette disgrâce intime le caractère officiel d'une faveur, et, pour motiver le départ de madame Olympe, on confia à son mari une mission quelconque à l'étranger. — La comtesse avait d'avance eu soin de désigner le pays. — M. le comte ne s'enquit aucunement des causes qui avaient déterminé son gouvernement à lui accorder cette faveur qu'il n'avait pas sollicitée. Il ne demanda même point combien de temps son absence se prolongerait, et, après avoir été prendre les ordres du ministre, il emballa soigneusement ses livres, qui tenaient à peine dans trois fourgons, et partit pour la France avec sa femme.

Ils arrivèrent à Paris à l'époque où les troupes alliées évacuaient définitivement le royaume. La mission du comte n'avait aucun caractère diplomatique et ne l'obligeait à aucune représentation officielle. Cependant il se fit présenter à la cour de France par son ambassadeur, et la comtesse fut présentée avec lui. Particulièrement accueillie par madame la Dauphine, qui avait connu sa mère pendant l'émigration, madame Olympe fut invitée aux fêtes des Tuileries et introduite dans tous les nobles salons du faubourg Saint-Germain. Quant au comte, il continuait à Paris la même existence qu'il avait menée à

Vienne, et laissait à sa femme le soin de maintenir sa maison sur un pied honorable. La seule ambition de ce galant homme était d'être nommé membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; et cette faveur lui fut accordée quelque temps avant l'avénement de Charles X, lors de la publication qu'il fit d'un grand travail historique. Déjà, plusieurs fois, madame Olympe avait appris qu'on n'était pas éloigné, à la cour de Vienne, de rappeler son mari en Autriche, mais la comtesse était loin de désirer ce retour. Les mœurs puritaines de cette partie aristocratique de la société Viennoise, qu'on appelle la *crème*, lui répugnaient, surtout après avoir vécu en France, au sein d'une société qu'elle reconnaissait être pour son véritable milieu et à laquelle elle se trouvait d'ailleurs attachée par des motifs qui se révélaient assez indiscrètement dans les salons où elle était assidue. Le comte resta donc à Paris, où, de son côté, il avait, sans pourtant renoncer à sa vie sédentaire, contracté quelques relations avec des personnages attachés à la politique ou à la science.

Au temps où se manifesta en France la révolution littéraire qui donna naissance à l'école dite *romantique*, madame Olympe était déjà une des femmes les plus connues de l'aristocratie parisienne ; elle était alors dans toute la splendeur de sa beauté, et rivalisait avec les grandes dames qui tenaient le sceptre de l'élégance et de l'esprit. A cette époque, un héritage assez considérable que lui laissa un de ses parents, permit à la comtesse

d'augmenter sa maison et d'avoir des jours fixes de réception. Son salon fut donc ouvert une fois par semaine, et devint le rendez-vous d'une compagnie choisie. Les poëtes et les artistes, tous les hommes qui formèrent le noyau de la rénovation artistique et littéraire se rencontraient dans le salon de madame Olympe, qui eut même quelquefois l'imprudence de les laisser se rencontrer dans son boudoir. Les premières Méditations de Lamartine et les premières Odes d'Hugo furent lues et applaudies dans les réunions qui avaient lieu chez la comtesse, qui songeait moins que jamais à retourner en Allemagne. Cependant, quelque temps avant la chute de Charles X, une aventure, ébruitée par vengeance, força madame Olympe à quitter Paris. Cette fois son mari ne l'accompagna point, et la comtesse partit toute seule pour Venise, où elle fut rejointe par le marquis de Marènes, qui était l'objet de cet éclat. Ils voyagèrent pendant une année, et s'apprêtaient à revenir en France, où le scandale qu'ils avaient causé devait être oublié. Mais, pendant un séjour à Rome, madame Olympe, dont le cœur était cosmopolite, abandonna le marquis pour un prince russe, avec qui elle alla passer l'hiver en Sicile. Rentrée à Paris vers le commencement de 1831, madame Olympe trouva son mari penché sur ses in-quarto, et il ne parut pas plus surpris de son retour qu'il ne l'avait été de son départ ; il la reçut absolument comme si elle venait de faire une course au Palais-Royal. Tout était bien changé alors en France. La plus grande partie de la société aristocratique s'associait au malheur de la dynastie déchue, en

abandonnant ses somptueux hôtels pour aller vivre dans ses terres, et les personnes qui n'avaient point quitté la capitale demeuraient systématiquement cloîtrées dans une étroite intimité. Madame Olympe chercha donc de nouvelles relations. Elle passa bravement les ponts, et alla demander à la nouvelle aristocratie, qui se ralliait au nouveau régime, les fêtes et les plaisirs auxquels on renonçait dans le noble et fidèle faubourg. La transfuge de la rue de Varennes fut bien accueillie dans la Chaussée-d'Antin, et ne tarda point à être entourée d'une pépinière d'adorateurs, toujours courbés sous le vent de ses caprices. En 1831, à l'époque du choléra, la comtesse quitta encore une fois Paris en compagnie d'un journaliste républicain, qui, peu de temps après, devait se faire tuer sous les murs de Saint-Méry. Le démocrate fut remplacé par un auteur dont une pièce, alors en vogue, faisait courir tout Paris. — Au dramaturge succéda un poëte de cette école poitrinaire qui commençait à cracher le sang le long de la littérature. Celui-là avait le lyrisme féroce : il appelait madame Olympe un ange dans ses vers ; mais, dans la prose de la vie intime, il lui cassa un jour une aile. Il faut, en général, se méfier de ces natures phthisiques : la jalousie leur donne des nerfs d'acier. Cependant, pareille à don Juan, madame Olympe augmentait chaque jour sa liste, et voyait avec terreur arriver le moment où il lui faudrait renoncer à trouver cet idéal qu'on cherche toujours et qu'on ne rencontre jamais. Il est des femmes pour qui l'amour est d'abord une passion, puis une occupation : pour madame Olympe, l'amour

était devenu un art et elle y apportait cette ardeur passionnée et patiente qui distingue les natures volontaires et les tempéraments exceptionnels. Comme un savant qui, avant d'aborder le résumé de quelque grave question de science ou de morale, réunit et prépare, pendant de longues années, tous les travaux qui ont précédé celui qu'il médite, de même la comtesse semblait avoir pour but quelque grand ouvrage dans lequel elle aurait traité *ex professo*, dans toutes ses causes et dans tous ses effets, cette grande et mystérieuse passion. Telle fut du moins l'explication que donnait un jour un des intimes de la comtesse. » Tous les hommes qu'elle a connus, ajoutait-il, ont été pour elle ce que sont pour certains spécialistes les brochures et les livres écrits sur la question qu'ils veulent traiter. Madame Olympe n'aime pas un homme, elle le lit. Ma liaison avec elle s'est prolongée dix mois, ce qui me donne la fatuité de croire que j'avais pour elle l'importance d'un ouvrage considérable. — Ses amants pourraient se classer par formats : elle en a eu in-quarto, in-octavo, in-douze et in-dix-huit ; il en est même qu'elle ne considérait que comme des brochures et qu'elle lisait en une heure, le soir, au coin du feu. Son cœur a fait le tour du monde ; elle a aimé ; — ou étudié parmi toutes les races : c'est une artiste de conscience ; elle veut trouver le dernier mot, l'*x* du problème ; et elle a passé la plus grande partie de sa vie à réunir les éléments nécessaires à l'exécution de ce grand œuvre. Il faut croire qu'elle aura bientôt terminé cette étude, qui, avec le temps, devient de plus en plus difficile.

puisqu'elle ne s'en rapporte qu'à sa propre expérience. — On la dit maintenant engagée dans les régions bleues du platonisme. »

— Oh ! oh ! dit quelqu'un en écoutant cette boutade, madame Olympe en serait-elle réduite à cette nécessité ?

— Eh ! répondit-on, c'est le dernier côté de la question qui lui reste à analyser.

Tels étaient les propos qui se tenaient sur le compte de madame Olympe, quelque temps avant l'époque où commence cette véridique histoire. Impitoyable comme un registre d'état civil, nous avons révélé l'âge véritable de la comtesse ; et fait connaître également à l'aide de quels moyens elle s'efforçait de le démentir ; mais, comme au résumé une femme n'a réellement que l'âge qu'elle paraît avoir, nous avouerons qu'aux *lumières* elle paraissait être la sœur — aînée — d'une femme qui n'aurait eu que trente ans. Du reste, une de ses prétentions était de réaliser le type rêvé par M. de Balzac, quand il écrivit *le Lis dans la vallée*. Madame Olympe voulait absolument se reconnaître dans la divine figure de madame de Morsauf.

Comme portrait moral, nous ajouterons encore que le caractère de la comtesse était un écrin de mauvais sentiments, depuis les plus orgueilleux jusqu'aux plus vils. Un physionomiste aurait pu en faire l'énumération, rien qu'en voyant son front déprimé, ses yeux profonds qui jetaient des flammes sombres, et sa bouche cruelle, toujours armée d'un sourire hypocrite ou railleur. Au reste, tout indiquait en elle une femme habituée à vivre dans les sou-

terrains de l'intrigue et à y marcher habilement sans avoir besoin d'aucun fil pour s'y retrouver. Antipathique à la première vue à tout ce qui était jeune, bon et beau, madame Olympe n'avait aucune amie véritable parmi toutes les femmes qu'elle fréquentait, car elle avait été la rivale de toutes. — On citait son esprit, nous l'avons dit déjà : c'était une réputation usurpée. — L'esprit suppose de la finesse dans la pensée et dans l'expression ; nous avons eu l'honneur de converser avec madame Olympe, nous pouvons affirmer qu'elle manquait absolument de ces deux qualités. La comtesse était méchante, elle avait beaucoup de mémoire, et savait à propos ou sans propos ressusciter les médisances oubliées ou marcher subtilement sur le pied d'une calomnie pour la faire se dresser, siffler et cracher son venin sur celui ou celle à qui elle voulait nuire. La médisance ou la calomnie d'une vieille femme, oh ! voilà deux armes terribles et dont les blessures sont incurables, comme celles qui proviennent d'une lame rouillée. — Le seul esprit de madame Olympe consistait à avoir su se préserver du ridicule jusqu'à l'époque où nous l'avons fait entrer en scène : elle était restée droite dans sa hautaine prétention. Bravant le mépris ici, la haine là, l'insulte ailleurs ; mais jamais le ridicule ne l'avait atteinte. Ceux qui l'avaient prise pour cible de leur ironie ou de leur haine avaient visé trop haut ou trop bas, et la comtesse, toujours en garde, avait su habilement faire dévier le trait, qui allait souvent blesser ceux qui l'avaient lancé.

Notre ami Armand devait être plus adroit.

IV

Après une promenade d'une heure dans le parc très-étendu, qui était d'un côté baigné par les eaux de la Seine, quelques-unes des dames manifestèrent le désir de faire une course nautique ; elles étaient surtout curieuses d'aller visiter les constructions que M. Alexandre Dumas faisait alors élever dans une île qu'il a baptisée du nom de *Monte-Christo*. Madame Delarue était enchantée d'avoir l'occasion d'être agréable à ses invités, seulement elle était un peu embarrassée pour satisfaire cette fantaisie imprévue, car elle ne possédait qu'un petit batelet pouvant à peine contenir six personnes, et le nombre des voyageurs était de plus du double.

Eh ! mon Dieu, madame, dit Eugène, c'est l'obstacle le plus simple du monde à lever. Je sais en face de chez vous, de l'autre côté de la rivière, un pêcheur qui loue des barques pour les promenades ; deux ou trois de ces messieurs, et moi nous allons monter votre petite pirogue, et nous irons chercher une escadre que nous vous ramènerons, — dans une demi-heure nous serons prêts à mettre à la voile.

— Allez donc , dit madame Delarue. — Monsieur

Armand, ajouta-t-elle en s'adressant à celui-ci, je vous confie les fonctions de grand-amiral. En attendant le retour de la flottille qui devait les transporter, les dames continuèrent leur promenade; et madame Delarue et la comtesse s'étant isolées du reste de la compagnie, engagèrent une conversation dont, pour l'intelligence de ce récit, nous trahirons l'intimité.

— Ma chère Olympe, disait madame Delarue, laissez-moi vous donner un conseil.

—Parlez, fit la comtesse en jetant à son amie un regard curieusement interrogateur.

— Eh bien ! répondit madame Delarue, soyez moins cruelle avec madame de Marènes; vous avez deviné sa liaison avec M. de Sylvers, et il vous est déjà échappé à ce propos plusieurs indiscrétions qui ont mis la pauvre femme dans des transes mortelles. Bien que je croie ses rapports avec M. de Sylvers très-innocents jusqu'à présent, cette passion anodine, si elle était connue de lui, mettrait M. de Marènes dans une de ces aveugles fureurs dont le premier accès pourrait être très-dangereux pour sa femme; d'un autre côté, M. de Sylvers, dont vous connaissez le caractère violent, ne manquerait point de chercher la source d'une indiscrétion qui compromettrait la femme qu'il aime; et, ajouta madame Delarue en jetant sur son amie un regard qui semblait vouloir éveiller un souvenir, vous devez savoir ce que rapportent les vengeances de M. de Sylvers.

— Mais, répondit madame Olympe, en vérité, je ne

comprends pas ce que vous voulez dire. Je sais que M. de Sylvers est un assez médiocre personnage, qui pourrait avoir quelques succès dans les rôles de tyrans, aux théâtres de mélodrames, mais ces allures de Croque-Mitaine ne m'épouvantent nullement. Quant à la blanche madame de Marènes, je m'en occupe encore moins, et, si vous ne me l'aviez appris, j'ignorerais encore que cette pure colombe se serait laissée fasciner par le regard vainqueur d'un farouche milan, avec qui elle plane, dites-vous, dans les régions idéales d'un platonisme transcendant.

— Ah ! fit madame Delarue, vous faites de la diplomatie avec moi, vous avez tort. La liaison de madame de Marènes et de M. de Sylvers est déjà l'objet de méchants entretiens. M. Miral en parlait encore hier chez moi, et prenait la défense de madame de Marènes avec une charité hypocrite.

— Ah ! M. Miral la défendait, dit madame Olympe en se mordant les lèvres...

— Ah ! répondit avec vivacité madame Delarue, ne soyez pas jalouse ; il la défendait comme on accuse. M. Miral est un avocat qui a l'éloquence dangereuse, et, dans le monde comme au palais, il ne fait pas bon être son client.

— Ah ! reprit la comtesse en s'oubliant, M. Miral a eu tort ; — je ne l'avais point prié de parler...

— Vous voyez donc bien, dit madame Delarue, vous voyez donc bien, ma chère, que c'est vous qui, sans le vouloir peut-être, — avez ouvert aux curieux regards la

porte de cette passion mystérieuse. En vérité, je vous en conjure, faites que cela n'aille pas plus loin. Cette pauvre madame de Marènes est à demi-morte de l'alerte que vous lui avez causée.

— Soit, répondit la comtesse en se démasquant tout à fait, — dites à ce blanc lis qu'il n'a rien à craindre; mais qu'à l'avenir je désirerais moins de hauteur, et surtout moins de puritanisme dans ses discours. Les solos de vertu veulent être chantés par une voix virginale, et madame de Marènes n'en est plus là, que je pense; ensuite, vous voudrez bien lui faire comprendre qu'il existe entre femmes du monde un certain code de convenances qu'on ne peut, sans mauvais goût, feindre d'ignorer... J'ai plusieurs fois fait à madame de Marènes l'honneur de l'inviter à mes soirées, elle n'a pas daigné y venir, soit... Mais je crois qu'ayant, comme moi, un salon, il eût été de bon goût qu'elle me tînt compte de mes invitations, en m'envoyant, seulement pour la forme, une des siennes. — Je ne m'y serais certainement pas rendue, — mais, au moins, je lui aurais tenu compte du procédé...

— Il ne faut pas lui en vouloir, répondit madame Delarue, c'est une charmante femme, en proie à toutes les craintes qu'inspire une première passion... Elle voudrait son amour ignoré et caché au fond d'un désert où elle vivrait seule avec celui qu'elle aime. On lui aura dit que vous aviez autrefois connu M. de Sylvers, et elle aura craint de lui fournir une occasion de plus de vous revoir, en vous invitant à aller chez elle. — C'est une jalousie

puérile, mais madame de Marènes est une enfant...

— Oh! fit la comtesse Olympe, ceci est du dernier bouffon. — Imagine-t-elle que je veuille aller courir après M. de Sylvers jusque dans son boudoir? — Dites-lui donc bien, ma chère, que je ne reprends jamais ce que j'ai donné. — Mais, dites-moi, il n'est donc pas venu, le beau M. de Sylvers ?

— Il ne viendra pas, répondit madame Delarue ; — *on* lui a fait comprendre que, dans les circonstances actuelles, il fallait beaucoup de réserve : il paraît que madame de Marènes a eu beaucoup de peine à le calmer : on avait rapporté à M. de Sylvers l'indiscrétion dont M. Miral s'était fait l'éditeur, et il voulait aller lui en demander raison.

— Oh ! mon Dieu, le pauvre garçon! — Mais, en vérité, ce M. de Sylvers est un être abominable, il a des mœurs de caserne; comment peut-on s'amouracher d'un homme qui ne quitte pas les écuries et les salles d'escrime... et qui sent une abominable odeur de tabac, de fumier et de poudre ?

— A cette interrogation, madame Delarue regarda son amie avec un regard qui voulait dire clairement : — Comment ? — Vous devez le savoir ! Aussi la comtesse comprit qu'elle venait de commettre une niaiserie, et elle s'efforça de l'atténuer en ajoutant : Je comprends jusqu'à un certain point, et de la part de quelques femmes, que des hommes comme M. de Sylvers puissent passagèrement exciter une curiosité quelconque; on aime à savoir comment sonne l'a-

mour sur les cordes de ces grossiers instruments, mais, chez madame de Marènes, cette créature vaporisée, qui a des parfums, et non du sang dans les veines, une pareille passion m'étonne. — Quel bizarre duo doivent faire ce tam-tam et cette mandoline. A propos, ma chère, fit la comtesse en changeant brusquement le thème de la conversation, quel est donc ce jeune homme paradoxal et timidement impertinent, que je vois chez vous pour la seconde fois ?

— De qui voulez-vous donc parler? demanda madame Delarue en feignant l' ignorance. — Elle voulait, comme on dit vulgairement, voir *venir* son amie.

— Je parle de ce monsieur qui était si embarrassé, l'autre soir, en entrant dans votre salon. Il ne savait que faire de son chapeau, c'est au point que j'ai cru un instant qu'il allait le garder sur la tête.

— Ah ! M. Armand, dit madame Delarue.

— Il s'appelle Armand? — Quel nom de roman ! Comment l'avez-vous connu ?

— Il est ami de M. Eugène, c'est lui qui me l'a présenté; c'est un excellent jeune homme, qui n'a encore vu le monde que fort peu. Eugène a eu toutes les peines du monde à l'amener chez moi ; il paraît qu'au milieu de l'escalier il voulait s'en retourner. — Comment le trouvez-vous ?

Madame Olympe baissa les yeux, eut l'air de jouer avec le sable, du bout de son pied, et répondit avec une indifférence dont l'affectation ne pouvait échapper à madame Delarue. — Il m'a paru assez bizarre dans son lan-

gage ; au reste, cela se comprend : M. Miral, qui l'a plusieurs fois rencontré chez des artistes de ses amis, m'a assuré qu'il menait une vie assez étrange ; c'est une espèce de bohémien littéraire, qui hante fort les estaminets et les bureaux de petits journaux, dans lesquels il signe, m'a-t-on dit, des feuilletons excentriques.

— Eh bien ! mais, répondit madame Delarue, pourquoi me demander des renseignements sur son compte ? Vous le connaissez aussi bien que moi. On dit qu'il ne manque pas d'esprit.

— Oh ! reprit madame Olympe, il m'a semblé qu'il le disait lui-même ; car, malgré sa timidité, il a eu bien vite pris de l'assurance. Je me rappelle même qu'il a été un peu loin dans la conversation que nous avons eue l'autre soir avec lui... Je ne sais à propos de quelle aventure il se trouva quelqu'un qui jeta le mot amour dans la conversation...

— Mais ce quelqu'un c'était vous, ma chère, dit madame Delarue à la comtesse.

— Vous croyez ? dit celle-ci. En tous cas, j'avais fourni, sans le vouloir, à M. Armand, un thème de causerie qu'il doit avoir étudié ; car il s'est emparé de la parole, et s'en est servi tout le temps pour faire, à propos de cette question, une profession de foi qui était au moins pittoresque. On aurait dit qu'il répétait un morceau favori. M. Miral m'a affirmé que M. Armand était une espèce de don Juan qui faisait de grands ravages dans les petits bals, où il est fort assidu...

— Grâce à M. Miral, — un jeune homme bien complaisant, — ajouta madame Delarue avec un sourire qui déplut à son amie, — vous êtes beaucoup mieux instruite que moi sur le compte de M. Armand ; — et comme il m'a été présenté par une personne en qui j'ai toute confiance, — comme j'ai entendu parler de lui d'une manière très-favorable par des gens qui le connaissent et que je connais, je m'inquiète peu de la vie privée de M. Armand, qui, malgré certaines ignorances qu'il perdra avec le temps, me paraît être un jeune homme de très-bonne compagnie, plein de franchise, et qui a déjà prouvé qu'il avait droit d'espérer une position estimable dans la littérature.

— Mais, ma chère, dit madame Olympe un peu étonnée de la vivacité de son amie... je vous assure que je ne suis pas plus curieuse que vous à l'endroit de ce jeune homme. Je ne vous aurais point parlé de lui si vous ne m'aviez demandé mes impressions.

— Ah ! pensa madame Delarue en elle-même, ceci est trop fort, et il faut que la comtesse me croie bien niaise pour avoir espéré me faire prendre le change. En vérité, elle est incorrigible ! — Et c'est M. Miral qu'elle envoie aux renseignements... Ah ! le bon jeune homme...

— Mais, dites-moi donc, fit tout haut madame Delarue à la comtesse, quelle idée vous a prise de mettre une robe de velours pour assister à une partie de campagne ?

— J'ignorais que l'on dût sortir, répondit la comtesse embarrassée.

— Pauvre prétexte, pensa madame Delarue en étudiant

le visage de son amie; et elle ajouta en elle-même : pense-t-elle donc que j'aie si peu de mémoire ?—Mais, reprit-elle, savez-vous que vous voilà tout à fait dans les conditions nécessaires pour faire la conquête de M. Armand... En vérité, le hasard qui vous a donné le caprice de cette toilette... vous inspire à merveille. Vous souvenez-vous des théories de l'ami d'Eugène à propos de costume?

—Oui, dit madame Olympe... Je me souviens vaguement qu'un de ces messieurs avait daigné causer chiffons avec nous...

— Vous n'aviez pas remarqué lequel? demanda madame Delarue.

—C'était donc lui? répondit la comtesse en désignant Armand qui venait à elle dans un batelet.

—Oui, c'était lui...

— En mer! en mer! crièrent les jeunes gens, qui, faisant force de rames, furent en cinq minutes au bord du parc.

Toutes les dames se rassemblèrent au cri d'appel; et, après avoir pris place dans les trois batelets dont se composait la flotte, on mit le cap sur l'île de Monte-Christo, qu'on devait aller visiter.

— Mais, dit Eugène qui se trouvait dans la même barque que madame Delarue... M. Miral est à côté de madame de Marènes.

—Et madame Olympe est dans le batelet commandé par votre ami Armand.

V

Quelques jours après la partie de campagne de Saint-Germain, Armand rentrait chez lui le soir et allait s'habiller pour se rendre chez madame Delarue, dont c'était le jour de réception. Comme il achevait sa toilette, son portier lui monta un petit paquet cacheté, accompagné d'une lettre contenue dans une élégante enveloppe. Armand ne reconnut pas l'écriture, dont la finesse indiquait d'ailleurs la main d'une femme. Il rompit d'abord le cachet blasonné qui fermait le paquet, et trouva un volume à couverture rose pâle, sur laquelle brillait un titre qui le fit sauter comme s'il venait d'apercevoir une araignée.

Ce volume à couverture rose était un livre de vers, intitulé : CRIS DE L'AME.

— Grand Dieu, fit Armand, qui peut me jouer ce méchant tour, de m'envoyer ces *machines-là?* Cependant, pensant que la lettre qui accompagnait cet envoi devait contenir une explication, il se hâta d'en prendre lecture. Ce billet, sur vélin glacé, était écrit à l'encre bleue et ainsi conçu :

« Monsieur,

» Madame Delarue éprouve un grand chagrin : son père

» est gravement malade; elle me charge de vous le dire,
» en vous prévenant qu'elle ne recevra pas ce soir.

» Je vous envoie ci-joint le volume de poésie de madame ***, dont nous avons parlé l'autre jour. Je voudrais bien, monsieur, que vous pensiez au plaisir que j'aurais à lire le roman que vous publiez actuellement; les vers ravissants que vous avez dits mercredi dernier chez madame Delarue, ajoutent encore à ma curiosité et à mon intérêt. Je voudrais bien relire ces vers, mais je n'ose vraiment pas vous demander tant de choses.

» Recevez mes salutations,

» Comtesse Olympe,

» Rue Cassette, 20. »

— Qu'est-ce que veut dire tout ça? se demanda Armand en relisant encore une fois le billet de la comtesse. Que veut-elle que je fasse des *Cris de l'âme* de madame ***. C'est un malentendu énorme. — Pour ce qui est de mes vers, pensa-t-il, j'avoue que j'ai eu tort de les dire l'autre soir, et je ne donnerai certainement pas un tome second à cette niaiserie, en les recopiant pour madame Olympe. — Un instant, que diable! je ne suis pas M. Hugo, pour qu'on courre autant que cela après mes autographes; je ne donne pas là-dedans, moi.

Quant à mon roman, si cette dame meurt réellement d'envie de le lire, elle peut s'empêcher de mourir en le faisant prendre dans un cabinet de lecture. Cependant, et

malgré tout, Armand pensa que les convenances exigeaient qu'il fît une réponse à madame Olympe.

Il prit une feuille de papier et écrivit :

« Madame,

» J'ai reçu le charmant volume que vous m'avez fait
» l'honneur de m'envoyer ; mais je dois vous avouer qu'au
» premier abord je ne me rappelais pas vous avoir demandé
» ce livre, dont j'ignorais même la publication. J'ai pensé
» ensuite que l'auteur était de votre connaissance, et que
» vous me l'aviez adressé pour que j'en puisse faire dire
» quelques mots dans quelque endroit littéraire. Si c'était
» là votre désir, je serais heureux, madame, de pouvoir
» vous être agréable, et je donnerai ce recueil à quelqu'un
» de mes amis, dont l'opinion dispose de quelque publicité.
» J'ai aussi à vous remercier, madame, de l'obligeant sou-
» venir que vous avez bien voulu accorder à une chose de
» si peu d'importance que celle dont vous me parlez dans
» votre lettre. Sitôt que mon roman sera achevé, je pren-
» drai la liberté de vous en faire hommage.

« Recevez, madame, mes salutations très-respectueu-
» ses. »

— Voilà une lettre qui est bête comme un chou, dit Armand en fermant son épître, qu'il fit porter immédiatement par un commissionnaire.

— Puisque je ne vais pas *dans le monde* ce soir, qu'est-ce que je pourrais bien faire, se demanda-t-il ensuite, en se grattant le front.

Deux petits coups frappés à sa porte le vinrent tirer de sa réflexion : il alla ouvrir.

— Tiens, voilà Rose ! Ah ! parbleu, se dit-il à lui-même, je sais bien ce que je vais faire maintenant !

— Oui, dit Rose, c'est moi. Je me suis rappelée que vous alliez voir les belles dames ce soir, et je viens vous mettre votre cravate, qui a toujours l'air d'une corde. Si vous me rapportiez quelque chose, seulement, pour la peine que je vous fais très-beau. Mais, baste !... moi qui aime tant les glaces !

— Rose, dit Armand... il est absolument impossible d'apporter des glaces dans les poches d'un habit ; ensuite je vous ferai observer que cela serait très-inconvenant. D'ailleurs, je ne sors pas ce soir, et, au lieu de mettre ma cravate, je vous prierai de vouloir bien me l'ôter. Bien ; maintenant serrez-la soigneusement dans le tiroir, avec mes gants blancs.

— Oh ! les beaux gants ! dit la jeune fille ; c'est malheureux que c'est si *salissant*.

— C'est très-malheureux, en effet, dit Armand, d'autant plus que c'est très-cher : il y a là l'argent de dix cigarres ; mais que voulez-vous, mon enfant, c'est l'usage, on ne va pas plus dans le monde sans gants blancs qu'on ne va à la guerre sans fusil.

— Est-ce que c'est très-amusant le monde ? demanda mademoiselle Rose, qui voulait s'instruire ; y joue-t-on à la main chaude ?

— Fort peu, dit Armand; on joue à la bouillotte quand on a de l'argent.

— Mais s'amuse-t-on? J'ai lu dans les livres que *la richesse était la mère de l'ennui.*

— Ceci, répondit Armand, est une opinion moitié fil et moitié coton, comme vous dites dans vos ateliers ; c'est-à-dire qu'il y a du vrai et du faux. Dans quel roman avez-vous vu cela, Rose?

— Dans tous, répondit celle-ci.

— Hélas! pensa Armand, cette enfant naïve et illettrée vient de faire, sans s'en douter, la critique de la littérature.

— Tiens, s'écria la jeune fille, qui, en furetant partout, venait d'apercevoir le volume de vers qu'Armand venait de recevoir... voilà de la *poésie*, ça doit être fièrement intéressant. J'aime beaucoup la poésie, moi.

—Sainte candeur, murmura Armand, pendant que sa maîtresse parcourait le volume. — Tiens, fit elle tout à coup en jetant les yeux sur une pièce de vers, intitulée *Déception*, et qui était précédée d'une dédicace à madame la comtesse Olympe, tiens je la connais, cette dame-là, c'est une des pratiques de notre atelier. Nous lui avons fourni dernièrement une robe de velours. C'est moi qui ai fait le corsage. Dieu! qu'il y avait de coton; elle est joliment difficile à habiller, cette comtesse-là. Nous a-t-elle sciées pour avoir sa robe. C'est moi qui suis allée lui essayer... et comme la jupe faisait de mauvais plis, cette dame était dans une colère affreuse. Il a fallu tout recom-

mencer; j'ai même passé la nuit. Au fait, c'était le jour où je ne suis pas venue, même que vous étiez fâché après moi, et que vous disiez que j'avais été courir. Là, vous voyez bien que je ne vous avais pas menti. Elle est très-maigre, cette dame. Dites donc, Armand, est-ce que toutes les comtesses sont maigres comme ça?

— Il y en a, répondit celui-ci, qui souriait en pensant aux renseignements intimes que venait de lui fournir l'indiscrétion de la jeune fille. — Ah ça ! lui dit-il en voyant qu'elle s'acharnait à la lecture du volume rose, est-ce que vous n'avez pas bientôt fini de lire?

— Oh ! répondit-elle, c'est si joli, voyez-vous !

— Rose, fit Armand en lui enlaçant la taille, et en prenant le volume qu'il jeta sur un coin de son secrétaire; il est minuit, nous pouvons nous tutoyer.

— Prends donc garde, tu me chiffonnes, répondit la jeune fille en relevant le petit bonnet qui couronnait sa tête brune.

— Tu sais repasser, — dit Armand ; et, appuyé sur le dos de sa chaise, il souriait en contemplant cette gracieuse et fraîche créature, qui, coquettement posée devant un miroir, roulait sous ses doigts blancs les boucles d'une opulente chevelure noire, et les enfermait dans des papillottes.

Pour Armand, les premières vertus d'une femme étaient la beauté, la gaîté, la santé. A ce point de vue, Rose était une sainte, et Armand passait le meilleur de son temps à l'adorer et à l'admirer sous son auréole printanière.

Tel nous l'avons laissé tout à l'heure, tel nous le retrouvons, accoudé sur sa chaise, regardant la jeune fille préparer sa coiffure de nuit.

Comme il lui restait encore deux ou trois papillotes à faire, Rose chercha des yeux si elle ne trouverait pas un peu de papier fin.

Armand la devina ; — il prit la lettre de madame Olympe, qui était restée sur sa table, la découpa en quatre morceaux et les tendit à sa maîtresse qui acheva de se coiffer.

Puis, comme s'il achevait tout haut une pensée commencée tout bas, Armand se mit à marcher dans sa chambre en s'écriant :

— C'est si beau la jeunesse !

VI

Le surlendemain du jour où madame Olympe lui avait écrit, Armand rencontra son ami Eugène.

— Pourquoi donc ne vous a-t-on pas vu hier chez madame Delarue? lui demanda celui-ci.

— Mais, répondit Armand, on m'a fait avertir que la soirée de madame Delarue n'aurait pas lieu à cause de la maladie de son père.

— Qu'est-ce que cela veut dire? reprit Eugène; le père de madame Delarue a été indisposé il y a quelques jours, et madame Delarue n'aurait pas reçu si cette indisposition était devenue plus grave; mais elle a duré fort peu, et la soirée a eu lieu comme d'habitude. Je m'étonne que madame Delarue vous ait prié de ne pas venir, d'autant plus qu'elle s'étonnait hier de ne point vous voir.

— Mais, dit Armand, ce n'est pas elle qui m'a écrit.

— Qui donc, alors? demanda Eugène.

— C'est son amie, la comtesse Olympe.

— Ah ! déjà, dit Eugène en riant.

— Qu'est-ce que vous entendez par là?

— Oh! rien. — Comment était conçue cette lettre? demanda Eugène; — s'il n'y a pas d'indiscrétion, toutefois? ajouta-t-il.

— Aucune, continua Armand; — c'était un billet fort simple, une rédaction de circulaire. — Mais dans quel but madame Olympe voulait-elle m'empêcher d'aller chez son amie?

— Ceci est son secret, dit Eugène. — Tout ce que je puis vous affirmer, — c'est que madame Delarue n'était pour rien dans cette lettre. Madame Olympe aura tout simplement voulu faire avec vous une tentative de correspondance.

— Mais, c'est qu'elle a réussi, répondit Armand. — Je lui ai écrit.

— A quoi bon? - qu'aviez-vous à répondre à un

avertissement qui n'avait, dites-vous, d'autre but que de vous éviter une course inutile ?

— Ah! voici, répliqua Armand. A cette lettre était joint un volume de poésies d'une dame quelconque, et qui m'était adressé par madame Olympe, comme si je le lui avais demandé, — bien qu'il n'en fût rien. — Ensuite, elle me foudroyait de flatteries, à propos des vers que j'ai lus l'autre soir, et dont elle me demandait copie ; — voilà tout. — Je lui ai répondu par bienséance, et pour savoir dans quelle intention elle m'envoyait le volume de vers.

— Eh bien ! je le vous disais. — Vous voilà en correspondance. Je gage que vous recevrez, avant peu, une lettre conçue de façon à nécessiter une nouvelle réponse, à laquelle madame Olympe répliquera par un nouveau billet qui ne vous permetttra pas de garder le silence. Les lettres se succéderont ainsi pendant huit jours, — et, comme vous comprendrez moins que jamais le motif de cette correspondance, dont la raison sera soigneusement embrouillée par madame Olympe, elle vous priera de passer chez elle pour vous expliquer de vive voix. — Peut-être même sera-t-elle assez habile pour vous amener à y aller de vous-même.

— Mais pourquoi, — encore une fois? — demanda Armand, et sous quel prétexte ?

— Le prétexte, — c'est la moindre des choses à trouver pour une femme habile. — Madame Olympe en trouvera un, soyez-en sûr. — Et vous vous y laisserez prendre. Et, dans un mois — ou même avant, — vous

vous trouverez engagé avec elle dans des relations — dont la conclusion fera gagner à madame Olympe la gageure qu'elle a faite avec elle-même.

— Mais quelle gageure encore? — demanda Armand.

— Tenez, je serai indiscret jusqu'au bout : madame Olympe veut d'abord vous *aristocratiser.* — Ensuite, le peu d'empressement avec lequel vous avez accueilli les avances — non équivoques — qu'elle vous a faites depuis sa première rencontre avec vous, ont irrité son amour-propre. Vous lui avait fait une position difficile ; — trois ou quatre fois, — en public, — vous avez fait avorter les ironies qu'elle lançait autour d'elle. — Vous avez pris la défense de madame de Marènes, qu'elle voudrait voir clouée au pilori du scandale. Enfin, dans toutes les circonstances, vous avez fait preuve d'une hostilité permanente et presque systématique envers madame Olympe. L'autre jour encore, dans cette partie de campagne, chez madame Delarue, vous avez, devant dix personnes habituées à considérer la comtesse comme invincible dans les luttes d'esprit, — mis à néant et brutalement jeté sur le carreau, à la pointe du bon sens et d'une raison froide, toutes les opinions qu'elle avançait. Et pourtant elle avait su habilement vous attirer sur un terrain où elle avait fait avancer l'arrière-garde de ses paradoxes les plus excentriques, et qui sont depuis longtemps chevronnés par les succès. Eh bien ! avec l'impertinence la mieux habillée de forme polies, vous avez forcé madame Olympe à faire retraite : vous avez subtilement

mouillé ce feu d'artifice avec lequel elle a coutume d'éblouir les aveugles, et toutes ses fusées ont fait long feu. — Comprenez-vous maintenant combien elle se voit compromise ? comprenez-vous combien semble pénible, pour une femme habituée aux génuflexions, l'attitude indifférente que vous gardez devant elle ? — Comment ? voilà tantôt un mois que vous la connaissez, — et vous ne vous êtes pas fait présenter dans les maisons où elle va ? — vous n'avez pas sollicité la faveur d'être admis chez elle ? — vous avez fait la sourde oreille quand elle vous a demandé des vers pour son album ? — vous faites à tout propos, devant elle, l'apothéose de la jeunesse ? — vous ne vous inclinez pas devant ses idoles ? — vous étalez vos sympathies pour les artistes et les poëtes dont les créations robustes et bien portantes protestent contre l'invasion de l'art poitrinaire et de la littérature sentimentalement trempée de larmes ? — en tout, partout et toujours, vous vous refusez à porter ses couleurs ? — vous la mettez impitoyablement en dehors de la conversation toutes les fois qu'elle veut la dominer ? — du premier rôle qu'elle occupait, vous l'avez réduite au rôle de figurante, et vous demandez innocemment ce qu'elle vous veut ? — Votre question naïve me rappelle celle d'un misérable qui avait volé, pillé, assassiné, et qui, se trouvant devant la cour d'assisses, — demandait tranquillement — pourquoi on l'avait dérangé de ses petites affaires, et ce qu'on lui voulait ?

On veut que vous vous amendiez, mon cher ; — en

veut que vous cessiez d'être une exception, et qu'en toutes choses, devant le monde surtout, vous ne disiez plus *non* quand on aura dit *oui*. Car si, d'ici à peu de temps, vous n'êtes pas aussi génuflexe que vous avez été hautain, — vous aurez brisé le charme prestigieux d'une réputation qui ne compte jusqu'ici que des triomphes, et vous aurez à redouter la *vendetta* terrible d'une femme, de l'omnipotence de laquelle vous aurez fait douter.

— Heureusement qu'il n'y a plus de Bravi, dit Armand en riant. — En attendant, je vous remercie de vos avis, ajouta-t-il. — Et, après avoir serré la main de son ami, Armand le quitta pour rentrer chez lui.

Il y trouva une lettre de madame Olympe ; c'était la réponse au billet qu'il lui avait adressé la veille.

Cette lettre, dont le papier était entouré d'un filet rose, et timbré à sec de la couronne comtale, ne contenait que ce peu de lignes :

« Vous avez sans doute oublié, monsieur, que, l'autre
» jour, chez madame Delarue, vous avez manifesté le
» désir de lire un volume de vers dont il avait été ques-
» tion. — J'ai eu précisément, deux ou trois jours après,
» ce volume en ma possession, et croyant satisfaire votre
» curiosité littéraire, j'ai songé à vous l'adresser. Vous
» aviez oublié ce fait, et je me le suis rappelé ; voilà tout.
» Je n'ai du reste aucun motif pour m'intéresser à ce
» recueil, et je vous remercie de l'obligeante proposition
» que vous avez eu la bonté de me faire. Je m'en souvien-
» drai, et, d'ici à quelques jours, j'aurai peut-être l'occa-

» sion de vous la rappeler. J'attends avec bien de l'impa-
» tience, monsieur, le moment où je pourrai lire votre
» roman, et vous prie de ne me pas oublier pour un exem-
» plaire. Je regrette beaucoup que nous n'ayons pu nous
» rencontrer chez madame Delarue cette semaine ; — je
» vous aurais prié de mettre les vers que vous avez dits
» l'autre jour sur mon album. J'en ai parlé à plusieurs
» personnes, dont mon enthousiasme a excité la curiosité,
» car on sait que je ne me passionne qu'à bon escient :
» aussi, suis-je bien contrariée de ne pouvoir leur prouver,
» en leur montrant cette charmante poésie, combien vous
» méritez les éloges que je fais si souvent.

» Recevez, etc. »

— Bon, dit Armand. — Eugène avait raison, et il s'apprêtait à allumer son cigarre avec le billet de madame Olympe, quand il lui vint soudainement à l'esprit une réflexion :

— Non, dit-il en serrant la lettre, — ne la brûlons pas.... Qui sait.... elle peut devenir matière à procès.... Dois-je répondre ? ajouta-t-il en se grattant le front, — signe qui lui était habituel quand il voulait appeler une décision. — Au fait, ajouta-t-il, l'écriture a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, — et nous ne sommes pas au temps où l'on pouvait faire pendre un homme avec deux lignes de sa main.

Et Armand rédigea un billet laconique, précis.... dont les phrases polies n'offraient aucune prise à l'interprétation fausse. — Il évita soigneusement les mots *janus*, dont les

synonymes sont pleins de dangers. Il en ordonna la ponctuation d'après les strictes lois grammaticales. Jamais il n'avait fait tant de virgules. — Bref, ce billet atteignait son but, et madame Olympe se cassa la tête pendant deux heures, — sans trouver le moyen de pouvoir faire dire à ces dix lignes autre chose que ce qu'elles disaient réellement, — c'est-à-dire ceci : « Vous êtes bien bonne, ma-
» dame, de tant vous occuper de moi qui en suis si peu
« digne. J'ai l'honneur de vous saluer. » — Ce n'était pas compromettant, comme vous voyez.

Et maintenant voici en deux mots quels étaient les projets de madame Olympe sur Armand. D'abord, comme Eugène l'avait bien dit à celui-ci, elle était très-mortifiée du peu d'attention qu'il daignait lui accorder, — à moins que ce ne fût pour la contredire. — Elle avait publiquement perdu la première manche de la partie devant le public. — Mais madame Olympe était prévoyante et ne jouait qu'en partie liée : — aussi comptait-elle bien avoir sa revanche dans une lutte intime. — Elle avait, du reste, encore bien des ruses à appeler à la rescousse, et comptait beaucoup, nous devons le dire, avoir l'avantage dans la lutte épistolaire. Cependant les deux lettres d'Armand commençaient un peu à ébranler cette espérance; mais le motif particulier pour lequel elle tenait tant à s'allier Armand était celui-ci :

Elle avait appris sa collaboration active à une petite feuille satyrique, dont la publicité est immense à Paris, et dans laquelle on peut, en trois coups de plume, tuer un

homme ou compromettre une femme aux yeux de l'opinion, qui aime tant à prendre son café entre deux scandales. — Elle songea de quelle utilité pourrait être pour elle un homme qui consentirait à charger son escopette quotidienne avec les cartouches qu'elle lui fournirait pour tirer sur les noms de ceux qui ne voudraient pas être ses amis, et le nombre commençait à augmenter; et puis, par ce moyen, sa réputation de femme d'esprit, restreinte dans certains cercles, pourrait acquérir une immense popularité; et mille autres avantages qu'elle imaginait. Aussi, pour amener Armand à accepter cette complicité, elle était résolue à mettre en usage les plus merveilleuses perfidies qu'elle tenait en réserve, quitte à se venger cruellement, une fois son but atteint. Elle résolut de descendre jusqu'au dernier échelon de l'humilité pour arriver à ses fins.

VII

Cette petite lutte durait depuis quinze jours environ entre la comtesse et Armand, et madame Olympe n'avait pas encore remporté le plus petit avantage. Mais comme elle était de ces natures obstinées qui adoptent pour de-

vise le *perseverando* de je ne sais plus quelle maison célèbre, elle ne se rebuta point, et continua avec Armand une correspondance sur les motifs les plus puérils. Tantôt elle lui écrivait : — Vous, monsieur, qui êtes par nécessité au courant de toutes les nouveautés artistiques et littéraires, soyez donc assez bon pour m'indiquer quelle est l'œuvre du moment qui mérite le plus d'attention. Le livre de M... est-il vraiment digne de curiosité? le drame du Théâtre-Français vaut-il la peine qu'on se dérange? dois-je aller voir l'opéra nouveau ? Et mille demandes de ce genre, auxquelles, sans faire preuve d'une brutalité de rustre, il était impossible de ne pas répondre.

Aussi Armand répondait-il ; — mais il le faisait avec une mesure extrême. Ses lettres ne contenaient jamais plus que des affirmations ou des négations également, exprimées avec une grande sobriété.

Cependant, nous connaissons assez Armand pour affirmer qu'il avait, comme un autre, des côtés vulnérables ;— mais les avis d'Eugène l'avaient mis en garde. — Il était instruit de la position que madame Olympe voulait lui faire dans le seul salon où il allait, — avec plaisir, d'ailleurs, maintenant qu'il savait entrer, sortir, s'asseoir et saluer selon les us et coutumes du monde des habits noirs et des cravates blanches; — mais comme tous les gens prévenus d'un danger, lorsqu'il savait devoir se trouver en rapport public avec madame Olympe, il avait soin de se revêtir d'une espèce de cotte de mailles morale qui pût déjouer toute attaque tentée à l'improviste.

Ayant compris, d'ailleurs, qu'il était observé pas madame Delarue et quelques personnes qu'elle recevait habituellement; sachant, par les rapports d'Eugène, que sa lutte avec la comtesse excitait la curiosité de la galerie, qui en attendait avec impatience le résultat, Armand mit, une grande obstination à conserver l'avantage qu'il avait jusque-là obtenu et continua à se tenir sur la défensive.

Cependant, il est vrai de dire aussi, qu'intérieurement, cette poursuite d'une femme qui, après tout, tenait dans le monde une position distinguée, ne laissait pas de chatouiller agréablement les houppes sensibles de son amour-propre. Armand possédait, comme tous les hommes, cette corde de la vanité qui vibre au moindre contact, — et qui souvent vibre d'elle-même ; — et les lettres de madame Olympe contenaient toujours quelque *post-scriptum* dont les subtiles flatteries eussent faussé la cuirasse d'indifférence la plus solide, et fait tressaillir d'aise les Achilles de modestie, — qui ont toujours et malgré tout plusieurs talons.

Nous irons même plus loin : nous dirons, avec une métaphore dont Armand nous saura gré, que, malgré les attraits piquants qu'avait pour lui l'humble fleur des champs, vive en couleur, pleine d'un tendre parfum, humide de rosée, et tremblante sur sa modeste tige, il se fût volontiers glissé dans un aristocratique parterre, où la rose royale croît auprès du lis superbe, où le camélia étale orgueilleusement sa blancheur immaculée près des roses-tré-

mières et des dahlias qui se pavanent dans leurs robes somptueusement coloriées.—En d'autres termes, Armand, mené par ses instincts d'artiste et de poëte, qui l'attiraient vers tout ce qui rayonne, aurait bien fait une infidélité passagère aux violettes et aux pervenches populaires, s'il avait vu la possibilité de pénétrer dans les serres choisies, c'est-à-dire dans le boudoir de quelque beauté aristocratique, — fût-elle même à son automne.

Pour en finir, Armand approchait peut-être de cette époque où l'on abandonne les faciles intrigues qu'improvise le hasard, pour s'engager dans une passion qui aurait eu pour lui tout le piquant de la nouveauté et tout l'attrait qui résulte de la difficulté. — Et, n'eussent été les préventions qu'on lui avait fait concevoir, — il se fût peut-être, — en manière d'essai, — laissé aller à devenir un des sigisbées de madame Olympe, bien qu'elle ne réalisât en aucune façon les qualités plastiques et morales qu'il avait rêvées.

Mais, nous le répétons, il ne voulait pas s'enrôler dans l'état-major des adorateurs de madame Olympe, parce qu'il savait qu'on avait fait de lui l'objet d'une gageure; que son premier acte de soumission serait considéré comme une défaite, et qu'avant tout, — suivant une expression de son langage intime, — il ne voulait pas se laisser *rouler*.

Il y avait en effet gageure, — et madame Delarue, qui s'amusait beaucoup des luttes qui s'engageaient une fois par semaine dans son salon et se continuaient par corres-

pondance entre Armand et la comtesse, railla un jour celle-ci, doucement, sur le peu de succès qu'elle obtenait avec le *bohémien*.

Avec son amie, madame Olympe avait, et pour cause, des moments de franchise ; aussi avoua-t-elle qu'elle était piquée au jeu. — Seulement, elle ajouta qu'elle pensait avoir contre elle quelque influence étrangère qui maintenait Armand dans la réserve.

— Mais je n'ai pas dit mon dernier mot, continua madame Olympe.

— Je crois qu'Armand a dit le sien, répliqua madame Delarue.

— Voulez-vous gager que, dans huit jours, il m'écrit des vers dans mon album ?

— Oh ! dit madame Delarue, ce serait là un résultat bien insignifiant... une pauvre victoire, indigne de vous.

— Mais, continua madame Olympe, j'entends des vers personnels, à moi adressés, — que je trouverai moyen de faire imprimer quelque part, avec mes initiales en tête, et qui deviendront ainsi un hommage public..... un acte de capitulation, après laquelle ce monsieur restera bellement convaincu d'être au nombre de mes servants...

— Je vois que vous voulez absolument le compromettre, répondit madame Delarue qui était en veine d'ironie... et qui n'eut pas plus tôt lancé ce mot qu'elle s'en repentit, car elle connaissait son *amie*. Madame Olympe avait une grande mémoire, rien n'y tombait en vain, et l'épigramme, — comme une graine jetée dans un sillon fécond, — ne

tardait pas à y développer les germes d'une belle et bonne vengeance.

Deux jours après, Armand reçut de la comtesse une nouvelle lettre,— un chef-d'œuvre en six lignes. — Elle lui demandait quelques vers inédits pour son album, qui était joint à la lettre, et terminait son épître par cette phrase : — «Vous serez là, monsieur, en belle et honorable compagnie.» Cet album était en effet une réunion de noms connus : artistes, poëtes, musiciens, enfin tous les hommes qui marchent sur la grande route et sous le soleil de la célébrité, avaient jeté sur ces feuillets les charmantes improvisations de leur plume ou de leur pinceau.

Armand se campa gravement entre deux stances de Lamartine et vingt-cinq mesures arrachées un soir par madame Olympe à la paresse de Rossini, et avec un voluptueux frissonnement d'orgueil il attenta à la virginité de ce feuillet blanc qui offrait l'hospitalité à sa muse.

Deux heures après, madame Olympe recevait son album et une lettre dans laquelle Armand s'excusait de la tache qu'il venait de faire et qu'il conseillait à la comtesse de faire disparaître. Elle ouvrit l'album et y trouva un sonnet, tout personnel en effet, avec la dédicace : *A madame la comtesse Olympe,* et intitulé : LES RUINES.

Poussé à bout par les provocations de la comtesse, Armand avait répondu à sa lettre, qui était un chef-d'œuvre d'adresse, par un chef-d'œuvre d'insolence.

Chaque vers de son sonnet était un stylet trempé dans le violent poison des allusions qui n'auraient pu échapper

à la myopie des moins intelligents. Chaque hémistiche était un audacieux défi jeté à la rancune d'une femme. Au milieu de tous les madrigaux, concetti ingénieux, et fleurs galantes dont on avait jonché cet album, le sonnet produisait le plus impertinent contraste, la protestation la plus énergique contre les louanges au milieu desquelles il se trouvait ; enfin c'était un coup de sifflet aigu qui retentissait avec sonorité au milieu d'un concert laudatif. — Et madame Olympe comprit alors la phrase d'Armand : « Je » vous conseille, madame, d'effacer cette tache, que je » n'aurais pas commise dans ce beau recueil, sans vos « obligeantes sollicitations. »

— Ah ! dit-elle en déchirant le feuillet... l'insolent !... je me vengerai...

Le soir même, elle rencontra madame Delarue dans un salon.

— Votre M. Armand est un personnage grossier, lui dit-elle... auquel j'ai fait trop d'honneur jusqu'à présent.

—Pourquoi ? demanda madame Delarue.

— Je lui ai envoyé mon album...

— Et il a refusé d'y mettre des vers ?

— Cela n'eût été qu'une incivilité, dit madame Olympe ; il a fait ce que font les gens du commun, qu'on a la faiblesse d'admettre dans un lieu honorablement distingué. M. Armand, poëte de carrefour et bel esprit d'estaminet, à qui je faisais l'honneur de faire une place dans un endroit où se sont rencontrées toutes les illustrations de l'époque, a jeté dans mon album une production qui sent le

tabac, l'eau-de-vie, et qu'il a dû cent fois improviser en l'honneur des déesses de la Chaumière.

— Mais, ma chère, répondit madame Delarue, il était logique que ce garçon restât, dans son style, ce qu'il est dans sa vie privée. Il n'a pas plus mis de bottes vernies et de gants blancs pour entrer dans votre album qu'il n'en met pour entrer dans un salon. Au point de vue de l'art, ces vers peuvent avoir quelque mérite... vous me les montrerez.

— Il est trop tard, dit madame Olympe, j'ai déchiré cette page écrite par une muse qui parle argot, et va jusqu'à l'obscénité.

— Ah ! si cela est, dit madame Delarue, j'en ferai des reproches à M. Armand.

— J'espère que vous ne le recevrez plus, dit madame Olympe.

— Permettez, ma chère, répondit son amie, vous pouvez, vous qui vous croyez offensée, fermer votre porte, ouverte jusqu'ici à M. Armand ; mais je n'ai aucun motif pour en agir de même.

— M. Armand n'est jamais venu chez moi, dit la comtesse.

— Ah ! soyez franche, Olympe, ce n'est pas votre faute.

— Je vous demande de la discrétion, fit la comtesse, en ayant l'air de ne point prendre acte de la nouvelle ironie de son amie.

— Je serâi muette, répliqua madame Delarue ; le mauvais procédé de M. Armand restera ignoré, et ses vers

inédits : car vous ne les ferez pas imprimer, sans doute?

Le mercredi suivant, Armand alla comme d'habitude chez madame Delarue, où se trouvaient madame de Marènes, et M. de Sylvers, qui, par des raisons de convenance et ayant appris le retour prochain de M. de Marènes, s'était décidé à s'éloigner de Paris pendant quelque temps, et venait faire ses adieux à madame Delarue et profiter des derniers instants qui lui restaient à passer près de la femme qu'il aimait. Nous l'avons dit déjà, cette passion discrète avait été acceptée par le monde ; et une indulgence générale, qui avait déjà étouffé des tentatives de scandale, protégeait l'amour de M. de Sylvers pour madame de Marènes, une charmante femme que la position active de son mari dans l'armée laissait presque constamment dans un état de veuvage. Il se trouvait en outre plusieurs autres personnes qui venaient habituellement aux mercredis de madame Delarue. On pria M. Armand de lire ses vers. Il se défendit quelque temps ; mais, cédant aux sollicitations particulières de madame de Marènes, il annonça qu'il allait dire un sonnet.

— Je demande la permission de ne pas nommer la personne à qui sont adressés ces vers, demanda-t-il. Cet exorde indiscret fit sourire madame Delarue et fut entièrement compris par plusieurs personnes.

Armand lut son sonnet des *Ruines*, et fut très-complimenté. Madame Delarue n'y rencontra aucune phrase d'argot, et pas une des obscénités dont son amie avait cru devoir se plaindre.

Comme Armand venait d'achever ses vers, le domestique annonça madame la comtesse Olympe. En ce moment, Armand causait tout bas avec madame de Marènes et M. de Sylvers, qu'il venait de mettre en belle humeur par le récit de quelque anecdote du monde littéraire.

Le premier regard de madame Olympe se porta sur le groupe que son entrée paraissait ne point déranger. Elle vit des rires et entendit des paroles en sourdine qui lui donnèrent de l'inquiétude, surtout lorsqu'une personne lui eut dit :

— Ah ! madame, — vous avez perdu de n'être pas arrivée plus tôt, vous auriez entendu un charmant sonnet, que M. Armand vient de nous réciter tout à l'heure.

Madame Olympe pâlit soudainement ; elle jeta un nouveau coup d'œil sur Armand, madame de Marènes et M. de Sylvers, qui, restés à l'extrémité du salon, continuaient à rire. La comtesse pensa qu'on l'avait trahie et qu'elle était l'objet de cette gaieté insolente. Cependant elle reprit quelque fermeté, et se mêla à la conversation, qui redevint générale. On vint à parler de quelques gens de lettres, et la comtesse se montra très-agressive envers plusieurs.

— J'ai dîné hier avec M***, dit-elle..., c'est bien l'homme le plus grossier, le plus fat et le moins spirituel que je connaisse. — Il faut croire qu'il met tout son esprit dans ses livres... car il lui en reste bien peu pour le monde... Et elle se livra, avec un grand bonheur d'expressions, à une

attaque contre l'écrivain pour qui Armand avait une sympathie qui allait jusqu'à l'idolâtrie.

Il défendit donc l'auteur attaqué ; et comme madame Olympe, passant de l'homme à l'écrivain, se livrait à la critique de ses œuvres, la conversation s'engagea très-vive entre Armand et madame Olympe. — Souvent leurs auditeurs entendaient jaillir de part et d'autre des expressions que l'intention, le geste, le regard qui les accompagnaient, semblaient vouloir souligner, ce qui leur donnait, en certains cas, l'apparence d'une personnalité. Madame Delarue, craignant un éclat, intervint entre les deux champions, et fit en sorte qu'on parlât d'autre chose.

Tout le reste de la soirée, — et au grand étonnement de madame Olympe, Armand se montra très-assidu auprès d'elle.

— Serait-ce une façon de me présenter ses excuses ? se demanda-t-elle.... Il a beaucoup à faire pour que je lui pardonne. — Enfin, voyons-le venir... Et, de son côté, elle se montra charmante avec Armand.

Pendant deux heures, — ils dépensèrent tous les deux des trésors d'hypocrisie.

Mais quand elle fut rentrée chez elle, — madame Olympe retrouva au fond de son âme toute la rancune qu'elle amassait depuis deux jours et qui demandait à déborder. — Seulement, comme Armand paraissait vouloir renouer avec elle, ce ne fut pas cette fois encore qu'elle voulut se venger de lui. — Elle attendit une meilleure occasion. Les rires qu'elle avait surpris chez M. de

Sylvers et chez madame de Marènes lui revinrent en mémoire. — Elle était au courant de tous les détails assez bizarres de leur liaison, et savait que l'arrivée du général de Marènes était le seul motif qui éloignait M. de Sylvers de Paris. — Elle résuma sous une forme assez plaisante cette petite histoire intime, émaillée d'initiales véritables et de traits qui devaient compléter l'indiscrétion, puis, après l'avoir transcrite sur un papier déchiré à l'angle où étaient ses armes, elle le mit sous enveloppe, le ferma de cire ambrée avec un cachet de fantaisie ; et, appelant son domestique, elle lui ordonna de porter le lendemain même, au matin, — cette lettre à son adresse.

Le jeudi soir, — Armand, ayant affaire au petit journal où il travaillait, tomba, en corrigeant une épreuve, sur un article de vingt-cinq lignes intitulé *Charge de Cavalerie.* Après l'avoir lu, il reconnut dans tous ses détails l'histoire de madame de Marènes et de M. de Sylvers. On y racontait avec un art très-perfide la liaison des deux amants ; on y donnait les détails les plus indiscrets sur les lieux et l'heure ordinaire de leurs rendez-vous ..... et on déplorait l'arrivée subite du mari.... qui arrivait avec son chapeau *à cornes*, le sabre au poing et les fils de ses épaulettes hérissés de fureur. Bref, les initiales aidant, M. de Marènes devait absolument se reconnaître dans ce portait, et reconnaître aussi l'homme avec qui sa femme le trompait. — Ces quelques lignes pouvaient déterminer les plus scandaleux résultats.

— Qui donc a envoyé cet article ? demanda Armand.

— On l'a trouvé dans la boîte, dit le rédacteur; —il est très-amusant.

— Oui, mais il vous fera perdre deux abonnés : M. de S..... et madame de M..... sont les vôtres.

—Diable, dit le rédacteur, — et sans prendre garde, — est-ce vrai, encore, l'aventure ?

— Pure diffamation, répondit Armand, — qui peut vous attirer un tas de mauvaises affaires, — avec un bon procès. — Je parie que c'est une femme — qui vous envoie ça.

— Ça m'en a tout l'air, dit le rédacteur; c'est écrit sur un papier fin comme de l'air tramé;—et ça embaume comme une cassolette...

— Et c'est écrit avec de l'encre, ou plutôt du venin bleu, je parie ?

— Je crois que oui, dit le rédacteur ; au surplus, voilà la *copie* (le manuscrit).

— J'en étais sûr..., dit Armand en reconnaissant l'écriture de madame Olympe. — Je connais la vipère qui veut devenir votre collaboratrice.

— C'est donc une vengeance.

— Odieuse, dit Armand, je vous le certifie, — et à laquelle de braves gens comme nous ne doivent pas prêter les mains. — Nous avons déjà eu trois procès ce mois-ci; ça doit suffire à notre gloire; — supprimons l'article.

— C'est dommage, dit le rédacteur; il aurait eu du succès.

— Supprimez l'article, continua Armand, — je vous en

promets un autre qui sera plus gai, et qui aura le mérite de dire une vérité. — J'en fais mon affaire ; j'entame, d'ici à quelques jours, sur le personnage à l'encre bleue, une petite série qui sera bien réjouissante. Que personne n'y touche, messieurs, dit Armand aux autres rédacteurs. J'en fais ma spécialité — et je garantis dix abonnés au journal. — Ah ! que ça va donc être amusant !

— Je vais comme ça, — dit le rédacteur, — supprimer l'article.

— Merci, dit Armand en emportant l'épreuve et le manuscrit.

VIII

Le lendemain matin, madame Olympe envoya chercher au cabinet de lecture le petit journal. Elle l'ouvrit avec impatience et le parcourut avec avidité, sans trouver, pour les raisons qu'on sait, l'article qu'elle cherchait.

— Allons, dit-elle, j'aurai envoyé trop tard, ou on n'aura pas eu de place ; ce sera pour demain.

En ce moment, son domestique vint lui demander si elle voulait recevoir.

— Qui ? demanda-t-elle.

— M. Armand.

— Faites entrer, dit madame. Olympe — Armand! que me veut-il ? pensa-t-elle en serrant précipitamment le numéro du journal qu'elle venait de lire.

Armand se présenta.

— Qui me procure, monsieur, le plaisir de votre visite ? lui demanda la comtesse.

— Je viens, un peu tardivement, madame, répondit le jeune homme, vous faire l'hommage de mon roman, que vous avez eu l'obligeance de me demander plusieurs fois.

— Ah !.... Je suis bien enchantée, monsieur. — Décidément il se rend, pensa la comtesse.

— Je viens, en outre, madame, continua Armand, vous rappeler que vous avez quelquefois témoigné, à moi particulièrement, le désir d'assister à un des bals publics qui ont le plus de célébrité. — L'un de ces établissements donne ce soir une fête extraordinaire, et je viens solliciter l'honneur de vous y accompagner.

— Mais, demanda madame Olympe, n'y a-t-il pas quelque danger à aller dans un lieu pareil ? — Ma curiosité est grande, il est vrai ; mais, ajouta-t-elle en riant, est-ce bien là ma place ?

— Oh ! rassurez-vous, madame; — il n'est pas rare de rencontrer en ce lieu des dames du monde, soit avec leurs maris ou leurs parents... Il se peut même que vous y trouviez des personnes de votre connaissance, qui viendront comme vous pour assister à un spectacle très-curieux et très-amusant.

— Eh bien, j'accepte, dit la comtesse décidée par ce

dernier argument. — Au moins, pensa-t-elle, ma victoire sera publique, et M. Armand sera descendu de son piédestal d'exception. — J'accepte, reprit-elle; — vous serez mon cicerone; vous m'indiquerez, pendant que j'étudierai sur nature leurs mœurs, les lions et les lionnes de la galanterie parisienne.

— Je serai à vos ordres quand il vous plaira, dit Armand.

— Venez me prendre à huit heures, dit madame Olympe en reconduisant Armand jusqu'à la porte du salon.

— La transition est un peu brusque, pensa-t-elle; — mais il n'importe, je le surveillerai; et, quel que soit son dessein, il n'en sera pas moins prouvé qu'il m'a poursuivie à son tour. — Et puis, et puis, continua madame Olympe en elle-même, — mon petit artifice va faire explosion un de ces matins; — et quand je serai au mieux avec M. Armand, M. de Sylvers saura bien mettre une signature au bas de l'article anonyme qui viendra le foudroyer, — et il crèvera dix chevaux de poste pour revenir en hâte souffleter M. Armand, qu'il en croira l'auteur.

— Et alors... ma foi, ce sera drôle, dit madame Olympe en minaudant devant sa glace.

En sortant de chez la comtesse, Armand était monté chez Eugène.

— Je viens vous demander un service, dit-il en entrant.

— Parlez.

— Ayez l'obligeance d'accompagner ce soir ma maî-

tresse au Château-Rouge. Je l'ai prévenue que je ne pourrais pas y aller, — ce qui est un mensonge.

— Mais alors... dit Eugène, si elle vous voit, et que vous ne soyez pas seul, elle vous fera une scène en plein bal. Vous ne la connaissez donc pas ?

— Je ne serai pas seul. — Rose me fera une scène. — J'y compte beaucoup, et j'entrevois des horizons de comique. Tâchez donc d'amener quelques-uns des jeunes gens qui vont chez madame Delarue avec vous.

— Pourquoi ?

— Vous verrez. Je veux vous payer la comédie.

— Quelle est cette fantaisie ? demanda Eugène.

— Vous verrez, vous dis-je. — A ce soir. — Je dirai à ma maîtresse que vous viendrez la prendre.

— Et madame Olympe, où en êtes-vous ?

— Je vous dirai cela demain. — A ce soir.

IX

Le lendemain de la fête donnée au Château-Rouge, le petit journal satirique publiait un article intitulé : *La Robe de soie et la Robe d'indienne*. Il était ainsi rédigé :

« Les nombreux habitués du Nouveau-Tivoli ont été régalés hier, au milieu de la fête, d'une délicieuse comédie

qui n'était point portée sur le programme, ce qui fait qu'elle a eu tout le charme et tout le succès d'une chose improvisée. Voici les détails dont nous avons été les témoins oculaires et auriculaires :

» Un jeune *gendelettre*, qui nous a prié de ne pas le nommer, accompagnait une dame du monde, venue incognito satisfaire sa curiosité piquée depuis longtemps par les rapports qu'on lui faisait sur ce lieu, qui est le rendez-vous de la haute et basse aristocratie de la galanterie. Voilée avec la plus grande discrétion, la compagne du jeune écrivain examinait la fête, tout en ayant soin de se tenir dans les endroits les moins éclairés et les moins fréquentés du jardin. — Cependant, ayant entendu dire que les quatre reines des bals publics , celles-là mêmes à qui la lithographie est en train de faire une apothéose, s'apprêtaient à danser, la dame voilée manifesta le désir d'assister de plus près au quadrille où devait figurer le célèbre quatuor des hétaïres populaires; elle pria donc son cavalier de la mener dans la salle de danse.

» Mais, comme ils s'apprêtaient tous deux à s'asseoir au milieu du centre le plus brillant, une fort jolie fille, mise avec plus de coquetterie que de somptuosité, quitta brusquement le bras d'un jeune homme avec qui elle s'apprêtait à danser; et abordant brusquement le couple, qui ne s'attendait pas à cette attaque, elle cria au jeune homme :

— C'est donc comme ça que tu me fais poser, toi? — Qu'est-ce que tu fais là?...

— Rose... balbutia le jeune homme interdit.

— Il n'y a pas de Rose qui tienne, répondit la *robe d'indienne* dont la voix atteignait alors le diapason le plus aigu de la colère. — Donne-moi le bras tout de suite ; j'ai à te parler entre *quatre-z-yeux.* — Allons, vite !

— Je ne puis pas, — je suis en compagnie.

— Eh ! qu'est-ce que ça me fait à moi, ta compagnie ?

— J'irai te rejoindre tout à l'heure...

— Viens tout de suite, ou je fais du tapage, d'abord...

— Mais, mademoiselle, hasarda la *robe de soie*, vous faites une erreur... vous supposez...

— Comment ! je suppose..... — Elle est bonne, la dame, avec ses suppositions.

— Mais, Rose, dit à son tour le jeune homme avec qui celle-ci était.... prenez garde ! ceci n'est pas convenable... Tout le monde vous regarde ; on s'amasse.... Laissez A..... sortir un instant ; il viendra vous retrouver.

— Oui ! crois ça, et bois de l'eau. — Je veux qu'il vienne... à l'instant.

» Et comme la *robe de soie*, toute tremblante au bras de son cavalier, le suppliait tout bas de s'éloigner avec elle, celui-ci, repoussant de la main sa jalouse maîtresse, tenta de s'échapper avec sa compagne ; mais il était trop tard. Ne pouvant vaincre son émotion intérieure, celle-ci se laissa languissamment tomber, évanouie, sur une chaise.

» Un groupe de trois cents personnes entourait le théâtre de ce scandale qui ne fit qu'augmenter encore. Car, au moment où la *robe de soie* soulevait son voile pour respirer un peu l'air, plusieurs exclamations d'étonnement s'élevèrent simultanément du groupe nombreux qui l'entourait :

— Madame la comtesse Ol...! s'écriait-on.

— La comtesse Ol..., criait plus haut que tout le monde la petite Rose, qui reconnaissait aussi celle qu'elle prenait pour une rivale, la comtesse Ol..., et là-dessus elle commença, en s'adressant tout à coup à la comtesse et à son cavalier, une litanie d'ironiques révélations qui mettait dans une joie sans égale la foule des lorettes et des grisettes qui s'étaient juchées sur des chaises pour ne rien perdre de ce qui se disait :

— Comment! s'écriait la *robe d'indienne* tout enorgueillie de son succès, comment, c'est vous, madame, qui avez eu le *toupet* de m'enlever mon amant. Et à celui-ci : Comment! c'est pour un pareil *masque* que ce nigaud-là me fait des traits ! — Mais je la connais, moi, sa comtesse : elle est âgée comme le pont Neuf.

(Cris et Bravos à la galerie.)

— Ah ! dit Rose encouragée, en mettant les yeux sous le nez de sa rivale, — vous! une femme comme il faut ! vous venez ici pincer votre cancan en cachette avec les petits jeunes gens. C'est du beau, merci. — Si je le disais à monsieur votre époux, qui me pince le menton quand je vais vous essayer vos robes, qui me

donnen un mal, Dieu sait, car vous êtes faite comme un panier, — *m'am* la comtesse. Hein, qu'est-ce qu'il dirait votre cher et tendre? ... il vous distribuerait un régiment de taloches, que Jupiter en prendrait les armes, — et que ça serait bien fait donc !

(Enthousiasme impossible à décrire parmi les spectateurs. — Un vaudevilliste tire son calepin et prend des notes.)

» La *robe de soie* veut parler à son cavalier, qui semble atterré auprès d'elle, mais la parole expire sur ses lèvres, et elle demeure immobilisée.

— Eh bien, s'écria la *robe d'indienne*, elle va se trouver mal, la belle dame..... — Dis donc, toi, A......, paye-lui donc quelque chose à cette pauvre créature.....

» Interrompu par les sergents de ville, demain nous donnerons la suite, — s'il y en a une. »

. . . .

Le dimanche suivant, tous les courriers de Paris répétèrent l'aventure, avec mille variantes plus plaisantes les unes que les autres. — Ce fut un scandale tiré à 150,000 exemplaires.

X

Madame Olympe fut très-malade pendant quinze jours,

et ne voulut recevoir personne. Quand elle fut rétablie, elle partit pour l'Italie.

La veille de son départ, elle reçut un pli cacheté, dont l'écriture la fit tressaillir. Il contenait le manuscrit et l'épreuve imprimée de l'article sur madame de Marènes, qu'elle avait envoyé au journal satirique. En marge de cette épreuve, elle lut ces lignes :

« Il est inutile, madame, d'attendre encore l'explosion de votre petit brûlot diffamatoire ; il a été suspendu par *ma censure*. Rose, à qui j'ai fait la leçon, me charge de vous présenter ses excuses.

» *Signé* A.... »

Madame Olympe fut peu regrettée de ses amis. — Écrasée sous le coup du ridicule, elle ne trouva plus personne pour la défendre; et il arrive souvent que, dans les endroits mêmes où elle régnait habituellement de toute la hauteur de son ironie, — son nom devient l'objet des brocards des bouches qui, six mois avant, l'accablaient de leurs protestations.

Quant à son mari, — il n'a rien su ou n'a rien voulu savoir de l'aventure qui forçait sa femme à la fuite. — Cloîtré dans sa bibliothèque, — il met la main au dernier volume du grand travail historique qui l'occupe depuis vingt ans.

COMMENT ON DEVIENT COLORISTE.

A l'époque où la rue Vanneau était en construction, un jeune peintre nommé René vint habiter dans l'une des trois ou quatre maisons nouvellement bâties. Son logement se composait de deux pièces, dont la plus grande, éclairée par un châssis vitré, était disposée en forme d'atelier. Aux murailles étaient suspendues plusieurs toiles achevées ou ébauchées qui semblaient indiquer que les grands coloristes n'avaient pas les sympathies exclusives du maître du logis. En effet, René était un des disciples les plus austères d'une école à laquelle l'art moderne doit l'*Apothéose d'Homère* et la *Stratonice*, deux admirables bas-reliefs antiques que quelques personnes prennent pour des tableaux. René suivait son maître, non point comme un élève, mais comme une ombre suit un corps ; et si quelque

sentiment d'individualité venait par hasard à s'éveiller en lui, il l'étouffait systématiquement, comme s'il eût craint d'introduire un schisme dans la religion artistique dont il s'était fait le fervent. — C'était enfin un de ces hommes, trop humbles ou trop faibles, qui peuvent respirer librement en portant toute leur vie la livrée d'un système d'autrui.

Quoique peut-être passionné pour son art, mais toujours à un degré égal, René se rattachait à cette classe d'artistes dont le talent est plutôt fait de patience et de volonté que d'inspiration ; — gens opiniâtres et laborieux qui n'ont jamais à lutter contre les fièvres du découragement ou contre celles de l'orgueil, — et dont l'esprit, toujours prêt au travail, ne prend jamais le mot d'ordre du cœur.

René n'était pas riche; mais il pouvait librement se livrer à l'étude sans avoir à redouter les atteintes de la misère, grâce à une pension de douze cents francs qui lui était faite par sa ville natale, jusqu'à l'époque où il serait envoyé à Rome. Il travaillait avec assiduité pour atteindre ce but. Ce revenu certain était encore augmenté par quelques gains provenant des leçons de dessin qu'il donnait dans quelques pensionnats. Aussi, parmi ses confrères les rapins il passait pour un capitaliste. C'était au reste un garçon d'une nature tranquille dont l'existence extrêmement rangée faisait l'édification du voisinage. Il ne recevait que peu de visites, ne rentrait jamais tard et payait fort exactement son loyer, ce dont s'étonnait beaucoup

son propriétaire, qui, suivant son expression, avait souvent été *brûlé* par les rapins.

Dans un petit cabinet obscur, ouvrant sur le corridor où était situé l'atelier de René, habitait une jeune fille italienne qui avait pour métier de chanter dans les cafés et dans les restaurants du quartier Latin. Elle avait dix-huit ans et se nommait Chechina Mario. Son père, qui avait jadis eu quelque réputation dans les théâtres secondaires d'Italie, s'était réfugié en France à la suite d'affaires politiques où il s'était, sans le savoir, trouvé compromis. Mais il n'évita la prison autrichienne que pour trouver l'hôpital ; car au bout de quelques années de séjour à Paris, l'air de l'exil le fit tomber malade, et il mourut à l'Hôtel-Dieu. Restée seule, dans un pays qui n'était pas le sien, et où elle ne connaissait personne, la fille du vieux Mario continua son métier de bohème, qui lui rapportait juste de quoi ne pas mourir de faim.

Chechina aussi vivait fort retirée et ne recevait jamais de visite. Elle sortait tous les jours, à la même heure, pour aller faire sa tournée, et rentrait ordinairement à minuit. Après la mort de son père, l'orpheline se trouva un peu en retard pour le payement de son modique loyer ; et comme son pauvre mobilier sans valeur n'inspirait pas grande confiance, le portier de la maison lui signifia un soir par ordre du propriétaire que, si la semaine suivante elle n'avait point donné d'argent, elle serait mise à la porte. Le délai expira sans que la jeune fille eût pu s'acquitter. Espérant obtenir un nouveau répit, elle alla

elle-même chez le propriétaire. Elle lui expliqua qu'on était encore dans la mauvaise saison, mais que les beaux jours allaient revenir; qu'il y aurait plus de monde dans les promenades et dans les cafés, que les recettes seraient plus productives, et qu'alors elle serait sûrement en mesure de le payer. Le propriétaire fut inflexible et ne voulut pas prolonger le délai d'un jour. — Mais où voulez-vous que j'aille, monsieur? disait la pauvre fille.

— Ce n'est pas mon affaire.

— Au moins deux ou trois jours, attendez.

— Pas une heure, — je vous ai prévenue, — vous avez jusqu'à demain, — c'est-à-dire toute une nuit. — Demain à midi, je tiendrai votre quittance prête; et si je ne vois pas d'argent, — je fermerai la porte de votre chambre. C'est bien entendu. — Que diable, en une nuit, une jolie fille comme vous peut bien... Vous n'êtes pas une sotte.

Chechina n'entendit point ces grossières équivoques, et, les eût-elles entendues qu'elle n'en aurait pas compris le sens. Elle rentra dans sa chambre, et passa toute la nuit à pleurer.

René, qui cette nuit-là travaillait dans son atelier, entendit ces pleurs et ces gémissements. Il eut d'abord l'idée d'aller porter des secours ou des consolations à la douleur qui se lamentait si près de lui. Mais l'heure étant déjà avancée, il renonça à cette idée. Seulement, le lendemain matin, il s'informa auprès de sa femme de ménage, qui était ordinairement au fait de tout ce qui se passait dans la maison. Madame Jean lui apprit l'histoire de la pe-

tite chanteuse et la situation dans laquelle elle se trouvait.

— De sorte que ma voisine va être mise à la porte, dit l'artiste.

— Mon Dieu, oui, dans une heure ou deux au plus tard, répondit madame Jean.

René alla ouvrir un tiroir où il mettait son argent, il y prit la somme réclamée par le propriétaire, et monta le payer. — Le propriétaire sourit en donnant sa quittance, et, en reconduisant l'artiste, il lui dit tout bas :

— La chambre de la petite est mitoyenne avec votre atelier, — on pourrait y percer une porte.

René ne répondit pas. Il redescendit chez lui et envoya sa femme de ménage porter la quittance acquittée à Chechina.

— Vous lui direz qu'elle n'ait plus à s'inquiéter. — L'affaire est arrangée, ajouta René, et il sortit brusquement pour se rendre à l'atelier de son maître.

Chechina resta étourdie quand madame Jean vint lui annoncer l'heureuse nouvelle.

— Mais, dit-elle, — comment cela se fait-il ? je ne connais pas ce monsieur, et il ne me connaît pas. Je ne crois pas même que nous nous soyons jamais vus. Qui a pu lui apprendre ma situation, et d'où vient l'intérêt qu'il me porte?

— C'est tout simple, ça, dit la femme de ménage ; M. René vous a entendue pleurer toute la nuit dernière ; il s'est informé auprès de moi ce matin ; je lui conte votre histoire, que le portier m'avait contée ; alors M. René a

eu pitié de votre malheur, et il a été payer le propriétaire. Tout ça va sûrement faire des cancans dans la maison. Un jeune homme qui oblige une jeunesse, quand elle est sa voisine, et jolie par-dessus le marché, vous comprenez qu'on ne peut pas faire autrement que d'en jaser. Moi, je vous conseille de laisser dire : M. René est un excellent jeune homme, il a bon cœur, et voilà tout. Cependant, s'il y avait des intentions, vous m'entendez, ma petite, eh bien, franchement, là, entre nous, vaudrait autant que ce soit lui qu'un autre ; c'est un garçon économe, rangé, qui a du talent comme tout, et vous pourriez certainement, même en choisissant, tomber beaucoup plus mal. Après ça, ma petite, ce que je vous en dis, n'est pas pour vous influencer, et, au fait, je ne sais pourquoi je vous parle de ça : M. René ne vous connaît pas, et *se peut* qu'il n'ait agi que par charité.

— Par charité ! dit l'Italienne avec un regard plein de fierté. — Mais je verrai ce monsieur, — je le remercierai de ce qu'il a fait pour moi, sans me connaître, par charité, comme vous dites, madame ; et il faut bien croire que je ne serai pas toujours si malheureuse, — je lui rendrai l'argent qu'il a donné pour moi. — C'est bientôt Pâques, et le soleil ; j'irai chanter le dimanche aux Champs-Elysées, il y a du beau monde, et on y gagne beaucoup plus que dans ce quartier-ci.

Le soir, Chechina laissa ouverte la porte de son cabinet pour apercevoir l'artiste et lui parler quand il passerait dans le corridor ; mais elle attendit vainement toute la nuit,

René ne rentra pas chez lui. Le matin, madame Jean fut toute surprise, en venant pour faire le ménage, de voir que le lit n'était pas défait. — Tiens, tiens, dit-elle, avec un sourire malicieux, s'il n'est pas chez lui, — de si bonne heure, — c'est qu'apparemment il est *aillieurs*. Et elle alla frapper à la porte de Chechina. Comme on ne lui répondit point et que la porte n'était pas fermée, elle entra, et aperçut l'Italienne qui dormait toute habillée sur son lit.

— Et monsieur René, — dit madame Jean après avoir jeté un regard inquisiteur dans tous les coins de la chambre — est-ce qu'il est déjà parti ?

— Que voulez-vous dire, madame ? répondit Chechina. Je n'ai pas encore vu M. René, et j'en suis bien fâchée, — car je voudrais lui parler. — Je l'ai attendu toute la nuit. Mais au matin il n'était pas encore rentré.

— C'est bien extraordinaire, ça, — fit madame Jean. — Depuis que je le connais, c'est la première fois qu'il lui arrive de passer la nuit hors de chez lui. — Est-ce qu'il lui serait arrivé quelque accident, par hasard ? Il faut que j'aille à son atelier pour savoir des nouvelles.

— Oh madame, fit l'Italienne en hésitant à parler, si vous aviez occasion de repasser par ici, auriez-vous la bonté de monter jusque chez moi ? — S'il était arrivé un accident à M. René, j'en serais bien désespérée.

— Si vous êtes inquiète, dit la femme de ménage, — venez avec moi, — jusqu'à l'atelier. — Comme ça vous saurez tout de suite ce qui en est.

— Je vous suis, madame, dit la jeune fille en jetant à la hâte un châle sur ses épaules.

En arrivant sur le quai, madame Jean, suivie de Chechina, aperçut de loin René qui sortait de la cour de l'Institut où était situé l'atelier de son maître. L'artiste donnait le bras à une jeune femme mise assez singulièrement, qui sautillait comme une chèvre et riait tout haut en faisant toutes sortes de mines.

— Tiens, nous arrivons bien, dit madame Jean en montrant René qui venait devant elle. Voilà M. René.

— Où cela? demanda Chechina.

— Là-bas, — devant nous, — ce jeune homme qui est avec cette dame si drôle; — je la reconnais, c'est *une* modèle.

Chechina lâcha le bras de la femme de ménage, — qui rejoignit René et lui parla quelques instants.

Lorsque madame Jean vint retrouver Chechina, elle la trouva toute agitée.

— Qu'avez-vous, ma chère? lui demanda-t-elle.

— Rien, fit l'Italienne. — Et M. René, il ne lui est pas arrivé d'accident heureusement?

— Non, dit madame Jean. Seulement, il m'a prévenue qu'il ne rentrerait pas ce soir, ni demain, ni même après peut-être.

— Ah ! fit Chechina... Elle est jolie cette dame qui est avec M. René.

— Ouh! ouh! fit madame Jean. C'est leur état à ces femmes-là. Les peintres s'en servent pour les mettre dans

leurs tableaux. C'est comme qui dirait des outils. Mais, dans le fond, c'est pas grand'chose de bon, allez.

— Est-ce qu'il vous a parlé de moi, monsieur René ? demanda Chechina.

— Parlé de vous ? non ; pourquoi ?

— Je croyais... comme il m'a vue avec vous.

— Il ne vous a pas aperçue, ma petite, et quand même il vous aurait vue... — puisqu'il ne vous connaît pas.

— Vous ne lui avez donc pas dit que je vous accompagnais? dit Chechina.

— Mais vous ne m'aviez pas chargée de le lui dire, répondit la femme de ménage.

— C'est vrai, fit Chechina ; — alors il ne sait pas que je l'ai attendu cette nuit.

— Non. — Mais qu'est-ce que cela fait ? — il reviendra... vous êtes gens de *revue*, comme on dit.

Et madame Jean laissa Chechina, qui, de son côté, retourna chez elle.

Chechina avait dix-huit ans, c'était une admirable créature, et, au milieu de sa misère même, elle resplendissait comme ces chefs-d'œuvre à qui la pauvreté de l'artiste n'a pu donner qu'un méchant cadre de bois.

Née d'un père vénitien et d'une mère sévillane, Chechina, bien qu'elle offrît dans sa nature quelque chose de ces deux contrées, paraissait pourtant plutôt fille d'Espagne que d'Italie. Enfant, elle avait trempé ses deux pieds dans les eaux du Guadalquivir et couru les cimes escarpées des Sierras. Adolescente, elle avait erré sur les plages d'Is-

chia, vu le Vésuve et respiré l'harmonie dans l'air mélodieux qui souffle au Pausilippe en agitant les lauriers du tombeau de Virgile. Jeune fille, elle avait, pendant quatre ans, dormi dans les cellules d'un cloître du Tyrol, moitié allemand; et au contact de ses compagnes, dont un grand nombre étaient nées au delà du Rhin, Chechina avait mêlé la rêveuse poésie germanique aux vivacités de son sang méridional. Plus tard, elle avait suivi, à travers l'Italie, dans leurs courses aventureuses, son père et sa mère. Elle avait agenouillé sa piété fervente devant les chapelles flambantes de Saint-Marc, et couru le *Corso* de Rome pendant le carnaval; novice, devenue bohème pour obéir à la nécessité, elle avait à quinze ans quitté le voile pour les oripeaux du théâtre. Elle avait figuré dans les chœurs à *San-Carlo*, à la *Fenice* et à la *Scala*.

Maintenant, elle vivait misérablement, en courant les boues de Paris sous un soleil poitrinaire. Elle vivait seule et triste, fière et pauvre, chaste et belle. Mais, quoique transplantée dans la terre d'exil, elle était restée dans toute la splendeur de sa jeunesse, la fleur dorée au soleil des zones ardentes. Sa beauté, qui devait plus tard fournir à l'art un type célèbre, rappelait surtout les vierges mondaines qui peuplent les bruns paradis des peintres de l'école espagnole, et au front desquelles le nimbe chrétien de Marie sied moins que ne ferait la couronne amoureuse d'une déesse païenne.

Cependant, malgré cette vie accidentée, après avoir traversé les cloîtres et les coulisses, Chechina était vierge

comme Ève avant le premier baiser d'Adam, et innocente comme elle avant son dialogue avec le serpent. Jusqu'alors, toutes ses virginités avaient, sans le moindre instinct d'éveil, sommeillé au fond de son ignorance.

Pourtant, depuis son séjour à Paris, elle était forcée d'exister au milieu des centres où la corruption est la plus contagieuse. Quand elle faisait son métier dans les cafés et les restaurants du quartier Latin, ceux qui les fréquentent ne mettaient pas exprès pour elle de sourdines à leurs expressions. Elle assistait souvent à ces grossières comédies de l'amour qui s'ébauchent le soir dans la fumée des tabagies entre des jeunes gens dont le cœur est descendu dans le ventre ou remonté dans l'esprit, et des femmes dont la jeunesse n'a pas duré plus longtemps que la première robe de soie pour laquelle elles se sont jetées à corps et à cœur perdus dans les plus sales boues du vice. Chechina regardait, sans comprendre, ces galanteries équivoques : sans comprendre, elle écoutait ces refrains où des rimes obscènes cliquetaient au bout d'un vers boiteux, et dont les bruits rauques étouffaient les douceurs de ses chansons. Plus d'une fois on avait chuchoté à son oreille des madrigaux qui sentaient l'alcool, ou jeté dans sa quêteuse une aumône qu'enveloppait des billets libertins. Et chaque soir, pourtant, Chechina rentrait dans sa misère solitaire, sans qu'aucune des paroles qu'elle avait entendues eût troublé un seul moment la limpidité de sa pensée, — éveillé la curiosité de son esprit, ou dérangé l'immobilité de son cœur.

Mais l'heure devait arriver où sa jeunesse viendrait lui révéler spontanément tout ce qu'elle ignorait encore des choses de la vie. Et cette heure arriva en effet.

Après cette rencontre, où elle avait vu René sans que l'artiste l'eût aperçue, Chechina rentra chez elle. Mais en se retrouvant dans cette chambre qu'elle avait failli quitter la veille, la jeune fille fut singulièrement émue. Il lui semblait qu'elle n'était plus la même, et qu'elle vivait dans un air nouveau. Voulant s'étourdir un peu, elle essaya de chanter, mais elle ne le put pas longtemps. Comme malgré elle, toutes les chansons qui lui revenaient dans la mémoire parlaient de l'amour, de ses joies et de ses douleurs. Jusque-là ces chants ne produisaient aucune impression sur Chechina. Elle les répétait avec la fidélité d'un instrument, sans peine comme sans plaisir, — mais cette fois, ils lui causaient plaisir et peine. En sortant de sa bouche, ils tombaient dans son cœur et y éveillaient un essaim confus de pensées tumultueuses. Mais il en était une surtout à laquelle son esprit s'attachait particulièrement, malgré la vague douleur qu'elle éprouvait. — C'était l'idée de savoir René avec une autre femme.

Chechina entrait par la jalousie dans l'amour, et par l'amour, dans la vie.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, René ne revint pas chez lui le lendemain ni le surlendemain. Il était allé aider son maître dans des travaux que celui-ci achevait au château du duc de L..... Quant à la femme avec qui on l'avait rencontré, c'était en effet un modèle que son maître l'avait

chargé de lui amener. — Mais, pour Chechina, cette femme restait une rivale, et la jeune fille, acharnée dans cette idée de rivalité, en torturait son amour naissant. Alors elle se rappelait le service que René lui avait rendu, sans la connaître, —sans la prévenir, par un seul instinct de charité; et la fierté native de Chechina se trouvait blessée. — Une espérance calmait pourtant, par moments, la douleur que la jeune fille attisait sans cesse. Elle pensa qu'à son retour, René viendrait la voir et s'expliquerait à propos du payement du loyer. — Mais, après quelques jours d'absence, l'artiste était rentré chez lui, et n'avait point parlé à Chechina, — n'avait même pas cherché à la voir. — Le lendemain du retour de René, Chechina guetta au passage la femme de ménage de l'artiste. — Elle l'interrogea avec un langage rusé, qu'elle n'aurait point eu quelques jours avant, et lui demanda si René lui avait parlé d'elle.

— Aucunement, répondit madame Jean. — Au reste, je ne l'ai vu qu'un instant ce matin ; — comme j'arrivais chez lui, la dame avec qui nous l'avons rencontré l'autre jour est venue le chercher; ils sont sortis ensemble.

Cette révélation plongea encore plus avant le cœur de Chechina dans les rouges enfers d'une jalousie qui irrita jusqu'à l'exagération son amour-propre déjà si irritable. — Elle passa une nuit horrible, mettant son esprit à la torture pour trouver un moyen de rendre à René l'argent qu'il avait avancé pour elle; et, s'efforçant de croire que ce service étant le seul lien qui

l'attachât à l'artiste, elle ne songerait plus à lui une fois qu'elle aurait pu s'acquitter de ce qu'elle considérait maintenant comme une dette. Un matin, brisée par la fatigue, elle s'endormit, avec un sourire sur les lèvres. Elle avait trouvé son moyen.

Le lendemain, — comme René entrait dans l'atelier de son maître et se disposait à travailler, une jeune fillle, assez pauvrement vêtue, entrait dans l'atelier, et, tout en baissant les yeux devant les dix jeunes gens qui se trouvaient réunis là, — demanda si l'on n'avait pas besoin d'un modèle.

— Qui vous envoie ici, mademoiselle? demanda René, en l'examinant avec curiosité.

— Personne, dit-elle; je viens de moi-même.

— Dans quels ateliers travaillez-vous ordinairement ? demanda un autre.

— Je n'ai jamais été dans aucun atelier, répondit-elle. Je sais seulement que celui-ci est un des plus célèbres, c'est pourquoi j'y suis venue.

Tous les peintres avaient quitté leurs chevalets et s'étaient rangés autour de l'étrangère, qu'ils examinaient avec curiosité.

— Elle est donc crânement bien dessinée qu'elle veut débuter ici, dit un des rapins.

— Messieurs, dit un autre, nous connaissons tous par cœur les femmes qui posent ici — nous pourrions bien, ce me semble, sortir un peu des Clara, des Adèle,

des Séraphine et autres créatures de la dynastie Salomon ou David.

— Vous êtes juive, mademoiselle ? demanda René.

— Non, monsieur, — je suis de Naples. Mon père était Vénitien, et ma mère Espagnole.

— Fichtre, murmura un élève tombé en admiration — Murillo croisé de Véronèse, — des gens à poil, quoiqu'ils ne soient pas les amis de la maison.

— Vous voulez entreprendre un état bien fatigant, mademoiselle, dit René.

— Je suis jeune, et je suis forte, répondit la jeune fille.

— C'est qu'avant de nous entendre, il faudrait que nous vous vissions, murmura René à voix basse.

Le visage de la jeune fille se colora subitement d'une teinte pourpre.

— Mon Dieu ! dit un autre élève, — ce n'est point que nous mettions en doute votre beauté, qui paraît admirable ; — mais c'est l'usage... Il faut que nous sachions à quelle école votre *nature* appartient.

— Je ferai ce qu'il faudra faire, dit la jeune femme en ôtant son châle et son chapeau.

Sur un geste de René, les élèves s'étaient retirés dans le fond de l'atelier. La jeune fille semblait encore hésiter ; mais en voyant entrer dans l'atelier une autre femme, qui resta étonnée sur le seuil, elle déboucla vivement sa ceinture.

— Tiens, tiens ! dit la nouvelle venue, en s'adressant

à l'étrangère, la guitare ne va donc plus, ma chère, que nous donnons dans la plastique ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, Clara ? demanda René.

— Parbleu, répondit le modèle, c'est bien clair : mademoiselle est une virtuose célèbre dans le quartier, elle chante comme plusieurs rossignols, et je lui ai donné un sou bien souvent. Pas vrai, ma petite? Aussi je ne trouve pas gentil de sa part qu'elle vienne justement ici pour me faire concurrence. Ah mais ! continua Clara. Au fait, qui est-ce qui l'a envoyée ici? Je parie que c'est vous, René...

— Moi! non, pourquoi cela? répondit l'artiste.

— Parce que vous devez la connaître, puisqu'elle demeure dans votre maison. Je l'ai rencontrée hier dans votre corridor, faites donc l'ignorant un peu.

René regarda la jeune fille... Elle pâlissait à vue d'œil.

— Par grâce, monsieur, dit-elle à l'artiste, emmenez-moi d'ici.

Le soir, Chechina, assise auprès de René, lui racontait son histoire, jusqu'au jour où elle l'avait connu, et la métamorphose qu'elle avait éprouvée depuis qu'elle le connaissait. — Sans balbutier d'une syllabe, et avec toute l'audace de la naïveté, elle raconta son amour, sa jalousie, et les blessures faites à son orgueil.

— Mais pourquoi vouliez-vous vous faire modèle? — demandait René.

— Hélas! répondit-elle, vous m'aviez obligée et vous

ne vouliez pas même recevoir un remercîment ; j'étais offensée et ne pouvais pas supporter cette idée que vous m'aviez secourue avec indifférence, comme on fait l'aumône à un pauvre. Je voulais ne rien vous devoir, à vous qui vous refusiez à ma reconnaissance. Mais, comme il fallait trop de temps dans mon état pour amasser la somme que vous aviez avancée pour moi, j'ai voulu la gagner par un autre moyen. C'est votre femme de ménage qui, sans le vouloir, m'en a donné l'idée en me parlant de cette demoiselle avec qui je vous avais rencontré, et que je croyais votre maîtresse. Voilà comment vous m'avez vue tantôt à votre atelier. — Mais j'étais bien honteuse.

— Et maintenant, fit René...., dont le cœur et l'enthousiasme commençaient un peu à s'allumer aux flammes chaudes qui sortaient des regards de la belle fille, me considérez-vous encore comme un créancier ?

— Maintenant, répondit Chechina, — c'est bien différent. — Vous êtes mon ami. — Puisque vous n'aimez pas Clara, — je ne me presserai pas tant.

... Un mois après, René apporta à l'atelier de son maître une magnifique étude peinte, représentant Vénus sortant des flots. — En voyant ce quasi chef-d'œuvre, tous les élèves poussèrent un hosanna d'admiration.

— De qui ça? — dit tout à coup le maître de René, qui venait d'entrer.

— De moi, monsieur, répondit René.

— De vous? — fit le grand artiste.... de vous? vous

êtes bien sûr? — Eh bien! vous m'étonnez. Je ne m'attendais pas à cela — de vous : — vous faisiez le sournois, à ce qu'il me semble.

René hésita un instant avant d'oser répondre à son maître, qui examinait avec une attention de plus en plus étonnée cette belle peinture, qui, pour être conçue dans un autre esprit que celui de son école, n'en était pas moins appréciée par cet illustre artiste.— Après avoir longtemps examiné l'œuvre de René, il murmura en lui-même : Allons..... encore un qui passe à l'ennemi.

— J'avais espéré que vous voudriez bien me donner quelques conseils, monsieur, dit René en balbutiant.

Son maître sourit, et, avec une douce ironie, répondit en lui serrant amicalement la main :

—Des conseils à vous?... Un de ces jours, c'est moi qui irai vous en demander... Et il sortit.

— Qu'est-ce que cela signifie? fit René quand il se trouva seul avec ses camarades...

— Parbleu! dit un des rapins en considérant le tableau de plus près, — il me semble reconnaître cette Vénus-là... elle a joué de la guitare.

— C'est possible, répondit René... mais vous ne l'entendrez plus en jouer, messieurs.

UNE VICTIME DU BONHEUR.

CONTE FANTASTIQUE.

I

MISE EN SCÈNE.

Madame la comtesse Céleste de Vauxchamps, qui était alors penchée à sa fenêtre, se recula tout à coup avec le geste effrayé d'une femme qui aperçoit une araignée; puis, se laissant tomber sur un fauteuil, où elle demeura comme immobilisée par la terreur, elle s'écria :

— Ah! mon Dieu!

Le comte, très-occupé à boutonner son gant, se retourna au cri de sa femme, et s'approchant d'elle, il lui dit doucement :

— Qu'avez-vous, Céleste?

La comtesse leva sur son mari ses beaux yeux, et d'une voix faible, elle lui répondit :

— Il va pleuvoir.

Le comte courut à la fenêtre, et dans le ciel, dix minutes auparavant d'une sérénité éblouissante, il vit s'avancer de grands nuages noirs pareils à des fantômes aériens. Au même moment, un violent coup de tonnerre ébranla l'immensité, et de larges gouttes d'eau tachèrent la cour sablée de l'hôtel. Le comte ferma la croisée avec violence, et se retournant près de la cheminée, il agita une sonnette.

Un domestique se présenta.

— Faites dételer, lui dit M. de Vauxchamps, nous n'irons pas à la campagne. Puis, se rapprochant de sa femme, devenue plus pâle à mesure que le temps devenait plus sombre, il lui dit d'une voix brève qui semblait étrangler ses paroles :

— Vous avez raison, Céleste, — il va pleuvoir.

Et il se mit à marcher à grands pas dans l'appartement. Comme il passait devant une glace, sa femme aperçut son visage tout décomposé. Un étrange sourire plein d'ironie effleura ses lèvres blêmes, et levant le poing vers le ciel, il s'écria :

— Enfin !...

— Qu'avez-vous, Félix ? lui demanda sa femme avec inquiétude.

— Ne m'appelez plus de ce nom, il va devenir une ironie, répondit le comte. Et s'asseyant près de la comtesse, il demeura, comme elle, muet et morne, dans l'at-

titude d'un homme subitement frappé des foudres de la fatalité.

II

DIGRESSIONS.

Comparée à la cause futile qui lui donne naissance, on pourra trouver plus qu'étrange la scène par où commence cette histoire. En effet, un orage d'été, qui éclate soudainement et surprend une partie de campagne, il n'y a pas là matière suffisante à de sérieuses alarmes, et la syncope de madame Céleste de Vauxchamps, ainsi que les anathèmes de son mari, pourront paraître des enfantillages tout au plus excusables dans l'intimité conjugale.

Pourtant, nous répondrons que ce caprice atmosphérique, qui peut, lorsqu'il est imprévu, exciter une contrariété passagère, avait pour le comte et sa femme toutes les proportions d'un événement.

Pour eux, ces nuages sombres étaient gonflés de désastres; pour eux, les éclairs qui déchiraient le ciel étaient des caractères enflammés, où ils lisaient une prophétie effrayante comme celle du festin biblique; et dans les sourds éclats du tonnerre, ils entendaient distinctement les grondements de la fatalité qui s'approchait d'eux.

Et cependant, au moment même où le comte et sa femme demeuraient terrifiés en face d'un accident aussi

vulgaire, on disait d'eux, en vingt endroits différents, qu'ils étaient les gens les plus complétement heureux qui fussent au monde.

Envieux ou de bonne foi, ceux qui disaient cela avaient raison — en même temps qu'ils avaient tort; attendu que le mieux est l'ennemi du bien, et qu'être trop heureux, c'est commencer à ne plus l'être. — Paradoxe! allez-vous dire, monsieur, — ou madame, les paradoxes sont des vérités — un costume de carnaval, ce qui fait qu'on ne les reconnaît pas tout d'abord. Au reste, si vous voulez nous suivre, vous en verrez bien d'autres dans les chapitres prochains.

III

FÉLIX.

Le comte Félix de Vauxchamps avait eu pour marraines toutes les fées bienfaisantes, aux miracles desquelles nous avions jadis une foi si naïve. Car (encore une digression), dès le berceau, et comme pour l'habituer aux désillusions, les premières choses qu'on fait croire à l'homme sont des mensonges.

L'enfance de Félix s'était entièrement écoulée sous le calme regard de sa mère, qui avait toujours dit oui à ses caprices, et s'était constamment préoccupée de prévoir ses désirs, pour qu'il n'eût pas à les exprimer par

des larmes. Aussi les ignorait-il; car jamais le jouet qu'il enviait ne s'était fait attendre, jamais celui qu'il préférait ne s'était brisé. A huit ans, on le mit dans un collége. Le bonheur l'y suivit, et lui fit traverser les classes grecques et latines sans qu'il laissât une heure de récréation à leurs buissons épineux, sans qu'il se heurtât une seule fois à ces deux ennemis des écoliers, le pensum et le pain sec. Dans les luttes scholaires, où les enfants qui se préparent à devenir des hommes ont mille occasions de développer leurs mauvais instincts, et de s'essayer à l'envie ou à la haine, Félix n'éveilla aucune de ces inimitiés précoces dont on se souvient si longtemps. Jamais il ne fut trompé dans ses premières affections. Aussi, à quinze ans, s'avançait-il vers la jeunesse, les bras tendus et le cœur tout gonflé d'espérances.

Quand il eut atteint sa majorité, on le mit en possession de sa fortune, — une clef d'or avec laquelle il pouvait ouvrir l'impossible.

Il entra dans la vie avec toute l'impatience d'un ignorant qui veut savoir. Le bonheur le suivit encore, et il trouva les réalités aussi belles que ses rêves. Toutes les passions lui tendirent leurs coupes enchantées, et il but jusqu'au fond sans trouver aucune amertume. Toutes ses espérances lui tenaient leurs promesses, et tous les obstacles se dérangeaient pour laisser passer sa fantaisie.

Son premier amour avait été ce qu'est toujours un premier amour, — un essai du cœur, — une histoire à la fois niaise et charmante comme une idylle allemande. Sa

maîtresse, qui avait comme lui toutes les ignorances et toutes les virginités, ne fut longtemps que son amante, ils s'apprirent l'un à l'autre à aimer; se quittèrent quand ils le surent, et leur séparation fut aussi douce que l'avait été leur rencontre.

En sortant de cet amour, Félix rencontra l'ambition. Il s'enferma chez lui pendant six mois et écrivit un livre. Huit jours après sa publication, il était célèbre : les critiques les plus féroces firent l'éloge de son œuvre, et lui crièrent tous les matins dans leurs journaux qu'il était un grand homme. Il se lança dans le monde littéraire, et y fut accueilli sincèrement et franchement ; son succès, quoique spontané et obtenu sans l'appui d'aucune coterie, n'avait soulevé aucune jalousie, et n'avait froissé aucun orgueil individuel ; — aussi ses amis criaient-ils au miracle !

Félix devint le héros du monde parisien. Le mot spirituel qu'il avait dit dans un salon circulait deux heures après dans tous les autres. Quoi qu'il dît, ou qu'il fît, il avait raison dans tout et partout. Où cent autres se fussent piqués au ridicule, — il rencontrait une nouvelle sympathie, ses plus folles excentricités paraissaient naturelles, et il aurait mis des habits rouges que personne n'aurait songé à en rire.

Jamais il n'avait rencontré un enterrement en sortant du bal.

Jamais un mendiant affamé ne lui avait tendu la

main sur le seuil d'un riche hôtel où l'attendait un banquet splendide.

Jamais une femme laide et vieille ne l'avait heurté dans la rue lorsqu'il venait de voir une femme belle et jeune.

Enfin, depuis vingt ans qu'il était au monde, le bonheur ne l'avait pas quitté. — Tout ce qu'il touchait était or, tout ce qu'il voyait était beau, tout ce qu'il faisait était bien.

IV

LA CHASSE AU MALHEUR.

Cependant Félix commençait à s'inquiéter de cette félicité obstinée qui ne lui laissait pas le temps de formuler un désir pour le réaliser. Cet éternel azur le fatiguait ; il cherchait un point d'ombre pour reposer sa vue, il désirait une contrariété quelconque qui pût rompre un instant la chaîne de ses prospérités. Vaine attente, — son ciel restait toujours au bleu fixe.

Un jour, Félix pensa qu'il avait dépisté son heureux destin. Au milieu d'une réunion d'amis, il crut voir jaillir une insulte du choc de deux contradictions ; il riposta par une insolence aiguë, qui fut relevée par une autre.

Une rencontre fut décidée. C'était le premier duel de Félix.

Toutes les dispositions lui furent favorables; le sort avait désigné le pistolet, et il y était de première force.

Au moment où l'on donnait le signal du combat, le soleil démasqué par un nuage frappa en plein dans les yeux de son adversaire, qui tremblait, — et fit feu au hasard.

Félix était de sang-froid.

Il avait au bout de son arme la vie d'un homme et un remords.

Dieu le lui épargna. — Il manqua son adversaire.

Un matin, un de ses amis le vit monter en chaise de poste.

— Où vas-tu donc? lui demanda-t-il.

— Mon cher, je vais faire le tour du monde, et ce sera bien le diable si je ne trouve pas un malheur en route, répondit Félix en riant.

Mais il ne trouva rien, sinon quelques jouissances inconnues et quelques plaisirs nouveaux.

— Serait-ce, se dit-il en revenant, que le malheur est une maladie contagieuse, et qu'il faille vivre parmi des malheureux pour le devenir? — Essayons.

Il prit un nom vulgaire, se revêtit de mauvais habits, et alla demeurer dans un quartier dont les habitants paraissaient tous courbés sous le poids des fléaux humains.

La maison qu'il avait choisie était la plus lépreuse de

toutes : c'était un cloaque où le soleil n'avait jamais pu pénétrer. Mais dans cette horrible habitation, vivait une peuplade de laborieux artisans qui chantaient du matin au soir.

La première nuit qu'il passa dans cette maison, Félix fut distrait par un bruit de voix ; — il prêta l'oreille, — et il entendit son voisin qui était en train d'égrener des rimes d'or en l'honneur de quelque beauté — idéale.

Le lendemain matin il se mit à sa fenêtre, et vit en face de lui une belle jeune fille, rose et fraîche comme une figure de Greuze. En apercevant son nouveau voisin, elle lui fit un sourire d'étonnement.

Le jour suivant, ce fut Félix qui guetta sa belle voisine.

Celle-ci s'appelait Félicité : — elle avait le cœur sur la main, et tendit la sienne à Félix, qui n'eut point le courage de la refuser.

Il avait aussi fait connaissance avec son voisin le rimeur, et avait trouvé en lui une nature généreuse et un talent qui lui étaient complétement sympathiques.

Au bout de six mois, Félix quittait cette maison hideuse où il était venu chercher le malheur, et où il avait trouvé un nouvel ami et un nouvel amour.

— Le malheur serait-il dans la misère? se dit-il, un autre jour : — ruinons-nous !

Il jeta la moitié de sa fortune dans une spéculation plus que douteuse, et courut à Bade risquer l'autre moitié sur un tapis vert !

En le voyant entrer, — la chance vint s'asseoir à côté de Félix.

Il fit sauter la banque.

De retour à Paris, son notaire lui apprit qu'un vote de la Chambre venait de convertir en une excellente affaire la spéculation douteuse dans laquelle il avait placé ses fonds.

— Vous êtes bien heureux, lui dit-il; dans six mois vos capitaux pourront être doublés.

— Courez donc vite les retirer, lui répondit Félix, je suis assez riche.

— Où donc est le malheur? demandait-il à ses amis. Je me lasse de courir après et je ne peux pas l'atteindre.

— Attendez-le, lui répondait-on ; — il viendra.

— Qu'il vienne donc, reprit Félix; la clef est sur ma porte.

— Parbleu! s'écria-t-il, un jour qu'il était en veine d'ironie, je n'ai plus qu'une chance d'être malheureux.

— Laquelle? lui demanda le poëte Raymond, son ami.

— C'est de me marier. — Ou je me trompe fort, ou mon heureuse destinée me quittera le jour de mon contrat de mariage.

— Qui épouseras-tu ? lui demanda Raymond en riant.

— Je n'en sais rien, reprit Félix, je ne veux pas choisir

ma femme moi-même, — j'ai la main trop heureuse : c'est le hasard que je charge de ce soin. J'épouserai la première jeune fille qui entrera ce soir dans le salon de ma tante. Viens m'y retrouver.

— Décidément, mon ami est fou, pensa Raymond. Néanmoins, il vint le soir même au rendez-vous que lui avait donné Félix.

Ils se mirent tous deux dans un coin du salon, et braquèrent leur lorgnon sur la porte d'entrée.

— Voyons comment le hasard fera son métier, dit Félix.

Après plusieurs introductions, un valet annonça :

— Monsieur, et mademoiselle de Marènes.

— Voilà ma femme, dit Félix. — Je vais l'inviter pour le premier quadrille. Et il laissa Raymond aux prises avec les joueurs de wisth.

Une heure après, Félix avait rejoint son ami. Dans un mois la noce, lui dit-il ; ma tante va faire demain les ouvertures matrimoniales. — Je lui ai persuadé que j'étais follement amoureux de mademoiselle Céleste de Marènes..

Raymond demeura stupéfié.

— Mais, dit-il à Félix, tu ignores donc que mademoiselle Céleste est l'antithèse de son nom? C'est un diable aux cheveux blonds.

— Roux, murmura Félix.

— Sa langue est un dard.

— Je le sais, elle m'a piqué deux fois.

— Elle porte des robes longues pour cacher ses pieds fourchus.

— Et des robes rouge vif pour vous crever les yeux, — reprit Félix ; — je la connais parfaitement. C'est une fille d'Ève, pur sang, qui me paraît avoir un appétit capable de croquer toutes les pommes du monde, — les pepins avec. — Elle m'a dit tout à l'heure, entre deux parenthèses, des choses à faire dresser les cheveux sur la tête de l'homme qui aspire à devenir son mari. — Nous avons les goûts les plus opposés en toutes choses. Elle aime Raphaël, — tu sais mes préférences pour Rubens ! — Elle adore Rossini, et j'exècre la musique italienne. Et le diable m'emporte... il m'a semblé qu'elle louchait quelque peu. — Dans un mois la noce.

— Cesse cette folie, reprit Raymond, qui ne pouvait croire que son ami parlait sérieusement. — Ce mariage causerait ton malheur.

— Parbleu, reprit Félix, — j'y compte bien.

V

PLAN DE BATAILLE.

Un mois après, Félix avait épousé mademoiselle Céleste de Marènes ; laquelle n'avait d'autres parents au monde que son père, un vieux soldat, qui avait encore du sang

de jeune homme dans les veines, et qui, très-enchanté de n'avoir plus à s'occuper de sa fille, ne se l'était pas fait demander deux fois.

— Quoi ! dit un jour Félix à sa femme, vous n'avez aucuns parents, — pas même un petit cousin ?

— Mon Dieu, non, répondit Céleste en riant.

— Allons, pensa Félix, — ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

Selon l'usage adopté par le grand monde, il avait été convenu que les deux époux quitteraient Paris immédiatement après la consécration de leur mariage ; et Céleste avait manifesté le désir d'habiter une délicieuse campagne que sa grand' mère lui avait léguée, et qui était située en Provence, à quelques pas de la fontaine de Vaucluse.

— C'est un Éden enchanté, avait dit la jeune comtesse à son mari. Ces beaux lieux sont encore pleins du souvenir de Laure et de Pétrarque, qui y ont laissé un vague parfum d'amour et de poésie. Le bonheur doit nous attendre là. — Partons vite.

Et ils partirent.

Pendant les premiers relais, Félix songea d'abord à modifier le programme charmant tracé par sa femme.

— Il est évident, se disait-il, que je vais être le plus heureux des hommes si je me laisse conduire dans ce paradis provençal. La poésie me montera au cerveau, et l'amour au cœur, peut-être, ajouta Félix en regardant Céleste qui s'était endormie, la tête appuyée sur son épaule ; si bien qu'il se sentit agité d'un singulier frisson. — Mais,

continua-t-il toujours en lui-même, il ne s'agit pas de cela. Je ne me suis pas marié pour être amoureux, ni pour être heureux, — au contraire.

Et prenant une bonne résolution, il donna au postillon l'ordre de changer de route. Puis il se frotta les mains en riant, et murmura :

— En tout cas, si je ne puis me soustraire aux félicités de la lune de miel, la mienne commencera par une fière tempête. Et il s'endormit pour se réveiller le lendemain très-étonné de trouver sa main dans celle de sa femme.

— Voilà qui est singulier, pensa-t-il ; ce n'est bien sûrement pas moi qui l'ai mise. Et il regarda Céleste, qui, pour cacher sa rougeur, mit sa tête à la portière de la voiture.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la jeune femme, où sommes-nous donc? Quel affreux pays !

— Bon, dit Félix, — ça commence.

En effet, ils traversaient alors une abominable contrée, dont tous les sites, empreints d'une désolation profonde, formaient un tableau qu'on eût dit brossé par les rudes et sauvages pinceaux de Salvator.

La voiture marchait lentement au milieu d'une gorge profonde, bordée de chaque côté par de gigantesques rochers, hérissés de buissons roux qui semblaient déchirer les nuages dans leur vol. Sur la cime la plus élevée de cet enfer naturel s'élevait le squelette d'un vieux donjon démembré qui avait dû autrefois être le nid de quelque

vautour féodal, et qui depuis semblait être devenu celui des hiboux.

— Quelle sombre ruine! dit la comtesse de Vauxchamps en joignant les mains. Et elle ajouta, en regardant autour d'elle, et en se voyant cernée par ce morne paysage :

— Comment peut-on vivre ici?

— Ça va très-bien, pensa Félix en écoutant sa femme : l'orage ne peut pas tarder. — Puis, s'adressant au postillon, il lui cria :

— Holà, Pierre !... Prenez à gauche... Par la montée.

Cinq minutes après la chaise de poste s'arrêtait devant une allée d'ifs séculaires conduisant au manoir en ruines.

VI

D'UN EFFET DE LUNE EN MATIÈRE CONJUGALE.

Un vieux concierge, qui paraissait attendre les deux époux, reçut le comte de Vauxchamps et sa femme, qui demeurait interdite.

— Où sommes-nous donc ? demanda Céleste en entrant dans une espèce de salon où était disséminé un mobilier d'hôtel garni.

— Ma chère enfant, répondit Félix, nous sommes dans un endroit où il s'est accompli plus de drames que sur tous

les théâtres réunis du boulevard. Chaque pierre de cette ruine porte une tache de sang,—lugubre signature d'un lugubre événement,—et les habitants des alentours assurent que chaque nuit des ombres éplorées,— victimes ou bourreaux,— reviennent conter les horribles mystères de ce château, auprès duquel le *château d'Udolphe* serait une bergerie.

— Mais encore, reprit Céleste avec un petit mouvement d'impatience, — où sommes-nous ?

— Chère amie, répondit Félix, vous êtes la châtelaine de céans. — Vous vouliez m'emmener chez vous, — je vous ai amenée chez moi. — Vous m'aviez promis un Éden, et je vous offre un enfer, — qui doit être complet maintenant que le diable est arrivé, — pensa Félix en observant sa femme.

Un sourire séraphique illuminait alors le charmant visage de la comtesse. Elle leva une de ses mains vers la frise sculptée du salon, et au milieu d'une guirlande de fleurs précieusement fouillée dans la pierre vive, elle indiqua à son mari les C et les F qui s'y trouvaient enlacés les uns aux autres, comme des chiffres amoureux. Puis, se penchant gracieusement vers le comte, qui semblait ne pas comprendre, elle lui dit, en donnant à sa voix le timbre le plus caressant.

— Merci, Félix.

C'était la première fois qu'il s'entendait appeler ainsi par sa femme ; aussi le comte fut-il profondément ému, et ne put-il que mal cacher son émotion.

Cependant, il s'obstinait à ne voir qu'une résignation

doucement moqueuse dans ce remercîment dont il ne soupçonnait pas le motif ; et il fallut que Céleste lui montrât une seconde fois les écussons où se trouvaient sculptées leurs lettres initiales, pour que Félix comprît la cause de cette câlinerie conjugale.

— Pauvre petite, se dit-il en lui-même, comme elle se trompe !

En effet, ces chiffres dans lesquels Céleste aimait à voir une preuve d'amour n'existaient là que par hasard; ou plutôt, ils existaient depuis la fondation de l'édifice, et Félix ne s'en était jamais aperçu depuis deux ans qu'il l'avait acquis pour en faire un rendez-vous de chasse.

Un instant, le comte voulut détromper sa femme ; mais celle-ci le regardait alors si tendrement qu'il ne se sentit point le courage de briser la charmante illusion qu'elle venait de se créer.

— Non, se dit-il, ce serait là un acte de brutalité sauvage.

Et comme Céleste s'était rapprochée de lui, il lui prit la main et l'emmena visiter les autres parties du château.

— C'est là un séjour bien affreux, lui dit-il ; mais rassurez-vous, nous n'y resterons pas; j'ai seulement voulu vous le faire voir en passant.

— Pourquoi ne pas rester ? reprit Céleste.

— Nous sommes ici dans un désert, dit Félix.

— Tant mieux, nous serons plus seuls.

— Mais, si vous passiez huit jours dans cette affreuse

masure, vous péririez d'ennui, comme la *Mignon* de Goethe regrettant ses orangers.

— Ah ! fit la comtesse en s'animant — partout où nous serons ensemble, je serai bien, moi. — Tout ce que je verrai avec vous me paraîtra beau. — Ici, du moins, au milieu de ces montagnes, nous serons libres, plus libres qu'à Vaucluse, pays sillonné de touristes et de curieux, comme tous les endroits qui ont quelque célébrité ; et d'ailleurs, ajouta-t-elle, cette contrée sauvage ne manque ni de grandeur ni de poésie : sur cette cime élevée, nous serons bien placés pour voir tous les jours les merveilleux spectacles que doit étaler la nature. — Voyez, dit-elle en étendant la main, voyez ces campagnes noyées dans les splendeurs du couchant. — Comme cela est grand ! comme cela est beau !

— Diable ! pensa Félix, voilà bien de la poésie. Et il regarda avec inquiétude si les mains de sa femme n'étaient point tachées d'encre, et si ses pieds n'étaient pas chaussés d'azur. Mais il aperçut alors une cheville coquette et mignonne dont la vue porta un grand trouble dans ses idées.

En ce moment, l'ombre crépusculaire s'étendait lentement sur la plaine et les environs ; les grandes forêts voisines secouaient sur le passage des brises leurs parfums amers et enivrants, et les mille harmonies du soir s'élevaient de toutes parts, et s'unissaient comme pour donner une sérénade aux étoiles qui se montraient une à une à leur balcon d'ébène.

Il sembla alors à Félix qu'un grand bruit venait de s'éveiller dans son cœur. Il écouta, et il entendit la voix de ses souvenirs qui venaient lui rappeler que c'était par une semblable soirée et dans un lieu à peu près pareil qu'il s'était rencontré avec la première femme qu'il avait aimée.

Il regarda alors auprès de lui, et il vit Céleste, qui, n'ayant pas encore de souvenirs, écoutait chanter ses espérances.

— Ah ! dit Félix en se rapprochant de sa femme et en lui prenant la main, qu'il porta à ses lèvres, — vous êtes un ange qui m'avez caché vos ailes.

Cette seule parole d'amour, la première que lui eût encore adressée son mari, causa un grand tremblement de cœur à Céleste. Elle appuya sa jolie tête sur l'épaule du comte, et lui murmura à l'oreille.

— Nous serons bien heureux, allez.

— Hélas ! — je le crains, — pensa Félix en conduisant sa femme dans la chambre qui leur avait été préparée.

— Nous restons donc ici ? demanda Céleste.

— Oui, lui dit son mari. — Viens voir. — Et l'attirant dans un angle de la croisée, il lui montra la lune, qui venait d'écarter un rideau de nuages, et profilait son visage argenté sur l'ombre du ciel.

— Ah ! dit la jeune femme en rougissant :

— C'est notre lune de miel qui se lève.

VII

L'AMOUR DANS LE MARIAGE.

De Félix à Raymond.

Hélas ! mon cher ami, j'ai subi le sort commun, — j'ai été trompé.

Dès le lendemain de mon mariage, l'épouse démentait la fiancée.

Les gants blancs sous lesquels je comptais trouver des griffes aiguës cachaient des mains qui eussent fait honte à la statuaire grecque et à la princesse Borghèse.

En conduisant ma femme à l'autel, je me réjouissais intérieurement en voyant luire à travers son voile ses yeux illuminés d'un fauve rayon, qui devait allumer mon enfer conjugal.

Amère déception !

A peine ai-je eu écarté ce voile, qu'au lieu du démon que je m'attendais à voir, je me suis trouvé en face d'un ange ; et, malgré moi, j'ai dû baisser les yeux devant l'éclat du nimbe d'or qui couronnait son front.

Le génie bienfaisant qui m'espionne m'attendait là, — et pour la première fois il a donné tort à mes espérances.

— Non, cela n'est pas possible autrement, — non, — je n'ai pas épousé mademoiselle de Marènes, — ma femme

a été changée sous le poêle : c'est une métamorphose dont je ne puis pas douter. Du reste, je ne doute plus de rien maintenant. Je crois à la Mythologie, — aux Mille et une nuits, — et généralement à tout ce qui n'est pas croyable.

Le faux, — c'est le vrai !

Céleste est bien Céleste la bien nommée. Elle m'a apporté en dot une beauté devant laquelle tous les peintres briseraient leurs pinceaux, et tous les poëtes oublieraient leur idéal. En échange de mon anneau, elle m'a mis dans la main une clef avec laquelle je viens d'ouvrir une félicité que j'ignorais encore, — moi qui les connais toutes, et qui les connais tant !

Il était écrit que je devais être le Christophe Colomb de cette autre Amérique dont tant d'autres avant moi avaient vainement tenté la conquête.

Enfin, mon cher, pour conclure, l'Éden que je viens de découvrir, et où nul avant moi n'avait mis les pieds, cette chose fabuleuse et paradoxale qui pour moi devient une vérité, — tout cela s'appelle :

— L'amour dans le mariage.

A ces mots, je te vois — ou plutôt je t'entends d'ici pousser des exclamations de quoi remplir trois tragédies.

— L'amour dans le mariage ! grand Dieu ! — Se peut-il qu'on ose accoupler deux pareilles antithèses, — l'eau et le feu, — le noir et le blanc, — les chiens et les chats, — l'amour et le mariage, — enfin !

Que veux-tu ? cela est ainsi. Car je suis bien marié : les registres de l'état civil en font foi ; et pour amoureux,

ma lettre doit te prouver que je le suis plus que je ne l'ai jamais été : plutôt je crois ne l'avoir été jamais. — Mes passions précédentes n'étaient que des études élémentaires : alors j'apprenais à aimer, aujourd'hui je le sais.

Céleste me l'a appris.

Oui, mon cher, je suis amoureux — de ma femme : et malgré l'énorme ridicule qu'elle peut m'attirer, j'afficherai hautement ma passion. Je braverai les morsures de la raillerie : — car cette fois, sans doute, le monde n'osera pas me donner raison.

Mais que m'importe ? — j'aime.

Aimer. — Certes, depuis que j'existe, ma pensée avait fait bien des fois le tour de ce mot, et jamais je n'en avais compris le sens intime et profond. Pour moi, l'amour était un poëme écrit en langage étranger, je le lisais dans les traductions. — Aujourd'hui je le lis dans l'original.

Quelle singulière destinée que la mienne ! trouver l'amour dans le mariage, — qui est à l'amour ce que la machine pneumatique est à l'oiseau. — Un étouffoir.

Toi, sceptique, tu me répondras que je suis encore sous l'influence de la lune de miel, et que je prends des étincelles pour des étoiles. A quoi je te répondrai — que tu ne connais pas Céleste !

Tu sais dans quelle intention je m'étais marié, et tu te rappelles aussi pourquoi j'avais fait choix de mademoiselle de Marènes. — Mais, je te le répète, — ma femme a été changée pendant la cérémonie.

Céleste, en un mot, est l'incarnation de mon idéal.

J'ai épousé mon rêve.

Et pourtant, s'il fut jamais chimère de poëte ou d'amant impossible à réaliser, c'était bien la mienne.

J'avais dit un jour au bonheur qui me poursuivait : « O toi, puissance inconnue qui me tiens sous ton égide ; toi, qui peux tout pour moi, tu ne pourras pas me trouver entre les deux pôles une créature humaine qui soit la sœur vivante de mon idéal, — tu ne le pourras pas, — je t'en défie. »

Mais le bonheur m'a répondu en m'amenant Céleste. — Il a dû la créer exprès. Encore une fois, j'avais raison de l'impossible.

Aussi depuis ce temps, il me monte à l'esprit des audaces inouïes, — et je me demande parfois si je ne suis pas un dieu anonyme auquel toute chose doit obéir, — même les éléments. Il faudra que je fasse l'essai de ma puissance en demandant au ciel une couronne d'étoiles pour Céleste. — Je suis sûr que le lendemain ma femme trouvera la constellation d'Orion dans son écrin. . . . . .

. . . .

J'habite maintenant sous le plus beau ciel du monde, — dans un pays qui est le vestibule de l'Italie. Autour de moi tout chante et tout rayonne : car, avec l'amour, j'ai, comme dit le poëte :

> Une lumière dans les yeux,
> Une musique dans l'oreille.

Dans quelques mois je retournerai à Paris avec Céleste,

— l'Ève non curieuse de mon beau paradis — où il n'y a pas de serpent.

— Si j'y allais? — dit Raymond en achevant de lire les étranges divagations de son ami.

VIII

TOUJOURS HEUREUX?

Félix n'avait pu éviter sa destinée, qui était d'être, toujours et quand même, le plus heureux des hommes. Son contrat de mariage, au lieu d'être, comme il l'espérait, une rupture définitive avec la félicité, avait, au contraire, été un nouveau bail qu'il avait passé avec elle.

En outre, ainsi qu'on l'a vu déjà, Félix était épris de sa femme, et voyait se réaliser pour lui l'utopie de l'amour dans le mariage. Pendant les premiers temps, il ne se préoccupa que médiocrement de cette passion, et bien qu'elle prît tous les jours un caractère plus sérieux, Félix se disait à lui-même que cela ne pouvait durer, et que son amour s'éteindrait lorsque sa lune de miel se serait effacée à l'horizon conjugal, ce qui, pensait-il, ne peut manquer d'arriver dans un mois — ou deux au plus tard.

Mais au bout de ce temps, Félix attendait encore l'é-

clipse de l'astre à l'influence duquel il n'avait pu se soustraire ; et un jour ce fut lui-même qui demanda à Céleste si elle ne serait pas bien aise de quitter leur masure pour aller respirer l'air de Vaucluse.

Ils étaient donc partis.

Félix se crut plus libre quand il eut perdu de vue le donjon de son vieux château : il pensait que son amour y resterait.

— Quand nous arriverons à Vaucluse, se disait-il, ma femme ne sera plus que ma femme, et cette fois, je ne me laisserai pas prendre comme il y a six mois. Il est vrai qu'alors il était bien difficile de résister : le prologue du mariage a des charmes. Une fraîche et blanche couronne d'oranger sur un front frais et blanc, cela tente ; — ajoutez la solitude, le soleil couchant, les effets de nuit, etc. : ma foi, murmurait Félix, tout autre à ma place se serait comme moi laissé entraîner au courant. Mais, là-bas, nous allons mener une autre existence : j'aurai des distractions, — les promenades solitaires ne seront plus possibles ; — je verrai les défauts de Céleste, — etc., etc. Enfin... continua Félix en manière de conclusion, une lune de miel ne peut pas durer toute la vie ; et il faudra bien que la mienne s'en aille où s'en vont toutes les vieilles lunes.

Fragiles résolutions, qui devaient s'évanouir sous le premier regard de sa femme.

A peine avait-il mis les pieds dans cette fraîche oasis provençale, que Félix sentit bondir avec plus de violence son cœur, qu'il avait cru pouvoir immobiliser : les crain-

tes qu'il avait conçues se réalisèrent. La poésie lui monta au cerveau et l'emporta sur les plus hautes cimes de l'exaltation. Il lui sembla alors qu'il s'éloignait du monde réel, et qu'il était invinciblement entraîné dans des délices et des voluptés inconnues au reste des hommes.

En effet, Félix avait alors atteint le paroxisme de la passion.

Il était, pour ainsi dire, sous l'équateur de l'amour.

Ce fut à cette époque qu'il écrivit à Raymond la lettre où il lui annonçait son prochain retour à Paris, où il arriva en effet vers le commencement de l'hiver.

Dès son entrée dans le monde, le nouveau ménage fut accueilli par une sympathie universelle.

La comtesse de Vauxchamps se vit aussitôt entourée par une cour d'admirateurs; mais leurs hommages discrets ne pouvaient que flatter l'orgueil d'un mari. Et Félix, qui s'était mis aux aguets des yeux et de l'oreille, ne put jamais surprendre une parole qui eût le son d'une calomnie, ni un geste qui eût l'air d'une ironie.

Les hauts barons de la séduction, les Valères, les Damis, les Clitandre, tous ceux qui avaient rayé de leur dictionnaire le mot *impossible*, s'en vinrent néanmoins faire la roue et égrener leurs madrigaux ambrés devant Céleste, qui les foudroya de son regard bleu. Si bien que tous ces don Juan, qui avaient plus ou moins occis de commandeurs, comprirent qu'il n'y avait rien à faire de ce côté-là, et s'en retournèrent comme ils étaient venus.

Félix, qui avait suivi leurs mouvements les regarda passer en riant, — et ferma son volume d'Othello.

Excepté lui, — personne n'en voulait à son bonheur.

IX

PÉRIPÉTIE.

Un soir, Céleste trouva sur sa table de toilette un billet ainsi conçu :

Madame,

« Il faut que ce soir même, avant dix heures, vous
» m'ayez accordé une entrevue; au nom de votre amour
» pour Félix, ne me refusez pas.

» Le meilleur ami de votre mari, et le vôtre,

Raymond.

» P. S. A dix heures, je viendrai, je vous le répète ; il
» faut que je vous voie... soyez seule. »

Céleste, dévorée d'inquiétude, courut chez son mari, pour lui montrer l'étrange billet qu'elle venait de recevoir.

Félix était sorti, et avait dit à son domestique de ne point l'attendre.

Quand la comtesse rentra dans son appartement, la pendule marquait la demie de neuf heures.

— Oh mon Dieu ! dit Céleste en levant les mains au ciel, quel malheur plane sur nous.

En ce moment on frappa à la porte.

La femme de chambre courut ouvrir.

C'était Raymond.

— Qu'y a-t-il donc ? lui demanda Céleste avec anxiété ; votre lettre m'a toute bouleversée.

Raymond ne répondit rien ; mais il tira de sa poche un papier qu'il remit à la comtesse. Dès les premières lignes, elle demeura frappée de stupeur :

— Quoi, dit-elle, le malheureux !.... Il est donc fou.

— Oui ; mais il y a un moyen de le sauver, un seul..., et si vous hésitez à l'employer, dès aujourd'hui, dès ce soir vous pourrez prendre le deuil.

—Ce moyen..., dites, dites vite. Vous me faites mourir !

Raymond tira de sa poche un second papier et le tendit à la comtesse en lui disant :

— Il faut suivre à la lettre ces instructions ; je vous le répète, madame, c'est le seul moyen. Si vous hésitez... ce soir, tout sera fini.

A peine eut-elle jeté les yeux sur le papier que lui avait donné Raymond, Céleste tomba sur son fauteuil, foudroyée par les lignes qu'elle venait de lire.

— Oh mais, c'est impossible cela ! s'écria-t-elle. Je vous en supplie, Raymond, trouvez autre chose.

— Depuis que je suis averti des sinistres résolutions de Félix, je cherche, madame, et c'est tout ce que j'ai trouvé.

En voyant que la comtesse demeurait immobile, Raymond lui prit la main.

— Écoutez, Céleste, lui dit-il, il est dix heures et demie; si, dans une demi-heure, vous ne m'avez pas donné ce que je vous demande, il sera trop tard... décidez-vous... Je vais attendre.

Raymond sortit en fermant la porte derrière lui.

Céleste se précipita à un petit bureau qui était dans sa chambre à coucher, et prenant à la hâte une feuille de papier et une plume, elle copia d'une main tremblante le second billet que lui avait remis Raymond.

Quand elle eut fini, elle rappela celui-ci, qui était passé dans une autre chambre.

— Raymond prit le billet que Céleste venait d'écrire, et le lui rendit après l'avoir examiné.

— Vous avez oublié de signer, lui dit-il.

— C'est inutile, reprit Céleste; *lui* connaît bien mon écriture.

— Signez, reprit Raymond. — Il faut *qu'il* soit convaincu.

La comtesse prit une plume, et signa convulsivement.

— Oh ! dit-elle ensuite à Raymond, partez, partez.., vite.... il est onze heures....

—J'ai le temps qu'il faut, dit Raymond... Félix attendra jusqu'à minuit.

— Vous le sauverez, n'est-ce pas?...

— C'est vous qui venez de le sauver avec ceci, reprit Raymond en montrant à Céleste le billet qu'elle venait d'é-

crire... Maintenant, continua-t-il, attendez-moi dans cette chambre.. Au surplus, je vais vous enfermer... — vous voudriez me suivre.

Et Raymond se retira, après avoir fermé la porte à clef sur la comtesse, qui tomba anéantie sur un fauteuil.

— Le malheureux! s'écria-t-elle.... que lui ai-je fait? . . . .

. . . .

A minuit moins le quart, un cheval lancé à fond de train faisait jaillir des aigrettes d'étincelles sur la route qui conduit de la barrière d'Enfer à Châtillon ; un homme l'excitait sans relâche de la cravache et de l'éperon.

C'était Raymond.

X

AU CLAIR DE LA LUNE.

Nous sommes dans une grande chambre d'une maison de campagne située à Châtillon.

La fenêtre est ouverte : un rossignol chante dans les massifs du jardin éclairé par une belle lune d'été.

En face d'une grande table couverte de papiers, un homme est assis, et écrit à la pâle clarté d'une lampe placée devant lui. Son écriture est aussi correcte que celle d'un bordereau administratif; il met les points et les vir-

gules là où il en faut, et ajoute soigneusement des S au pluriel.

Et pourtant, à côté de l'écritoire, on remarque une boîte carrée qui contient des pistolets, un étui en peau de chagrin renfermant deux fioles de poison, et un poignard dont la lame aiguë a été trempée dans les sucs mortels d'un *Upas* de Java.

— Cet homme qui écrit, — c'est Félix.

Il vient d'achever son testament, car il doit se tuer à minuit sonnant, — à moins toutefois que d'ici là il ne lui soit arrivé un malheur.

Or, l'aiguille n'a plus que cinq pas à faire pour toucher le chiffre fatal.

Félix attendra jusqu'au dernier tintement du dernier coup ; après quoi, — il ira demander à la mort l'énigme de la vie.

Félix est donc fou ?

Il s'est fait à lui-même ce singulier raisonnement, que, puisque pendant la première partie de son existence, il avait été complétement heureux, l'avenir devait se venger du passé en faisant de lui le plus infortuné des hommes pendant le reste de sa vie. Or, Félix, qui avait tant de fois provoqué la fatalité sans la rencontrer, se sauvait du monde, s'imaginant qu'elle s'avançait vers lui. — La fable du Bûcheron et de la Mort.

Après cela, Félix était parfaitement fou. Vingt secondes séparaient à peine l'aiguille de l'heure à laquelle Félix devait en finir. Comme il s'était décidé pour le poison il

prit dans son étui une petite fiole contenant une liqueur jaune.

La pendule sonna le premier coup de minuit.

Félix porta la fiole à ses lèvres.

En ce moment, le galop précipité d'un cheval se fit entendre au dehors, un bruit de pas résonna dans l'escalier, et, comme le dernier coup de minuit sonnait lugubrement sur le timbre de métal, Félix entendit heurter violemment à sa porte :

— Qui va là ? cria-il, — ayant toujours le flacon près de ses lèvres.

— Celui que tu attends, répondit une voix. Le malheur!

— Ah! fit Félix, — entrez donc; — mais il recula de surprise en se trouvant en face de Raymond.

— Tu l'as voulu, dit celui-ci. Tiens. Et il jeta sur la table une petite lettre sur laquelle Félix se précipita.

Comme il la tenait entre ses mains, hésitant à l'ouvrir, Raymond lui cria brutalement :

— As-tu peur maintenant?

— Félix le regarda fièrement, et ouvrit la lettre; mais, à la première ligne, une sueur de mort lui monta au visage.

— Oh! la malheureuse! s'écria-t-il, que lui avais-je fait? Et il retomba anéanti sur la barre d'appui de la croisée.

Pendant ce temps, Raymond cachait les armes et le poison dans une armoire dont il prit la clef.

Félix se tordait toujours dans une angoisse désespérée.

— Oh! que je souffre... La malheureuse !.... moi qui l'aimais tant!.... s'écriait-il.... c'est un autre qu'elle préférait.

— La jalousie, murmura Raymond.

— Mais je les tuerai tous les deux, continuait Félix.

— La haine, murmura Raymond.

— Et pourtant, cet Édouard, il se disait aussi mon ami; je l'avais reçu dans ma maison.... à toute heure...

— La fausse amitié, murmura Raymond.

— Et elle, Céleste... qui pendant une année n'est pas restée une heure sans me dire trois fois : Je taime! — Elle me trompait..

— Le faux amour, murmura Raymond.

— Et je me croyais heureux... et je bénissais la bonté de Dieu... de Dieu... où est-il donc.

— Le doute! murmura Raymond.

—Oh! tu n'as jamais souffert tout ce que je souffre, disait Félix en écumant.

— Insensé, lui répondit celui-ci; j'ai fait dix fois dans ma vie le tour des douleurs humaines, et me voilà encore...

Et toute la nuit se passa ainsi dans les convulsions et dans le délire.

Au matin, Raymond heurta Félix, qui s'était accroupi dans un coin, — stupide, — brute.

— Et la vengeance! lui cria-t-il.

— Ah! oui! dit Félix en faisant un bond de tigre. Il s'em-

para des pistolets que Raymond avait remis sur la table après les avoir déchargés.

— Courons vite, reprit Raymond; ta femme est peut-être partie avec son amant, le comte Édouard de Brillon.

— Au bout du monde... je les retrouverai, répondit Félix en entraînant son ami avec lui.

Une heure après, ils arrivaient devant l'hôtel de la comtesse de Brillon, veuve du général de ce nom. Une file de voitures de deuil encombrait la rue, et un riche catafalque était dressé sous le porche de l'hôtel.

— Qu'y a-t-il donc, et que veut dire tout cela? demanda Félix.

— Hélas! reprit un vieillard,.... vous étiez son ami, vous... mort... mort à 22 ans,— avec un si bel avenir!...

— Oui, reprit un autre, quel brave jeune homme!...

— Mais qui donc est mort, encore une fois? demanda Félix.

— Hé! monsieur, ne savez-vous pas qu'on enterre aujourd'hui le comte de Brillon, tué en Afrique?

— Quand cela?

— Il y a six semaines : sa mère a fait revenir son corps pour qu'il soit réuni aux membres défunts de sa famille.

Félix regarda Raymond... et relut la lettre de sa femme. Édouard est mort depuis six semaines et Céleste lui donnait rendez-vous pour ce soir; qu'est-ce que cela veut dire? — demanda-t-il.

Allons rejoindre ta femme, dit Raymond en riant : elle t'expliquera tout.

XI

CONCLUSION.

— Ah ! dit la comtesse en voyant rentrer son mari, qui tenait à la main la lettre que nous savons, pardonnez-moi cet horrible mensonge.

— Oh ! dit Félix, il m'a sauvé de la mort?

— Que vous disais-je ? reprit Raymond en regardant la comtesse.

— En attendant, reprit Félix, je suis toujours le plus heureux des hommes.

— Et pourtant, tu as connu le malheur.

— Non, dit Félix, puisque le mien était faux.

— Qu'importe, si ta douleur était vraie ?

— Oh ! oui, bien vraie, et bien profonde.

— Tu t'en souviendras quand tu te trouveras trop heureux.

. . . .

Un an après, Félix était père d'une charmante petite fille, qu'il appela Félicité.

Et si vous lui parlez du malheur, il vous répondra que c'est une invention des philanthropes.

. . . .

— Eh bien, mais, et le dénoûment ?

Cher lecteur, le dénoûment se trouve précisément en tête de cette histoire, ce qui ne peut manquer de plaire aux gens qui commencent les romans par la fin.

Vous vous rappelez cette fameuse scène d'orage qui empêcha le comte et sa femme d'aller à la campagne ?

Ce fut leur premier malheur réel.

Voici le second : Un jour qu'ils étaient allés à l'Opéra pour entendre *Guillaume Tell*, on joua le premier acte du *Serment*, le deuxième acte de *la Tentation*, et le troisième acte de *Moïse*, — le tout par des doublures.

Quant au troisième malheur, il fut beaucoup plus sérieux.

Un voisin fit un jour élever un grand mur devant la maison qu'ils habitaient à la campagne, de façon à leur dérober le spectacle de l'horizon, ce dont, par habitude, ils s'étaient fait une récréation.

Enfin, il arrive quelquefois à Félix d'entendre dans la rue un orgue de Barbarie massacrer l'air qu'il a entendu la veille admirablement chanter au Théâtre Italien.

Ces jours-là, il croit à la fatalité, et rentre chez lui convaincu qu'il est le plus malheureux des hommes.

LA FLEUR BRETONNE.

I

Yvonnette et son ami Donatien étaient nés sur les côtes de Bretagne, où leurs parents, comme la plupart des riverains, vivaient du produit de leurs filets. Aux premiers pas faits en sortant du berceau, les deux enfants, qui s'étaient rencontrés, échangèrent leur premier sourire. Jusqu'à l'âge de dix ans, ils vécurent ensemble, s'aimant comme on s'aime à cet âge. Nous n'essayerons point de peindre ces enfantines amours. Rappelez-vous, lecteur, la petite blondine qui s'appelait Rose ou Charlotte, et avec qui vous partagiez vos bonbons tout en gardant la plus grosse part ; rappelez-vous, lectrice, les belles classes buissonnières faites avec l'écolier qui s'appelait Henri ou Victor, et qu'aujourd'hui vous appelez *monsieur*, et, si

vous ne retrouvez pas un de ces délicieux souvenirs au fond de votre enfance, ouvrez Paul et Virginie, lisez dans *l'Ame de la Maison* l'histoire du poëte Théophile Gautier et de la petite Maria qui avait des taches roses sur les joues; ces innocentes amours vous rappelleront celles d'Yvonnette et de son ami Donatien.

Douc, ils avaient dix ans, ils s'aimaient, ils étaient heureux.

Le père de Donatien, qui était un des plus habiles pilotes de la côte, sauva un jour d'un péril imminent un navire de commerce appartenant à un riche armateur du pays. Le lendemain, celui-ci vint trouver le pêcheur, et lui proposa de se charger de l'avenir de Donatien. — Confiez-moi votre enfant, lui dit-il; je l'enverrai au collége avec mon fils, et, après avoir passé par les écoles, il vous reviendra avec les épaulettes d'officier dans la marine royale.

Le père de Donatien avait longtemps caressé ce rêve, mais sans espérance de le voir jamais se réaliser; cette espérance lui étant offerte, il accepta. — Deux jours après, il était convenu que Donatien partagerait les études de Paul Baradec, le fils de l'armateur, et qu'il l'accompagnerait dans un collége de Paris.

Cette nouvelle, tombée comme un coup de foudre entre les deux enfants, leur apprit qu'ils étaient déjà mûrs par la douleur. Donatien ne voyait qu'une chose dans cet événement : c'est qu'il fallait se séparer de son amie, et malgré la brillante promesse des épaulettes d'or, il

refusait de partir avec une opiniâtreté toute bretonne. — Il n'y avait déjà plus place dans son cœur pour l'ambition.

— Pourtant, il fallut bien obéir. La dernière entrevue qu'il eut avec son amie fut triste. Celle-ci s'était jetée en pleurant sur son sein, le front déjà coloré de cette rougeur pudique, — aurore de l'amour qui va naître. Ils se prirent tous deux par la main, et parcoururent silencieusement cette lande où ils étaient nés l'un près de l'autre, et où ils avaient espéré rester toujours. Ils allèrent visiter un à un tous les lieux témoins de leurs douces joies. Yvonnette songeait qu'il lui faudrait désormais revenir en ces lieux, et pour n'y plus retrouver que des souvenirs de l'absent. Donatien, plus triste encore, s'emplissait la mémoire des moindres détails de ce paradis où s'était écoulée son enfance. L'enfant voyait déjà le bonheur derrière lui, et lui disait tout bas : « Adieu, » — n'osant plus dire : « Au revoir. »

Après une longue causerie toute trempée de larmes, les deux enfants songèrent avec douleur qu'il fallait se quitter, car la nuit était venue ; néanmoins, ils se promirent de se revoir une fois encore avant le départ de Donatien, qui était fixé au lendemain soir. Donatien détacha de sa poitrine une petite médaille de *Notre-Dame de Bon-Secours* et la donna à son amie en souvenir de lui.

— Hélas ! je n'ai rien à te donner, moi, dit la petite avec un gros soupir. Et comme en ce moment ils étaient arrivés dans un endroit où ils avaient l'habitude de se reposer

après leurs courses joyeuses, Yvonnette cueillit un bouquet de ces petites fleurs pareilles à des boutons d'or, et qui croissent particulièrement dans les landes de la Bretagne. Elle donna ces fleurs à son ami en échange de sa médaille, qu'elle avait déjà serrée sur son cœur. Donatien en fit autant du bouquet, et après s'être promis de nouveau qu'ils se reverraient une dernière fois, ils reprirent, chacun de son côté, le chemin de la maison.

Cette entrevue devait être la dernière.

En effet, en rentrant chez son père, Donatien trouva un domestique de M. Baradec, qui l'attendait pour l'emmener chez celui-ci, où il devait passer la nuit, car le départ avait été avancé au lendemain matin. — Trois jours après, Donatien entrait dans un des colléges de Paris avec son nouveau compagnon.

II

Dix ans se sont écoulés entre la première et la seconde partie de cette histoire, et les événements qui se sont succédé durant cette période de temps ont plus que jamais séparé Donatien et Yvonnette. La mort était venue deux fois dans la maison de celle-ci, et l'avait un jour laissée agenouillée sur la double tombe qui la faisait orpheline. Une dame riche et charitable avait pris en pitié la pauvre enfant et l'avait emmenée avec elle. Depuis ce temps,

personne dans le pays ne savait ce qu'elle était devenue, et Donatien ne put en apprendre aucune nouvelle lorsque deux ans après son départ il était venu passer les vacances dans sa famille. Plus tard, des sinistres simultanés amenèrent la ruine complète de M. Baradec, et l'armateur se trouva dans la nécessité de retirer son fils du collége avant même qu'il eût achevé son éducation. Donatien se trouvait dans le même cas, et dut ainsi renoncer aux espérances qu'on avait conçues pour son avenir, avenir auquel il s'était soumis par obéissance et non par sympathie. Au sortir du collége, on lui procura une place dans une grande maison industrielle. Cette position était la seule qui parût devoir lui convenir, car il était d'une nature physique trop frêle pour pouvoir se plier aux rudes labeurs d'une profession manuelle. Pourtant Donatien était arrivé à Paris doué d'une constitution robuste, et les poumons pleins de cet air vital qui soufflait dans sa lande bretonne; mais il ne tarda pas à s'étioler au collége. En entrant dans l'adolescence, le jeune Breton n'avait conservé de sa nature primitive qu'un esprit rebelle à toute chose imposée, — et toujours prêt à quitter le terre-à-terre du positif pour s'en aller courir le grand chemin des rêves. Donatien avait été un fort mauvais élève. La science était entrée dans son cerveau et y avait germé presque à son insu et sans qu'il y eût aidé par la volonté. Au sortir du collége, il se trouva pareil à un laboureur qui verrait son champ couvert de moissons sans l'avoir jamais fécondé par le soc.

Quand il eut passé deux mois devant les grands livres commerciaux, Donatien se sentit envahir par un ennui insurmontable. Ses moindres pensées se glaçaient au froid contact de l'arithmétique et plusieurs fois, on l'avait repris sur les erreurs graves qu'il commettait sans cesse. Donatien n'attendit pas qu'on le remerciât, il pria son patron de disposer de sa place.

En quittant son bureau, il monta au hasard dans une de ces voitures qui desservent les environs de Paris. Deux heures après, il était sur la magnifique terrasse de Saint-Germain. Un instant, il faillit s'évanouir comme un prisonnier qui, par une brusque transition, passerait de son cachot au soleil. L'air vif de la Seine le fouettait au visage et le forçait à fermer les yeux; il lui sembla qu'il était monté sur un cap breton, en face du ciel et de la mer. Ses pensées sortirent de leur léthargie glaciale et s'agitèrent en foule dans son âme. Il s'assit alors sur un banc, et, posant la tête dans ses mains, il songea à Yvonnette.

En ce moment, distrait par un grand bruit qui semblait s'approcher, Donatien leva les yeux, et, avec la rapidité des trépassés de la légende, il vit courir devant lui une cavalcade qui soulevait derrière elle un tourbillon de poussière. Comme s'il eût été frappé d'une décharge électrique, Donatien se redressa de toute sa hauteur, et, les bras étendus vers cette vision ailée déjà disparue, il s'écria : — Yvonnette! Yvonnette! Puis il tomba à la renverse, en se heurtant le front à l'angle du banc de pierre.

Deux étrangers qui marchaient à quelque distance entendirent le cri et virent la chute. Ils accoururent en toute hâte. L'un d'eux examina la blessure et secoua la tête.

Un quart d'heure après Donatien, qui n'avait pas repris connaissance, était transporté dans la maison de santé que le docteur Morin dirigeait à Saint-Germain.

III

Au bout d'un mois Donatien était guéri de sa blessure, — seulement il était fou. Le docteur Morin, qui avait pour spécialité le traitement des aliénations mentales, entreprit de rendre la raison au sujet que le hasard lui avait envoyé, et il garda le pauvre fou dans son établissement.

Du reste, la folie de Donatien était douce et tranquille et n'inspirait aucune crainte. Aussi le laissait-on aller partout sans gardien. Il passait ses journées dans les jardins et cueillait toutes les fleurs jaunes qu'il trouvait. Sa chambre en était jonchée; il en mettait partout, — jusque dans son lit. Quand elles étaient fanées, il tirait de sa poitrine un petit bouquet d'herbes sèches, et, les comparant aux fleurs flétries, il murmurait :

— Elles sont pareilles !

Il y avait dans la maison une charmante petite fille appelée Rosette, et pour laquelle Donatien manifestait un tendre et touchant attachement. Quand il la rencontrait, il la prenait par la main et l'emmenait avec lui, ou bien la faisait asseoir à son côté, et lui parlait dans une langue singulière qui la faisait rire aux éclats. Alors Donatien riait avec elle ou pleurait tout doucement, et la petite finissait par pleurer avec lui. Un jour qu'ils étaient dans le jardin, le tonnerre roula tout à coup dans le ciel noir. Donatien se mit à genoux et força sa compagne à l'imiter; puis il lui montra le ciel :

— Prends ta médaille, lui dit-il. La petite tira de son corsage un petit médaillon et s'agenouilla à côté de Donatien, qui commença une prière bretonne.

— Vois-tu, s'écrie-t-il tout à coup, vois-tu comme elle est bonne la *Notre-Dame?* Voici ton père qui revient avec le mien. Et il indiquait deux barques qui traversaient la rivière sur laquelle le jardin avait vue.

— Surtout, prends bien garde de la perdre ta médaille, ajouta-t-il gravement.

Une autre fois, sa petite amie ayant remarqué son amour pour les fleurs jaunes, lui en apporta un gros bouquet. Donatien faillit l'étouffer sous ses baisers.

Cependant l'hiver vint; il n'y avait plus de fleurs, ce qui n'empêchait pas Donatien de courir au jardin dès qu'on le perdait de vue. Il grattait sous la neige, cherchait ses chères fleurs, et n'en trouvant pas, il regardait le bou-

quet d'herbes sèches qu'il portait toujours caché sur sa poitrine.

Un jour il le mit dans un verre d'eau et resta plus de six heures immobile, espérant sans doute le voir reverdir. A la fin, il s'imagina que cette épreuve avait réussi. Dès lors il trempa tous les matins son bouquet dans l'eau fraîche. Cela dura jusqu'au printemps.

A cette époque, Rosette tomba malade. Donatien, ne la voyant plus venir chez lui, demanda à aller la voir. Quand il entra, Rosette était couchée dans son lit, — un de ces petits lits blancs dont les mères vont le soir fermer les rideaux en marchant sur la pointe du pied pour ne pas éveiller l'enfant qui sourit à son rêve. En voyant entrer Donatien, la petite se dressa sur son oreiller et lui tendit sa main, qu'il serra doucement dans la sienne.

Avec cette espérance commune à tous ceux qui vont mourir et qui ne le sentent pas, la petite faisait les plus beaux projets du monde pour l'époque de sa guérison.

— Quand j'irai mieux, disait-elle à son ami, nous retournerons nous promener tous les deux dans les jardins et aussi dans la forêt, sur le bord de la rivière, partout... Il doit y avoir des fleurs; maintenant, nous sommes dans l'été — je vois le soleil. Puis elle reprit : Il faut m'en apporter, des fleurs.

Le lendemain, il lui apporta un bouquet. Rosette était plus malade. Ses yeux luisaient des flammes de la fièvre. Elle parlait haut, et parlait de toutes choses; et ses paroles, accompagnées de gestes multipliés, semblaient s'adres-

ser à des êtres absents. — Elle avait le délire cérébral. Elle reconnut pourtant Donatien et lui fit signe de s'approcher. Après avoir regardé les fleurs qu'il lui apportait, elle les lui rendit en disant :

— Il y a un endroit où on en trouve de bien plus jolies... c'est là qu'il faut aller.

— Où cela? demanda Donatien.

— Tu ne t'en rappelles donc plus? lui dit-elle. Alors elle étendit la main en ajoutant : — C'est *là bas !* — Là-bas ! c'était au fond de ses souvenirs un petit village qui se mire au bord de l'Yonne et s'appelle *Cézy*. Là-bas ! c'était cette douce patrie dont le nom laisse un miel sur les lèvres lorsqu'on le prononce !

Donatien secoua la tête en disant : — Je sais... je sais... j'irai demain.

— Non, dit-elle, attends-moi. Nous irons ensemble. Nous passerons la rivière à gué dans la charrette de mon oncle. Ce sera bien joli. Et elle continua ainsi pendant longtemps, remontant dans son gracieux délire tous les verts sentiers de son enfance.

Comme Rosette se plaignait quand Donatien n'était pas auprès d'elle, on avait permis à celui-ci de passer ses journées dans la chambre de la malade, et il ne quittait pas son chevet. Elle dans le délire de sa fièvre, et lui dans sa folie, ils s'entendaient pourtant parfaitement, elle parlant de sa Bourgogne, lui parlant de sa Bretagne. Mais tous deux songeaient aux pays où ils étaient nés. Ils mêlaient leurs souvenirs. Ils se rappelaient tous ces *petits*

grands événements du premier âge. Tantôt Rosette parlait de la fête de Saint-Leu et de sa robe blanche. Elle lui rappelait la foire de Joigny, où l'on achète des petits couteaux à lame courbe pour faire la vendange. Et Donatien répondait toujours : « Je me souviens. » Seulement, il se souvenait de la foire de Nantes, où l'on vendait aussi toutes sortes de belles choses qui lui faisaient tant envie, — sans oublier non plus les petits couteaux.

Cependant la maladie faisait tous les jours de nouveaux progrès. Un matin, on refusa à Donatien de le laisser entrer. Rosette était morte pendant la nuit. On avait éloigné sa mère, et deux femmes veillaient près du lit. L'enfant n'avait pas encore revêtu sa robe d'éternité ; elle était étendue mollement sur sa couche, la tête sur l'oreiller et noyée dans sa chevelure noire, pareille à une figure d'albâtre dans un cadre d'ébène ; ses yeux grands ouverts semblaient regarder l'ange qui était venu chercher son âme, et elle avait gardé sur ses lèvres le sourire qui y était éclos quand le blond séraphin lui avait montré le ciel en lui disant : Viens ! Une de ses mains, blanche comme cette fleur, tenait un lis que Donatien lui avait donné la veille.

Donatien pria et supplia tant, qu'on le laissa entrer. Il s'approcha du lit, et voyant sa petite amie immobile, il l'embrassa sur le front. Il ne comprit rien.

— Elle a froid, dit-il en fermant le rideau ; — je reviendrai quand elle sera réveillée.

Le lendemain on enterra Rosette. C'était par une belle

matinée de mai, quelques jeunes filles vêtues de blanc, formèrent un cortége à cette douce compagne qui s'en allait si vite. Un éclair de raison aiguë avait traversé l'esprit de Donatien. Il avait compris que son amie était morte et non endormie, et il avait demandé à suivre le convoi. Le docteur Morin l'avait accompagné, espérant peut-être une crise douloureuse qui le mettrait sur la voie de quelque moyen à suivre pour arriver à la guérison. Une pensée poétique avait dû choisir la place où Rosette devait être enterrée : c'était au fond du cimetière, dans une espèce de petit vallon que n'attristaient pas les cyprès et les ifs. — La fosse était abritée par des arbrisseaux à verdure vive, pénétrable au soleil, et des rosiers blancs croissaient au hasard parmi les hautes herbes ; une charmante oasis où l'on devait bien se reposer de la vie.

Comme on allait combler la fosse, Donatien s'approcha sur le bord, et on le vit étendre la main et jeter quelque chose au fond ; c'était la médaille de *Notre-Dame* qu'il avait retrouvée dans le chambre de Rosette.

— Je lui rends sa médaille, dit-il au docteur. — C'est pour qu'elle se souvienne de moi. Comme on avait mis sur sa fosse une croix neuve, Donatien remarqua cette inscription qui y était peinte en lettres noires :

ROSETTE.

— On s'est trompé, docteur... elle s'appelait Yvonnette, dit-il.

Un jour, un ami du docteur le prévint qu'il lui amènerait le lendemain mademoiselle Aline B..., actrice fort connue sur les boulevards.

— Cette demoiselle est donc malade?

— Non, répondit son ami; mais comme elle a un rôle de jeune homme fou par amour, elle veut étudier sur un *sujet* qui soit dans le même cas.

Le lendemain, mademoiselle Aline vint en effet à Saint-Germain. C'était une belle personne de vingt ans, dont la nature vive et pétulante semblait peu propre aux excentricités du drame. — La tirade éplorée devait être une anomalie étrange dans cette petite bouche en cœur où frétillait le frémissant sourire des soubrettes du vieux répertoire. Mademoiselle Aline était du reste une très-aimable personne, qui faisait bon marché de la grande passion, et jetait son amour aux quatre vents de la fantaisie.

Au moment où elle entrait avec le docteur et son ami, Donatien était dans le jardin et faisait sécher au soleil la graine des fleurs jaunes qu'il avait cueillies. Il voulait semer cette graine sur la tombe de la petite Rosette. Depuis sa mort, c'était là sa grande préoccupation.

—Voici une dame qui vient vous voir, lui dit le docteur.

Donatien leva les yeux et regarda mademoiselle Aline; il la salua respectueusement et lui dit :

— Vous ressemblez à Yvonnette, Madame!

A ce nom, l'actrice pâlit soudainement.

— C'est étrange, murmura-t-elle; que veut-il dire?

Comment le nommez-vous, ce jeune homme ? demanda-t-elle ensuite au docteur.

— Donatien ; il est Breton. — Et M. Morin raconta ce qu'il savait de l'histoire de Donatien ; il fit l'histoire de sa folie, et n'oublia pas de parler de Rosette. Mais, dit-il à mademoiselle Aline, vous l'avez connue cette petite ; c'était la fille de votre femme de chambre, celle que jai mise à la tête de ma lingerie.

— Oui, je me rappelle, dit l'actrice toujours plus pensive. Elle demanda à voir la chambre de Donatien, curieuse de voir l'intérieur d'un *fou par amour*, — ce qui est déjà bien curieux, ajouta-t-elle en riant, — peut-être pour cacher son trouble.

La première chose qu'elle vit en entrant dans la chambre, ce fut le petit bouquet d'herbe sèche trempé dans un verre d'eau.

— Hélas ! dit-elle tout bas, je n'ai pas gardé sa médaille, moi ! — En effet, elle l'avait donnée à la fille de sa femme de chambre pour s'en faire un joujou.

Donatien ne s'occupait pas de ses visiteurs. Il s'était mis à la fenêtre et chantait un air breton, où le nom d'Yvonnette revenait au refrain.

— Vous voyez qu'il a une folie très-douce, dit le docteur à l'actrice, qui écoutait Donatien ; eh bien, continua M. Morin, j'aimerais mieux qu'il fût fou furieux, je le guérirais plus vite.

— Oh ! non, dit Yvonnette, — non, docteur, ne le guérissez pas.

LE FAUTEUIL ENCHANTÉ.

Richard était venu à Paris pour faire son droit; mais comme, au bout de deux ans, l'étudiant n'avait pas mis quatre fois les pieds à l'école, son père, qui avait appris ce détail, lui envoya une malédiction en latin et un bon de trois cents francs sur la poste, en avertissant son fils que c'était le dernier argent qu'il aurait de lui. En recevant cette lettre, Richard alla consulter un homme de loi pour savoir si son père avait réellement le droit de lui suspendre sa pension. Le jurisconsulte répondit que oui. Cette réponse dégoûta Richard d'une profession qui protégeait de tels abus, et il renonça au barreau. Mais comme il lui fallait un état pour vivre, il se fit poëte. Richard était d'une grande ignorance en matière de vie pratique ; il eut la faiblesse d'acheter un mobilier, et commit cette imprudence au nez d'une douzaine de créan-

ciers qui se déclarèrent en insurrection. Tous les matins, Richard reçut des ballots de papier timbré, dans lesquels on lui demandait de l'argent, et où on allait même jusqu'à l'appeler négociant. Un jour, un monsieur très-mal mis, qui déclara être un huissier, accompagné de deux hommes maigres, se présenta chez Richard pour opérer une saisie. Comme il dressait procès-verbal, un autre monsieur, également mal mis, suivi de deux autres hommes maigres, se présenta également pour saisir. Voyant l'embarras dans lequel les deux huissiers se trouvaient, Richard leur offrit des cartes, et leur proposa de jouer à l'écarté lequel des deux ferait la saisie. Ils répondirent qu'ils savaient ce qu'ils avaient à faire, et se retirèrent. Un soir, en rentrant chez lui, Richard trouva, à la porte de sa maison, une petite affiche qui renfermait le programme de son mobilier, dont la vente était annoncée pour le lendemain. Le lendemain au matin, on vint, en effet, enlever ses meubles. Le propriétaire de la maison retint, en garantie de loyers les objets que la loi laissait à Richard, qui se trouva dans la rue, avec un petit paquet contenant son linge, et un petit carton qui contenait des vers.

Il se ressouvint alors qu'il devait avoir une maîtresse quelque part, et courut chez elle. La belle, qu'il n'avait point vue depuis un mois, était partie depuis huit jours, et logeait on ne savait où. Richard courut chez tous ses amis, et n'en put rencontrer aucun. Ne sachant où aller, il passa la nuit à se promener dans la campagne. Le matin,

en rentrant en ville, comme il passait dans la rue de l'Ouest, qui longe le jardin du Luxembourg, il vit tomber à ses pieds un joli mouchoir de batiste garni de dentelle, et presque au même instant il entendit un petit cri en l'air. Comme il relevait la tête après avoir ramassé le mouchoir, il aperçut au balcon d'un sixième étage une jeune femme qui lui faisait des signes, comme pour indiquer que l'objet lui appartenait.

— Il y aura sans doute une récompense, pensa Richard en entrant dans la maison.

— Où allez-vous? lui demanda le portier.

— Je vais chez madame ou mademoiselle M. V., répondit le jeune homme, qui avait examiné les initiales brodées au coin du mouchoir. Elle loge tout en haut, à côté de la girouette.

— Mademoiselle Madeleine, alors, dit le portier. C'est bien.

— Elle s'appelle Madeleine, murmura Richard; je lui proposerai de se repentir avec moi. Ce mouchoir a une odeur d'aventure, ajouta-t-il.

Sur le carré du sixième étage, une jeune femme vint au-devant de lui. Elle était vêtue d'un joli négligé printanier, et accueillit Richard avec un sourire qui semblait indiquer un aimable caractère.

Richard se préparait à répondre au gracieux remercîment qu'elle lui avait adressé, et déjà il avait exécuté une attitude, c'est-à-dire une certaine position qu'il prenait ordinairement devant les femmes; mais il ne pût point

conserver une gravité irréprochable. La rapidité avec laquelle il avait monté les six étages lui avait tellement coupé la respiration, qu'il ne put dire un mot et fut obligé de s'arrêter pour souffler.

Par politesse, la jeune dame l'invita à entrer un moment chez elle pour se reposer. Elle n'avait pas achevé sa proposition, que Richard était déjà dans la chambre et se laissait tout d'une pièce tomber dans un fauteuil.

— Ah! s'écria-t-il avec un sourire de béatitude, l'excellent fauteuil que vous avez là ! Il est mœlleux comme un nuage. Et, s'étendant avec nonchalance, il croisa ses jambes l'une sur l'autre, resta les yeux grands ouverts, sans direction arrêtée, et ne dit plus un mot.

La dame le regarda un instant avec étonnement.

— Il est sans gêne, ce monsieur, pensa-t-elle.

Et, comme pour fournir un sujet de rentrée dans la conversation, elle ouvrit son piano et frappa un formidable placage d'accords. Richard ne bougea pas.

La dame s'approcha de lui, impatientée, et le regarda bien en face.

— Ah ! c'est trop fort, dit-elle en remuant une chaise.

Richard s'était endormi.

—Monsieur ! s'écria la jeune femme en lui frappant sur l'épaule, monsieur !

Richard remua un peu, entr'ouvrit les yeux et murmura entre ses dents :

— Laissez-moi donc tranquille. Je vous ai déjà dit que je n'avais pas d'argent.

La jeune femme poussa un éclat de rire si bruyant, que Richard se réveilla.

— Ah! parbleu, s'écria-t-il d'abord, voilà un délicieux fauteuil; et il commença une litanie d'excuses, semée de madrigaux, dont mademoiselle Madeleine ne parut pas se fâcher.

— Mais, dit-elle en souriant, vous étiez donc bien fatigué, monsieur?

— Voilà deux jours que je n'ai dormi, madame. C'est toute une histoire ; je vais vous la conter, ça ne sera pas long.

— Tant mieux, reprit Madeleine, car j'ai à sortir.

— Que je ne vous gêne point, madame, répliqua Richard, je vous conterai mon histoire quand vous reviendrez.

— Et si je ne revenais point?

— Alors, je vais vous la dire tout de suite.

Et il raconta ses aventures à Madeleine, qui rit comme une folle.

Au même instant, un violent coup de sonnette retentit à la porte.

— Ah! mon Dieu, fit Madeleine en devenant toute pâle. Je n'y pensais plus, c'est lui.

— Lui! ah! très-bien, j'y suis, dit Richard ; je vous gêne ; pardon, je me retire.

— Non, non, dit Madeleine ; entrez là-dedans pour un moment, je vous en prie ; il est si jaloux! hier encore, il m'a fait une scène horrible, parce qu'il m'avait rencontrée avec quelqu'un.

— C'est ridicule, fit Richard en entrant dans une seconde pièce.

— Je vais faire en sorte de le renvoyer bien vite, fit Madeleine ; dans dix minutes, vous aurez votre liberté. Et, fermant la porte de la chambre, où Richard était caché, elle alla ouvrir celle où l'on venait de sonner.

Un monsieur se précipita dans la chambre ; c'était un Othello pourpre, et il exécuta un solo de jalousie auprès duquel la terrible colère du Maure de Shakspeare n'eût été qu'un madrigal élégant. Madeleine le laissait dire, en limant très-tranquillement ses ongles avec un joli petit instrument ; de temps en temps elle haussait les épaules.

— Mais défendez-vous donc, malheureuse ! défendez-vous donc ! criait le monsieur en faisant des gestes qui paraissaient inquiéter les objets d'art posés sur la cheminée ou accrochés au mur.

C'est le balcon de Jenny l'ouvrière...

chantonna Madeleine d'une voix claire en regardant fixement son jaloux.

— Ah !... non, dit celui-ci, vous ne pouvez plus vous défendre maintenant. Voici une preuve que vous me trompez ; et il montrait une canne oubliée par Richard.

— Est-ce que vous avez besoin de preuve pour en être sûr ? répliqua Madeleine, dont le visage arborait une impertinence suprême. Mais regardez-vous donc un peu dans ma glace, mon cher, et vous verrez que vous n'êtes pas

bâti pour exiger fidélité, constance, etc.; et elle reprit sa chanson

C'est le balcon de Jenny l'ouvrière...

— Madeleine, dit le monsieur en hachant entre ses dents serrées sa moustache rousse, Madeleine, si vous ne me retenez pas, je m'en vais.

Au cœur content, qui vit de peu.

continua la jeune femme, et du doigt elle indiqua la porte.

— Il suffit, répliqua l'autre, et il sortit en prenant l'attitude d'un traître de mélodrame qui s'écrie : « Dissimulons. »

— Et vive la liberté ! s'écria Madeleine en allant ouvrir à Richard.

— Eh bien, lui dit-elle, vous m'avez conté votre histoire. Je n'ai pas besoin de vous dire la mienne. Qu'est-ce que vous en pensez?

Richard, un peu étonné, regarda Madeleine, qui avait levé sur lui ses yeux clairs. Il prit la jeune femme par la main et la conduisit sur le balcon, d'où l'on apercevait le jardin du Luxembourg. Un doux vent faisait bruire les feuillages, où chantaient des orchestres d'oiseaux, et de bonnes odeurs couraient dans l'air. Richard et Madeleine se regardaient toujours sans parler ; mais il leur avait suffi de quelques regards pour rédiger leur contrat de mariage.

— La vue est charmante ici. Je serai très-bien pour travailler, dit Richard.

Madeleine avait vingt ans, juste cinq ans de moins que son acte de naissance. C'était une charmante volage du pays d'outre-Seine, où elle avait acquis une célébrité, non point parmi les étudiants, qu'elle fréquentait peu, mais au milieu de cette population quasi-artistique et littéraire qui s'est réfugiée dans les pays ultra-pontins, sans doute à cause du bon marché de la vie et d'une certaine liberté d'allures qui ne serait point de mise de ce côté-ci de la Seine. En vivant avec des jeunes gens qui faisaient de l'art en guérillas, Madeleine avait appris ce langage particulier né dans les coulisses et les ateliers, et dont chaque phrase est une ménagerie de néologismes féroces, idiome réaliste dont les mots ont presque l'aspect des choses qu'ils expriment, et font le tourment des Saumaises préposés à la confection du dictionnaire. Madeleine était donc une amusante et spirituelle créature, ayant le rire facile de la gaieté sincère, et sachant parler d'autres choses que de chiffons, de bals ou d'amourettes. — Sa chambre était presque une académie, et son cœur un album. Lorsqu'on lui demandait le pourquoi de sa liaison avec les peintres, les poëtes et les musiciens, elle répondait en souriant :

— Ah bah ! il faut bien encourager les arts.

Avec une franchise que les gens timorés eussent appelée du cynisme, elle avait prévenu Richard sur ses variations de sentiment.

— Rappelle-toi l'histoire du mouchoir, lui avait-elle dit.

— Que veux-tu ! répondit Richard. Si tu n'étais pas ainsi, je ne t'aurais jamais connue. Je n'aurais point bon air à me fâcher d'une chose dont j'ai profité. Seulement, toutes les fois qu'il t'arrivera d'avoir une fantaisie, je préfère la franchise; ça t'épargnera d'ailleurs des frais de diplomatie.

— Ces choses-là sont toujours désagréables à dire, fit Madeleine. Mais écoute, j'ai un moyen : nous aurons une tirelire, et toutes les fois que j'aurai un caprice, je mettrai un jeton dans la tirelire : un jeton blanc pour les caprices blonds, un jeton rouge pour les bruns.

Richard trouva l'idée originale.

— Nous casserons la tirelire tous les trois mois, et nous ferons nos comptes, dit Madeleine.

Richard riait de plus en plus.

— Ça te va-t-il ? dit Madeleine.

— C'est drôle. Ça me va !

Seulement Richard s'arrangea de façon à régulariser sa position. Il se procura un emploi qui pût le faire vivre.

Comme il racontait un jour à un de ses amis le singulier traité qu'il avait conclu avec Madeleine, son ami ne put s'empêcher de lui dire :

— Alors, tu n'en es pas amoureux.

— Je vais t'ouvrir mon cœur, répondit Richard : ce que j'aime dans Madeleine, c'est son fauteuil.

— Quelle est cette plaisanterie ? dit l'ami.

— C'est très-sérieux, dit Richard ; c'est le seul fauteuil dans lequel j'aie pu travailler. Pourquoi ? je n'en sais rien, mais cela est ainsi. Dix fois j'ai voulu me fâcher avec Ma-

deleine et me séparer d'elle ; mais quand je voulais m'en aller, mes yeux tombaient sur le fauteuil, je m'asseyais dedans, et je restais.

Un autre ami, qui ne connaissait point Madeleine, ayant rencontré Richard, lui demanda s'il avait une maîtresse.

— Oui, répondit-il.

— Est-elle jolie !

— Très-jolie ; elle est en velours rouge, avec des clous dorés, et elle a un dossier qui représente des Chinois pêchant à la ligne.

— Qu'est-ce que vous me chantez-là ? dit l'ami.

— Pardon, fit Richard, je pensais à son fauteuil.

Son ami le crut fou.

Un jour, il lui prit la fantaisie de visiter la tirelire, pour voir où il en était avec Madeleine ; et, comme il ne voulait pas la casser, il fit sortir les jetons par la fente.

Il y en avait trois, deux blancs et un rouge.

— Les blonds ont la majorité, dit-il en riant, et il remit les jetons dans la tirelire.

Néanmoins, si cuirassé qu'il se crût, il ne put s'empêcher d'être un peu triste.

— Décidément, ça ne peut pas durer comme cela ; quand il y aura dix jetons, je m'en irai. Qu'est-ce qui pourrait me retenir ici ? je ne suis pas amoureux de Madeleine.

— Tu n'es pas amoureux, hein ? fit-il en se frappant la poitrine à l'endroit du cœur.

Il sentit son cœur qui battait légèrement.

— Il dit non, j'en étais bien sûr.

Un mois après, il fit une nouvelle autopsie de la tirelire. Il y avait sept jetons, quatre rouges et trois blancs.

— Bon, dit Richard, les bruns ont repris l'avantage. Voyons, j'attendrai qu'il y en ait dix, et je parie pour les blonds.

Deux mois après, il trouva les dix jetons, cinq rouges et cinq blancs.

— C'est ennuyeux, murmura Richard ; j'aurais pourtant bien voulu savoir qui l'emporterait des rouges ou des blancs ; je vais attendre qu'il y ait une majorité.

Au bout de quelque temps, il consulta la tirelire : il avait gagné son pari. Les blonds avaient la majorité. — Maintenant, dit Richard, je vais m'en aller.

Il essaya de se lever du fauteuil où il était assis. Mais, dans le mouvement qu'il fit, il lui parut qu'un fil invisible lui tirait le cœur.

— Ah ! c'est trop fort ! dit Richard : qu'est-ce qui me retient donc là ?

Une voix, qui paraissait sortir du fauteuil, répondit :

— C'est l'habitude.



CHRISTINE.

I

C'était pendant une nuit de carnaval. Il y avait bal à l'Opéra, et le quartier latin était tout en émoi. A chaque instant, on entendait retentir les clameurs des mascarades qui passaient dans les rues éclairées par les lanternes multicolores des costumiers. Une heure du matin venait de sonner à l'horloge du palais de Justice.

Une femme qui, pendant toute une partie de la soirée, s'était promenée dans l'allée du marché aux Fleurs, quitta le quai au moment où les derniers sons de l'horloge s'éteignaient dans l'air rendu opaque par le brouillard, et se dirigea rapidement vers le pont au Change. Arrivée au milieu du pont, et après avoir observé, et, pendant un instant, prêté l'oreille autour d'elle, comme pour s'assurer

de sa solitude, elle s'approcha du parapet faisant face à la pompe Notre-Dame, et les coudes posés sur la pierre, la tête appuyée dans ses mains, elle regarda l'eau qui grondait, plus étroitement resserrée entre les quais dans cet endroit, l'un des plus dangereux du bassin de la Seine.

Le temps était pluvieux et triste. Des troupeaux de nuages éperonnés par des rafales de vent galopaient dans le ciel, et se faisaient éventrer au passage par les rayons blafards d'une pleine lune, lugubre comme un astre apocalyptique...

Pendant un quart d'heure, et sans quitter son attitude, cette femme écouta le bruit lamentable de la rivière enflée, dont les flots bourbeux s'engouffraient sous les arches du pont, comme dans des gueules monstrueuses. Un bec de gaz, qui se trouvait à quelques pas, éclairait assez pour laisser distinguer le costume misérable et les traits de cette femme, qui paraissait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

Malgré le suicide qu'elle méditait évidemment, son visage ne trahissait aucun signe de la lutte qui devait l'agiter intérieurement. Elle n'était point jolie dans le sens vulgaire du mot, mais sa physionomie avait une irrégularité charmeresse que les bourgeois eussent appelée du piquant et les artistes du caractère. Le front surtout avait une fierté remarquable et semblait une enseigne d'intelligence. Les bandeaux de cheveux noirs qui l'encadraient faisaient une antithèse d'ébène avec sa blancheur éclatante, comme le ton de l'ivoire neuf. Les yeux, d'un bleu gris, pâle, pa-

reil à la fleur des myosotis, avaient le regard pacifique et rêveur que les peintres allemands de l'école naïve donnent à leurs madones. Ils éclairaient d'une lueur douce la tristesse résignée, mais parfaitement calme, empreinte sur le visage de cette créature que le désespoir sans doute penchait au-dessus d'un abîme; car il n'était pas besoin de l'examiner longtemps pour lire sur son front le martyrologe de son cœur...

Malgré les précautions qu'elle avait prises, la jeune femme avait un témoin qui, depuis dix minutes, caché derrière un des lampadaires du pont, épiait tous ses mouvements. Ce témoin était un jeune homme : il était vêtu d'un long manteau, dont les plis, en s'entr'ouvrant, laissaient voir un costume de Pierrot. Ses mains étaient irréprochablement gantées de blanc. Un nuage de farine étalé sur sa figure n'éteignait qu'à demi l'éclat d'une santé florissante. Il était chaussé d'escarpins en cuir verni blanc, et coiffé d'un grand bonnet conique, orné de plumes qui se tordaient au vent, pareilles à des flammes de punch. Un trio de petites sonnettes carillonnait au sommet de cette coiffure.

A l'instant où la jeune femme rompait enfin son immobilité, et s'apprêtait à retirer le méchant châle qui lui couvrait les épaules, le Pierrot, qui n'avait plus de doutes sur le dessein qu'elle méditait, profita d'un moment où la lune disparaissait sous un archipel de nuages noirs comme de l'encre, pour quitter sa cachette, et il s'approcha si rapidement et si doucement à la fois de la jeune femme, qu'il

l'avait éloignée du parapet où elle se penchait déjà sans qu'elle eût pu s'apercevoir de sa présence.

Aussi, en voyant un homme à ses côtés, elle poussa d'abord un cri d'étonnement, en même temps que ses yeux exprimaient un reproche.

— Que me voulez-vous, monsieur, dit-elle en essayant de dégager ses mains d'entre celles du jeune homme. Celui-ci ne répondit pas d'abord ; — il examinait la jeune femme avec l'attention inquiète d'un homme qui cherche à deviner une énigme.

— Je ne suis pourtant pas ivre, et je ne rêve pas, murmurait-il. Je connais cette femme...

Je vous connais, madame, ajouta-t-il tout haut en approchant son visage si près de celui de la jeune femme, que celle-ci se pencha en arrière, et, dans un mouvement brusque et inattendu, parvint à retirer ses mains

— Monsieur !... dit-elle d'une voix vibrante de colère; laissez-moi ! Et, reculant de deux pas, elle s'adossa au parapet, croisa les bras sur sa poitrine, et dit d'un ton presque suppliant :

— Je vous en prie, monsieur....., passez..... Laissez-moi....

— C'est sa voix... c'est sa voix!... répéta le Pierrot.— Je la reconnais.

— Vous vous trompez, monsieur. Je vous assure, dit la jeune femme... vous vous trompez...

— Cette fois, je suis sûr, reprit le jeune homme. Je vous connais, madame.... et je vais vous le prouver...

— Mais non, monsieur, répéta la jeune femme en haussant les épaules... vous ne me connaissez pas... et vous ne pouvez pas me connaître... heureusement, ajouta-t-elle à voix basse, comme si elle achevait une pensée.

— ..... Et je vais vous le prouver, continua le Pierrot.. Je vais vous dire votre nom...

— Mon nom !.... Un tressaillement agita le corps de la jeune femme et un sourire de doute effleura ses lèvres. Monsieur, dit-elle doucement.... Laissez-moi, je vous en prie... Je vois à votre costume que vous allez au bal masqué, à l'Opéra sans doute.... Vous allez y chercher le plaisir, les aventures, les intrigues. Vous trouverez tout cela. Mais attendez que vous soyez à l'Opéra.... et cessez cette plaisanterie. Vous savez bien que vous ne pouvez pas me connaître pas, plus que je ne vous connais...

— Je ne plaisante pas, madame.... et je bénis le hasard qui m'a envoyé la pensée de vous suivre et de m'opposer à la tentative que vous méditiez, et que vous auriez sans doute accomplie sans ma présence. Je ne serais qu'un inconnu, j'aurais le droit de me placer entre vous et le désespoir qui vous amène à cette heure, en cette place, où je vous retrouve pâle et glacée, quand je vous croyais encore où je vous ai vue ce matin, où je vous vois tous les jours depuis un mois... — Ici près, dit le jeune homme en étendant le bras dans la direction des tours Notre-Dame, dont on apercevait confusément la masse gigantesque; là, à l'Hôtel-Dieu.

— A l'Hôtel-Dieu ! s'écria la jeune femme en s'appro-

chant à son tour.— Qui vous a dit, monsieur? Comment savez-vous ?...

— Oui, à l'Hôtel-Dieu, où vous étiez ce matin, et où l'on vous nommait le nº 15 de la salle Sainte-Cécile. Eh bien, madame... nous ne sommes pas au bal, et vous voilà pourtant intriguée. Croyez-vous que je vous connaisse maintenant?

— Monsieur, dit la jeune femme, vous avez raison. Vous me connaissez.... Je ne chercherai pas à le nier. J'étais venue ici pour mourir, vous l'avez deviné. Je ne le nierai donc point non plus. Le hasard étrange qui vous a poussé vers moi a pu retarder l'exécution de mon projet; mais je ne l'accomplirai pas moins.... J'allais mourir.... Tous mes sentiments étaient éteints. — Si malheureuse qu'elle ait été pour moi, je n'ai dans le cœur aucune rancune contre la vie que j'allais quitter. —Regardez-moi en face, monsieur, et vous ne verrez dans mes yeux aucun regret. — Il y a dix minutes, il n'y avait plus de vivant en moi que ma pensée de mourir. — Mais l'étrange révélation que vous venez de me faire y a réveillé un sentiment : — la curiosité — Je suis femme. — Qui êtes-vous, monsieur, et comment savez-vous les détails que vous venez de me rappeler?.....

— Je vous dirai tout... Christine, — dit à voix basse le jeune homme...

— Mon nom !... Vous savez aussi mon nom... C'est étrange, s'écria la jeune femme ; et, s'approchant à son tour du jeune homme, elle l'examina curieusement à la clarté du bec de gaz.

— Je ne sais si je vous ai vu, dit-elle... mais cela serait, que votre déguisement et ce blanc qui cache votre visage m'empêcheraient de vous reconnaître.

— Christine, dit le jeune homme, je demeure à deux pas d'ici, — sur le quai aux fleurs, où vous vous êtes promenée toute la soirée. — Je vous ai aperçue de ma fenêtre, mais sans vous reconnaître alors, et j'ai pensé que vous attendiez quelqu'un.

— J'attendais, au contraire, qu'il n'y eût plus personne dehors, répondit la jeune femme.

— Comme je descendais de chez moi, — je vous ai encore vue vous diriger sur ce pont, vous arrêter au milieu, et vous pencher sur le parapet. — J'ai compris alors que vous méditiez un suicide, et je vous ai guettée, me tenant prêt à vous retenir. — Ah ! dit le jeune homme, je m'explique maintenant l'attraction singulière qui m'attirait à ma fenêtre, et l'étrange inquiétude qui m'a agité toute la soirée. — C'était un pressentiment.

— Mais, monsieur, cela ne me dit pas encore qui vous êtes... et vous m'aviez promis....

— Ce lieu n'est pas convenable pour causer, dit le Pierrot. — Venez chez moi, madame ; — et là, je vous dirai tout. — Ah ! fit-il encore, — c'est Dieu qui a permis cette rencontre.

Toutes ces réticences, et l'animation du jeune homme, dans ses gestes et ses paroles, ne firent qu'augmenter la curiosité de celle qu'il appelait Christine. Elle resta un moment silencieuse et pensive, les yeux fixés sur le Pier-

rot, rappelant tous ses souvenirs, et cherchant, mais en vain, à retrouver une figure connue, sous la pâleur funambulesque de ce visage.

— Ah ! dit le jeune homme, qui s'aperçut de cet examen, — vous ne me reconnaîtrez pas ici. — C'est inutile. Vous m'avez vu pourtant; ajouta-t-il d'un accent triste. — Vous m'avez vu souvent, mais comme on voit en passant dans la rue, sans me remarquer. — Chez moi, je vous dirai tout. Et il offrit son bras à la jeune femme.

— Eh bien, oui, dit-elle, — j'irai chez vous ; — mais c'est à la seule condition que j'y resterai seulement le temps de satisfaire un accès de curiosité qu'on pourrait presque appeler posthume, — ajouta Christine en souriant, car je vous le répète, monsieur, — j'ai encore toutes les apparences de la vie, — mais je suis morte.

—Ah ! ne dites pas cela, ne dites pas cela, s'écria le jeune homme avec une tendre inquiétude : nous vous sauverons.

— Ce n'est pas moi qu'il faut sauver, répondit Christine, comme si elle se fût parlé à elle-même. C'est un autre ; — et voilà pourquoi je dois mourir. — Il est une heure et demie, — ajouta-t-elle en entendant sonner l'horloge voisine. — A deux heures je sortirai de chez vous. A deux heures, cela est bien convenu ; et j'exige, en outre, la promesse qu'une fois partie, vous n'essayerez point de me suivre . — Si vous ne prenez pas cet engagement, — je renonce à vous accompagner.

Le Pierrot parut hésiter un moment.

— Si, après avoir entendu ce que j'ai à vous dire, vous

persistez encore dans votre projet, — si je ne sais pas trouver un mot, un accent, un cri qui vous rattachent à la vie, vous serez libre, madame, dit le jeune homme.

— C'est bien, répliqua la jeune femme en s'emparant du bras de son compagnon. Maintenant, partons.

Au bout de quelques minutes, ils entraient dans une chambre confortablement meublée; elle était située au troisième étage, et les fenêtres ouvraient effectivement sur le quai aux Fleurs.

Une lampe était encore allumée sur un guéridon où se trouvaient les restes d'un souper, et un grand feu flambait dans la cheminée.

Pendant le trajet du pont à la maison, le jeune homme avait senti le bras de sa compagne trembler sous le sien ; et, en entrant dans la chambre, attiédie par une douce chaleur, elle ne put s'empêcher d'exprimer une expression de bien-être. — Et, malgré elle, peut-être, en apercevant ce beau feu clair qui rougissait l'âtre, — elle s'approcha de la cheminée, — avec la convoitise d'un affamé qui voit du pain, et tendit à la flamme ses mains meurtries par les morsures de la bise.

— Vous avez froid, Christine, dit le jeune homme en approchant un fauteuil. Asseyez-vous, dit-il, et reposez-vous un moment.

— Merci, monsieur, répondit Christine. Je n'ai pas froid... je suis bien... mais nous n'avons qu'une demi-heure, ne perdons pas de temps. — Parlez, je vous en prie; comment me connaissez-vous? où m'avez-vous vue?

— Mais vous voyez bien que vous tremblez... Vos vêtements, mouillés par le brouillard, fument encore. — Aussi quelle imprudence! pourquoi sortir de l'hôpital ? — Vous commenciez à mieux aller ; — C'est volontairement détruire en un jour l'œuvre d'un mois de soins.

— Volontairement, en effet, monsieur. — Mais il ne s'agit point de cela. — Vous êtes bon, jeune, plein de pitié, je le vois ; ma misère vous émeut peut-être, dit Christine en jetant un regard sur ses pauvres vêtements. — Vous voudriez m'empêcher de mourir, — me secourir, — à des conditions, — ou même sans conditions, ajouta-t-elle avec vivacité, pour réprimer un geste de protestation échappé au jeune homme. — Mais, je vous le répète, je ne suis point venue chez vous pour cela. Je vous remercie de vos soins, et des intentions charitables que vous pourriez avoir. — Je ne meurs pas à cause de ma misère, la mienne est volontaire. Je meurs parce qu'il le faut, c'est une nécessité. — Il est quelqu'un pour qui je suis un péril vivant. — Mais voyez, il est déjà deux heures moins un quart. — Que de temps perdu ! Finissons-en. — Parlez, je vous écoute. D'où et comment me connaissez-vous ?

— J'ai à vous dire des choses graves, Christine, répliqua le jeune homme. — Permettez-moi d'aller quitter ce déguisement. — Je reviens dans une seconde. Et il passa dans un cabinet voisin.

— D'où vient que je suis presque émue ? murmura Christine quand elle se trouva seule dans la chambre Est-ce bien seulement une vaine curiosité qui m'a fait

venir ici ? Alors pourquoi cette inquiétude, cette appréhension qui m'agitent ? — Mon cœur bat, dit-elle en posant sa main sur sa poitrine. — Mon cœur bat... et depuis que je suis entrée dans cette chambre un instinct de résistance s'élève en moi comme pour combattre cette résolution qui serait accomplie maintenant sans cette rencontre. — Cela est étrange : que va-t-il arriver? — Il n'importe, reprit-elle après un court silence. Et avec un geste de souveraine volonté elle ajouta : quoi qu'il arrive, — ce qui doit être sera.

Comme ses regards erraient machinalement autour d'elle, Christine aperçut sur la cheminée le brouillon d'une lettre entr'ouverte dont l'écriture la fit tressaillir.

— Ah! c'est étrange, dit-elle en approchant la lettre de la lampe, — et elle la parcourut rapidement du regard. — Puis, tirant de sa poitrine un papier qui s'y trouvait caché, elle l'ouvrit et parut comparer l'écriture avec celle de la lettre.

— C'est bien de lui cette lettre, fit-elle tout bas.

— Mais comment cette lettre, qui m'est destinée, se trouve-t-elle ici ? — Ce jeune homme connaît donc M. Lucien? — Oh! mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas Lucien lui-même! — Cette fois encore la fatalité serait la plus forte. — Et Christine se laissa tomber comme anéantie dans un fauteuil.

En ce moment le jeune homme sortait du cabinet où il avait été changer de costume. Il s'avança doucement auprès

de Christine, qui avait détourné la tête de son côté, et se plaçant dans le rayon lumineux de la lampe, comme pour se mettre en vue, il garda un moment le silence, sans doute pour laisser à sa compagne le temps de l'examiner et de le reconnaître.

Au premier coup d'œil qu'elle avait jeté sur lui, — Christine parut toute bouleversée.

— Je me rappelle maintenant, — je me rappelle, dit-elle à demi-voix...

— Vous me reconnaissez donc? dit le jeune homme, dont le regard rayonna d'un éclair de joie.

— Monsieur, dit Christine — en montrant le billet qu'elle avait trouvé sur la cheminée, — avant votre retour, cette lettre qui est tombée sous mes yeux m'avait fait soupçonner chez qui j'étais. — C'est bien vous qui avez écrit cette lettre? demanda-t-elle avec un accent qui exprimait encore un dernier doute.

Le jeune homme fit un signe de tête affirmatif.

— Vous êtes monsieur Lucien?

— Oui..

— Alors, dit Christine en se levant de son fauteuil, il n'y a plus de mystère. — Puisque vous êtes monsieur Lucien, ajouta-t-elle, reprenons chacun notre chemin. — Vous, Lucien, allez au bal, — et moi j'irai où j'allais quand vous m'avez rencontrée. Je ne m'étonne plus que vous connaissiez les détails qui avaient pu tout à l'heure éveiller ma curiosité quand je vous croyais un inconnu. — Nous n'avons rien à nous apprendre, monsieur; —

et maintenant, surtout, l'heure est plus que jamais venue de nous séparer.

— Mais, demanda Lucien, où voulez-vous donc aller?

— Où j'allais quand vous m'avez rencontrée, dit-elle froidement.

—Et vous croyez que je vous laisserai partir? dit le jeune homme en cherchant à prendre ses mains dans les siennes.

— Avez-vous oublié la promesse que vous m'avez faite? répondit Christine, et aurai-je à me repentir de m'être fiée à vous?

— Je vous laisserai partir, si vous l'exigez, répliqua Lucien, — mais quand vous m'aurez assuré que vous renoncez à votre fatal projet. — Vous, mourir! s'écria-t-il avec une exaltation croissante, vous, mourir! ... Je vous aurais rencontrée, amenée chez moi, et je vous laisserais partir quand vous me dites que vous sortez d'ici pour retourner à la mort! — Quand vous me dites cela à moi, — à moi qui vous aime!

— C'est parce que vous m'aimez, monsieur, qu'il faut que je meure, dit Christine.

— C'est étrange, pensa Lucien— en regardant la jeune femme. — Le docteur L... a raison, — il y a de la folie dans son mal.

— Mais, lui demanda-t-il doucement après qu'il l'eut obligée à se rasseoir... comment se fait-il, qu'après vous avoir vue, ce matin, à l'Hôtel-Dieu, couchée dans le lit n° 15 de la salle Sainte-Cécile, — comment se fait-il que je vous ai retrouvée, ce soir, sur le pont?

— Quel grave événement a pu vous faire quitter l'hôpital... Vous n'étiez pas guérie, Christine ; vous le savez bien, puisque ce matin, en passant sa visite, le docteur vous a dit que vous en aviez au moins pour un mois encore; — je ne sais même pas comment vous avez pu marcher étant aussi faible que vous paraissiez l'être. — Mais comment donc vous a-t-on permis de partir? — En vérité, cela est incroyable. — J'étais encore à trois heures à l'Hôtel-Dieu, où j'avais été retenu par un cours; et, comme je passais dans votre salle, je vous ai aperçue dans votre lit: c'est donc depuis ce temps-là seulement que vous avez pu quitter l'hospice; — mais pourquoi? grand Dieu ! pourquoi? — voilà qui me confond.

— Écoutez, monsieur Lucien, dit Christine, puisque vous m'interrogez, je vais répondre. — Une demi-confidence ne servirait à rien. — Aussi — vous dirai-je tout. — Je sais que vous direz comme le docteur L..., qu'il y a de la folie dans mon mal ; — mais tout ce que vous pourrez dire pour me convaincre sera inutile; ce qui doit être sera , — répéta de nouveau la jeune femme avec une grande énergie d'accent et de regard. — Vous me demandez pourquoi j'ai quitté l'Hôtel-Dieu aujourd'hui : — reconnaissez-vous cette lettre? dit-elle en tirant de son sein le billet auquel elle avait précédemment comparé la lettre trouvée sur la cheminée.

— Oui, dit Lucien... c'est le billet que je vous ai fait remettre tantôt par l'infirmière de votre salle.

— A trois heures... n'est-ce pas ?..

— A trois heures, en effet, répondit Lucien.

— Eh bien, dit Christine, à quatre heures, j'avais quitté l'Hôtel-Dieu, et c'est votre lettre qui m'en a fait sortir.

— C'est ma lettre qui vous a fait sortir... répéta machinalement Lucien. — C'est à cause de moi que, dans l'état où vous étiez, pouvant marcher à peine, vous avez quitté l'hôpital. — Mais cette lettre, vous l'aurez mal lue.... mal comprise, — vous m'avez mal jugé, Christine, dit le jeune homme, écrasé par cette révélation. — Ce que mes lettres précédentes vous disaient, celle-ci le répétait. — Je vous aime, — je vous aime.

— C'est parce que vous m'aimez que je suis partie, répondit Christine.

— Mais pourquoi voulez-vous mourir ? répliqua vivement Lucien en jetant sur la jeune femme un regard tellement interrogateur, qu'une aurore rosée empourpra subitement la pâleur de son front.

— Pourquoi je veux mourir ? dit-elle à voix basse. — Pourquoi ? — Écoutez-moi, monsieur Lucien, et promettez-moi de répondre avec franchise aux demandes que je vais vous faire. — Ensuite ma sincérité répondra à la vôtre. Quel âge avez-vous?

— J'ai vingt-trois ans.

— Depuis quand croyez-vous m'aimer? — Depuis quand m'aimez-vous ?

— Depuis le jour où, suivant la visite du docteur L...., je vous ai rencontrée à l'Hôtel-Dieu. Il y avait dans toute votre personne une étrangeté attractive dont je n'ai pu

me défendre. En vous voyant étendue sur ce lit de la charité publique, j'ai pensé qu'il fallait que vous fussiez bien malheureuse ; et, lorsque j'ai appris ensuite que vous ne receviez point de visite comme les autres malades, cet abandon dans lequel vous étiez, m'a ému le cœur d'une profonde pitié, et je vous aimai, Christine. — Cet amour n'a aucune ressemblance avec les caprices ou les fantaisies plus ou moins durables qu'ont pu m'inspirer les femmes que j'ai connues jusqu'ici. C'est un sentiment sérieux, une passion profondément enracinée, qui aura, je le crois, une grande influence sur mon existence. — Je l'ai reconnu dès son origine. — Habitué à vivre parmi des jeunes gens qui ont pour habitude de traiter fort légèrement l'amour, je ne suis ordinairement ni timide ni embarrassé avec les femmes. — Pourtant, je me suis trouvé tout autre en face de vous. — J'osais à peine vous regarder, et encore moins vous parler ; aussi, bien que je sois passé tous les jours devant votre lit, je m'explique parfaitement que vous ayez ignoré mon amour et que vous ayez peut-être attribué à un autre les lettres que je vous écrivais, et que je n'osais point vous remettre moi-même. Cependant, Christine, si vous m'aviez aimé, vous, — malgré tous mes soins, malgré ma discrétion, il est impossible qu'un instinct révélateur ne m'eût pas trahi, — et au fugitif regard que mes yeux jetaient sur vous, chaque matin, vous auriez deviné d'où venaient les lettres que vous receviez, et que vous ne lisiez pas peut-être.

— Je les ai lues, répondit Christine ; — mais en suppo-

sant que j'eusse voulu y répondre, je n'aurais point pu le faire, puisque ces lettres ne m'indiquaient aucun moyen pour cela, et qu'elles étaient déposées sur ma table pendant mon sommeil.

— Pardonnez-moi si j'en ai agi ainsi, reprit le jeune homme. — Mais, comme je le disais, j'espérais qu'un pressentiment secret viendrait vous avertir. — Cela vous semble puéril, sans doute ; — mais voyez-vous, Christine, je suis jeune encore. — j'ai foi et respect pour toutes les mystérieuses délicatesses de la passion ; — et, par cela même que j'aimais et que c'était vous qui étiez aimée de moi, il me semblait que vous deviez lire mon amour sur mon front. — Vous êtes, je le répète, le premier amour sérieux de ma vie. — Jusqu'ici, ma jeunesse n'a eu encore que de vagues éveils auxquels mon cœur restait étranger ; — mais, aujourd'hui, je sens mon cœur battre : et, si vous mourez, Christine, hélas ! mon cœur aussi vous suivra dans la mort.

La jeune femme avait écouté dans une attitude recueillie ces paroles toutes chaudes d'enthousiasme et de passion sincères, prononcées avec un accent qui ne peut se feindre et une grande exaltation.

— Votre amour est réel, dit-elle ; — et c'est un malheur, — un grand malheur ; mieux vaudrait cent fois que vous ne m'eussiez pas rencontrée. — Mon Dieu, j'ai pourtant fait ce que je devais faire ; — je n'ai point encouragé ce dangereux amour, qui est un trésor d'enthousiasme, de tendresse, et qui renferme toutes les belles poésies de

votre âge. — Ah ! je vous l'avoue, un instant, Lucien, j'ai été tentée. — Mais, Dieu merci, j'ai su résister à la tentation, — et j'y résisterai. — J'ai dit : — A d'autres tous ces trésors, à d'autres toutes ces tendresses, à d'autres tout ce bonheur, à celles qui peuvent les augmenter en les partageant. — C'était bien du courage. — Mais c'était aussi mon devoir, et je suis partie pour ne pas vous voir ; car jusqu'alors, je ne vous connaissais pas. — Mon Dieu ! s'écria Christine en joignant les mains, vous savez bien que je ne voulais pas le voir ! — pourquoi donc, alors, m'avez-vous mise en face de lui juste à ce moment même où j'allais mourir ?

— Mais, dit Lucien en serrant dans les siennes les mains de sa compagne, qui n'osa pas les retirer, — pourquoi êtes-vous partie ? — pourquoi voulez-vous mourir ? que signifient toutes ces mystérieuses réticences que je remarque dans vos paroles ?

— Pourquoi je veux mourir ? s'écria Christine ; — c'est pour que vous ne mouriez pas, vous.

— Pour que je ne meure pas, — fit Lucien en se redressant. — Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, répliqua Christine en cachant sa tête dans ses mains, — que je ne veux pas que vous alliez rejoindre les autres. — Ah ! s'écria-t-elle tout à coup avec un accent de terreur, — je les vois les fantômes, — les voilà tous les cinq qui viennent me crier d'une lamentable voix : — Femme, qu'as-tu fait de notre jeunesse? Pâle figure aux yeux clairs, pourquoi nous as-tu souri puisque

tu te savais fatale? — Pourquoi nous as-tu permis de t'aimer, puisque tu savais que le baiser mis sur nos fronts par tes lèvres devait y appeler la mort? puisque tu savais que chaque pas que tu faisais à nos côtés nous approchait de la tombe? — Sois maudite, — maudite, — maudite!

— Christine, — Christine! qu'avez-vous? s'écria Lucien épouvanté, — tandis que la jeune femme, qui s'était redressée sur son fauteuil, jetait des cris déchirants, et repoussait du geste l'approche des spectres imaginaires.

— Tenez, dit-elle en étendant les bras, — voyez-vous là derrière? — c'est le groupe des mères, des sœurs et des fiancées, qui toutes s'écrient : Sois maudite, — toi qui as causé leur mort ! — maudite, toi qui nous as vêtues de deuil ; — maudite, toi qui nous agenouilles sur la pierre des sépulcres ! — maudite, maudite, maudite!

— Grand Dieu ! — mais c'est de la folie, dit Lucien.

— De la folie, répondit Christine en lui prenant la main; — non, c'est vrai, Lucien ; — c'est vrai tout ce que j'ai dit. N'allez point croire que ce soit de la folie, — c'est mon histoire. — Malheureux, s'écria-t-elle en le repoussant, — vous m'aimez? — mais vous voulez donc aller joindre les autres? ceux qui sont morts ayant à peine mis le pied dans la vie. — Mais vous ne comprenez donc pas? — Mon Dieu ! comment lui faire comprendre ?....... Lucien, écoutez, — dit-elle, — si impossible que cela vous paraisse, — tout cela est vrai; — je ne suis pas une femme ordinaire, cet être de consolation et d'amour que chantent les poëtes. — Je suis une créature dangereuse, que la fatalité a choisie

pour une mission sinistre. — Je suis condamnée à être aimée sans aimer jamais, et l'amour que j'inspire est mortel. — Tous ceux qui m'ont aimée sont morts. — Tous ceux qui m'aiment meurent. Tous ceux qui m'aimeront.... mourront; — c'est ma destinée. — Le chemin de mes souvenirs est bordé de tombeaux. — J'ai vingt-cinq ans, et, jusqu'ici, ce que les hommes appellent ma beauté a été un instrument meurtrier. Oui, Lucien, tous ceux qui m'ont aimée sont morts. — Et ces mains pâles que vous voyez-là, tremblantes dans les vôtres, ces blanches mains ont ouvert les cercueils de ceux qui les ont baisées.—Tous étaient pourtant jeunes, souriants, pleins de santé, et tous sont partis, au midi de leur jeunesse, en face de l'avenir qui s'ouvrait devant eux, tous sont morts, de mort violente, — et sanglante.

L'un s'est noyé sous mes yeux dans une partie de plaisir. — Trois fois je l'ai vu reparaître sur l'eau, ayant encore aux lèvres un sourire d'amour pour moi. — Un autre, un mois après m'avoir connue, a été tué par son père à la chasse. — Il m'a envoyé pour souvenir une branche de bruyère tachée de son sang. — Le troisième, un adolescent, beau comme l'idéal d'un rêve de jeune fille, s'est empoisonné dans un moment de jalousie. Un autre s'est fait soldat à cause de moi, et a été tué huit jours après son débarquement en Afrique. Il est mort en jetant mon nom aux échos de l'Atlas. — Le dernier, un poëte, Lucien, — un esprit choisi, une âme divine, — un homme attendu par la gloire, et dont toutes les femmes eussent été fières,

— celui-là aussi est mort à cause de moi. — Pour moi il avait renié toutes les muses inspiratrices de son génie. — Esprit indolent et rêveur, pour moi il est descendu dans un travail aride et ingrat ; et, après une lutte héroïque, il est mort de fatigue et de misère. — Ce fut le dernier, et, sur sa tombe, j'ai juré que je quitterais la vie dès qu'un homme me parlerait d'amour. — Alors j'ai cloîtré ma jeunesse dans la réclusion. J'ai vécu solitaire, cachée comme un malfaiteur, dans le silence et dans la misère. Puis, un jour la maladie est venue s'abattre sur moi, — et un matin je me suis réveillée dans ce lit d'hôpital où vous m'avez rencontrée. — Vous m'avez aimée, Lucien. — Et c'est alors que j'ai fui pour accomplir mon serment et pour que vous ne puissiez jamais me retrouver. — Vous m'avez retrouvée pourtant. — Et voilà pourquoi il faut que je meure ; parce que, je vous le répète, moi vivante, votre amour est mortel, et vous tuerait comme il a tué les autres.

Cette étrange révélation laissa Lucien silencieux et rêveur. Il regarda attentivement Christine, et ne trouva rien dans sa physionomie qui pût indiquer un oubli passager de la raison. Elle était, au contraire, redevenue calme, et une sérénité limpide brillait dans l'azur de ses yeux, qui semblaient des astres de mélancolique douceur.

— Christine, dit Lucien, laissez-moi vous aider à chasser ces pénibles idées qui épouvantent votre imagination. Toutes vos terreurs sont des chimères, et il n'y a rien de

raisonnablement possible dans ce que vous m'avez dit.— Je ne mets pas en doute la vérité de votre récit ; — ceux qui vous aimèrent sont morts, — c'est là un des mystères de la fatalité. — Mais c'est folie de vous attribuer cette terrible influence; — le hasard a tout fait...

— Oh! dit Christine en secouant la tête, — n'essayez pas de me convaincre, Lucien, c'est inutile. — Je sais quelle est ma destinée; toute jeune encore, elle m'a été prédite, et la prédiction s'est bien accomplie.

— Que voulez-vous dire? demanda Lucien.

— C'est un souvenir de ma première jeunesse que je vais vous raconter. — Il y a bien longtemps, — j'avais quinze ans, et je sortais du couvent, où mon tuteur m'avait placée. — Une de mes amies que j'avais retrouvée dans le monde, et à qui sa famille laissait toute la liberté que les mœurs anglaises permettent aux jeunes personnes, vint un jour me chercher, et m'emmena avec elle sous le prétexte de faire des emplettes dans les magasins. — Mais au milieu du chemin, elle m'avoua que c'était pour une autre raison qu'elle désirait que je l'accompagnasse. — Elle mourait d'envie d'aller consulter une célèbre bohémienne espagnole, et me supplia de la conduire chez elle. — J'y consentis, non sans quelque répugnance, et nous arrivâmes à la demeure de la devineresse, qui avait alors une grande réputation. — Après avoir achevé sa consultation, mon amie me demanda si je n'étais point curieuse de savoir ma destinée, — et je cédai à ses instances. — Je ne prêtai d'abord qu'une attention assez indifférente aux prophéties

que la sorcière lisait dans les cartes. — Mais à la fin, elle me prédit des choses si terribles que je fus un instant épouvantée. — La bohémienne, qui était elle-même dans une grande agitation, — me fit tendre la main ; — mais, après y avoir jeté un rapide coup d'œil, — elle me repoussa presque avec effroi en murmurant des mots que je n'entendais qu'à demi, mais qui me parurent effrayants. — Je dus presque la forcer à s'expliquer. — Et c'est alors qu'elle me fit cette sinistre prédiction, qui ne s'est que trop accomplie : — Vous serez aimée souvent, et tous ceux que vous aimerez mourront, me dit-elle. — Puis un jour vous aimerez un homme, et vous mourrez aussi de mort violente et cruelle.

Et, demanda Lucien, ceux qui sont morts, les aimiez-vous?

— J'ai vingt-cinq ans, répondit Christine, — et je n'ai jamais aimé comme j'ai été aimée par ceux qui ne sont plus. — Je les ai regrettés et pleurés comme s'ils eussent été des frères, des amis. — Mais c'est là tout, — et je mourrai sans avoir aimé; car vous comprenez bien qu'il faut que je meure, — n'est-ce pas, Lucien? dit tristement la jeune femme. Pourtant... ajouta-t-elle, ce doit être bon d'aimer....

— Non, Christine, s'écria avec vivacité Lucien ; — vous ne mourrez point, — cela est impossible. — Ce n'est pas sans dessein que le hasard m'a conduit sur vos pas ce soir. — Après tout ce que vous m'avez dit, je comprends votre superstition. — Mais, ajouta le jeune homme, puisque vous

ajoutez foi à cette prédiction qui vous a été faite jadis, il faut y croire jusqu'au bout. La bohémienne a dit : — Vous aimerez un jour à votre tour.

— Et vous mourrez après, murmura Christine, elle a dit cela.

— Eh bien, reprit Lucien, il faut m'aimer, moi. — Cette fois notre amour rompra la fatalité, — et quand même, dit-il avec exaltation, quand je devrais mourir comme les autres, — en fussé-je assuré d'avance, Christine, que je vous dirais encore : — Je vous aime, il faut m'aimer vous.

— Taisez-vous, dit Christine en mettant la main sur la bouche du jeune homme, taisez-vous, Lucien. — Je vous écouterais.

Lucien s'empara de ses mains et les couvrit de baisers.

Lucien, je vous en prie, laissez-moi, murmura faiblement Christine.

Mais, en se débattant, son visage se trouva si près de celui du jeune homme, qu'elle sentit ses cheveux effleurer ses joues. Un nuage passa devant ses yeux; elle étendit la main, et se laissa tomber dans le fauteuil.

Quatre heures du matin sonnaient à l'horloge du Palais de Justice.

II

Huit jours après, un samedi, Christine et Lucien allè-

rent ensemble au bal masqué de l'Opéra. Comme ils traversaient la salle de danse où ils étaient descendus un moment, un formidable galop les sépara ; et ils se mirent mutuellement à la recherche l'un de l'autre. Pendant que Christine s'était réfugiée au foyer, Lucien y monta. — Comme il entrait dans l'un des petits salons où quelques personnes se trouvaient seulement, Lucien fut heurté brutalement par deux jeunes gens qui sortaient, et qui ne lui adressèrent aucune excuse.

— Lucien fit une observation. Mais aux paroles qu'il avait dites, l'un des deux jeunes gens se retourna, et, s'approchant de Lucien, lui demanda avec un ton plus qu'impertinent ce qu'il réclamait.

A cette riposte inattendue, Lucien répliqua très-vivement, — et une de ces insultes qui appellent de sanglantes représailles tomba sur la joue de Lucien.

— On intervint entre les deux jeunes gens, —qui échangèrent leurs cartes.

Au moment où Lucien quittait le groupe qui s'était formé autour de lui pendant sa querelle, il retrouva Christine.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle en désignant le cercle d'où elle venait de voir son amant sortir.

— Rien, répondit-il tranquillement, une querelle, je crois. — Et, bien qu'arrivés au bal depuis fort peu de temps ,Lucien proposa à Christine de se retirer.

Le lendemain de très-bonne heure, — contre son habitude, — Lucien se leva et se prépara à sortir. — Comme

Christine, très-surprise, lui demandait où il allait aussi matin, il répondit, avec un embarras qui n'échappa point à sa maîtresse, qu'une affaire importante l'appelait au dehors.

Christine resta tourmentée par une vague inquiétude, — que le retour de Lucien augmenta, au lieu de la dissiper.

Pendant la journée, Lucien avait trouvé deux témoins qu'il avait chargés de régler les conditions de sa rencontre avec la personne qui l'avait insulté au bal de l'Opéra. Les choses n'avaient point traîné en longueur. Les seconds des deux partis s'étaient entendus presque sans discussion, et le duel devait avoir lieu le lendemain matin. — Lucien, qui n'avait jamais touché à aucune arme, avait demandé le pistolet.

Afin de cacher son duel à sa maîtresse, Lucien était convenu avec les deux amis qui lui servaient de témoins qu'il passerait chez eux la nuit qui devait précéder sa rencontre; et, pour tromper Christine par un prétexte, l'un de ces jeunes gens vint, le soir, chez Lucien.

— Qu'est-ce qui t'amène chez nous? demanda à son ami celui-ci en feignant la surprise.

— Je viens t'enlever aux douceurs du foyer, répondit familièrement le jeune homme.

— M'enlever, répliqua Lucien; — je ne sors pas ce soir, — il fait trop mauvais temps.

— Il faut pourtant bien que tu viennes, dit l'autre; — et, voyant que Christine devenait attentive, l'ami de Lucien se tourna vers elle en disant :

— Soyez sans crainte, madame, ce n'est point pour le débaucher que je veux l'emmener. — C'est un grand service que je veux te demander, dit-il ensuite à Lucien. — Il faut que tu me sacrifies ta nuit. — Je passe demain un examen, — et je compte sur toi pour me faire répéter, et m'éclaircir sur certaines questions qui sont encore très-obscures pour moi. — Tu es savant comme une bibliothèque; — c'est pourquoi je t'ai choisi de préférence.

— Tu ne pourrais pas remettre ton examen à un autre jour? demanda négligemment Lucien.

— Impossible, dit son ami. — Je demande bien pardon à madame, ajouta le jeune homme en s'adressant à Christine; — mais, au lieu de la contrariété qu'il croyait trouver empreinte sur son visage, — il y rencontra presque de l'effroi.

— Cependant, elle dit doucement à Lucien en lui tendant la main:

— Allez donc, mon ami !

Lucien mit son chapeau, — et s'enveloppa dans un long manteau ; — puis s'approchant de Christine, il l'embrassa ; — mais, quoi qu'il fît en ce moment pour conserver tout son sang-froid, son agitation intérieure se trahit dans ce baiser. — Ce n'était point la caresse familière et tranquille qu'on échange en se disant au revoir : — c'était le baiser de l'adieu.

— Lucien me trompe, dit Christine quand elle fut seule. — Il se passe quelque chose qu'on me cache. — Cette visite

est une comédie arrangée. — D'ailleurs, depuis hier, j'ai l'esprit inquiet, le cœur agité par de tristes pressentiments. Serait-ce que je suis jalouse? — Mon inquiétude est-elle le résultat d'un soupçon? Non, dit-elle. Je suis sûre de Lucien, ce n'est pas cela. — Et comme elle était retombée dans sa rêverie, elle aperçut sur la cheminée un petit paquet enveloppé de papier gris, — qu'elle ouvrit machinalement.

Plusieurs balles en plomb roulèrent sur le marbre de la cheminée et tombèrent sur le tapis.

— Ah ! je comprends; je sais tout maintenant, s'écria Christine en apercevant une poire à poudre sous l'enveloppe qu'elle venait d'ouvrir. — Ce plomb, cette poudre, — c'est l'ami de Lucien qui vient de les oublier. — Il tenait ce paquet à la main quand il est entré. — Lucien va se battre, j'en suis sûre; il va se battre; c'est-à-dire il va mourir.

Christine mit en toute hâte son chapeau, et sortit de la chambre, à peu près comme Lucien et son ami sortaient de la maison; — car, étant dans l'escalier, elle entendit la porte qu'ils refermaient derrière eux. — Arrivée dans la rue, elle les aperçut à une courte distance d'elle, et les suivit de loin. — Ils entraient dans un hôtel garni de la rue des Grès. — Christine eut d'abord l'idée de les suivre. — Mais elle y renonça, et prit un autre parti. Elle voulut seulement s'assurer si cette maison était bien celle où habitait l'ami qui était venu chercher Lucien. Et après être entrée s'en assurer chez le portier, elle retourna rapidement

au logement de Lucien. — Christine était à peu près de la même taille que son amant ; elle mit des vêtements de Lucien, et sut déguiser assez habilement son sexe, pour autoriser une méprise.

Sous ce costume, on pouvait facilement la prendre, en effet, pour un jeune homme de seize ou dix-sept ans.

Un quart d'heure après, elle était dans la rue des Grès, — se promenant devant la maison où elle avait vu entrer Lucien et son ami.

Mais elle ne tarda point à faire cette réflexion que Lucien ne sortirait probablement que le matin, et que la promenade qu'elle ferait toute la nuit pourrait paraître suspecte à la sentinelle d'un corps de garde voisin. — En outre, une froide pluie d'hiver commençait à tomber, menaçant de durer toute la nuit.

Christine entra dans un hôtel garni, mitoyen avec celui où se trouvait Lucien. Elle prit avec l'hôtesse le ton libre et dégagé d'un jeune étudiant en bonne fortune ; et parmi les chambres qu'on lui montra, elle eut soin d'en choisir une qui donnât sur la rue. — Puis, après avoir payé la location d'avance, elle prévint qu'elle aurait peut-être besoin de sortir de grand matin, et qu'on lui ouvrît la porte.

Christine n'avait point de parti pris; elle ne savait pas au juste ce qu'elle allait faire. L'embarras qu'elle avait remarqué chez Lucien depuis deux jours, la préoccupation qu'il ne pouvait parvenir à dissimuler, mille détails qui lui avaient échappé d'abord, et dont elle avait maintenant

la signification, mais, surtout, l'absence nocturne de Lucien, et la découverte de la poudre et des balles, avaient suffisamment convaincu Christine.

— Il va se battre, murmurait-elle, mais ce ne sera pas un duel, ce sera un assassinat. — Lucien sera tué. Mon Dieu ! mon Dieu ! comment empêcher cette fatale rencontre ? — et elle se tordait les mains avec désespoir.

Pendant toute la nuit, elle fit le guet à la fenêtre pour voir si, par hasard, Lucien ne sortirait pas de la maison voisine, car alors elle serait descendue et l'aurait suivi ; — car c'était là la seule idée arrêtée qu'elle eût dans l'esprit : elle voulait suivre Lucien sans qu'il la vît, l'accompagner sur le terrain ; et là elle se fiait à une inspiration soudaine pour empêcher le combat.

Bien qu'on fût aux jours les plus courts de l'année, à six heures du matin, une aube grisâtre avait déjà paru, et personne n'était encore sorti de la maison voisine.

Vers les sept heures et demie, Christine, qui n'avait point quitté des yeux les alentours, entendit fermer une porte, — et vit paraître Lucien accompagné de ses deux amis.

La jeune femme s'enveloppa dans son manteau, sortit de sa chambre, descendit rapidement l'escalier, et, la porte de l'hôtel étant déjà ouverte, elle put sortir sans être vue. — A dix pas d'elle, dans la rue, elle aperçut les trois jeunes gens ; et, en les suivant toujours à distance, elle les vit se diriger vers une place où quelques voitures stationnaient déjà. — Comme ils venaient de monter dans

un fiacre, Christine se fit ouvrir une citadine, et donna ordre au cocher de suivre le fiacre à distance sans trop se faire remarquer.

— Où faudra-t-il que j'arrête ? demanda le cocher.

— A une cinquantaine de pas de l'endroit où le fiacre s'arrêtera, répondit Christine.

Au bout d'une heure et demie de course, Lucien et ses témoins descendirent à la porte Fleury, au bois de Meudon.

A cinquante pas derière eux descendit Christine, qui les suivit à petits pas.

Les jeunes gens suivirent une route qui conduit à l'étang de Villebon, où ils arrivèrent après vingt minutes de marche.

L'adversaire de Lucien et ses témoins étaient déjà au rendez-vous.

Christine se glissa derrière un taillis, à portée de voix des jeunes gens ; et, cachée derrière le tronc d'un chêne gigantesque, elle pouvait tout voir sans être vue.

Venue d'abord dans l'intention d'empècher la rencontre, Christine résolut ensuite de rester simple spectatrice. — Elle avait réfléchi que toute lutte contre la fatalité serait impossible, — et elle attendit le résultat du combat.

Cette fois, du moins, murmura-t-elle en jetant un regard sur l'étang gonflé par les pluies, je n'aurai pas loin à aller.

Après quelques paroles échangées entre les témoins, et durant lesquelles les deux adversaires restèrent isolés l'un de l'autre,— on régla les distances et on chargea les ar-

mes. Puis, Lucien et son adversaire furent placés à vingt pas l'un de l'autre. — A cause d'une inégalité de terrain, les places avaient été tirées au sort, et Lucien se trouva placé à quatre pieds de l'arbre derrière lequel Christine était cachée.

Après un signal donné par les témoins, les deux adversaires pouvaient tirer à volonté, après avoir fait chacun trois pas.

Sans bouger de sa place, Lucien tira le premier et manqua son adversaire, qui s'avança alors jusqu'à la limite indiquée par un mouchoir jeté à terre.

En s'effaçant, Lucien, qui avait détourné la tête du côté de l'arbre, aperçut une forme se mouvoir. D'un coup d'œil, et malgré le déguisement de celle-ci, il reconnut sa maîtresse.

Son adversaire, qui avait fait ses trois pas, le visait depuis quelques secondes.

Lucien leva le bras en l'air, — en même temps qu'il s'écria : Ne tirez pas, — car il venait alors d'apercevoir Christine qui quittait sa cachette, et qui fut dans un bond auprès de lui.

Mais au même instant le coup de pistolet de l'adversaire de Lucien était parti, — et Christine, frappée au cœur, était tombée mourante dans les bras de Lucien.

Cette triple scène s'était passée dans la durée de quelques secondes.

Les témoins s'empressèrent autour de Lucien et de Christine.

Elle agonisait déjà.

— La prédiction s'est réalisée, murmura-t-elle à l'oreille de son amant. — Tu sais ce que m'a dit la bohémienne... Ceux que vous aimerez mourront. — Puis, un jour, vous aimerez un homme, et vous aussi vous mourrez de mort violente, et sanglante — Je t'ai aimé, et je meurs ; — mais tu vis. Je suis heureuse.

— Adieu, mon Lucien ! — Adieu.

— Christine ! Christine ! s'écria Lucien éperdu, en mettant la main sur la poitrine de sa maîtresse.

Mais il retira sa main en poussant un cri terrible.

Le cœur de Christine avait cessé de battre.

Au même instant, un gai rayon de soleil perça la brume qui couvrait le bois, et un rouge-gorge se mit à chanter sur une branche d'arbre.



LES

PREMIÈRES AMOURS DU JEUNE BLEUET.

Une blouse d'étoffe bleue taillée avec élégance et coquettement serrée sur les hanches par une étroite ceinture, une toque en velours bleu, ornée d'un gland de soie, un pantalon d'étoffe bleue, tel était invariablement le costume auquel notre héros devait son surnom.

Bleuet était l'enfant unique de laborieux artisans. Ses premières années s'étaient écoulées en proie à ces cruelles maladies qui déciment l'enfance, et Dieu seul sait les larmes et les nuits d'insomnie qu'il coûta à sa mère. Aussi, lorsqu'à force de soins elle fut parvenue à lui faire mettre les deux pieds dans la vie, elle fit à ce pauvre enfant une existence comme n'ont point ordinairement les enfants des pauvres. Bleuet fut gâté outre mesure ; ses caprices, et il en était rempli comme tous les êtres maladifs, ses moindres volontés faisaient loi ; sa mère n'avait d'autre

préoccupation que de les deviner et d'autre bonheur que de les satisfaire, au prix de mille privations qu'elle s'imposait en cachette de son mari. Elle tenait, en outre, son fils dans un état de costume fort au-dessus de sa position, de même qu'en toutes choses ; elle le distinguait des autres enfants de sa classe ; la digne femme ne pouvait s'arrêter à cette idée que son fils était condamné à gagner son pain à la sueur de quelque pénible travail, elle l'habituait elle-même à l'oublier, aussi l'oubliait-il.

Au moment où commence cette histoire, Bleuet était un bel écolier de dix ans dont la nature et le caractère démentaient l'humble origine. Ses manières naturellement maniérées, si cela peut se dire, sa délicatesse, ses traits fins, le tour choisi de son langage, tout cela n'était pas d'un enfant du carrefour, et on l'eût pris volontiers pour l'héritier de quelque riche et noble maison, tant il avait de superbe en sa petite personne ; ce défaut, qui d'ailleurs n'était que superficiel, était dû à l'aveugle tendresse maternelle. Au reste, est-il bien vrai que l'orgueil soit un défaut? Quoi qu'il en fût, l'orgueil de Bleuet le préserva de ces camaraderies de coin de rue qui se forment entre les enfants du même quartier ; et il en résulta qu'il ignora le vocabulaire pittoresque mais vulgaire du gamin de Paris. Maintenant que voici notre petit héros posé, faisons-le agir. Dans la même maison que lui, et au premier étage, demeurait mademoiselle B..., dont le père était alors en voyage. Cette belle personne n'avait pu le suivre à cause d'une grande infirmité qui la forçait à garder la chambre. Elle s'était frac-

turé la jambe en faisant une chute, et les médecins l'avaient condamnée à une immobilité presque absolue. Confiée par son père aux soins d'une gouvernante, elle ne recevait qu'à de rares intervalles les visites de quelques amis intimes de sa famille. La jeune malade, qui s'ennuyait beaucoup dans son isolement, s'imagina un jour de faire connaissance avec son jeune voisin, qu'elle avait plusieurs fois surpris immobile à sa fenêtre pendant qu'elle faisait de la musique. Un jour, elle pria sa gouvernante de faire venir l'écolier. Mais Bleuet jugea qu'il était de bon goût de se faire prier, et voulut connaître le motif pour lequel la dame du premier le faisait appeler.

— Elle a un service à vous demander, répondit la gouvernante à tout hasard.

— Mais, reprit Bleuet, que ne vient-elle me le demander elle-même ici?

— Mademoiselle B... ne peut pas marcher, sans cela elle serait venue; vous seriez bien aimable de descendre un instant auprès d'elle.

—C'est bien; dites-lui de ma part que j'aurai l'honneur de passer chez elle tantôt.

La gouvernante se retira assez étonnée de la façon avec laquelle ce jeune drôle avait accueilli son invitation. Elle en fit part à mademoiselle B...

Bleuet fit toilette, il se pommada pendant une heure, mit des gants, et se fâcha contre sa mère, qui ne voulait pas lui laisser emporter une canne. Qu'est-ce que l'on me

veut donc? se demandait-il en sonnant de façon à tout rompre.

La femme de chambre vint ouvrir.

— Annoncez-moi à votre maîtresse, fit brèvement l'écolier.

La camériste le regarda d'un air moqueur, et d'une voix plus moqueuse encore, elle annonça : Monsieur Bleuet.

— Vous m'avez fait demander, mademoiselle, dit l'écolier, lorsqu'il se trouva en face de la jolie malade.

— Oui, Monsieur, et je vous prie de me pardonner le dérangement que je vous cause... J'ai un grand service à vous demander, et comme on m'a dit que vous étiez un jeune homme très-aimable, j'ai pensé que vous ne me refuseriez pas.

Bleuet, qui avait repoussé le fauteuil qu'on lui avait offert, se tenait droit comme un I devant la jeune demoiselle ; et, comme il ne manquait point d'un certain tact, quoiqu'il fût intérieurement flatté de la politesse avec laquelle on le recevait, il eut l'idée que toutes ces belles phrases pouvaient bien servir d'enveloppe à quelque perfidie ; aussi se tint-il sur ses gardes, et prêt à la riposte, s'il y avait lieu.

— Monsieur, reprit mademoiselle B... en s'efforçant de ne point rire, voici ce que je réclame de votre obligeance : Vous avez une très-jolie voix, et je veux vous prier de m'apprendre la chanson *Au clair de la lune*.

Pour le coup, malgré son aplomb, Bleuet fut décontenancé, il ne s'attendait pas à celle-là.

Un nuage de pourpre lui monta au visage. Mais mademoiselle B..., qui était une vaillante personne, ne s'émut point du terrible regard que l'écolier lui lança de toute la flamme de ses yeux noirs, elle continua tranquillement :

— Ah ! oui, je voudrais bien savoir cette jolie chanson que vous chantez si bien, et vous serez fort aimable de me l'apprendre ; au reste, je vous payerai vos leçons.

A ce mot de payer, Bleuet commença à battre la mesure avec son pied, ce qui indiquait le degré le plus élevé au thermomètre de sa colère.

— Oui, je vous payerai vos leçons, deux gâteaux le cachet.

Bleuet devint écarlate, et regarda autour de lui s'il n'y avait rien à casser.

Cette intention était si évidente, que la demoiselle eut grand peur pour sa pendule, point que paraissaient menacer les foudres de Bleuet-Ouragan.

— Eh bien, monsieur Bleuet, vous ne répondez pas ? dit la malade.

Mais tout à coup elle s'aperçut qu'elle avait été trop loin avec cet enfant, qui avait une nature de sensitive. Cette innocente plaisanterie avait fait une profonde blessure à l'amour-propre de Bleuet ; il éclata en larmes et tomba sur le tapis en proie à une violente crise de nerfs.

Quand il revint à lui, il se trouva à demi couché sur un divan, et la tête appuyée sur la poitrine de mademoiselle B..., qui lui faisait respirer des sels.

En se retrouvant dans les bras de la jeune demoiselle, l'écolier ressentit une singulière impression. Comment était-il là? Il ne s'en rendait pas encore compte; mais il s'y trouvait bien sans doute; car, pour prolonger le charme de cette position, il feignit un évanouissement qui n'existait plus, et pendant quelque temps encore, il put voir les regards de mademoiselle B.., arrêtés sur lui avec une tendresse et une inquiétude infinies.

Et il l'entendit murmurer à plusieurs reprises : Pauvre enfant! Pauvre enfant!

Cette voix caressante, ces belles mains blanches, cette haleine embaumée qui effleurait son visage, tout cela causait au pauvre Bleuet un émoi qui lui était inconnu; mais que devint-il, grand Dieu! lorsque la belle demoiselle, très-alarmée de sa pâleur et de son immobilité, essaya de l'en tirer en lui prodiguant toutes ces charmantes câlineries de langage que savent inventer les femmes pour apaiser les enfants? Et voyant qu'il ne bougeait pas et qu'il avait toujours les yeux fermés, mademoiselle B ..., tout à fait inquiète, étreignit plus étroitement l'écolier entre ses bras et l'embrassa sur le front, en lui disant tout bas :

— Mais réveille-toi donc, parle-moi donc, mon petit ami! A ce baiser, caresse de sœur aînée à un jeune frère malade, Bleuet tressaillit, rougit extrêmement et ouvrit les yeux.

— Enfin, dit mademoiselle B...., comment te trouves-tu?

— Laissez-moi m'en aller, dit Bleuet, en essayant de se dégager.

— Non, quand tu seras tout à fait remis. Et la jeune fille le retint auprès d'elle.

Dis-moi que tu n'es plus fâché contre moi.

Bleuet garda le silence.

— Tu m'en veux encore ?

— Qu'est-ce que je vous avais fait pour vous moquer de moi ?

Mademoiselle B..., ne trouva pas de meilleure réponse qu'un second baiser.

A cette récidive, l'écolier sentit mourir le peu de rancune qui lui restait encore.

— Eh bien ! non, dit-il, je ne vous en veux plus; mais laissez-moi m'en aller.

— Pourquoi ? Tu es pressé d'aller tout conter à ta mère, pour qu'elle vienne me faire des reproches.

— Je ne suis pas un rapporteur, répondit Bleuet, qui était complétement remis.

— Eh bien ! alors, dit mademoiselle B.., faisons la paix, et reste encore un peu ici : tu as les yeux rougis, ta mère verrait que tu as pleuré.

Mais Bleuet insista pour s'en aller.

— Au moins, dit la jeune fille, tu viendras me revoir. Et elle ajouta : Excuse-moi se je ne te reconduis pas; mais, tu le vois, je ne peux pas bouger.

Bleuet vit encore une méchanceté là-dessous. Et, reprenant sa mine grave, il répondit :

— Non, je ne reviendrai pas vous voir. Je ne veux pas vous servir de joujou, moi !

Quel drôle de petit bonhomme ! pensa mademoiselle B.. quand elle fut seule. Il est bien amusant !

Cependant cette scène avait porté un grand trouble dans l'esprit de l'écolier, il ne dormit point de la nuit. Le lendemain, il fut distrait à sa classe. Il ne sut pas ses leçons, ne fit pas ses devoirs, et rentra chez lui accablé de *pensums*.

— Qu'as-tu donc? lui dit sa mère en le voyant arriver l'air tout triste.

— Rien, répondit-il. Et, prenant sa grammaire, il s'en alla à la fenêtre et essaya d'étudier. Mais, hélas ! monsieur Lhomond n'était pas homme à lui fournir ce qu'il cherchait, le pauvre Bleuet, car ce n'était ni l'accord des verbes avec le sujet, ni les règles du participe, — c'était tout simplement un prétexte quelconque pour retourner chez la belle demoiselle qui s'était si bien moquée de lui. Ce prétexte, mademoiselle B... le lui fournit elle-même. Elle était aussi à sa fenêtre, et lisait un roman. Elle aperçut l'écolier qui la regardait à la dérobée, et qui baissait les yeux sitôt qu'elle levait les siens vers lui. Voyant que ses appels de regards n'étaient pas ou ne voulaient pas être compris par Bleuet, mademoiselle B.... essaya d'un autre moyen : elle laissa tomber son livre dans la cour, en s'écriant assez haut pour être entendue : Ah ! mon Dieu, mon livre !

L'écolier vit et entendit; et pensa que c'était là un prétexte tout trouvé avec lequel il pouvait se présenter chez

mademoiselle B..., tout en sauvegardant sa dignité. Il s'élança dans l'escalier, ramassa le livre, et en toute hâte le reporta à la lectrice, en elle-même très-enchantée de son subterfuge, et admirant beaucoup l'intelligence de celui qui l'avait si bien comprise.

Cette seconde entrevue fut beaucoup plus calme que la première, et mademoiselle B.... s'arrangea de telle façon qu'elle s'attira la confiance entière de l'écolier. Il alla fort loin dans ses confidences, et lui avoua même qu'à force de chercher un moyen de se venger de la mystification de la veille, il avait oublié ses leçons, ce qui lui procurait, ajouta Bleuet, trois ou quatre jours de retenue.

— Oh ! mon Dieu ! mon pauvre garçon, dit mademoiselle B... en riant, tu m'en voulais donc, puisque tu pensais à te venger.

— Oui, dit Bleuet, qui mentait alors ; et pour quitter ce terrain, il entama la longue litanie des chagrins d'école, et fit rire jusqu'aux larmes mademoiselle B... en lui faisant le portrait de son maître, M. Cortier, l'homme féroce qui donnait des *pensums* de trois cents lignes. Et ce matin même il m'en a donné quatre ! s'écria Bleuet, de façon que je ne pourrai pas jouer d'ici jeudi.

— Mais c'est terrible cela, dit mademoiselle B.... Eh bien, écoute : puisque indirectement j'étais de moitié dans la faute, je partagerai la punition, je t'aiderai à faire tes pensums.

— Toutes les fois que j'en aurai ? dit Bleuet enchanté.

— Oui.

— Alors j'en aurai tous les jours, s'écria l'écolier, qui dévoila ainsi *le secret de sa flamme.*

A compter de ce jour, Bleuet devint le commensal de la belle malade, à qui ses espiègleries faisaient oublier son triste état. Tous les jours, au retour de la pension, il montait chez elle et y restait jusqu'à minuit. Du reste, tout ce temps n'était pas entièrement consacré à la *passion*, et mademoiselle B... ne voulut pas que l'*amour* fît oublier la grammaire à Bleuet. Elle lui servait d'institutrice, et elle avait autant à se louer de l'élève que de l'*amant*, qui, lorsque vint la distribution des prix, apporta trois couronnes aux pieds de sa belle maîtresse.

Nous insistons sur ces mots, parce que nous savons quelle valeur ils auront auprès des lecteurs. Et d'ailleurs, Bleuet était très-amoureux de mademoiselle B..., assez amoureux pour prendre au sérieux les enfantillages de cette belle personne ennuyée, et distinguant parfaitement les caresses qu'il recevait d'elle d'avec les caresses de sa mère. Enfin, notre héros était en proie à une grande passion en miniature. De son côté, celle qui en était l'objet avait accepté le rôle de *bien-aimée*, et le jouait avec le plus grand sérieux du monde, mettant même une pointe de naturel dans quelques détails, comme si elle voulait se faire illusion à elle-même.

D'ailleurs, les yeux qui la trouvent belle et la voix qui le lui dit seront toujours écoutés par une femme, ne fussent que les yeux et la voix d'un enfant. Les femmes ont toujours besoin d'entendre le mot : Je vous aime; et, quel qu'il

soit, elles savent gré à celui qui le leur dit, surtout s'il est le premier et s'il est le seul.

Les deux amants étaient donc très-heureux et avaient grand soin de se brouiller une fois par semaine, afin de se ménager les douceurs du raccommodement; les brouilles, du reste, n'étaient pas de longue durée, et chacun de son côté y mettait du sien pour les faire cesser, mademoiselle B... à cause de l'ennui, Bleuet à cause des *pensums* en retard, tous deux à cause d'eux, car l'égoïsme est le prénom de l'amour.

Tout fut complet dans cette passion : Bleuet eut un rival et faillit avoir un duel. Ce rival était de la grande et terrible famille des cousins, et comme tous les cousins sont des amoureux donnés par la nature, le beau Léon s'en vint soupirer près de sa cousine, qui le laissa faire, pour donner de la jalousie à l'autre et rire un peu.

Quand l'écolier trouva le beau Léon aux pieds de mademoiselle B..., il se frotta les yeux avant de croire à une pareille perfidie. Comment, le matin, *sa maîtresse* l'avait embrassé sur le front et l'avait appelé *son cher Bleuet*, et pendant qu'il s'arrachait l'esprit aux épines de la déclinaison *rosa*, elle se laissait embrasser les mains par un autre homme !

Hélas ! oui, mon cher enfant, *perfide comme l'onde*, Shakspeare vous le dira plus tard.

En voyant l'écolier, le cousin s'écria :

— Ah ! ah ! voici le petit Bleuet, dont vous m'avez parlé ; il est gentil.

Au prix d'un mois de retenue, Bleuet aurait voulu avoir vingt ans pour souffleter ce monsieur qui, non content de lui prendre sa place, se permettait encore l'air insolent; il n'avait que dix ans, et à défaut d'une épée il affila une épigramme.

— Si vous m'appelez encore Bleuet, je vous appelle *Roussot*, vous, dit-il, en désignant la flambante chevelure du cousin qui sortit en riant quoique piqué au fond.

Après son départ il y eut une scène. Bleuet fut superbe. Il voulait rompre, je ne sais pas même s'il ne parla pas de se tuer. Mademoiselle B... lui jura qu'elle n'aimait que lui ; cela ne satisfit Bleuet qu'à demi. Le lendemain, il feignit une indisposition pour ne pas aller à sa pension ; dès le matin, il était chez sa maîtresse, qu'il ne quitta pas de la journée ; le jour suivant, sa mère le força à aller à sa classe. Ce jour-là fut un jour terrible, et le vénérable M. Cortier, dont il a été parlé, a dû en garder le souvenir. Jamais de mémoire scolaire il n'avait vu pareille insubordination.

Le soir Bleuet, en arrivant, courut chez mademoiselle B... il la trouva seule. Mais avant tout, il regarda s'il n'y avait point traces de cousin. — Aucune.

—Hélas ! malheureux Bleuet, comme on vous trompait ! Le beau Léon était venu, et il avait profité de votre absence pour embrasser sa cousine ; car ça embrasse beaucoup, le cousin.

Le lendemain était précisément la fête de mademoiselle B.... Bleuet s'en souvenait à temps, et songea à la lui souhaiter dignement. En arrivant à la classe, il s'arrangea de façon

à se faire mettre au cachot et y passa sa journée à composer une pièce de vers, et quels vers, grand Dieu ! Mais au moment où il achevait une belle copie de son œuvre, arrive le terrible M. Cortier, qui fourre le poëme dans sa poche et annonce au poëte qu'il ne lèvera son écrou qu'après la récitation, sans faute, de l'histoire des dix premiers rois de la seconde race.

Cependant l'amour fit faire un miracle à Bleuet ; il ne recula point devant cette énorme dose de Carlovingiens, et deux heures après, il savait sa leçon par cœur. — Quel funeste abus de la mémoire !

Il fut mis en liberté, mais il était huit heures du soir, mais il n'avait plus son poëme. Mais quand il arriva chez lui, ou plutôt chez sa maîtresse, il apprit par la gouvernante que mademoiselle B..., avec la permission du médecin et pour essayer ses forces, était sortie en voiture.

— Seule ? demanda Bleuet.

— Non, avec son cousin, qui était venu lui souhaiter sa fête. Et la gouvernante fit voir à Bleuet un bel oranger qui était dans le salon.

— C'est bien, dit l'écolier.

Il remonta chez lui, et redescendit un instant après avec une petite boîte qu'il plaça lui-même sur la table de mademoiselle B...

Celle-ci l'ouvrit en rentrant, et y trouva toutes sortes de hochets amoureux donnés par elle à l'écolier dans le beau temps de leur passion.

— Voici le petit Bleuet qui me rend ma foi, dit-elle en

riant à son cousin en lui tendant la main. Il m'a bien amusée, ce petit garçon, ajouta-t-elle.

Ici se terminent les premières amours du jeune Bleuet, si indignement trompé par mademoiselle B..., qui, lorsqu'elle fut guérie, épousa son cousin. Aujourd'hui, la première idole de l'écolier est une splendide étoile de beauté, et lorsque Bleuet la rencontre, il ne rentre jamais chez lui sans regarder, en rêvant, un *pensum* entièrement écrit de la main de mademoiselle B..., il y a quinze ans. Mon Dieu ! oui, madame, — Déjà quinze ans.

FIN.

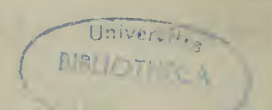


TABLE.

Poissy. — Typographie ARBIEU.





